This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

DS
47
.V93
1792

75

VOYAGE

EN SYRIE

ET

EN ÉGYPTE,

PENDANT LES ANNÉES

1783, 1784 ET 1785,

Avec deux Cartes géographiques.

PAR M. C—F VOLNEY.

Constantin Frères

NOUVELLE ÉDITION.

J'ai penſé que le genre des voyages appartenoit à l'Hiſtoire, & non aux Romans. *Préface, page v.*

TOME SECOND.

1792.

DS
47
.V93
1792

UNIVERSITY OF CHICAGO LIBRARY
EXCHANGE
DEC 19 '35

ÉTAT POLITIQUE DE LA SYRIE.

CHAPITRE XXIV.

Des Peuples Agricoles de la Syrie.

§. I. *Des Anſârié.*

LE premier peuple agricole qu'il faut diſtinguer dans la Syrie, du reſte des habitans, eſt celui que l'on appelle dans le pays, du nom pluriel d'*Anſârié*, rendu ſur les cartes de Delisle par celui d'*Enſyriens*, & ſur celles de Danville, par celui de *Naſſaris*. Le terrain qu'occupent ces Anſârié, eſt la chaîne de montagnes qui s'étend depuis *Antâkié* juſqu'au ruiſſeau dit *Nahrel-Kébir*, ou la *grande-rivière*. Leur origine eſt un fait hiſtorique peu connu, & cependant aſſez inſtructif. Je vais le rapporter tel que le cite un écrivain qui a puiſé aux ſources primitives (1).

„ L'an des Grecs 1202, (c'eſt-à-dire, 891 de J. C.) il y avoit dans les environs de Koufa, au village de *Naſar*, un vieillard que ſes jeûnes, ſes prieres aſſidues

(1) Aſſemani, *Bibliotheque Orientale.*

& ſa pauvreté, faiſoient paſſer pour un ſaint : pluſieurs gens du peuple s'étant déclarés ſes partiſans, il choiſit parmi eux douze ſujets pour répandre ſa doctrine. Mais le commandant du lieu, alarmé de ſes mouvemens, fit ſaiſir le vieillard, & le fit mettre en priſon. Dans ce revers, ſon état toucha une fille eſclave du geolier, & elle ſe propoſa de le délivrer. Il s'en préſenta bientôt une occaſion qu'elle ne manqua pas de ſaiſir. Un jour que le geolier s'étoit couché ivre, & dormoit d'un profond ſommeil, elle prit tout doucement les clefs qu'il tenoit ſous ſon oreiller, & après avoir ouvert la porte au vieillard, elle vint les remettre à leur place, ſans que ſon maître s'en apperçût : le lendemain, lorſque le geolier vint pour viſiter ſon priſonnier, il fut d'autant plus étonné de trouver le lieu vuide, qu'il ne vit aucune trace de violence. Il crut alors que le vieillard avoit été délivré par un ange, & il s'empreſſa de répandre ce bruit, pour éviter la répréhenſion qu'il méritoit. De ſon côté, le vieillard raconta la même choſe à ſes diſciples, & il ſe livra plus que jamais à la prédication de ſes idées. Il écrivit même un livre dans lequel on [illegible] entr'autres choſes : *Moi, un tel, du village de Naſar, j'ai vu Chriſt, qui eſt la parole de Dieu, qui eſt Ahmad, fils de Mohammad, fils de Hanafa, de la race d'Ali, qui eſt auſſi Gabriel, & il m'a dit : Tu es celui qui lit (avec intelligence), tu es l'homme qui dit vrai ; tu es le chameau qui préſerve les fideles de la colere ; tu es la bête de charge qui porte leur fardeau ; tu es l'eſprit (ſaint), & Jean, fils de Zacharie. Va, & prêche aux hommes qu'ils faſſent quatre génuflexions en priant ; à ſavoir, deux avant le lever du ſoleil, & deux avant ſon coucher, en tournant le viſage vers Jéruſalem, & qu'ils diſent trois fois : Dieu tout-puiſſant, Dieu très-haut, Dieu très-grand : qu'ils n'obſervent plus que la deuxieme & troiſieme fête ; qu'ils ne jeûnent que deux jours par an ; qu'ils ne ſe lavent*

point le prépuce, & qu'ils ne boivent point de biere, mais du vin tant qu'ils voudront; enfin, qu'ils s'abſtiennent de la chair des bêtes carnacieres. Ce vieillard étant paſſé en Syrie, répandit ces opinions chez les gens de la campagne & du peuple, qui le crurent en foule, & après quelques années, il s'évada, ſans qu'on ait ſu ce qu'il devint „.

Telle fut l'origine de ces *Anſâriens*, qui ſe trouverent, pour la plupart, être des habitans de ces montagnes dont nous avons parlé. Un peu plus d'un ſiecle après cette époque, les croiſés portant la guerre dans ces cantons, & marchant de *Marrah* par l'Oronte vers le Liban, rencontrerent de ces *Naſiréens*, dont ils tuerent un grand nombre. Guillaume de Tyr (1), qui rapporte ce fait, les confond avec les *aſſaſſins*, & peut-être ont-ils eu des traits communs. Quant à ce qu'il ajoute que le terme *aſſaſſins* avoit cours chez les Francs comme chez les Arabes, ſans pouvoir en expliquer l'origine, il eſt facile d'en réſoudre le problême. Dans l'uſage vulgaire de la langue arabe, *haſſâſin* (2) ſignifie *des voleurs de nuit*, des gens qui tuent *en guet-à-pens*; on emploie ce terme encore aujourd'hui dans ce ſens au Kair & dans la Syrie; par cette raiſon il convint aux *Bâténiens*, qui tuoient par ſurpriſe; les croiſés qui le trouverent en Syrie au moment que cette ſecte faiſoit le plus de bruit, dûrent en adopter l'uſage. Ce qu'ils ont raconté du *vieux de la Montagne*, eſt une mauvaiſe traduction de la phraſe *Chaik-el-Djebal*, qu'il faut expliquer *Seigneur des montagnes*; & par là, les Arabes ont déſigné le chef des *Bâténiens*, dont le ſiege principal étoit à l'orient du *Kourdeſtan*, dans les *montagnes* de l'ancienne Médie.

(1) Lib. 20, chap. 30.

(2) La racine *hass*, par une *h* majeure ſignifie tuer, *aſſaſſiner*, écouter pour *ſurprendre*; mais le compoſé *haſſîs* manque dans Golius.

Les *Anſârié* ſont, comme je l'ai dit, diviſés en pluſieurs peuplades ou ſectes ; on y diſtingue les *Chamſiés*, ou adorateurs du *ſoleil ;* les *Kelbié*, ou adorateurs du *chien* ; & les *Qadmouſié*, qu'on aſſure rendre un culte particulier à l'organe qui, dans les femmes, correſpond à *Priape* (1). M. Niébuhr, à qui on a fait les mêmes récits qu'à moi, n'a pu les croire, *parce que*, dit-il, *il n'eſt pas probable que des hommes ſe dégradent à ce point*, mais cette maniere de raiſonner eſt démentie, & par l'hiſtoire de tous les peuples, qui prouve que l'eſprit humain eſt capable des écarts les plus extravagans, & même par l'état actuel de la plupart des pays, & ſur-tout de ceux de l'Orient, où l'on trouve un degré d'ignorance & de crédulité propre à recevoir ce qu'il y a de plus abſurde. Les cultes biſarres dont nous parlons, ſont d'autant plus croyables chez les *Anſârié*, qu'ils paroiſſent s'y être conſervés par une tranſmiſſion continue des ſiecles anciens où ils régnerent. Les hiſtoriens (2) remarquent que malgré le voiſinage d'Antioche, le chriſtianiſme ne pénétra qu'avec la plus grande peine dans ces cantons ; il y comptoit peu de proſélytes, même après le regne de Julien : delà, juſqu'à l'invaſion des Arabes il eut peu le tems de s'établir, car il n'en eſt pas toujours des révolutions d'opinions dans les campagnes comme dans les villes. Dans celles-ci, la communication facile & continue répand plus promptement les idées, & décide en peu de tems de leur ſort par une chute ou un triomphe marqué. Les progrès que cette religion put faire chez ces montagnards groſſiers, ne ſervirent qu'à applanir les routes au Mahométiſme,

(1) On aſſure auſſi qu'ils ont des aſſemblées nocturnes, où après quelques lectures ils éteignent la lumiere, & ſe mêlent comme les anciens Gnoſtiques.

(2) *Oriens Chriſt.* tom. 2. pag. 680.

plus analogue à leurs goûts ; & il réſulta des dogmes anciens & modernes, un mélange informe auquel le vieillard de *Naſar* dut ſon ſuccès : 150 ans après lui, *Mohammad-el Dourzi* ayant à ſon tour fait une ſecte, les *Anſâriens* n'en admirent point le principal article, qui étoit la divinité du *Kalif Hakem* ; par cette raiſon, ils ſont demeurés diſtincts des Druſes, quoiqu'ils aient d'ailleurs divers traits de reſſemblance avec eux. Pluſieurs des *Anſârié* croient à la métempſycoſe ; d'autres rejettent l'immortalité de l'ame ; & en général, dans l'anarchie civile & religieuſe, dans l'ignorance & la groſſiereté qui regnent chez eux, ces payſans ſe font telles idées qu'ils jugent à propos, & ſuivent la ſecte qui leur plaît, ou n'en ſuivent point du tout.

Leur pays eſt diviſé en trois diſtricts principaux, tenus à *ferme* par des *chefs* appellés *Moqaddamim*. Ils reportent leur tribut au Pacha de Tripoli, dont ils reçoivent leur titre chaque année. Leurs montagnes ſont communément moins eſcarpées que celles du Liban ; elles ſont en conſéquence plus propres à la culture, mais auſſi elles ſont plus ouvertes aux Turcs, & c'eſt par cette raiſon ſans doute, qu'avec une plus grande fécondité en grain, en tabac à fumer, en vignes & en olives, elles ſont cependant moins peuplées que celles de leurs voiſins les Maronites & les Druſes dont il faut nous occuper.

§. II. *Des Maronites.*

Entre les *Anſâriens* au nord, & les *Druſes* au midi, habite un petit peuple connu dès longtems ſous le nom de *Maouarné*, ou *Maronites*. Leur origine premiere, & la nuance qui les diſtingue des *Latins*, dont ils ſuivent la communion, ont été longuement diſcutées par des écrivains eccléſiaſtiques ; ce qu'il y a de

plus clair & de plus intéreſſant dans ces queſtions, peut ſe réduire à ce qui ſuit.

Sur la fin du ſixieme ſiecle de l'égliſe, lorſque l'eſprit hérémitique étoit encore dans la ferveur de la nouveauté, vivoit ſur les bords de l'*Oronte* un nommé *Mároun*, qui, par ſes jeûnes, ſa vie ſolitaire & ſes auſtérités, s'attira la conſidération du peuple d'alentour. Il paroit que dans les querelles qui déjà régnaient entre Rome & Conſtantinople, il employa ſon crédit en faveur des Occidentaux. Sa mort, loin de refroidir ſes partiſans, donna une nouvelle force à leur zele : le bruit ſe répandit qu'il ſe faiſoit des miracles près de ſon corps, & ſur ce bruit, il s'aſſembla de *Kinéſrin*, d'*Aouáſem* & autres lieux, des gens qui lui dreſſerent, dans *Hama*, une chapelle & un tombeau ; bientôt même il s'y forma un couvent qui prit une grande célébrité dans toute cette partie de la Syrie. Cependant les querelles des deux métropoles s'échaufferent, & tout l'Empire partagea les diſſenſions des prêtres & des princes. Les affaires en étoient à ce point, lorſque ſur la fin du ſeptieme ſiecle, un Moine du couvent de Hama, nommé *Jean le Maronite*, parvint, par ſon talent pour la prédication, à ſe faire conſidérer comme un des plus fermes appuis de la cauſe des *Latins* ou partiſans du Pape. Leurs adverſaires, les partiſans de l'Empereur, nommés par cette raiſon *Melkites*, c'eſt-à-dire, *Royaliſtes*, faiſoient alors de grands progrès dans le Liban. Pour s'y oppoſer avec ſuccès, les Latins réſolurent d'y envoyer *Jean le Maronite* ; en conſéquence, ils le préſenterent à l'agent du Pape, à Antioche, lequel après l'avoir ſacré Evêque de *Djebaïl*, l'envoya prêcher dans ces contrées. Jean ne tarda pas à rallier ſes partiſans, & à en augmenter le nombre ; mais, traverſé par les intrigues & même par les attaques ouvertes des Melkites, il jugea néceſſaire d'oppoſer la force à la force ; il raſſembla

tous les Latins, & il s'établit avec eux dans le Liban, où ils formerent une ſociété indépendante pour l'état civil comme pour l'état religieux. C'eſt ce qu'indique un hiſtorien du Bas-Empire (1), en ces termes: „ L'an 8 de Conſtantin Pogonat, (676 de J. C.) les *Mardaïtes* s'étant attroupés, s'emparerent du Liban, qui devint le refuge des vagabonds, des eſclaves & de toute ſorte de gens. Ils s'y renforcerent au point qu'ils arrêterent les progrès des Arabes, & qu'ils contraignirent le Kalif Moâouia à demander aux Grecs une treve de trente ans, ſous l'obligation d'un tribut de cinquante chevaux de race, de cent eſclaves, & de dix mille pieces d'or „.

Le nom de *Mardaïtes*, qu'emploie ici l'auteur, eſt un terme *ſyriaque*, qui ſignifie *rebelle*, & par ſon oppoſition à *Melkite* ou Royaliſte, il prouve à-la-fois, que le ſyriaque étoit encore uſité à cette époque, & que le ſchiſme qui déchiroit l'Empire, étoit autant civil que religieux. D'ailleurs, il paroît que l'origine de ces deux factions, & l'exiſtence d'une inſurrection dans ces contrées, ſont antérieures à l'époque alléguée; car dès les premiers tems du mahométiſme (622 de Jéſus-Chriſt) on fait mention de petits princes particuliers, dont l'un nommé *Youſeph*, commandoit à *Djebail*, & l'autre nommé *Keſrou*, gouvernoit l'intérieur du pays, qui prit de lui le nom de *Keſraouan*. On en cite encore après eux un autre qui fit une expédition contre Jéruſalem, & qui mourut très-âgé à *Beskonta* (2), où il faiſoit ſa réſidence. Ainſi, dès avant Conſtantin Pogonat, ces montagnes étoient devenues l'aſile des *mécontens* ou des *rebelles*, qui fuyoient l'intolérance des Empereurs & de leurs agens. Ce fut ſans doute par cette raiſon, & par une analogie d'opinions, que Jean &

(1) Cedrenus.
(2) Village de Keſraouan.

ſes diſciples s'y réfugierent ; & ce fut par l'aſcendant qu'ils y prirent, ou qu'ils y avoient déjà, que toute la nation ſe donna le nom de *Maronites*, qui n'étoit point injurieux comme celui de *Mardaïtes*. Quoi qu'il en ſoit, Jean ayant établi chez ces montagnards un ordre régulier & militaire, leur ayant donné des armes & des chefs, ils employerent leur liberté à combattre les ennemis communs de l'Empire & de leur petit état ; bientôt ils ſe rendirent maîtres de preſque toutes les montagnes juſqu'à Jéruſalem. Le ſchiſme qui arriva chez les Muſulmans à cette époque, facilita leurs ſuccès : *Moaouia* révolté à Damas contre Ali, Kalif à Koufa, ſe vit obligé, pour n'avoir pas deux guerres enſemble, de faire (en 678) un traité onéreux avec les Grecs. Sept ans après, Abd-el-Malek le renouvella avec Juſtinien II, en exigeant toutefois que l'Empereur le délivrât des Maronites. Juſtinien eut l'imprudence d'y conſentir, & il y ajouta la lâcheté de faire aſſaſſiner leur chef par un envoyé que cet homme, trop généreux, avoit reçu dans ſa maiſon ſous des auſpices de paix. Après ce meurtre, cet agent employa la ſéduction & l'intrigue ſi heureuſement, qu'il emmena douze mille hommes du pays, ce qui laiſſa une libre carriere aux progrès des Muſulmans. Peu après, une autre perſécution menaça les Maronites d'une ruine entiere ; car le même Juſtinien envoya contr'eux des troupes, ſous la conduite de Marcien & de Maurice, qui détruiſirent le monaſtere de Hama, & y égorgerent cinq cents moines. De-là ils vinrent porter la guerre juſques dans le Keſraouan ; mais heureuſement que ſur ces entrefaites, Juſtinien fut dépoſé, à la veille de faire exécuter un maſſacre général dans Conſtantinople ; & les Maronites, autoriſés par ſon ſucceſſeur, ayant attaqué Maurice, taillerent ſon armée en pieces dans un combat où il périt lui-même. Depuis, cette époque, on les perd de vue juſqu'à l'invaſion des croi-

ſés, avec qui ils eurent tantôt des alliances & tantôt des démêlés; dans cet intervalle, qui fut de plus de trois ſiecles, une partie de leurs poſſeſſions leur échappa, & ils furent reſtreints, vers le Liban, aux bornes actuelles, ſans doute même ils payerent des tributs lorſqu'il ſe trouva des gouverneurs Arabes ou Turkmans aſſez forts pour les exiger. Ils étoient dans ce cas vis-à-vis du Kalif d'Egypte, *Hahem-B'amr-Ellah*, lorſque vers l'an 1014, il céda leur côte à un prince Turkman d'Alep. Deux cents ans après, *Selah-el-dîn* ayant chaſſé les Européens de ces cantons, il fallut plier ſous ſa puiſſance, & acheter la paix par des contributions. Ce fut alors, c'eſt-à-dire, vers l'an 1215, que les Maronites effectuerent avec Rome une réunion dont ils n'avoient jamais été éloignés, & qui ſubſiſte encore. Guillaume de Tyr, qui rapporte le fait, obſerve qu'ils avoient quarante mille hommes en état de porter les armes. Leur état, aſſez paiſible ſous les Mamlouks, fut troublé par Selim II; mais ce prince, occupé par de plus grands ſoins, ne ſe donna pas la peine de les aſſujettir; cette négligence les enhardit, & de concert avec les Druſes & leur Emir, le célébre Fakr-el-dîn, ils empiéterent de jour en jour ſur les Ottomans; mais ces mouvemens eurent une iſſue malheureuſe, car Amurat III ayant envoyé contr'eux Ibrahim, Pacha du Kair, ce général les réduiſit en 1588, à l'obéiſſance, & les ſoumit à un tribut annuel qu'ils paient encore.

Depuis ce tems les Pachas, jaloux d'étendre leur autorité & leurs rapines, ont ſouvent tenté d'introduire dans les montagnes des Maronites leurs garniſons & leurs Agas; mais toujours repouſſés, ils ont été forcés de s'en tenir à la premiere capitulation. La ſujétion des Maronites ſe borne donc à payer un tribut au Pacha de Tripoli, dont leur pays releve; chaque année il en donne la ferme à un ou pluſieurs

Chaiks (1), c'eſt-à-dire, à des *notables* qui en font la répartition par diſtricts & par villages. Cet impôt eſt aſſis preſqu'en entier ſur les mûriers & les vignes, qui ſont les principaux & preſque les ſeuls objets de culture. Il varie en plus & en moins, ſelon les années, & ſelon la réſiſtance que l'on peut oppoſer au Pacha. Il y a auſſi des douanes établies aux abords maritimes, tels que *Djebail* & *Bâtroun*; mais cet objet n'eſt pas conſidérable.

La forme du gouvernement n'eſt point fondée ſur des conventions expreſſes, mais ſeulement ſur les uſages & les coutumes. Cet inconvénient eût eu ſans doute dès longtems de fâcheux effets, s'ils n'euſſent été prévenus par pluſieurs circonſtances heureuſes. La premiere eſt la religion, qui, mettant une barriere inſurmontable entre les Maronites & les Muſulmans, a empêché les ambitieux de ſe liguer avec les étrangers pour aſſervir leur nation. La deuxieme eſt la nature du pays, qui, offrant par-tout de grandes défenſes, a donné à chaque village, & preſque à chaque famille, le moyen de réſiſter pas ſes propres forces, & par conſéquent d'arrêter l'extenſion d'un ſeul pouvoir; enfin, l'on doit compter pour une troiſieme raiſon, la foibleſſe même de cette ſociété, qui, depuis ſon origine, environnée d'ennemis puiſſans, n'a pu leur réſiſter qu'en maintenant l'union entre ſes membres, & cette union n'a lieu, comme l'on ſait, qu'autant qu'ils s'abſtiennent de l'oppreſſion les uns des autres, & qu'ils jouiſſent réciproquement de la ſûreté de leurs perſonnes & de leurs propriétés. C'eſt ainſi que le gouvernement s'eſt maintenu de lui-même dans un équilibre naturel, & que les mœurs tenant lieu de lois, les Maronites ont été préſervés juſqu'en ce jour de l'oppreſſion du deſpotiſme & des déſordres de l'anarchie.

(1) Dans les montagnes le mot *chaik* ſignifie proprement un notable, un ſeigneur campagnard.

On peut conſidérer la nation comme partagée en deux claſſes, le *peuple* & les *chaiks*. Par ce mot on entend les plus *notables* des habitans, à qui l'ancienneté de leurs familles & l'aiſance de leur fortune donnent un état plus diſtingué que celui de la foule. Tous vivent répandus dans les montagnes par villages, par hameaux; même par maiſons iſolées; ce qui n'a pas lieu dans la plaine. La nation entiere eſt agricole; chacun fait valoir de ſes mains le petit domaine qu'il poſſede ou qu'il tient à ferme. Les Chaiks même vivent ainſi; & ils ne ſe diſtinguent du peuple que par une mauvaiſe peliſſe, un cheval, & quelques légers avantages dans la nourriture & le logement: tous vivent frugalement, ſans beaucoup de jouiſſances, mais auſſi ſans beaucoup de privations, attendu qu'ils connoiſſent peu d'objets de luxe. En général la nation eſt pauvre, mais perſonne n'y manque du néceſſaire, & ſi l'on y voit des mendians, ils viennent plutôt des villes de la côte que du pays même. La propriété y eſt auſſi ſacrée qu'en Europe, & l'on n'y voit point ces ſpoliations ni ces avanies ſi fréquentes chez les Turcs. On voyage de nuit & de jour avec une ſécurité inconnue dans le reſte de l'Empire. L'étranger y trouve l'hoſpitalité, comme chez les Arabes; cependant l'on obſerve que les Maronites ſont moins généreux, & qu'ils ont un peu le défaut de la léſine. Conformément aux principes du chriſtianiſme, ils n'ont qu'une femme, qu'ils épouſent ſouvent ſans l'avoir vue, toujours ſans l'avoir fréquentée. Contre les préceptes de cette même religion, ils ont admis ou conſervé l'uſage arabe du *Talion*, & le plus proche parent de tout homme aſſaſſiné doit le venger. Par une habitude fondée ſur la défiance & l'état politique du pays, tous les hommes, chaiks ou payſans, marchent ſans ceſſe armés du fuſil & du poignard; c'eſt peut-être un inconvénient, mais il en réſulte cet avantage, qu'ils ne

ſont pas novices à l'uſage des armes dans les circonſtances néceſſaires, telles que la defenſe de leur pays contre les Turcs. Comme le pays n'entretient point de troupes régulieres, chacun eſt obligé de marcher lorſqu'il y a guerre; & ſi cette milice étoit bien conduite, elle vaudroit mieux que bien des troupes d'Europe. Les récenſemens que l'on a eu occaſion de faire dans les dernieres années, portent à 35,000 le nombre des hommes en état de manier le fuſil. Dans les rapports ordinaires, ce nombre ſuppoſeroit une population totale d'environ 105,000 ames. Si l'on y ajoute un nombre de prêtres, de moines & de religieuſes, répartis dans plus de 200 couvens; plus, le peuple des villes maritimes, telles que *Djebail*, *Bâtroun*, *&c.* l'on pourra porter le tout à 115 mille ames.

Cette quantité, comparée à la ſurface du pays, qui eſt d'environ 150 lieues carrées, donne 760 habitans par lieue carrée, ce qui ne laiſſe pas d'être conſidérable, attendu qu'une grande partie du Liban eſt compoſée de rochers incultivables, & que le terrain, même aux lieux cultivés, eſt rude & peu fertile.

Pour la religion les Maronites dépendent de Rome. En reconnoiſſant la ſuprématie du Pape, leur clergé a continué, comme par le paſſé, d'élire un chef qui a le titre de *Batraq* ou *Patriarche* d'Antioche. Leurs prêtres ſe marient comme aux premiers tems de l'égliſe, mais leur femme doit être vierge & non veuve, & ils ne peuvent paſſer à de ſecondes nôces. Ils célebrent la meſſe en ſyriaque, dont la plupart ne comprennent pas un mot. L'évangile ſeul ſe lit à haute voix en arabe, afin que le peuple l'entende. La communion ſe pratique ſous les deux eſpeces. L'hoſtie eſt un petit pain rond, non levé, épais du doigt, & un peu plus large qu'un écu de ſix livres. Le deſſus porte un cachet qui eſt la portion du célébrant. Le reſte ſe coupe en petits morceaux que le prêtre met dans le calice avec le vin,

& qu'il administre à chaque personne, au moyen d'une cuiller qui sert à tout le monde. Ces prêtres n'ont point, comme parmi nous, de bénéfices ou de rentes assignées, mais ils vivent en partie du produit de leurs messes, des dons de leurs auditeurs, & du travail de leurs mains. Les uns exercent des métiers, d'autres cultivent un petit domaine; tous s'occupent pour le soutien de leur famille & l'édification de leur troupeau. Ils sont un peu dédommagés de leur détresse, par la considération dont ils jouissent; ils en éprouvent à chaque instant des effets flatteurs pour la vanité; quiconque les aborde, pauvre ou riche, grand ou petit, s'empresse de leur baiser la main : ils n'oublient pas de la présenter; & ils ne voient pas avec plaisir les Européens s'abstenir de cette marque de respect qui répugne à nos mœurs, mais qui ne coûte rien aux naturels accoutumés dès l'enfance à la prodiguer. Du reste, les cérémonies de la religion ne sont pas pratiquées en Europe avec plus de publicité & de liberté que dans le *Kesraouân*. Chaque village a sa chapelle, son desservant, & chaque chapelle a sa cloche; chose inouie dans le reste de la Turquie. Les Maronites en tirent vanité, & pour s'assurer de la durée de ces franchises, ils ne permettent à aucun Musulman d'habiter parmi eux. Ils s'arrogent aussi le privilege de porter le turban vert, qui, hors de leurs limites, coûteroit la vie à un chrétien.

L'Italie ne compte pas plus d'Evêques que ce petit canton de la Syrie; ils y ont conservé la modestie de leur état primitif: on en rencontre souvent dans les routes montés sur une mule, suivis d'un seul sacristain. La plupart vivent dans les couvens, où ils sont vêtus & nourris comme les simples moines. Leur revenu le plus ordinaire ne passe pas 15 cents livres; & dans ce pays, où tout est à bon marché, cette somme suffit à leur procurer même l'aisance. Ainsi que les

prêtres, ils ſont tirés de la claſſe des moines; leur titre, pour être élus, eſt communément une prééminence de ſavoir; elle n'eſt pas difficile à acquérir, puiſque le vulgaire des religieux & des prêtres ne connoît que le catéchiſme & la bible. Cependant il eſt remarquable que ces deux claſſes ſubalternes ſont plus édifiantes par leurs mœurs & par leur conduite; qu'au contraire les Evêques & le patriarche, toujours livrés aux cabales & aux diſputes de prééminence & de religion, ne ceſſent de répandre le ſcandale & le trouble dans le pays, ſous prétexte d'exercer, ſelon l'ancien uſage, la correction eccléſiaſtique: ils s'excommunient mutuellement eux & leurs adhérens; ils ſuſpendent les prêtres, interdiſent les moines, infligent des pénitences publiques aux laïques; en un mot, ils ont conſervé l'eſprit brouillon & tracaſſier qui a été le fléau du Bas-Empire. La cour de Rome, ſouvent importunée de leurs débats, tâche de les pacifier, pour maintenir en ces contrées le ſeul aſile qu'y conſerve ſa puiſſance. Il y a quelque tems qu'elle fut obligée d'intervenir dans une affaire ſinguliere, dont le tableau peut donner une idée de l'eſprit des Maronites.

Vers l'an 1755, il y avoit dans le voiſinage de la miſſion des Jéſuites, une fille Maronite, nommée *Hendié*; dont la vie extraordinaire commença de fixer l'attention du peuple. Elle jeûnoit, elle portoit le cilice, elle avoit le don des larmes, en un mot, elle avoit tout l'extérieur des anciens hermites, & bientôt elle en eut la réputation. Tout le monde la regardoit comme un modele de piété, & pluſieurs la réputerent pour ſainte; de-là aux miracles le paſſage eſt court, & bientôt en effet le bruit courut qu'elle faiſoit des miracles. Pour bien concevoir l'impreſſion de ce bruit, il ne faut pas oublier que l'état des eſprits dans le Liban, eſt preſque le même qu'aux premiers ſiecles. Il n'y eut donc ni incrédules, ni plaiſans,

pas même de *douteurs*. *Hendié* profita de cet enthouſiaſme pour l'exécution de ſes projets, & ſe modelant, en apparence, ſur ſes prédéceſſeurs dans la même carriere, elle deſira d'être fondatrice d'un ordre nouveau. Le cœur humain a beau faire, ſous quelque forme qu'il déguiſe ſes paſſions, elles ſont toujours les mêmes; pour le conquérant comme pour le cénobite, c'eſt toujours également l'ambition du pouvoir; & l'orgueil de la prééminence ſe montre même dans l'excès de l'humilité. Pour bâtir le couvent, il falloit des fonds; la fondatrice ſollicita la piété de ſes partiſans, & les aumônes abonderent; elles furent telles, que l'on put élever en peu d'années deux vaſtes maiſons en pierres de taille, dont la conſtruction a dû coûter quarante mille écus. Le lieu nommé le *Kourket*, eſt un dos de colline au nord-oueſt d'*Antoura*, dominant à l'oueſt, ſur la mer qui en eſt très voiſine, & découvrant au ſud juſqu'à la rade de *Bairout*, éloignée de quatre lieues. Le *Kourket* ne tarda pas de ſe peupler de moines & de religieuſes. Le Patriarche actuel fut le directeur général; d'autres emplois, grands & petits, furent conférés à divers prêtres ou candidats, que l'on établit dans l'une des maiſons. Tout réuſſiſſoit à ſouhait; il eſt vrai qu'il mouroit beaucoup de religieuſes, mais on en rejettoit la faute ſur l'air, & il étoit difficile d'en imaginer la vraie cauſe. Il y avoit près de vingt ans que *Hendié* régnoit dans ce petit empire, quand un accident, impoſſible à prévoir, vint tout renverſer. Dans des jours d'été, un commiſſionnaire venant de Damas à Bairout, fut ſurpris par la nuit près de ce couvent; les portes étoient fermées, l'heure indue; il ne voulut rien troubler, &, content d'avoir pour lit un monceau de paille, il ſe coucha dans la cour extérieure en attendant le jour. Il y dormoit depuis quelques heures, lorſqu'un bruit clandeſtin de portes & de verroux vient l'éveiller. De cette porte

ſortirent trois femmes qui tenoient en main des pioches & des pelles; deux hommes les ſuivoient, portant un long paquet blanc, qui paroiſſoit fort lourd. La troupe s'achemina vers un terrain voiſin plein de pierres & de décombres. Là, les hommes dépoſerent leur fardeau, creuſerent un trou où ils le mirent; recouvrirent le trou de terre qu'ils foulerent, & après cette opération, rentrerent avec les femmes qui les ſuivirent. Des hommes avec des religieuſes, une ſortie faite de nuit & avec myſtere, un paquet dépoſé dans un trou caché, tout cela donna à penſer au voyageur. La ſurpriſe l'avoit d'abord retenu en ſilence; bientôt les réflexions firent naître l'inquiétude & la peur; & il ſe déroba dès l'aube du jour pour ſe rendre à Bairout. Il connoiſſoit dans la ville un marchand qui depuis quelques mois avoit placé ſes deux filles au *Kourket*, avec une dot de dix mille livres; il alla le trouver, héſitant encore, & cependant brûlant d'impatience de raconter ſon aventure. L'on s'aſſit jambes croiſées, l'on alluma la longue pipe, & l'on prit le café. Le marchand fait des queſtions ſur le voyage; l'homme répond qu'il a paſſé la nuit près du *Kourket*. On demande des détails, il en donne; enfin, il s'épanche, & conte ce qu'il a vu à l'oreille de ſon hôte. Les premiers mots étonnent celui-ci; le paquet en terre l'inquiete; bientôt la réflexion vient l'alarmer. Il ſait qu'une de ſes filles eſt malade; il obſerve qu'il meurt beaucoup de religieuſes. Ces penſés le tourmentent; il n'oſe admettre des ſoupçons trop graves, & il ne peut les rejetter; il monte à cheval avec un ami; ils vont enſemble au couvent: ils demandent à voir les deux novices: elles ſont malades. Le marchand inſiſte, & veut qu'on les apporte; on le refuſe avec humeur; il s'opiniâtre, on s'obſtine; alors ſes ſoupçons ſe tournent en certitude. Il part le déſeſpoir dans le cœur,

&

& va trouver *Dair-el-Qamar*, *Saad* Kiâya (1) du prince *Youſef*, commandant de la montagne. Il lui expoſe le fait & tous ſes acceſſoires. Le Kiâya en eſt frappé; il lui donne des cavaliers, & un ordre d'ouvrir de gré ou de force : le Qâdi ſe joint au marchand, & l'affaire devient juridique; d'abord l'on fouille la terre, & l'on trouve que le paquet dépoſé eſt un corps mort, que l'infortuné pere reconnoît pour ſa fille cadette : on pénétre dans le couvent, & l'on trouve l'autre en priſon, & près d'expirer. Elle révéla des abominations qui firent frémir, & dont elle alloit, comme ſa ſœur, devenir la victime. On ſaiſit la ſainte, qui ſoutint ſon rôle avec conſtance; l'on actionna les prêtres & le Patriarche. Ses ennemis ſe réunirent pour le perdre, & profiter de ſa dépouille; il fut ſuſpendu, dépoſé. L'affaire a été portée, en 1776, à Rome : la *propagande* a informé, & l'on a découvert des infamies de libertinage, & des horreurs de cruauté. Il a été conſtaté que *Hendié* faiſoit périr ſes religieuſes, tantôt pour profiter de leurs dépouilles, tantôt parce qu'elle les trouvoit rebelles à ſes volontés; que cette femme, non-ſeulement communioit, mais même conſacroit & diſoit la meſſe; qu'elle avoit ſous ſon lit des trous par leſquels on introduiſoit des parfums, au moment qu'elle prétendoit avoir des extaſes & des viſites du Saint-Eſprit; qu'elle avoit une faction qui la prônoit & publioit qu'elle étoit la mere de Dieu, revenue en terre, & mille autres extravagances. Malgré cela, elle a conſervé un parti aſſez puiſſant pour s'oppoſer à la rigueur du traitement qu'elle méritoit : on l'a renfermée dans divers couvens, d'où elle s'eſt ſouvent évadée. En 1783, elle étoit à la Viſitation d'Antoura, & le frere de l'Emir des Druſes vouloit la délivrer : grand nombre de perſonnes croient encore à ſa ſain-

(1) Nom des Miniſtres des petits Princes.

teté, & ſans l'accident du voyageur, ſes ennemis actuels y croiroient de même. Que penſer des réputations, s'il en eſt qui tiennent à ſi peu de choſe?

Dans le petit eſpace qui compoſe le pays des Maronites, on compte plus de deux cents couvens d'hommes ou de femmes. Leur regle eſt celle de Saint-Antoine; ils la pratiquent avec une exactitude qui rappelle les tems paſſés. Le vêtement des moines eſt une étoffe de laine brune & groſſiere, aſſez ſemblable à la robe des capucins. Leur nourriture eſt celle des payſans, avec cette exception, qu'ils ne mangent jamais de viande. Ils ont des jeûnes fréquens, & de longues prieres de jour & de nuit; le reſte de leur tems eſt employé à cultiver la terre, à briſer les rochers pour former le mur des terraſſes qui ſoutiennent les plans des vignes & des mûriers. Chaque couvent a un frere cordonnier, un frere tailleur, un frere tiſſerand, un frere boulanger; en un mot, un artiſte de chaque métier néceſſaire: on trouve preſque toujours un couvent de femmes à côté d'un couvent d'hommes, & cependant il eſt rare d'entendre parler de ſcandale. Ces femmes, elles-mêmes menent une vie très-laborieuſe, & cette activité eſt ſans doute ce qui les garantit de l'ennui & des déſordres qui accompagnent l'oiſiveté; auſſi, loin de nuire à la population, on peut dire que ces couvens y ont contribué, en multipliant par la culture les denrées dans une proportion ſupérieure à leur conſommation. La plus remarquable des maiſons des moines Maronites, eſt *Qoz-haïé*, à ſix heures à l'eſt de Tripoli. C'eſt là qu'on exorciſe, comme aux premiers tems de l'égliſe, les poſſédés du diable; il s'en trouve encore dans ces cantons: il y a très-peu d'années que nos négocians de Tripoli en virent un qui exerça la patience & le ſavoir des religieux. Cet homme, ſain à l'extérieur, avoit des convulſions ſubites qui le faiſoient entrer dans une fureur, tantôt

ſourde & tantôt éclatante. Il déchiroit, il mordoit, il écumoit ; ſa phraſe ordinaire étoit : *le ſoleil eſt ma mere, laiſſez-moi l'adorer.* On l'inonda d'ablutions, on le tourmenta de jeûnes & de prieres, & l'on parvint, dit-on, à chaſſer le diable ; mais d'après ce qu'en rapportent des témoins éclairés, il paroit que ces poſſédés ne ſont pas autre choſe que des hommes frappés de folie, de manie & d'épilepſie ; & il eſt très remarquable que le même mot arabe déſigne à la fois l'*épilepſie* & l'*obſeſſion* (1).

La cour de Rome, en s'affiliant les Maronites, leur a donné un hoſpice dans Rome, où ils peuvent envoyer pluſieurs jeunes gens que l'on y éleve gratuitement. Il ſembleroit que ce moyen eût dû introduire parmi eux les arts & les idées de l'Europe ; mais les ſujets de cette école, bornés à une éducation purement monaſtique, ne rapportent dans leur pays que l'italien, qui leur devient inutile, & un ſavoir théologique qui ne les conduit à rien ; auſſi ne tardent-ils pas à rentrer dans la claſſe générale. Trois ou quatre miſſionnaires que les capucins de France entretiennent à Gâzir, à Tripoli & à Bairout, n'ont pas opéré plus de changemens dans les eſprits. Leur travail conſiſte à prêcher dans leur égliſe, à enſeigner aux enfans le catéchiſme, l'imitation & les pſeaumes, & à leur apprendre à lire & à écrire. Ci-devant les jéſuites en avoient deux à leur maiſon d'Antoura ; les lazariſtes ont pris leur place & continué leur miſſion. L'avantage le plus ſolide qui ait réſulté de ces travaux apoſtoliques, eſt que l'art d'écrire s'eſt rendu plus commun chez les Maronites, & qu'à ce titre, ils ſont devenus dans ces cantons ce que ſont les Coptes en Egypte, c'eſt-à-dire, qu'ils ſe ſont emparés de toutes les places d'écrivains, d'intendans & de kiâyas chez les

(1) *Kabal*, & *Kabat*. Le *K* eſt ici le jota eſpagnol.

Turcs, & ſur-tout chez les Druſes, leurs alliés & leurs voiſins.

§. III. *Des Druſes.*

Les *Druzes* ou *Derouz*, dont le nom fit quelque bruit en Europe ſur la fin du ſeizieme ſiecle, ſont un petit peuple qui, pour le genre de vie, la forme du gouvernement, la langue & les uſages, reſſemble infiniment aux Maronites. La religion forme leur principale différence. Longtems celle des Druzes fut un problême; mais enfin l'on a percé le myſtere, & déſormais l'on peut en rendre un compte aſſez précis, ainſi que de leur origine, à laquelle elle eſt liée. Pour en bien ſaiſir l'hiſtoire, il convient de reprendre les faits juſques dans leurs premieres ſources.

Vingt-trois ans après la mort de Mahomet, la querelle d'*Ali* ſon gendre, & de *Moâouia*, Gouverneur de Syrie, avoit cauſé dans l'empire Arabe un premier ſchiſme qui ſubſiſte encore; mais à le bien prendre, la ſciſſion ne portoit que ſur la puiſſance; & les Muſulmans partagés d'avis ſur les repréſentans du Prophete, demeuroient d'accord ſur les dogmes (1). Ce ne fut

(1) La cauſe radicale de toute cette grande querelle, fut l'averſion qu'*Aïcha*, femme de Mahomet, avoit conçue contre *Ali*, à l'occaſion, dit-on, d'une infidélité qu'il avoit révélée au Prophête; elle ne put lui pardonner cette indiſcrétion; & après lui avoir donné trois fois l'excluſion au kâlifat, par ſes intrigues, voyant qu'il l'emportoit à la quatrieme, elle réſolut de le prendre à force ouverte. Dans ce deſſein, elle ſoulevà contre lui divers chefs des Arabes, & entr'autres *Amrou*, gouverneur d'Egypte, & *Moâouia*, gouverneur de Syrie. Ce dernier ſe fit proclamer *Kalif* ou *ſucceſſeur* dans la ville de Damas. *Ali*, pour le dépoſſéder, lui déclara la guerre; mais la nonchalance de ſa conduite perdit ſes affaires. Après quelques hoſtilités, où les avantages furent balancés, il périt à Koufa, par la main d'un *aſſaſſin* ou *bâtenien*. Ses partiſans élurent à ſa place ſon fils

que dans le ſiecle ſuivant, que la lecture des livres grecs ſuſcita parmi les Arabes un eſprit de diſcuſſion & de controverſe, juſqu'alors étranger à leur ignorance. Les effets en furent tels qu'on devoit les attendre; c'eſt-à-dire, que raiſonnant ſur des matieres qui n'étoient ſuſceptibles d'aucune démonſtration, & ſe guidant par les principes abſtraits d'une logique inintelligible, ils ſe partagerent en une foule d'opinions & de ſectes. Dans le même tems, la puiſſance civile tomba dans l'anarchie; & la Religion, qui en tire les moyens de garder ſon unité, ſuivit ſon ſort: alors il arriva aux Muſulmans, ce qu'avoient déjà éprouvé les Chrétiens. Les peuples qui avoient adopté le ſyſtême de Mahomet, y joignirent leurs préjugés, & les anciennes idées répandues dans l'Aſie ſe remontrerent ſous de nouvelles formes: on vit renaître chez les Muſulmans, & la métempſycoſe, & les tranſmigrations, & les *deux principes* du bien & du mal, & la réſurrection au bout de ſix mille ans, telle que l'avoit enſeignée Zoroaſtre: dans le déſordre politique & religieux de l'état, chaque inſpiré ſe fit apôtre, & chaque apôtre chef de ſecte. On en compta plus de ſoixante, remarquables par le nombre de leurs partiſans; tous différant ſur quelques points de dogmes, toutes s'inculpant d'héréſie & d'erreur. Les choſes en étoient à ce point,

---

Hoſain; mais ce jeune homme, peu propre à des circonſtances auſſi épineuſes que celles où il ſe trouvoit, fut tué dans une rencontre, par les partiſans de Moâouia. Cette mort acheva de rendre les deux factions irréconciliables. Leur haine devint une raiſon de ne plus s'accorder ſur les commentaires du *Qoran*. Les docteurs des deux partis prirent plaiſir à ſe contrarier, & dès-lors ſe forma le partage des Muſulmans en deux ſectes, qui ſe traitent mutuellement d'hérétiques. Les Turks ſuivent celle qui regarde *Omar Moâouia*, comme ſucceſſeurs légitimes du Prophete. Les Perſans, au contraire, ſuivent le parti d'*Ali*.

lorsque dans le commencement du onzieme ſiecle, l'Egypte devint le théâtre de l'un des plus bizarres ſpectacles que l'Hiſtoire offre en ce genre. Ecoutons les Ecrivains originaux (1). „ L'an de l'hedjire 386 (996 de Jéſus-Chriſt), dit *El-Makin*, parvint au trône d'Egypte, à l'âge de onze ans, le troiſieme kalif de la race des Fâtmites, nommé *Hakem B'amr-ellah*. Ce prince fut l'un des plus extravagans dont la mémoire des hommes ait gardé le ſouvenir. D'abord il fit maudire dans les moſquées les premiers Kalifs, compagnons de Mahomet; puis il révoqua l'anathême : il força les juifs & les chrétiens d'abjurer leur culte, puis il leur permit de le reprendre. Il défendit de faire des chauſſures aux femmes, afin qu'elles ne puſſent ſortir de leurs maiſons. Pour ſe déſennuyer, il fit brûler la moitié du Kaire, pendant que ſes ſoldats pilloient l'autre. Non content de ces fureurs, il interdit le pélerinage de la Mekke, le jeûne, les cinq prieres; enfin il porta la folie au point de vouloir ſe faire paſſer pour Dieu. Il fit dreſſer un regiſtre de ceux qui le reconnurent pour tel, & il s'en trouva juſqu'au nombre de ſeize mille : cette idée fut appuyée par un faux Prophete qui étoit alors venu de la Perſe en Egypte. Cet impoſteur, nommé *Mohammad-ben-Iſmaël*, enſeignoit qu'il étoit inutile de pratiquer le jeûne, la priere, la circonciſion, le pélerinage, & d'obſerver les fêtes; que les prohibitions du porc & du vin étoient abſurdes; que le mariage des freres, des ſœurs, des peres & des enfans étoit licite. Pour être bien venu de *Hakem*, il ſoutint que ce Kalif étoit Dieu lui-même incarné; & au lieu de ſon nom *Hakem-b'amr-ellah*, qui ſignifie *gouvernant par l'ordre de Dieu*, il l'appella *Hakem-b'amr eh*, qui ſignifie *gouvernant par ſon propre*

(1) El-Makin, lib. I. *Hiſt. Arab.*

ordre. Par malheur pour le Prophete, ſon nouveau Dieu n'eut pas le pouvoir de le garantir de la fureur de ſes ennemis : ils le tuerent dans une émeute aux pieds même du Kalif, qui peu après fut auſſi maſſacré ſur le mont *Moqattan*, où il entretenoit, diſoit-il, commerce avec les anges „.

La mort de ces deux chefs n'arrêta point les progrès de leurs opinions ; un diſciple de Mohammad-ben-Iſmaël, nommé *Hamza-ben-Ahmad*, les répandit avec un zele infatigable dans l'Egypte, dans la Paleſtine, & ſur la côte de Syrie, juſqu'à Sidon & Beryte. Il paroît que ſes proſélytes éprouverent le même ſort que les Maronites, c'eſt-à-dire, que, perſécutés par la communion régnante, ils ſe réfugierent dans les montagnes du Liban, où ils pouvoient mieux ſe défendre, du moins eſt-il certain que peu après cette époque, on les y trouve établis & formant une ſociété indépendante comme leurs voiſins. Il ſembleroit que la différence de leurs cultes eût dû les rendre ennemis, mais l'intérêt preſſant de leur ſûreté commune les força de ſe tolérer mutuellement ; & depuis lors, ils ſe montrent preſque toujours réunis, tantôt contre les croiſés, ou contre les Sultans d'Alep, tantôt contre les Mamlouks & les Ottomans. La conquête de la Syrie par ces derniers, ne changea point d'abord leur état. Sélim premier, qui, au retour de l'Egypte, ne méditoit pas moins que la conquête de l'Europe, ne daigna pas s'arrêter devant les rochers du Liban. Soliman II, ſon ſucceſſeur, ſans ceſſe occupé de guerres importantes, tantôt contre les chevaliers de Rhodes, les Perſans ou l'Yemen, tantôt contre les Hongrois, les Allemands & Charles-Quint, Soliman II n'eut pas davantage le tems de ſonger aux Druſes. Ces diſtractions les enhardirent, & non contens de leur indépendance, ils deſcendirent ſouvent de leurs montagnes pour piller les ſujets des Turks. Les Pachas vou-

lurent en vain réprimer leurs incurſions ; leurs troupes furent toujours battues ou repouſſées. Ce ne fut qu'en 1588, qu'Amurat III, fatigué des plaintes qu'on lui portoit, réſolut, à quelque prix que ce fût, de réduire ces rebelles, & eut le bonheur d'y réuſſir. Son général Ybrahim Pacha, parti du Kaire, attaqua les Druſes & les Maronites avec tant d'adreſſe ou de vigueur, qu'il parvint à les forcer dans leurs montagnes. La diſcorde ſurvint parmi les chefs, & il en profita pour tirer une contribution de plus d'un million de piaſtres, & pour impoſer un tribut qui a continué juſqu'à ce jour.

Il paroît que cette expédition fut l'époque d'un changement dans la conſtitution même des Druſes : juſqu'alors ils avoient vécu dans une ſorte d'anarchie, ſous le commandement de divers *Chaiks* ou *Seigneurs*. La nation étoit ſur-tout partagée en deux factions, que l'on retrouve chez tous les peuples Arabes, & que l'on appelle parti *Qaiſi*, & parti *Yamâni* (1). Pour ſimplifier la régie, Ybrahim voulut qu'il n'y eût qu'un ſeul chef qui fût reſponſable du tribut & chargé de la police. Par la nature de ſon emploi, cet agent ne tarda pas d'obtenir une grande prépondérance, & ſous le nom de gouverneur, il devint preſque le Roi de la république ; mais comme ce gouverneur fut tiré de la nation, il en réſulta un effet que les Turks n'avoient pas prévu ; & qui manqua de leur être funeſte. Cet effet fut que le gouverneur raſſemblant dans ſes mains tous les pouvoirs de la nation, put donner à ſes forces une direction unanime qui en rendit l'action bien plus puiſſante. Elle fut naturellement tournée contre

(1) Ces factions ſe diſtinguent par la couleur qu'elles affectent à leurs drapeaux ; celui des *Qaiſis* eſt rouge, & celui des *Yamânis* blanc.

les Turks, parce que les Druſes, en devenant leurs ſujets, ne ceſſerent pas d'être leurs ennemis; ſeulement ils furent obligés de prendre, dans leurs attaques, des détours qui ſauvaſſent les apparences, & ils firent une guerre ſourde, plus dangereuſe peut-être qu'une guerre déclarée.

Ce fut alors, c'eſt-à-dire dans les premieres années du dix-ſeptieme ſiecle, que la puiſſance des Druſes acquit ſon plus grand développement; elle le dut aux talens & à l'ambition du célebre Emir *Fakr-el-din*, vulgairement appellé *Fakar-din*. A peine ce prince ſe vit-il chef & gouverneur de la nation, qu'il appliqua tous ſes ſoins à diminuer l'aſcendant des Ottomans, à s'agrandir même à leurs dépens, & il y mit un art dont peu de commandans en Turquie ont offert l'exemple. D'abord il gagna la confiance de la Porte par toutes les démonſtrations du dévouement & de la fidélité. Les Arabes infeſtoient la plaine de *Balbek* & les pays de *Sour* & d'*Acre*; il leur fit la guerre, en délivra les habitans, & prépara ainſi les eſprits à deſirer ſon gouvernement. La ville de *Bairout* étoit à ſa bienſéance, en ce qu'elle lui ouvroit une communication avec les étrangers, & entr'autres avec les Vénitiens, ennemis naturels des Turks. *Fakr-el-din* ſe prévalut des malverſations de l'Aga, & l'expulſa; il fit plus, il ſut ſe faire un mérite de cette hoſtilité auprès du Divan, en payant un tribut plus conſidérable. Il en uſa de la même maniere à l'égard de *Saide*, de *Balbek* & de *Sour*; enfin, dès 1613, il ſe vit maître du pays juſqu'à *Adjaloun* & *Safad*. Les Pachas de Damas & de Tripoli ne voyoient pas d'un œil tranquille ces empiétemens; tantôt ils s'y oppoſoient à force ouverte, ſans pouvoir arrêter *Fakr-el-din*; tantôt ils eſſayoient de le perdre à la Porte par des inſtigations ſecretes; mais l'Emir, qui y entretenoit auſſi des eſpions & des protecteurs, en éludoit toujours l'effet. Cependant le Divan

finit par s'alarmer des progrès des Druſes, & fit les préparatifs d'une expédition capable de les écraſer. Soit politique, ſoit frayeur, *Fakr-el-dîn* ne jugea pas à-propos d'attendre cet orage. Il entretenoit en Italie des relations ſur leſquelles il fondoit de grandes eſpérances; il réſolut d'aller lui-même ſolliciter les ſecours qu'on lui promettoit, perſuadé que ſa préſence échaufferoit le zele de ſes amis, pendant que ſon abſence refroidiroit la colere de ſes ennemis; en conſéquence, il s'embarqua à Bairout, & après avoir remis les affaires dans les mains de ſon fils Ali, il ſe rendit à la cour de Médicis à Florence. L'arrivée d'un prince d'Orient en Italie, ne manqua pas d'éveiller l'attention publique; l'on demanda quelle étoit ſa nation, & l'on rechercha l'origine des *Druſes*. Les faits hiſtoriques & les caracteres de religion ſe trouverent ſi équivoques, que l'on ne ſut ſi l'on en devoit faire des Muſulmans ou des Chrétiens. L'on ſe rappella les croiſades, & l'on ſuppoſa qu'un peuple réfugié dans les montagnes, & ennemi des naturels, devoit être une race de croiſés. Ce préjugé étoit trop favorable à *Fakr-el-dîn* pour qu'il le décréditât; il eut l'adreſſe au contraire de réclamer de prétendues alliances avec la maiſon de *Lorraine*; il fut ſecondé par les miſſionnaires & les marchands, qui ſe promettoient un nouveau théâtre de converſions & de commerce. Dans la vogue d'une opinion, chacun renchérit ſur les preuves; des ſavans à *Origines*, frappés de la reſſemblance des noms, voulurent que *Druſes* & *Dreux* ne fuſſent qu'une même choſe, & ils bâtirent ſur ce fondement, le ſyſtême d'une prétendue Colonie de croiſés François, qui, ſous la conduite d'un comte de *Dreux*, ſe ſeroit établie dans le Liban. La remarque que l'on a faite enſuite, que Benjamin de Tudèle cite le nom de Druſes avant le tems des croiſades, a porté coup à cette hypotheſe. Mais un fait qui eût dû la ruiner dès ſon ori-

gine, eſt l'idiome dont ſe ſervent les Druſes. S'ils fuſſent deſcendus des Francs, ils euſſent conſervé au moins quelques traces de nos langues, car une ſociété retirée dans un canton ſéparé où elle vit iſolée, ne perd point ſon langage. Cependant celui des Druſes eſt un arabe très pur, & qui n'a pas un mot d'origine Européenne. La véritable étymologie du nom de ce peuple étoit depuis longtems dans nos mains, ſans qu'on pût ſans douter, il vient du fondateur même de la ſecte de Mohammad-ben-Iſmaël, qui s'appelloit en ſurnom *el-Dorzi*, & non pas *el-Darari*, comme le portent nos imprimés. La confuſion de ces deux mots, ſi divers dans notre écriture, tient à la figure des deux lettres arabes *r* & *z*, leſquelles ne different qu'en ce que le *z* porte un point, qu'on a très-ſouvent omis ou effacé dans les manuſcrits (1).

Après neuf ans de ſéjour en Italie, *Fakr-el-din* revint reprendre le gouvernement de ſon pays. Pendant ſon abſence, Ali ſon fils avoit repouſſé les Turks, calmé les eſprits, & maintenu les affaires en aſſez bon ordre. Il ne reſtoit plus à l'Emir qu'à employer les lumieres qu'il avoit dû acquérir, à perfectionner l'adminiſtration intérieure, & à augmenter le bien-être de ſa nation, mais au lieu de l'art ſérieux & utile de gouverner, il ſe livra tout entier aux arts frivoles & diſpendieux dont il avoit pris la paſſion en Italie. Il bâtit de toutes parts des maiſons de plaiſance; il conſtruiſit des bains & des jardins. Il oſa même, ſans égard pour les préjugés du pays, les orner de peintures & de ſculptures qu'a proſcrit le Qorân. Les effets

(1) Cette découverte appartient à un M. Michel Drogman, Barataire de France à Saide ſa patrie; il a fait un *Mémoire ſur les Druſes*, dont il a donné les deux ſeules copies qu'il eût, l'une à M. le chevalier de *Taulès*, conſul à Saide, & l'autre à M. le baron de *Tott*, lorſqu'il paſſa en 1777, pour inſpecter cette échelle.

de cette conduite ne tarderent pas à ſe manifeſter. Les Druſes dont le tribut continuoit comme en pleine guerre, s'indiſpoſerent. La faction *Yamâni* ſe réveilla; l'on murmura contre les dépenſes du prince; le faſte qu'il étaloit, ralluma la jalouſie des Pachas. Ils voulurent augmenter les contributions; ils recommencerent les hoſtilités. *Fakr-el-din* les repouſſa; ils prirent occaſion de ſa réſiſtance pour le rendre odieux & ſuſpect au Sultan même. Le violent Amurat IV s'offenſa qu'un de ſes ſujets oſât entrer en comparaiſon avec lui, & il réſolut de le perdre. En conſéquence, le Pacha de Damas reçut ordre de marcher avec toutes ſes forces contre Bairout, réſidence ordinaire de *Fakr-el-din*. D'autre part, quarante galeres durent inveſtir cette ville par mer, pour lui interdire tout ſecours. L'Emir, qui comptoit ſur ſa fortune & ſur un ſecours d'Italie, réſolut d'abord de faire tête à cet orage. Son fils Ali, qui commandoit à *Safad*, fut chargé d'arrêter l'armée turque, & en effet, il oſa lutter contre elle, malgré une grande diſproportion de forces; mais après deux combats où il eut l'avantage, ayant été tué dans une troiſieme attaque, les affaires changerent tout-à-coup de face, & tournerent à la décadence. *Fakr-el-din*, effrayé de la perte de ſes troupes, affligé de la mort de ſon fils; amolli même par l'âge & par une vie voluptueuſe, *Fakr-el din* perdit le conſeil & le courage. Il ne vit plus de reſſource que dans la paix; il envoya ſon ſecond fils la ſolliciter à bord de l'amiral Turc, eſſayant de le ſéduire par des préſens; mais l'amiral, retenant les préſens & l'envoyé, déclara qu'il vouloit la perſonne même du prince. *Fakr-el-din* épouvanté prit la fuite; les Turcs maîtres de la campagne, le pourſuivirent; il ſe réfugia ſur le lieu eſcarpé de *Niha*; ils l'y aſſiégerent. Après un an, voyant leurs efforts inutiles, ils le laiſſerent libre; mais peu de tems après, les compagnons de ſon adverſité, las de leurs diſgra-

ces, le trahirent & le livrerent aux Turcs. *Fakr-el-dîn*, dans les mains de ſes ennemis, conçut un eſpoir de pardon, & ſe laiſſa conduire à Conſtantinople. Amurat, flatté de voir à ſes pieds un prince auſſi célebre, eut d'abord pour lui cette bienveillance que donne l'orgueil de la ſupériorité, mais bientôt revenu au ſentiment plus durable de la jalouſie, il ſe rendit aux inſtigations de ſes courtiſans, & dans un accès de ſon humeur violente, il le fit étrangler vers 1631.

Après la mort de *Fakr-el-dîn*, la poſtérité de ce prince ne continua pas moins de poſſéder le commandement, ſous le bon plaiſir & la ſuzeraineté des Turcs; cette famille étant venue à manquer de lignée mâle, au commencement de ce ſiecle, l'autorité fut déférée, par l'élection des *Chaiks*, à la maiſon de *Chehab*, qui gouverne encore aujourd'hui. Le ſeul Emir de cette maiſon qui mérite quelque ſouvenir, eſt l'Emir *Melhem*, qui a régné depuis 1740 juſqu'en 1759. Dans cet intervalle, il eſt parvenu à réparer les pertes que les Druſes avoient eſſuyées à l'intérieur, & à leur rendre à l'extérieur la conſidération dont ils étoient déchus depuis le revers de *Fakr-el dîn*. Sur la fin de ſa vie, c'eſt-à-dire vers 1754, *Melhem* ſe dégoûta des ſoucis du gouvernement, & il abdiqua pour vivre dans une retraite religieuſe, à la maniere des *Oqqâls*. Mais les troubles qui ſurvinrent le rappellerent aux affaires juſqu'en 1759, qu'il mourut généralement regretté. Il laiſſa trois fils en bas-âge; l'aîné, nommé *Youſef*, devoit, ſelon la coutume, lui ſuccéder, mais comme il n'avoit encore que onze ans, le commandement fut dévolu à ſon oncle *Manſour*, par une diſpoſition aſſez générale du droit public de l'Aſie, qui veut que les peuples ſoient gouvernés par un homme en âge de raiſon. Le jeune prince étoit peu propre à ſoutenir ſes prétentions; mais un Maronite nommé *Sad-el-Kouri*, à qui Melhem avoit confié ſon éduca-

tion, ſe chargea de ce ſoin. Aſpirant à voir ſon pupille un prince puiſſant, pour être un puiſſant viſir, il travailla de tout ſon pouvoir à élever ſa fortune. D'abord il ſe retira avec lui à *Djebail*, au Keſraouân, où l'Emir *Youſef* poſſédoit de grands domaines, & là il prit à tâche de s'affectionner les Maronites, en ſaiſiſſant toutes les occaſions de ſervir les particuliers & la Nation. Les gros revenus de ſon pupille, & la modicité de ſes dépenſes, lui en fournirent de puiſſans moyens. La ferme du Keſraouân étoit diviſée entre pluſieurs Chaiks, dont on étoit peu content; *Sad* en traita avec le Pacha de Tripoli & s'en rendit le ſeul adjudicataire. Les *Motouâlis* de la vallée de Balbek avoient depuis quelques années des empiétemens ſur le Liban, & les Maronites s'alarmoient du voiſinage de ces Muſulmans intolérans. *Sad* acheta du Pacha de Damas la permiſſion de leur faire la guerre, & il les expulſa en 1763. Les Druſes étoient toujours diviſés en deux factions (1): *Sad* lia ſes intérêts à celle qui contrarioit *Manſour*, & il prépara ſourdement la trame qui devoit perdre l'oncle pour élever le neveu.

C'étoit alors le tems que l'arabe Dâher, maître de la Galilée, & réſidant à Acre, inquiétoit la Porte par ſes progrès & par ſes prétentions; pour y oppoſer un obſtacle puiſſant, elle venoit de réunir les Pachalics de Damas, de Saide & de Tripoli, dans les mains d'Oſman & de ſes enfans, & l'on voyoit clairement qu'elle avoit le deſſein d'une guerre ouverte & prochaine. *Manſour*, qui craignoit les Turcs ſans oſer les braver, uſa de la politique ordinaire en pareil cas; il feignit de les ſervir, & favoriſa leur ennemi. Ce fut pour *Sad* une raiſon de prendre la route oppoſée; il s'ap-

(1) Le parti *Quaîſi* & le parti *Yamâni*, qui portent aujourd'hui le nom des deux familles qui ſont à la tête des *Djambelât* & des *Lesbeks*.

puya des Turcs contre la faction de *Manſour*, & il manœuvra avec aſſez d'adreſſe ou de bonheur, pour faire dépoſer cet Emir en 1770, & porter *Youſef* à ſa place. L'année ſuivante éclata la guerre d'Ali-Bek contre Damas. *Youſef*, appellé par les Turcs, entra dans leur querelle; cependant il n'eut point le crédit de faire ſortir les Druſes de leurs montagnes, pour aller groſſir l'armée Ottomane. Outre la répugnance qu'ils ont en tout tems à combattre hors de leur pays, ils étoient en cette occaſion trop diviſés à l'intérieur pour quitter leurs foyers, & ils eurent lieu de s'en applaudir. La bataille de Damas ſe donna, & les Turcs, comme nous l'avons vu, furent complétement défaits. Le Pacha de *S*aide, échappé de la déroute, ne ſe crut pas en ſûreté dans ſa ville, & vint chercher un aſile dans la maiſon même de l'Emir *Youſef*. Le moment étoit peu favorable; mais la fuite de Mohammad-Bek changea la face des affaires. L'Emir croyant Ali-Bek mort, & ne jugeant pas Dâher aſſez fort pour ſoutenir ſeul ſa querelle, ſe décida ouvertement contre lui. Saide étoit menacée d'un ſiége: il y détacha quinze cents hommes de ſa faction pour l'en garantir. Lui-même déterminant les Druſes & les Maronites à le ſuivre, deſcendit avec vingt-cinq mille payſans dans la vallée de *Beqâa*; & dans l'abſence des *Motouâlis* qui ſervoient chez Dâher, il mit tout à feu & à ſang, depuis *Balbek*, juſqu'à *Sour* (*Tyr*). Pendant que les Druſes, fiers de cet exploit, marchoient en déſordre vers cette derniere ville, cinq cents Motouâlis, informés de ce qui ſe paſſoit, accoururent d'Acre, ſaiſis de fureur & de déſeſpoir, & fondirent ſi bruſquement ſur cette armée, qu'ils la jetterent dans la déroute la plus complete: telles furent la ſurpriſe & la confuſion des Druſes, que ſe croyant attaqués par Dâher même, & trahis les uns par les autres, ils s'entretuerent mutuellement dans leur fuite. Les pentes rapides de *Djezîn*, & les bois

de ſapin qui ſe trouverent ſur la route des fuyards, furent jonchés de morts, dont très-peu périrent de la main des Motouâlis. L'Emir Youſef, honteux de cet échec, ſe ſauva à *Dair-el-Qamar*. Peu après, il voulut prendre ſa revanche, mais ayant été encore battu dans la plaine qui regne entre Saide & Sour, il fut contraint de remettre à ſon oncle Manſour l'anneau qui chez les Druſes eſt le ſymbole du commandement. En 1773, une nouvelle révolution le replaça; mais ce ne fut qu'au prix d'une guerre civile qu'il put maintenir ſa puiſſance. Ce fut alors que pour s'aſſurer *Bairout* contre la faction adverſe, il invoqua le ſecours des Turcs, & demanda au Pacha de Damas un homme de tête qui fût défendre cette ville. Le choix tomba ſur un aventurier qui, par ſa fortune ſubſéquente & le rôle qu'il joue aujourd'hui, mérite qu'on le faſſe connoître. Cet homme nommé *Ahmad*, eſt né en Boſnie, & a pour langue naturelle le ſclavon, ainſi que l'aſſurent les Capitaines de Raguſe, avec qui il converſe de préférence à tous les autres. On prétend qu'il s'eſt banni de ſon pays à l'âge de ſeize ans, pour éviter les ſuites d'un viol qu'il voulut commettre ſur ſa belle-ſœur; il vint à Conſtantinople, & là ne ſachant comme vivre, il ſe vendit aux marchands d'eſclaves, pour être tranſporté en Egypte. Arrivé au Kaire, Alibek l'acheta, & le plaça au rang de ſes Mamlouks. Ahmad ne tarda pas à ſe diſtinguer par ſon courage & ſon adreſſe. Son patron l'employa en pluſieurs occaſions à des coups de main dangereux, tels que les aſſaſſinats des Beks & des Kachefs qu'il ſuſpectoit. Ahmad s'acquitta ſi bien de ſes commiſſions, qu'il en acquit le ſurnom de *Djezzár*, qui ſignifie égorgeur. Il jouiſſoit, à ce titre, de la faveur d'Ali, quand un accident la troubla. Ce Bek ombrageux, ayant jugé à-propos de proſcrire un de ſes bienfaiteurs, nommé *Sáléh-bek*, chargea *Djezzár* de lui couper la tête. Soit remords, ſoit intérêt ſecret, *Djezzár* répugna;

répugna; il fit même des représentations; mais apprenant le lendemain que Mohammad-bek avoit rempli la commission, & qu'Ali tenoit des propos, il se jugea perdu, & pour éviter le sort de Sâléh-bek, il s'échappa clandestinement, & gagna Constantinople. Il y sollicita des emplois proportionnés au rang qu'il avoit tenu; mais y trouvant cette affluence de concurrens qui assiégent toutes les capitales, il se traça un autre plan; & vint à titre de simple soldat chercher du service en Syrie. Le hasard le fit passer chez les Druses, & il reçut l'hospitalité dans la maison même du Kiâya de l'Emir Youssef; de-là, il se rendit à Damas, où il obtint bientôt le titre d'Aga, avec un commandement de cinq *drapeaux*, c'est-à-dire de cinquante hommes : ce fut dans ce poste que le sort vint le chercher pour en faire le commandant de Bairout. Djezzâr ne s'y vit pas plutôt établi, qu'il s'en empara pour les Turcs. Youssef fut confondu de ce revers; il demanda justice à Damas, mais voyant qu'on se moquoit même de ses plaintes, il traita par dépit avec Dâher, & conclut avec lui une alliance offensive & défensive à *Râs-el-aïn*, près de *Sour*. Aussitôt Dâher uni aux Druses, vint assiéger Bairout par terre, pendant que deux frégates russes, dont on acheta le service pour 600 bourses, vinrent la canonner par mer. Il fallut céder à la force : après une résistance assez vigoureuse; Djezzâr rendit sa personne & sa ville. Le Chaik charmé de son courage, & flatté de la préférence qu'il lui avoit donnée sur l'Emir, l'emmena à Acre, & le traita avec toutes sortes de bontés; il crut même pouvoir lui confier une petite expédition en Palestine, mais Djezzâr arrivé près de Jérusalem, repassa chez les Turcs, & s'en retourna à Damas. La guerre de Mohammad-bek survint; Djezzâr se présenta au Capitan Pacha & gagna sa confiance. Il l'accompagna au siége d'Acre, & lorsque l'Amiral eut détruit Dâher, ne voyant personne plus propre que

Djezzâr à remplir les vues de la Porte dans ces contrées, il le nomma Pacha de Saide. Devenu par cette révolution Suzerain de l'Emir Youſef, Djezzâr a d'autant moins oublié ſon injure, qu'il a eu lieu de s'accuſer d'ingratitude. Par une conduite vraiment turke, feignant tour-à-tour la reconnoiſſance & le reſſentiment, il s'eſt tour-à-tour brouillé & réconcilié avec lui, en exigeant toujours de l'argent pour prix de la paix, ou pour indemnité de la guerre. Ce manege lui a ſi bien réuſſi, qu'en un eſpace de cinq années, il a tiré de l'Emir environ quatre millions de France; ſomme d'autant plus étonnante, que la ferme du pays des Druzes ne ſe montoit pas alors à cent mille francs. En 1784, il lui fit la guerre, le dépoſa, & mit à ſa place l'*Emîr* du pays de *Hasbéya*, appellé *Iſmaël*. Youſef ayant de nouveau racheté ſes bonnes graces, rentra ſur la fin de l'année à Dair-el-Qamar. Il pouſſa même la confiance juſqu'à l'aller trouver à Acre, d'où l'on ne croyoit pas qu'il revînt; mais Djezzâr eſt trop habile pour verſer le ſang, quand il y a encore eſpoir d'argent; il a fini par relâcher le prince, & le renvoyer même avec des démonſtrations d'amitié. Depuis lors, la Porte l'a nommé Pacha de Damas, où il réſide aujourd'hui. Là, conſervant la ſuzeraineté du Pachalic d'*Acre* & du pays des Druzes, il a ſaiſi *Sâd*, kiâya de l'Emir, & ſous le prétexte qu'il eſt l'auteur des derniers troubles, il l'a menacé de les lui faire payer de ſa tête. Les Maronites alarmés pour cet homme qu'ils réverent, ont offert 900 bourſes pour ſa rançon. Le Pacha marchande & en aura mille; mais ſi, comme il eſt probable, l'or s'épuiſe par tant de contributions, malheur au miniſtre & au prince! le ſort de tant d'autres les attend, & on pourra dire qu'ils l'ont mérité, car c'eſt l'impéritie de l'un & l'ambition de l'autre qui, en mêlant les Turks aux affaires des Druzes, ont porté à la tranquillité & à la ſûreté de leur nation, une atteinte dont elle ſera

longtems à ſe relever, ſi elle ne ſuit que le cours naturel des événemens.

Revenons à la religion des Druzes. Ce qu'on a vu des opinions de *Mohammad-ben-Iſmaël*, peut en être regardé comme la définition. Ils ne pratiquent ni circonciſion, ni prieres, ni jeûne; ils n'obſervent ni prohibitions, ni fêtes. Ils boivent du vin, mangent du porc, & ſe marient de ſœur à frere. Seulement on ne voit plus chez eux d'alliance publique entre les enfans & les peres. D'après ceci, l'on conclura avec raiſon que les Druzes n'ont pas de culte; cependant il faut en excepter une claſſe qui a des uſages religieux marqués. Ceux qui la compoſent, ſont au reſte de la nation, ce qu'étoient les *initiés* aux *profanes*; ils ſe donnent le nom d'*Oqqâl*, qui veut dire *ſpiritualiſtes*, & au vulgaire celui de *Djâhel*, c'eſt-à-dire *ignorans*; ils ont divers grades d'initiation, dont le plus élevé exige le célibat. On les reconnoît au turban blanc qu'ils affectent de porter comme un ſymbole de leur pureté; & ils mettent tant d'orgueil à cette pureté, qu'ils ſe croyent ſouillés par l'attouchement de tout profane. Si l'on mange dans leur plat, ſi l'on boit dans leur vaſe, ils les briſent; & de-là l'uſage aſſez répandu dans le pays, d'une eſpece de vaſe à robinet d'où l'on boit ſans y porter les levres. Toutes leurs pratiques ſont enveloppées de myſteres; ils ont des *oratoires* toujours *iſolés*, toujours placés ſur des *lieux hauts*, & ils y tiennent des aſſemblées ſecretes où les femmes ſont admiſes. On prétend qu'ils y pratiquent quelques cérémonies en préſence d'une petite ſtatue qui repréſente un bœuf ou un veau, & l'on a voulu déduire de-là qu'ils deſcendoient des Samaritains. Mais outre que ce fait n'eſt pas avéré, le culte du bœuf pourroit avoir d'autres origines. Ils ont un ou deux livres qu'ils cachent avec le plus grand ſoin; mais le haſard a trompé leur jalouſie, car dans une guerre civile, qui arriva il y a ſix à ſept ans, l'Emir

Youſef, qui eſt *Djâhel*, en trouva un dans le pillage d'un de leurs oratoires. Des perſonnes qui l'ont lu, aſſurent qu'il ne contient qu'un jargon myſtique, dont l'obſcurité fait ſans doute le prix pour les adeptes. On y parle du *Hakem B'amr-eh*, par lequel ils déſignent *Dieu* incarné dans la perſonne du Kalif; on y fait mention d'une autre vie, d'un lieu de peines & d'un lieu de bonheur, où les *Oqqâls* auront, comme de raiſon, la premiere place. On y diſtingue divers degrés de perfection auxquels on arrive par des épreuves ſucceſſives. Du reſte, ces ſectaires ont toute la morgue & tous les ſcrupules de la ſuperſtition, ils ſont incommuniquans, parce qu'ils ſont foibles, mais il eſt probable que s'ils étoient puiſſans, ils ſeroient promulgateurs & intolérans. Le reſte des Druzes, étranger à cet eſprit, eſt tout-à-fait inſouciant des choſes religieuſes. Les chrétiens qui vivent dans leur pays, prétendent que pluſieurs admettent la métempſycoſe, que d'autres adorent le ſoleil, la lune, les étoiles; tout cela eſt poſſible, car, ainſi que chez les *Anſârié*, chacun livré à ſon ſens ſuit la route qui lui plaît, & ſes opinions ſont celles qui ſe préſentent le plus naturellement aux eſprits ſimples. Lorſqu'ils vont chez les Turks, ils affectent des dehors muſulmans; ils entrent dans les moſquées & font les ablutions & la priere. Paſſent-ils chez les Maronites, ils les ſuivent à l'égliſe & prennent l'eau bénite comme eux. Pluſieurs importunés par les miſſionnaires, ſe ſont fait baptiſer, puis ſollicités par des Turks, ils ſe ſont laiſſé circoncire, & ont fini par mourir ſans être ni chrétiens, ni mahométans; ils ne ſont pas ſi inconſéquens en matieres politiques.

§. IV. *Du Gouvernement des Druzes.*

Ainſi que les Maronites, les Druzes peuvent ſe partager en deux claſſes: le peuple & les *Notables* déſignés

par le nom de *Chaiks* & par celui d'*Emirs*, c'eſt-à dire *deſcendans* des *Princes*. La condition générale eſt celle de cultivateur. Soit comme fermier, ſoit comme propriétaire, chacun vit ſur ſon héritage, travaillant à ſes mûriers & à ſes vignes : en quelques cantons, l'on y joint les tabacs, les cotons, & quelques grains ; mais ces objets ſont peu conſidérables. Il paroît que dans l'origine toutes les terres furent, comme jadis parmi nous, aux mains d'un petit nombre de familles. Mais pour les mettre en valeur, il a fallu que les grands propriétaires fiſſent des ventes & des arrentemens ; cette ſubdiviſion eſt devenue le principal mobile de la force de l'Etat, en ce qu'elle a multiplié le nombre des intéreſſés à la choſe publique ; cependant il ſubſiſte des traces de l'inégalité premiere, qui ont encore aujourd'hui des effets pernicieux. Les grands biens que conſervent quelques familles, leur donnent trop d'influence ſur toutes les démarches de la nation. Leurs intérêts particuliers ont trop de poids dans la balance des intérêts publics. Ce qui s'eſt paſſé dans ces derniers tems en a donné des exemples faits pour ſervir de leçon. Toutes les guerres civiles ou étrangeres qui ont troublé le pays, ont été ſuſcitées par l'ambition & les vues perſonnelles de quelques maiſons principales, telles que les *Lesbeks*, les *Djambelâts*, les *Iſmaëls de Solyma*, &c. Les Chaiks de ces maiſons qui poſſedent à eux ſeuls le dixieme du pays, ſe ſont faits des créatures par leur argent, & ils ont fini par entraîner le reſte des Druzes dans leurs diſſentions. Il eſt vrai que c'eſt peut-être à ce conflit de partis divers que la Nation entiere a dû l'avantage de n'être point aſſervie par ſon Chef.

Ce Chef, appellé *Hakem*, ou *Gouverneur*, & auſſi *Emir*, ou *Prince*, eſt une eſpece de Roi ou Général, qui réunit en ſa perſonne les pouvoirs civil & militaire. Sa dignité paſſe tantôt du pere aux enfans, tan-

tôt du frere au frere, ſelon le droit de la force bien plus que ſelon des lois convenues. Les femmes, dans aucun cas, ne peuvent y former des prétentions à titre d'héritage. Elles ſont déjà exclues de la ſucceſſion dans l'état civil; à plus forte raiſon le ſeront-elles dans l'état politique. En général les Etats de l'Aſie ſont trop orageux, & l'adminiſtration y exige trop néceſſairement les talens militaires, pour que les femmes oſent s'en mêler. Chez les Druzes, lorſque la lignée mâle manque dans la famille régnante, c'eſt à-l'homme de la Nation qui réunit le plus de ſuffrages & de moyens, que paſſe l'autorité. Mais avant tout, il doit obtenir l'agrément des Turks, dont il devient le vaſſal & le tributaire. Il arrive même qu'à raiſon de leur ſuzeraineté, ils peuvent nommer le *Hâkem* contre le gré de la Nation, ainſi que l'a pratiqué Djezzâr dans la perſonne d'*Iſmaël de Hasbéya*; mais cet état de contrainte ne dure qu'autant qu'il eſt maintenu par la violence qui l'établit. Les fonctions du Gouverneur ſont de veiller à l'ordre public, d'empêcher les Emirs, les Chaiks & les villages de ſe faire la guerre; il a droit de les réprimer par la force s'ils déſobéiſſent. Il eſt auſſi chef de la juſtice, & nomme les *Qadis*, en ſe réſervant toutefois à lui ſeul le droit de vie & de mort; il perçoit le tribut, dont il paye au Pacha une ſomme convenue chaque année. Ce tribut varie ſelon que la nation ſait ſe faire redouter: au commencement du ſiecle il étoit de cent ſoixante bourſes (deux cents mille livres.) *Melhem* força les Turks de le réduire à ſoixante. En 1784, l'Emir Youſef en payoit quatre-vingt, & en promettoit quatre-vingt-dix. Ce tribut, que l'on appelle Miri, eſt impoſé ſur les mûriers, ſur les vignes, ſur les cotons & ſur les grains. Tout terrein enſemencé paye à raiſon de ſon étendue; chaque pied de mûrier eſt taxé trois medins, c'eſt-à-dire, trois ſols neuf deniers. Le cent

de pieds de vigne paye une piaſtre, ou quarante medins. Souvent l'on refait à neuf les rôles du dénombrement, afin de conſerver l'égalité dans l'impoſition. Les Chaiks & Emirs n'ont aucun privilége à cet égard, & l'on peut dire qu'ils contribuent aux fonds publics, à raiſon de leur fortune. La perception ſe fait preſque ſans frais; chacun paye ſon contingent à *Dair-el-Qamar*, s'il lui plaît, ou à des collecteurs du Prince qui parcourent le pays après la récolte des ſoies. Le bénéfice du tribut eſt pour le Prince, en ſorte qu'il eſt intéreſſé à réduire les demandes des Turks: il le ſeroit auſſi à augmenter l'impôt; mais cette opération exige le conſentement des Notables, qui ont le droit de s'y oppoſer. Leur conſentement eſt également néceſſaire pour la guerre & pour la paix. Dans ces cas, l'*Emir* doit convoquer des aſſemblées générales, & leur expoſer l'état des affaires. Tout *Chaik* & tout payſan qui par ſon eſprit & ſon courage a quelque crédit, a droit d'y donner ſa voix; en ſorte que l'on peut regarder le gouvernement comme un mélange tempéré d'ariſtocratie, de monarchie & de démocratie. Tout dépend des circonſtances: ſi le Gouverneur eſt homme de tête, il eſt abſolu; s'il en manque, il n'eſt rien. La raiſon de cette viciſſitude eſt qu'il n'y a point de lois fixes; & ce cas, qui eſt commun à toute l'Aſie, eſt la cauſe radicale de tous les déſordres de ſes gouvernemens.

Ni l'Emir principal, ni les Emirs particuliers n'entretiennent de troupes: ils n'ont que des gens attachés au ſervice domeſtique de leur maiſon, & quelques eſclaves noirs. S'il s'agit de faire la guerre, tout homme, Chaik ou payſan, en état de porter les armes, eſt appellé à marcher. Chacun alors prend un petit ſac de farine, un fuſil, quelques balles, quelque peu de poudre fabriquée dans le village, & il ſe rend au lieu déſigné par le Gouverneur. Si c'eſt une guerre civile,

comme il arrive quelquefois, les ſerviteurs, les fermiers, les amis s'arment chacun pour leur patron, ou pour leur chef de famille, & ſe rangent autour de lui. Souvent en pareil cas l'on croiroit que les partis échauffés vont ſe porter aux derniers déſordres; mais rarement paſſent-ils aux voies de fait, & ſurtout au meurtre; il intervient toujours des médiateurs, & la querelle s'appaiſe d'autant plus vîte, que chaque patron eſt obligé d'entretenir ſes partiſans de vivres & de munitions. Ce régime, qui a d'heureux effets dans les troubles civils, n'eſt pas ſans abus pour les guerres du dehors: celle de 1784 en a fait preuve. Djezzâr, qui ſavoit que toute l'armée vivoit aux frais de l'Emir Youſef, affecta de temporiſer; les Druzes, qui trouvoient doux d'être nourris ſans rien faire, prolongerent les opérations; mais l'Emir s'ennuya de payer, & il conclut un traité dont les conditions ont été fâcheuſes, & pour lui, & par contre-coup pour la nation, puiſqu'il eſt conſtant que les vrais intérêts du prince & des ſujets ſont toujours inſéparables.

Les uſages dont j'ai été temoin dans ces circonſtances, repréſentent aſſez bien ceux des tems anciens. Lorſque l'Emir & les Chaiks eurent décidé la guerre à *Dair-el-Qamar*, des crieurs monterent le ſoir ſur les ſommets de la montagne; & là, ils commencerent à crier à haute voix: *A la guerre, à la guerre; prenez le fuſil, prenez les piſtolets: nobles Chaiks, montez à cheval; armez-vous de la lance & du ſabre; rendez-vous demain à Dair-el-Qamar. Zele de Dieu! zele des combats!* Cet appel entendu des villages voiſins, y fut répété; & comme tout le pays n'eſt qu'un entaſſement de hautes montagnes & de vallées profondes, les cris paſſerent en peu d'heures juſqu'aux frontieres. Dans le ſilence de la nuit, l'accent des cris & le long retentiſſement des échos, joints à la nature du ſujet, avoient quelque choſe d'impoſant & de terrible. Trois jours après, il y avoit quinze mille

fusils à Dair-el-Qamar, & l'on eût pu sur le champ entamer les opérations.

L'on conçoit aisément que des troupes de ce genre ne ressemblent en rien à notre militaire d'Europe; elles n'ont ni uniformes, ni ordonnance, ni distribution; c'est un attroupement de payſans en casaque courte, les jambes nues & le fusil à la main. A la différence des Turks & des Mamlouks, ils sont tous à pied; les Emirs seuls & les Chaiks ont des chevaux d'assez peu de service, vu la nature âpre & raboteuse du terrain. La guerre qu'on y peut faire est purement une guerre de poste. Jamais les Druses ne se risquent en plaine; & ils ont raison: ils y supporteroient d'autant moins le choc de la cavalerie, qu'ils n'ont pas même de bayonnettes à leurs fusils. Tout leur art consiste à gravir sur les rochers, à se glisser parmi les broussailles & les blocs de pierre, & à faire de là un feu assez dangereux, en ce qu'ils sont à couvert, qu'ils tirent à leur aise, & qu'ils ont acquis, par la chasse & des jeux d'émulation l'habitude de tirer juste. Ils entendent assez bien les irruptions à l'improviste, les surprises de nuit, les embuscades & tous les coups de main où l'on peut aborder l'ennemi promptement, & corps à corps. Ardens à pousser leurs succès, prompts à se décourager & à reprendre courage, hardis jusqu'à la témérité, quelquefois même féroces, ils ont surtout deux qualités qui font les excellentes troupes; ils obéissent exactement à leurs chefs, & sont d'une sobriété & d'une vigueur de santé désormais inconnues chez les nations civilisées. Dans la campagne de 1784, ils passerent trois mois en plein air, sans tentes, & n'ayant pour tout meuble qu'une peau de mouton; cependant il n'y eut pas plus de malades & de morts que s'ils eussent été dans leurs maisons. Leurs vivres consistoient, comme en tout autre tems, en petits pains cuits sous la cendre ou sur une brique, en oignons crus, en fro-

mage, en olives, en fruits, & quelque peu de vin. La table des Chefs étoit preſque auſſi frugale, & l'on peut aſſurer qu'ils ont vécu cent jours, où un même nombre de françois & d'Anglois ne vivroit pas dix. Ils ne connoiſſent ni la ſcience des fortifications, ni l'artillerie, ni les campemens, en un mot, rien de ce qui fait l'art de la guerre. Mais s'il se trouvoit parmi eux quelques hommes qui en euſſent l'idée, ils en prendroient facilement le goût & deviendroient une milice redoutable. Elle ſeroit d'autant plus aiſée à former, que les mûriers & les vignes ne ſuffiſent pas pour les occuper toute l'année, & qu'il leur reſte beaucoup de tems (1) que l'on pourroit employer aux exercices militaires. Dans les derniers recenſemens des hommes armés, on en a compté près de 40,000; ce qui ſuppoſe pour le total de la population environ 120,000 ames : il y a peu à y ajouter, parce qu'il n'y a point de Druzes dans les villes de la côte. La ſurface du pays étant de cent dix lieues carrées, il en réſulte pour chaque lieue, mille quatre-vingt-dix ames; ce qui égale la population de nos meilleures provinces. Pour ſentir combien eſt forte cette proportion, l'on obſervera que le ſol eſt rude, qu'il reſte encore beaucoup de ſommets incultes, que l'on ne recueille pas en grains de quoi ſe nourrir trois mois par an, qu'il n'y a aucune manufacture, que toutes les exportations ſe bornent aux ſoies & aux cotons, dont la balance ſurpaſſe de bien peu l'entrée du blé de *Hauràn*, des huiles de Paleſtine, du riz & du café que l'on tire de *Bairout*. D'où vient donc cette affluence d'hommes ſur un ſi petit eſpace? Toute analyſe faite, je n'en puis voir de cauſe, que le rayon de liberté qui y luit. Là, à la dif-

(1) A raiſon de ce loiſir, lorſque la récolte des ſoies eſt faite dans le Liban, il en part beaucoup de payſans, qui vont, comme nos Limouſins, faire les récoltes dans la plaine.

férence du pays Turk, chacun jouit dans la sécurité, de sa propriété & de sa vie. Le payſan n'y eſt pas plus aiſé qu'ailleurs; mais il eſt tranquille : *il ne craint point*, comme je l'ai entendu dire pluſieurs fois, *que l'Aga, le Quâiemmaquâm, ou le Bacha envoyent des Djendis* (1) *piller la maiſon, enlever la famille, donner la baſtonnade, &c.* Ces excès ſont inouis dans la montagne. La ſécurité y a donc été un premier moyen de population, par l'attrait que tous les hommes trouvent à ſe multiplier par-tout où il a de l'aiſance. La frugalité de la nation, qui conſomme peu en tout genre, a été un ſecond moyen auſſi puiſſant. Enfin un troiſieme, eſt l'émigration d'une foule de familles chrétiennes qui déſertent journellement les provinces Turkes pour venir s'établir dans le Liban; elles y ſont accueillies des Maronites par fraternité de religion, & des Druzes par tolérance, & par l'intérêt bien entendu de multiplier dans leur pays le nombre des cultivateurs, des conſommateurs & des alliés. Tous vivent en paix; mais je dois dire que les chrétiens montrent ſouvent un zele indiſcret & tracaſſier propre à la troubler.

La comparaiſon que les Druzes ont ſouvent lieu de faire de leur ſort, à celui des autres ſujets Turks, leur a donné une opinion avantageuſe de leur condition, qui, par une gradation naturelle, a rejailli ſur leurs perſonnes. Exempts de la violence & des inſultes du deſpotiſme, ils ſe regardent comme des hommes plus parfaits que leurs voiſins, parce qu'ils ont le bonheur d'être moins avilis. De-là s'eſt formé un caractere plus fier, plus énergique, plus actif, un véritable eſprit républicain. On les cite dans tout le Levant pour être inquiets, entreprenans, hardis & braves juſqu'à la témérité : on les a vus en plein jour fondre

(1) Gens de guerre.

dans Damas au nombre de 300 ſeulement, & y répandre le déſordre & le carnage. Il eſt remarquable qu'avec un régime preſque ſemblable, les Maronites n'ont point ces qualités au même degré; j'en demandai un jour la raiſon dans une aſſemblée où l'on en faiſoit l'obſervation, au ſujet de quelques faits paſſés récemment; après un moment de ſilence un vieillard Maronite, écartant ſa pipe de ſa bouche, & roulant le bout de ſa barbe dans ſes doigts, me répondit : *Peut-être les Druzes craindroient-ils plus la mort, s'ils croyoient à ce qui la ſuit.* Ils n'admettent pas non plus la morale du pardon des injures. Perſonne n'eſt auſſi ombrageux qu'eux ſur le point d'honneur. Une inſulte dite ou faite à ce nom & à *la barbe*, eſt ſur le champ punie de coups de *kandjar* ou de fuſil, pendant que chez le peuple des villes, elle n'aboutit qu'à des cris d'injures. Cette délicateſſe a cauſé dans les manieres & les propos une réſerve, ou ſi l'on veut, une politeſſe que l'on eſt ſurpris de trouver chez des payſans; elle paſſe même juſqu'à la diſſimulation & à la fauſſeté, ſur-tout dans les chefs, que de plus grands intérêts obligent à de plus grands ménagemens. La circonſpection eſt néceſſaire à tous, par les conſéquences redoutables du *Talion* dont j'ai parlé. L'uſage peut nous en paroître barbare, mais il a le mérite de ſuppléer à la juſtice réguliere, toujours incertaine & lente dans des Etats troublés & preſque anarchiques.

Les Druzes ont un autre point d'honneur arabe, celui de l'hoſpitalité. Quiconque ſe préſente à leur porte à titre de ſuppliant ou de paſſager, eſt ſûr de recevoir le logement & la nourriture de la maniere la plus généreuſe & la moins affectée. J'ai vu en pluſieurs rencontres de ſimples payſans donner le dernier morceau de pain de leur maiſon au paſſant affamé; & lorſque je leur faiſois l'obſervation qu'ils manquoient de prudence : *Dieu eſt libéral & magnifique*, répondoient-ils,

& tous les hommes ſont freres. Auſſi perſonne ne s'aviſe de tenir auberge dans leur pays, non plus que dans le reſte de la Turquie. Lorſqu'ils contractent avec leur hôte l'engagement ſacré du *pain* & du *ſel*, rien ne peut par la ſuite le leur faire violer; on en cite des traits qui font le plus grand honneur à leur caractere. Il y a quelques années qu'un aga de janiſſaires, coupable de rebellion, s'enfuit de Damas, & ſe retira chez les Druzes. Le Pacha le ſut & le demanda à l'Emir, ſous peine de guerre; l'Emir le demanda au Chaik *Talhouq* qui l'avoit reçu, mais le Chaik indigné répondit : *Depuis quand a-t-on vu les Druzes livrer leurs hôtes? Dites à l'Emir que tant que Talhouq gardera ſa barbe, il ne tombera pas un cheveu de la tête de ſon réfugié.* L'Emir menaça de l'enlever de force; Talhouq arma ſa famille; l'Emir craignant une émeute, prit une voie uſitée comme juridique dans le pays; il déclara au Chaik qu'il feroit couper cinquante mûriers par jour, juſqu'à ce qu'il rendît l'aga. On en coupa mille & Talhouq reſta inébranlable. A la fin les autres Chaiks indignés prirent fait & cauſe, & le ſoulevement alloit devenir général, quand l'aga ſe reprochant d'occaſionner tant de déſordres, s'évada à l'inſu même de Talhouq (1).

(1) J'ai trouvé dans un recueil manuſcrit d'anecdotes arabes, un autre trait qui, quoiqu'étranger aux Druzes, me ſemble trop beau pour être omis.

» Au tems des Califs, dit l'auteur, lorſqu'*Abdalah*, le *ver-*
» *ſeur de ſang*, eut égorgé tout ce qu'il put ſaiſir de deſcendans
» d'*Ommîah*, l'un d'eux nommé *Ebrahim*, fils de *Soliman*, fils
» d'*Abd-el-Malek*, eut le bonheur d'échapper, & ſe ſauva à
» Coufa, où il entra déguiſé. Ne connoiſſant perſonne à qui il
» pût ſe confier, il entra au haſard ſous le portique d'une grande
» maiſon, & s'y aſſit. Peu après le maître arrive, ſuivit de plu-
» ſieurs valets, deſcend de cheval, entre, & voyant l'étranger,
» il lui demande *qui il eſt*. Je ſuis un infortuné, répond Ebraim,
» qui te demande l'*aſile*. Dieu te protege, dit l'homme riche;

Les Druzes ont auſſi le préjugé des Bedouins ſur la naiſſance; comme eux ils attachent un grand prix à l'ancienneté des familles; cependant l'on ne peut pas dire qu'il en réſulte des inconvéniens eſſentiels. La nobleſſe des Emirs & des Chaiks ne les diſpenſe pas de payer le tribut, en proportion de leurs revenus; elle ne leur donne aucune prérogative, ni dans la poſſeſſion des biens-fonds, ni dans celle des emplois. On ne connoît dans le pays, non plus que dans toute la Turquie, ni droit de chaſſe, ni glebe, ni dîmes ſeigneuriales ou eccléſiaſtiques, ni francs-fiefs, ni lods & ventes; tout eſt, comme l'on dit en *franc-aleu*: chacun, après avoir payé ſon miri, ſa ferme ou ſa rente, eſt maître chez ſoi. Enfin, par un avantage particulier, les Druzes & les Maronites ne payent point le rachat des ſucceſ-

---

» entre, & ſois en paix. Ebrahim vécut pluſieurs mois dans cette » maiſon, ſans que ſon hôte lui fît de queſtions. Mais lui-même » étonné de le voir tous les jours ſortir & rentrer à cheval à la » même heure, ſe haſarda un jour à lui en demander la raiſon: » j'ai appris, répondit l'homme riche, qu'un nommé Ebrahim, » fils de Soliman, eſt caché dans cette ville: il a tué mon pere, » & je le cherche pour prendre mon *talion. Alors je reconnus*, » dit Ebrahim, *que Dieu m'avoit conduit là à deſſein; j'adorai* » *ſon décret, & me réſignant à la mort*, je repliquai: *Dieu* a » pris ta cauſe; *homme offenſé, ta victime eſt à tes pieds.* » L'homme riche étonné répondit: O, étranger, je vois que » l'adverſité te peſe, & qu'ennuyé de la vie, tu cherches un » moyen de la perdre; mais ma main eſt liée pour le crime. Je » ne te trompe pas, dit Ebrahim: ton pere étoit un tel; nous » nous rencontrâmes en tel endroit, & l'affaire ſe paſſa de telle » & telle maniere. Alors un tremblement violent ſaiſit l'homme » riche; ſes dents ſe choquerent comme à un homme tranſi de » froid, ſes yeux étincelerent de fureur, & ſe remplirent de lar- » mes. Il reſta ainſi quelque tems le regard fixé contre terre; en- » fin, levant la tête vers Ebrahim: demain, le ſort, dit-il, te » joindra à mon pere, & Dieu aura pris mon talion. Mais, » moi, comment violer l'aſile de ma maiſon? Malheureux étran- » ger, fuis de ma préſence; tiens, voilà cent ſequins; ſors » promptement, & que je ne te revoie jamais ».

ſions, & l'Emir ne s'arroge pas, comme le Sultan, la propriété fonciere & univerſelle; néanmoins il exiſte dans la loi des héritages un abus qui a de fâcheux effets. Les peres ont, comme dans le Droit Romain, la faculté d'avantager tel de leurs enfans qu'il leur plaît; & de-là, il eſt arrivé dans pluſieurs familles de Chaiks, que tous les biens ſe ſont raſſemblés ſur un même ſujet, qui s'en eſt ſervi pour intriguer & cabaler, pendant que ſes parens ſont demeurés, comme l'on dit, *princes d'olives & de fromage*; c'eſt-à-dire, pauvres comme des payſans.

Par une ſuite de leurs préjugés, les Druzes n'aiment pas à s'allier hors de leurs familles. Ils préferent toujours leur parent, fût-il pauvre, à un étranger riche; & l'on a vu plus d'une fois de ſimples payſans refuſer leurs filles à des marchands de Saide & de Bairout, qui poſſédoient 12 & 15 mille piaſtres. Ils conſervent auſſi juſqu'à un certain point l'uſage des Hébreux, qui vouloit que le frere épouſât la veuve du frere, mais il ne leur eſt pas particulier, & ils le partagent, ainſi que pluſieurs autres de cet ancien peuple, avec les habitans de la Syrie, & en général avec les peuples Arabes.

En réſumé, le caractere propre & diſtinctif des Druzes, eſt, comme je l'ai dit, une ſorte d'eſprit républicain qui leur donne plus d'énergie qu'aux autres ſujets Turks, & une inſouciance de religion qui contraſte beaucoup avec le zele des muſulmans & des chrétiens. Du reſte, leur vie privée, leurs uſages, leurs préjugés ſont ceux des autres Orientaux. Ils peuvent épouſer pluſieurs femmes, & les répudier quand il leur plaît; mais, à l'exception de l'Emir & de quelques notables, les cas en ſont très-rares. Occupés de leurs travaux champêtres, ils n'éprouvent point ces beſoins factices, ces paſſions exagérées que le déſœuvrement donne aux habitans des villes. Le voile que

portent leurs femmes eſt lui-même un préſervatif de ces deſirs qui troublent la ſociété. Chaque homme ne connoît de viſage de femme que celui de la ſienne, de ſa mere, de ſa ſœur & de ſa belle-ſœur. Chacun vit au ſein de ſa famille & ſe répand peu au-dehors. Les femmes, celles même des Chaiks, pétriſſent le pain, brûlent le café, lavent le linge, font la cuiſine, en un mot, vaquent à tous les ouvrages domeſtiques. Les hommes cultivent les vignes & les mûriers, conſtruiſent des murs d'appui pour les terres, creuſent & conduiſent des canaux d'arroſement. Seulement le ſoir ils s'aſſemblent quelquefois dans la cour, l'aire ou la maiſon du chef du village ou de la famille; & là, aſſis en rond, les jambes croiſées, la pipe à la bouche, le poignard à la ceinture, ils parlent de la récolte & des travaux, de la diſette ou de l'abondance, de la paix ou de la guerre, de la conduite de l'Emir, de la quantité de l'impôt, des faits du paſſé, des intérêts du préſent, des conjectures de l'avenir. Souvent les enfans, las de leurs jeux, viennent écouter en ſilence, & l'on eſt étonné de les voir à dix ou douze ans, raconter d'un air grave pourquoi *Djezzar* a déclaré la guerre à l'Emir *Youſef*; combien le prince a dépenſé de bourſes, de combien l'on augmentera le miri, combien il y avoit de *fuſils* au camp, & qui poſſédoit la meilleure jument. Ils n'ont pas d'autre éducation; on ne leur fait lire ni les pſeaumes, comme chez les Maronites, ni le *Qoran*, comme chez les Muſulmans; à peine les Chaiks ſavent-ils écrire un billet. Mais ſi leur eſprit eſt vuide de connoiſſances utiles ou agréables, du moins n'eſt-il pas préoccupé d'idées fauſſes & nuiſibles, & ſans doute cette ignorance de la nature vaut bien la ſottiſe de l'art. Il en eſt du moins réſulté un avantage, qui eſt que les eſprits étant tous à-peu-près égaux, l'inégalité des conditions ne s'eſt pas rendue auſſi ſenſible. En effet, l'on ne voit point chez les Druzes cette grande

diſtance

distance entre les rangs, qui, dans la plupart des sociétés, avilit les petits sans améliorer les grands. Chaiks ou paysans, tous se traitent avec cette familiarité raisonnable qui ne tient ni de la licence, ni de la servitude. Le grand Emir, lui-même, n'est point un homme différent des autres; c'est un bon gentilhomme campagnard, qui ne dédaigne pas de faire asseoir à sa table le plus simple fermier. En un mot, ce sont les mœurs des tems anciens, c'est-à-dire, les mœurs de la vie champêtre, par laquelle toute nation a été obligée de commencer; en sorte que l'on peut établir que tout peuple chez qui on les trouve, n'est encore qu'à la premiere époque de son état social.

§. IV. *Des Motouâlis.*

A l'orient du pays des Druzes, dans la vallée profonde qui sépare leurs montagnes de celles du pays de Damas, habite un autre petit peuple connu en Syrie sous le nom de *Motouâlis*. Le caractere qui les distingue des autres habitans de la Syrie, est qu'ils suivent le parti d'Ali, comme les Persans, pendant que tous les Turcs suivent celui d'Omar ou de Moaouia. Cette distinction, fondée sur le schisme qui l'an 36 de l'Hedjire partagea les Arabes sur les *successeurs* de Mahomet, entretient, comme je l'ai dit, une haine irréconciliable entre les deux partis. Les sectateurs d'Omar, qui se regardent comme seuls orthodoxes, se qualifient de *Sonnites*, qui a le même sens, & appellent leurs adverses, *Chiites*, c'est-à-dire *Sectateurs* (d'Ali). Le mot de *Motouâli* a la même signification dans le dialecte de Syrie. Les sectateurs d'Ali, qui prennent ce nom en mauvaise part, y substituent celui d'*Adlié*, qui veut dire partisans de la *justice* (littéralement justiciers); & ils ont pris cette dénomination en conséquence d'un point de doctrine qu'ils ont élevé contre la croyance

des *Sonnites*. Voici ce qu'en dit un petit ouvrage arabe, intitulé : *Fragmens théologiques ſur les ſectes & religions du monde* (1).

„ On appelle *Adliè* ou *Juſticiers*, des ſectaires qui prétendent que Dieu n'agit que par des principes de juſtice conformes à la raiſon des hommes. Dieu ne peut, diſent-ils, propoſer un culte impraticable, ni ordonner des actions impoſſibles, ni obliger à des choſes hors de notre portée; mais en ordonnant l'obéiſſance, il donne la faculté, il éloigne la cauſe du mal, il permet le raiſonnement, il demande ce qui eſt facile, & non ce qui eſt difficile; il ne rend point reſponſable de la faute d'autrui, il ne punit point d'une action étrangere; il ne trouve pas mauvais dans l'homme ce que lui-même a créé en lui, & il n'exige pas qu'il prévienne ce que la deſtinée a décrété ſur lui, parce que cela ſeroit une injuſtice & une tyrannie dont Dieu eſt incapable par la perfection de ſon être„. A cette doctrine qui choque diamétralement celle des *Sonnites*, les Motouâlis ajoutent des pratiques extérieures qui entretiennent leur averſion mutuelle. Par exemple, ils maudiſſent Omar & Moaouia comme uſurpateurs & rebelles; ils célebrent Ali & Oſain comme ſaints & martyrs. Ils commencent les ablutions par le coude, au lieu de les commencer par le bout du doigt, comme les Turks; ils ſe réputent ſouillés par l'attouchement des étrangers, &, contre l'uſage général du Levant, ils ne boivent ni ne mangent dans le vaſe qui a ſervi à une perſonne qui n'eſt pas de leur ſecte, ils ne s'aſſeyent même pas à la même table.

Ces principes & ces uſages, en iſolant les Motouâlis de leurs voiſins, en ont fait une ſociété diſtincte. On prétend qu'ils exiſtent depuis longtems en corps de nation dans cette contrée; cependant leur nom n'a

(1) Abârât'el Motkallamin ſi maziâheb oua Dianât el Dònia.

point paru avant ce ſiecle dans les livres, il n'eſt pas même ſur les cartes de Danville : la Roque, qui parloit de leur pays il y a moins de cent ans, ne les déſigne que par celui d'*Amédiens*. Quoi qu'il en ſoit, ils ont dans ces derniers tems fixé l'attention de la Syrie, par leurs guerres, leurs brigandages, leurs progrès & leurs revers. Avant le milieu du ſiecle ils ne poſſédoient que Balbek, leur chef-lieu, & quelques cantons dans la vallée & dans l'anti-Liban, d'où ils paroiſſent originaires. A cette époque on les trouve gouvernés comme les Druzes, c'eſt-à-dire partagés ſous un nombre de *Chaïks* ayant un chef principal, tiré de la famille de *Harfouche*. Après 1750, ils s'étendirent dans le haut du Beqââ, & s'introduiſirent dans le Liban, où ils occuperent des terrains appartenans aux Maronites juſque vers *Becharrai*. Ils les incommoderent même par leurs brigandages, au point que l'Emir Youſef ſe vit obligé de les attaquer à force ouverte & de les chaſſer. D'autre part, leurs progrès les avoient conduits le long de leur riviere juſqu'auprès de *Sour* (Tyr). Ce fut dans ces circonſtances, en 1760, que Dâher eut l'adreſſe de ſe les attacher. Les Pachas de Saide & de Damas réclamoient des tributs qu'on négligeoit de leur payer; ils ſe plaignoient de divers dégâts cauſés à leurs ſujets par les Motouâlis; ils euſſent voulu les châtier, mais la vengeance n'étoit ni sûre, ni facile. Dâher intervint; il ſe rendit caution du tribut, promit de ſurveiller les déprédations, & par ce moyen il s'acquit des alliés qui pouvoient, diſoit-on, armer 10 mille cavaliers, tous gens réſolus & redoutés. Peu de tems après ils s'emparerent de *Sour* (Tyr), & ils firent de ce village leur entrepôt maritime: en 1771 ils ſervirent utilement Alibek & Dâher contre les Ottomans; mais pendant leur abſence, l'Emir Youſef ayant armé les Druzes, vint ſaccager leur pays. Il étoit devant le château de Djezin, quand les Motouâlis, revenant de Damas, apprirent

la nouvelle de cette invaſion. Au récit des barbaries qu'avoient commiſes les Druzes, un corps avancé de 500 hommes ſeulement fut tellement ſaiſi de rage, qu'il pouſſa ſur le champ vers l'ennemi, réſolu de périr en ſe vengeant. Mais la ſurpriſe & le déſordre qu'ils jetterent, & la diſcorde qui régnoit entre les factions de Manſour & de Youſef, favoriſerent cette manœuvre déſeſpérée, au point que toute l'armée, compoſée de 25 mille hommes, ſubit la déroute la plus complete. Dans les années ſuivantes, les affaires de Dâher ayant pris une fâcheuſe tournure, les Motouâlis ſe refroidirent pour lui; enfin ils l'abandonnerent dans la cataſtrophe où il perdit la vie. Mais ils ont porté la peine de leur imprudence ſous l'adminiſtration du Pacha qui lui a ſuccédé. Depuis l'année 1777, Djezzâ, maître d'*Acre* & de *Saide*, n'a ceſſé de travailler à leur perte. Sa perſécution les força, en 1784, de ſe réconcilier avec les Druzes, & de faire cauſe commune avec l'Emir Youſef, pour lui réſiſter. Quoique réduits à moins de ſept cents fuſils, ils firent plus dans cette campagne que quinze à vingt mille Druzes & Maronites raſſemblés ſous Dair-el-Qamar. Eux ſeuls enleverent le lieu fort de *Mar-Djêbaa*, & paſſerent au fil du ſabre cinquante à ſoixante *Arnautes* (1) qui le gardoient; mais la méſintelligence des chefs Druzes ayant fait avorter toutes les opérations, le Pacha a fini par s'emparer de toute la vallée & de la ville même de Balbek. A cette époque on ne comptoit pas plus de cinq cents familles de Motouâlis, qui ſe ſont réfugiées dans l'Antiliban & dans le Liban des Maronites; & déſormais proſcrites de leur ſol natal, il eſt probable qu'elles finiront par s'anéantir, & par emporter avec elles le nom même de cette nation.

(1) Nom que les Turks donnent aux ſoldats Macédoniens & aux Epirotes.

Tels ſont les peuples particuliers qui ſe trouvent compris dans l'enceinte de la Syrie. Le reſte de la population qui forme la plus grande maſſe, eſt comme je l'ai dit, compoſé de Turks, de Grecs, & de la race Arabe. Il me reſte à faire un tableau de la diſtribution géographique du pays, ſelon l'adminiſtration turke, & à y joindre quelques conſidérations générales ſur le réſultat des forces & des revenus, ſur la forme du gouvernement, & enfin ſur le caractere & les mœurs de ces peuples.

Mais avant de paſſer à ces objets, je crois devoir donner une idée des mouvemens qui ont failli dans ces derniers tems cauſer une révolution importante, & ſuſciter en Syrie une puiſſance indépendante; je veux parler de l'inſurrection du Chaik Dâher, qui pendant pluſieurs années, a attiré les regards des politiques. Un expoſé ſuccinct de ſon hiſtoire ſera d'autant plus intéreſſant, qu'il eſt neuf, & que ce que l'on en a appris par les nouvelles publiques, a été peu propre à donner une idée juſte de l'état des affaires dans ces pays éloignés.

CHAPITRE XXV.

Précis de l'hiſtoire de Dâher, fils d'Omar, qui a commandé à Acre depuis 1750 *juſqu'en* 1776.

LE Chaik *Dâher* qui dans ces derniers tems, a cauſé de ſi vives inquiétudes à la *Porte*, étoit d'origine arabe; d'une de ces tribus de *Bedouins* qui ſe ſont habituées ſur les bords du *Jourdain* & dans les environs du lac de *Tabarié* (ancienne *Tibériade*). Ses ennemis aiment à rappeller que dans ſa jeuneſſe il conduiſoit des chameaux; mais ce trait, qui honore ſon

eſprit en faiſant concevoir l'eſpace qu'il fut franchir, n'a rien d'incompatible avec une naiſſance diſtinguée; il eſt, & ſera toujours dans les mœurs des princes Arabes de s'occuper de fonctions qui nous ſemblent viles. Ainſi que je l'ai déja dit, les Chaiks guident eux-mêmes leurs chameaux, & ſoignent leurs chevaux, pendant que leurs filles & leurs femmes broyent le blé, cuiſent le pain, lavent le linge & vont à la fontaine, comme au tems d'Abraham & d'Homere, & peut-être cette vie ſimple & laborieuſe fait-elle plus pour le bonheur que l'oiſiveté ennuyée, & le faſte raſſaſié qui entourent les grands des nations policées. Quant à Dâher, il eſt conſtant que ſa famille étoit une des plus puiſſantes du pays. Après la mort d'*Omar* ſon pere, arrivée dans les premieres années du ſiecle, il partagea le commandement avec un oncle & deux freres. Son domaine fut *Safad*, petite ville & lieu fort dans les montagnes au nord-oueſt du lac de *Tabarié*; peu après il y ajouta *Tabarié* même. C'eſt lui que Pocoke (1) y trouva en 1737, occupé à ſe fortifier contre le Pacha de Damas, qui peu auparavant avoit fait étrangler un de ſes freres. En 1742, un autre Pacha nommé *Soliman-el-âdm* l'y aſſiégea & bombarda la place, au grand étonnement de la Syrie, qui même aujourd'hui connoît peu les bombes (2). Malgré ſon courage, Dâher étoit aux abois, lorſqu'un incident heureux, &, dit-on, prémédité, le tira d'embarras. Une colique violente & ſubite emporta Soliman en deux jours. *Aſâd-el-âdm*, ſon frere & ſon ſucceſſeur, n'eut pas les mêmes raiſons ou les mêmes diſpoſitions pour continuer la guerre; & Dâher fut tranquille du côté des

(1) Tome 3, page 204.

(2) J'ai vu des lettres d'un M. Jean-Joſeph Blanc, négociant d'*Acre*, qui ſe trouvoit au camp de Soliman à cette époque, & qui en donnoit des détails.

Ottomans. Mais ſon caractere remuant & les chicanes de ſes voiſins lui donnerent d'autres affaires. Des diſcuſſions d'intérêt le brouillerent avec ſon oncle & ſon frere; plus d'une fois on en vint aux armes, & Dâher toujours vainqueur, jugea à propos de terminer ces tracaſſeries par la mort de ſes concurrens. Alors revêtu de toute la puiſſance de ſa maiſon, & abſolument maître de ſes forces, il ouvrit une plus grande carriere à ſon ambition. Le commerce qu'il faiſoit, ſelon la coutume de tous les gouverneurs & princes d'Aſie, lui avoit fait ſentir l'avantage qu'il y auroit à communiquer immédiatement avec la mer. Il avoit conçu qu'un port entre ſes mains ſeroit un marché public, où les étrangers établiroient une concurrence favorable au débit de ſes denrées. *Acre*, ſituée à ſa porte & ſous ſes yeux, convenoit à ſes deſſeins: depuis pluſieurs années, il y faiſoit des affaires avec les comptoirs françois; *Acre*, à la vérité, n'étoit qu'un monceau de ruines, un miſérable village ouvert & ſans défenſe. Le Pacha de Saide y tenoit un Aga & quelques ſoldats qui n'oſoient ſe montrer en campagne. Les Bedouins y dominoient, & faiſoient la loi juſqu'aux portes. La plaine, jadis ſi fertile, n'étoit qu'une vaſte friche où les eaux croupiſſoient, & par leurs vapeurs empeſtoient les environs. L'ancien port étoit comblé, mais la rade de *Haïfa* qui en dépend, offroit un avantage ſi précieux, que Dâher ſe décida à en profiter. Il falloit un prétexte; la conduite de l'Aga ne tarda pas de l'offrir. Un jour que l'on avoit débarqué des munitions de guerre deſtinées contre les Chaiks, il marcha bruſquement vers *Acre*, prévint l'Aga par une lettre menaçante qui lui fit prendre la fuite, & entra ſans coup férir dans la ville, où il s'établit; cela ſe paſſoit vers 1749: il avoit alors environ ſoixante-trois ans. L'on pourra trouver cet âge bien avancé pour de tels coups de main; mais ſi l'on obſerve qu'en 1776, à

près de quatre-vingts-dix ans, il montoit encore hardiment un cheval fougueux, on jugera qu'il étoit bien plus jeune que cet âge ne ſemble le comporter. Cette démarche hardie pouvoit avoir des ſuites; il les avoit prévues, & il ſe hâta de les prévenir; ſur le champ il écrivit au Pacha de Saide, & lui repréſentant que ce qui s'étoit paſſé de lui à l'Aga, n'étoit qu'une affaire perſonnelle, il proteſta qu'il n'en étoit pas moins le ſujet très-ſoumis du Sultan & du Pacha; qu'il payeroit le tribut du diſtrict qu'il avoit occupé, comme l'Aga même; qu'en outre, il s'engageoit à contenir les Arabes, & qu'il feroit tout ce qui pourroit convenir pour rétablir ce pays ruiné. Le plaidoyer de Dâher, accompagné de quelques mille ſequins, fit ſon effet dans les Divans de Saide & de Conſtantinople; on reçut ſes raiſons, & on lui accorda tout ce qu'il voulut.

Ce n'eſt pas que la Porte fût la dupe des proteſtations de Dâher; elle eſt trop accoutumée à ce manege pour s'y méprendre; mais la politique des Turks n'eſt point de tenir leurs vaſſaux dans une ſtricte obéiſſance; ils ont dès longtems calculé que s'ils faiſoient la guerre à tous les rebelles, ce ſeroit un travail ſans relâche, une grande conſommation d'hommes & d'argent, ſans compter les riſques d'échouer ſouvent, & par-là de les enhardir. Ils ont donc pris le parti de la patience; ils temporiſent (1); ils ſuſcitent des voiſins, des parens, des enfans, & plus tôt ou plus tard, les rebelles qui ſuivent tous la même marche, ſubiſſent le même ſort, & finiſſent par enrichir le Sultan de leurs dépouilles.

De ſon côté, Dâher ne s'en impoſa pas ſur cette

(1) Les Arabes ont à ce ſujet un proverbe ſingulier qui peint bien cette conduite : l'*Oſmanli*, diſent-ils, atteint les *lievres* avec des *charrettes*.

bienveillance apparente. *Acre*, qu'il vouloit habiter, n'offroit aucune défenſe; l'ennemi pouvoit le ſurprendre par terre & par mer; il réſolut d'y pourvoir. Dès 1750, ſous prétexte de ſe faire bâtir une maiſon, il conſtruiſit à l'angle du nord, ſur la mer, un palais qu'il munit de canons. Puis, pour protéger le port, il bâtit quelques tours; enfin il ferma la ville du côté de terre, par un mur auquel il ne laiſſa que deux portes. Tout cela paſſoit chez les Turks pour des ouvrages, mais parmi nous on en rioit. Le palais de Dâher, avec ſes murs hauts & minces, ſon foſſé étroit & ſes tours antiques, eſt incapable de réſiſtance; quatre pieces de campagne renverſeroient en deux volées, & les murs & les mauvais canons que l'on a guindés deſſus à cinquante pieds de hauteur. Le mur de la ville eſt encore plus foible; il eſt ſans foſſé, ſans rempart, & n'a pas trois pieds de profondeur. Dans toute cette partie de l'Aſie, on ne connoît ni baſtions, ni lignes de défenſes, ni chemins couverts, ni remparts, rien en un mot de la fortification moderne. Une frégate montée de 30 canons, bombarderoit toute la côte ſans difficulté; mais comme l'ignorance eſt commune aux aſſaillans & aux aſſaillis, la balance reſte égale.

Après ces premiers ſoins, Dâher s'occupa de donner au pays une amélioration qui devoit tourner au profit de ſa propre puiſſance. Les Arabes de Saqr, de Muzainé & d'autres tribus circonvoiſines, avoient fait déſerter les payſans par leurs courſes & leurs pillages. Il ſongea à les réprimer, & employant tantôt les prieres ou les menaces, tantôt les préſens ou les armes, il parvint à rétablir la ſûreté dans la campagne. L'on put ſemer, ſans voir ſon blé dévoré par les chevaux, l'on recueillit, ſans voir enlever ſon grain par les brigands. La bonté du terrain attira des cultivateurs, mais l'opinion de la ſécurité, ce bien ſi précieux à qui a connu les alarmes, fit encore plus; elle ſe répandit

dans toute la Syrie, & les cultivateurs muſulmans & chrétiens, par-tout vexés & dépouillés, ſe réfugierent en foule chez Dâher où ils trouvoient la tolérance religieuſe & civile. *Chypre* même déſolée par les vexations de ſon gouverneur, par la révolte qui en avoit été la ſuite, & par les atrocités dont *Kior*, Pacha (1), *Chypre* vit déſerter une colonie de Grecs à qui Dâher donna, ſous les murs d'*Acre*, des terrains dont ils firent des jardins paſſables. Des Européens qui trouverent un débit de leurs marchandiſes, & les denrées pour leurs retraits, accoururent faire des établiſſemens; les terres ſe défricherent, les eaux prirent un écoulement, l'air ſe purifia, & le pays devint ſalubre & même agréable.

D'autre part Dâher renouvelloit ſes alliances avec les grandes tribus du déſert, chez leſquelles il avoit marié ſes enfans. Il y voyoit plus d'un avantage; car d'abord il s'aſſuroit, en cas de diſgrace, un refuge inviolable; en ſecond lieu, il contenoit, par leur moyen, le Pacha de Damas, & il ſe procuroit des chevaux de race, dont il eut toujours la paſſion au plus haut point. Il careſſoit donc les Chaiks d'*Anazé*, de *Sardie*, de *Saqr*, &c. C'eſt alors qu'on vit pour la premiere fois dans *Acre* ces petits hommes ſecs & brûlés, extraordinaires même aux Syriens : il leur donnoit des armes & des vêtemens. Pour la premiere fois auſſi le déſert vit ſes habitans porter des culottes, & au lieu d'arcs & d'arquebuſes à meches, prendre des fuſils à pierre & des piſtolets.

Depuis quelques années les *Motoualis* inquiétoient les Pachas de Saide & de Damas, en pillant leurs terres, & en refuſant le tribut; Dâher concevant le parti

(1) Quand Kior, Pacha, vint à Chypre, il prit nombre de rebelles, & les fit précipiter du haut des murs ſur des crampons de fer où ils reſtoient accrochés juſqu'à ce qu'ils expiraſſent dans les tourmens qu'on peut imaginer.

qu'il pouvoit tirer de ces alliés, intervint d'abord comme médiateur dans les démêlés; puis, pour accommoder les parties, il offrit d'être caution des *Motouâlis*, & de payer leur tribut. Les Pachas, qui aſſuroient leurs fonds, accepterent, & Dâher ne crut pas avoir fait un marché de dupe, en s'aſſurant l'amitié d'un peuple qui pouvoit mettre 10 mille cavaliers ſur pied.

Cependant ce Chaik ne jouiſſoit pas tranquillement du fruit de ſes travaux. Pendant qu'il avoit à redouter au dehors les attaques d'un Suzerain jaloux, ſon pouvoir étoit ébranlé à l'intérieur par des ennemis domeſtiques, preſqu'auſſi dangereux. Suivant la mauvaiſe coutume des Orientaux, il avoit donné à ſes enfans des gouvernemens, & les avoit placés loin de lui dans des contrées qui fourniſſoient à leur entretien. De cet arrangement il réſulta que ces Chaiks ſe voyant enfans d'un grand prince, voulurent tenir un état proportionné: les dépenſes excéderent les revenus; eux & leurs agens vexerent les ſujets; ceux-ci ſe plaignirent à Dâher qui gronda; les flatteurs envenimerent les deux partis; l'on ſe brouilla, & la guerre éclata entre le pere & les enfans. Souvent les freres ſe brouilloient entr'eux, autre ſujet de guerre. D'ailleurs le Chaik devenait vieux, & ſes enfans qui calculoient d'après un terme ordinaire, vouloient anticiper ſa ſucceſſion. Il devoit laiſſer un héritier principal de ſes titres & de ſa puiſſance; chacun briguoit la préférence, & ces brigues étoient un ſujet de jalouſie & de diſſention. Par une politique rétrécie, Dâher favoriſoit la diſcorde; elle pouvoit avoir l'avantage de tenir ſes milices en haleine, & de les aguérir; mais outre que ce moyen cauſoit mille déſordres, il eut encore l'inconvénient d'entraîner une diſſipation de finances, qui força de recourir aux expédiens; il fallut augmenter les douanes; le commerce ſurchargé ſe ralentit; enfin ces guerres civiles por-

toient aux récoltes une atteinte toujours ſenſible dans un état auſſi borné.

D'autre part, le Divan de Conſtantinople ne voyoit pas ſans chagrin les accroiſſemens de Dâher; & les intentions que ce Chaik laiſſoit percer, excitoient encore plus ſes alarmes. Elles prirent une nouvelle force par une demande qu'il forma; juſqu'alors il n'avoit tenu ſes domaines qu'à titre de fermier; & par bail annuel. Sa vanité s'ennuya de cette formule : il avoit les réalités de la puiſſance, il voulut en avoir les titres; il les crut peut-être néceſſaires pour en impoſer davantage à ſes enfans & à ſes ſujets. Il ſollicita donc, vers 1768, pour lui & pour ſon ſucceſſeur, une inveſtiture durable de ſon gouvernement, & demanda d'être proclamé *Chaik d'Acre*, *Prince des Princes*, *Commandant de Nazareth*, *de Tabarié*, *de Safad*, *& Chaik de toute la Galilée*. La Porte accorda tout à la crainte & à l'argent; mais cette fumée de vanité éveilla de plus en plus ſa jalouſie & ſon animoſité.

Elle avoit d'ailleurs des griefs trop répétés, & quoique Dâher les palliât, ils avoient toujours l'effet d'entretenir la haine & le deſir de la vengeance. Telle fut l'aventure du célebre pillage de la caravane de la Mekke en 1757. Soixante mille pélerins dépouillés & diſperſés dans le déſert, un grand nombre détruit par le fer ou par la faim, des femmes réduites en eſclavage, un butin de la plus grande richeſſe, & ſur-tout le viol ſacrilége d'un acte de religion, tout cela fit dans l'Empire une ſenſation dont on ſe ſouvient encore. Les Arabes ſpoliateurs étoient alliés de Dâher; il les reçut à *Acre*, & leur permit d'y vendre leur butin; la Porte lui en fit des reproches amers, mais il tâcha de ſe diſculper & de l'appaiſer, en envoyant le pavillon blanc du Prophete.

Telle fut encore l'affaire des corſaires Maltois. Depuis quelques années ils infeſtoient les côtes de Syrie,

&, ſous le menſonge d'un pavillon neutre, ils étoient reçus dans la rade d'*Acre*; ils y dépoſoient leur butin, & y vendoient les priſes faites ſur les Turks. Quand ces abus ſe divulguerent, les Muſulmans crierent au ſacrilége. La Porte informée tonna; Dâher proteſta ignorance du fait, & pour prouver qu'il ne favoriſoit point un commerce auſſi honteux à l'Etat & à la religion, il arma deux galiotes, & les mit en mer avec l'ordre apparent de chaſſer les Maltois. Mais le fait eſt que ces galiotes ne firent point d'hoſtilités contre les Maltois, & ſervirent au contraire à communiquer en mer avec eux loin des témoins. Dâher fit plus, il prétexta que la rade de *Haïfa* étoit ſans protection, que l'ennemi pouvoit s'y loger malgré lui, & il demanda que la Porte bâtit un fort, & le munît aux frais du Sultan; l'on remplit ſa demande, & quelque tems après il fit décider que le fort étoit inutile, il le raſa, & en tranſporta les canons de bronze à *Acre*.

Ces faits entretenoient l'aigreur & les alarmes de la Porte. Si l'âge de Dâher la raſſuroit, l'eſprit remuant de ſes enfans & les talens militaires d'*Ali*, l'aîné d'entr'eux, l'inquiétoient; elle craignoit de voir ſe perpétuer, s'agrandir même une puiſſance indépendante; mais conſtante dans ſon plan ordinaire, elle n'éclatoit point, elle agiſſoit en-deſſous; elle envoyoit des Capidjis; elle ſtimuloit les brouilleries domeſtiques, & oppoſoit des agens capables du moins d'arrêter les progrès qu'elle redoutoit.

Le plus opiniâtre de ces agens fut cet *Oſman*, Pacha de Damas, que nous avons vu jouer un rôle principal dans la guerre d'Alibek. Il avoit mérité la bienveillance du Divan, en décelant les tréſors de Soliman Pacha dont il étoit *Mamlouk*. La haine perſonnelle qu'il portoit à Dâher, & l'activité connue de ſon caractere déterminerent la confiance en ſa faveur. On le regarda comme un contre-poids propre à balancer Dâher; en

conſéquence on le nomma Pacha de Damas en 1760, & pour lui donner plus de force, on nomma ſes deux enfans aux pachalics de Tripoli & de Saide; enfin, en 1765, on ajouta à ſon apanage Jéruſalem & toute la Paleſtine.

Oſman ſeconda bien les vues de la Porte. Dès les premieres années il inquiéta Dâher; il augmenta les redevances des terrains qui relevoient de Damas. Le Chaik réſiſta; le Pacha fit des menaces, & l'on vit que la querelle ne tarderoit pas de s'échauffer. Oſman épioit le moment de frapper un coup qui terminât tout; il crut l'avoir trouvé, & la guerre éclata.

Tous les ans le Pacha de Damas fait dans ſon gouvernement ce qu'on appelle la *tournée* (1), dont le but eſt de lever le miri ou impôt des terres. Dans cette occaſion, il mene toujours avec lui un corps de troupes capable d'aſſurer la perception. Il imagina de profiter de cette circonſtance pour ſurprendre Dâher, & ſe faiſant ſuivre d'un corps nombreux, il prit ſa route à l'ordinaire, vers le pays de Nâblous. Dâher étoit alors au pied d'un château où il aſſiégeoit deux de ſes enfans; le danger qu'il couroit étoit d'autant plus grand, qu'il ſe repoſoit ſur la foi d'une treve avec le Pacha. Son étoile le ſauva : un ſoir, au moment qu'il s'y attendoit le moins, un courier Tartare (2) lui remet des lettres de Conſtantinople; Dâher les ouvre, & ſur le champ il ſuſpend toute hoſtilité, dépêche un cavalier vers ſes enfans, & leur marque qu'ils ayent à lui préparer à ſouper à lui & à trois ſuivans, qu'il a des affaires de la derniere conſéquence pour eux tous à leur communiquer. Dâher avoit un caractere

(1) Cela ſe pratique dans la plupart des grands pachalics dont les vaſſaux ſont peu ſoumis.

(2) Ce ſont des Tartares qui font l'office de couriers en Turquie.

connu ; on lui obéit : il arrive à l'heure convenue ; l'on mange gaiement ; à la fin du repas, il tire ſes lettres & les fait lire ; elles étoient de l'eſpion qu'il entretenoit à Conſtantinople, & elles portoient : „ que le Sultan „ l'avoit trompé dans le dernier pardon qu'il lui avoit „ envoyé ; que dans le même tems il avoit délivré „ un *Kat-chérif* (1) contre ſa tête & contre ſes biens ; „ que tout étoit concerté entre les trois Pachas, Oſ- „ man & ſes enfans, pour l'envelopper & le détruire „ lui & ſa famille ; que le Pacha marcheroit en force „ vers le Nâblous pour le ſurprendre, &c. „. On juge aiſément de la ſurpriſe des auditeurs ; auſſitôt de tenir conſeil : les opinions ſe partagent ; la plupart veulent qu'on marche en force vers le Pacha, mais l'aîné des enfans de Dâher, Ali, qui a laiſſé dans la Syrie un ſouvenir célebre de ſes exploits, Ali repréſenta qu'un corps d'armée ne pourroit ſe tranſporter aſſez vîte pour ſurprendre le Pacha ; qu'il auroit le tems de ſe mettre à couvert ; que l'on auroit la honte d'avoir violé la treve ; qu'il n'y avoit qu'un coup de main qui pût convenir, & qu'il s'en chargeoit. Il demanda cinq cents cavaliers ; on le connoiſſoit, on les lui donna ; il part ſur le champ, marche toute la nuit, ſe repoſe à couvert pendant le jour, & la nuit ſuivante il fait tant de diligence qu'à l'aube du jour il arrive à l'ennemi. Les Turks, ſelon leur uſage, dormoient épars dans leur camp, ſans ordre & ſans gardes. Ali & ſes cavaliers fondent le ſabre à la main, taillent à droite & à gauche tout ce qui ſe préſente ; les Turks s'éveillent en tumulte : le nom d'Ali répand la terreur ; tout s'enfuit en déſordre. Le Pacha n'eut pas même le tems

(1) Ce mot, qui ſignifie *Noble ſeing*, eſt une lettre de proſcription conçue en ces termes : *Un tel qui es l'eſclave de ma ſublime Porte, vas vers un tel, mon eſclave, & rapporte ſa tête à mes pieds, au péril de la tienne.*

de paſſer ſa fourrure : à peine étoit-il hors de ſa tente, lorſqu'Ali y arriva ; on ſaiſit ſa caſſette, ſes châles ; ſes peliſſes, ſon poignard, ſon nerguil (1), & pour comble de ſuccès, le *noble-ſeing* du Sultan. De ce moment la guerre fut ouverte, & ſelon les mœurs du pays on la fit par incurſion & par eſcarmouches, où les Turks eurent rarement l'avantage.

Les frais qu'elle entraîna épuiſerent bientôt les coffres du Pacha ; pour y ſubvenir il eut recours au grand expédient des Turks. Il rançonna les villes, les villages, les corps & les particuliers ; quiconque fut ſoupçonné d'avoir de l'argent, fut appellé, ſommé, bâtonné, dépouillé. Ces vexations cauſerent une révolte à *Ramlé* en Paleſtine, dès la premiere année qu'il en eut la ferme : il l'étouffa par d'autres vexations plus odieuſes & plus meurtrieres. Deux ans après, c'eſt-à-dire en 1767, les mêmes traitemens firent révolter *Gaze ;* il les renouvella à *Yâfa* en 1769, & là, entr'autres, il viola le droit des gens dans la perſonne de l'agent de Veniſe, Jean Damiâni, vieillard reſpectable, à qui il fit donner une torture de cinq cents coups de bâton ſur la plante des pieds, & qui ne conſerva un reſte de vie qu'en raſſemblant de ſa fortune & de la bourſe de tous ſes amis, une ſomme de près de ſoixante mille livres qu'il compta au Pacha. Ce genre d'avanies eſt habituel en Turquie, mais comme elles n'y ſont pas ordinairement ſi violentes ni ſi générales, celles-ci pouſſerent à bout les eſprits. On murmura de toutes parts, & la Paleſtine enhardie par le voiſinage de l'Egypte révoltée, menaça d'appeller un protecteur étranger.

Ce fut en ces circonſtances qu'Alibek, conquérant de la Mekke & du Said, tourna ſes projets d'agrandiſ-

(1) Pipe à la Perſanne, compoſée d'un grand flacon plein d'eau, où la fumée ſe purge avant d'arriver à la bouche.

ſement

ſement vers la Syrie. L'alliance de Dâher, la guerre qui occupoit les Turks contre les Ruſſes, le mécontentement des peuples, tout favoriſa ſon ambition. Il publia donc en 1770, un manifeſte par lequel il déclara que Dieu ayant accordé à ſes armes une bénédiction ſignalée, il ſe croyoit obligé d'en uſer pour le ſoulagement des peuples, & pour réprimer la tyrannie d'Oſman dans la Syrie. Incontinent il fit paſſer à Gaze un corps de Mamlouks qui occupa Ramlé & Loudd. Ce voiſinage partagea Yâfa en deux factions, dont l'une vouloit ſe rendre aux Egyptiens, l'autre appella Oſman. Oſman accourut en diligence, & ſe campa près de la ville; le ſurlendemain on annonça Dâher qui accouroit de ſon côté. Yâfa ſe croyant alors en ſûreté, ferma ſes portes au Pacha; mais dans la nuit, pendant qu'il préparoit ſa fuite, un parti de ſes gens ſe gliſſant le long de la mer, entra par le défaut du mur dans la ville, & la ſaccagea. Le lendemain Dâher parut, & ne trouvant point les Turks, il s'empara ſans réſiſtance de Yâfa, de Ramlé & de Loudd, où il établit des garniſons de ſon parti.

Les choſes ainſi préparées, Mohammad-Bek arriva en Paleſtine avec la grande armée au mois de février 1771, & ſe rendit le long de la mer auprès du Chaik à Acre. Là, ayant effectué ſa jonction avec douze ou treize cents Motouâlis commandés par Nâſif, & quinze cents Safadiens commandés par Ali, fils de Dâher, il marcha en avril vers Damas. On a vu ci-devant comment cette armée combinée battit les forces réunies des Pachas, & comment, maître de Damas, & près d'occuper le château, Mohammad-Bek changea tout-à-coup de deſſein, & reprit la route du Kaire. Ce fut dans cette occaſion que le Miniſtre de Dâher, *Ibrahim Sabbar*, n'ayant reçu pour explication, de la part de Mohammad, que des menaces, lui écrivit, au nom du Chaik, une lettre de reproches, qui devint par la

ſuite la cauſe ou le prétexte d'une nouvelle querelle. Cependant *Oſman* de retour à Damas, recommença ſes vexations & ſes hoſtilités : s'imaginant que Dâher, étourdi du coup qui venoit de le frapper, n'étoit pas ſur ſes gardes, il projetta de le ſurprendre dans Acre même. Mais à peine étoit-il en route, que Ali-Dâher & Nâſif informés de ſa marche, ſe propoſerent de lui rendre le change; en conſéquence ils partent des environs d'Acre à la dérobée, & apprenant qu'il eſt campé ſur la rive occidentale du lac de *Houlé*, ils arrivent ſur lui à l'aube du jour, s'emparent du pont de *Yaqoub*, qu'ils trouvent mal gardé, & fondent le ſabre à la main dans ſon camp, qu'ils rempliſſent de carnage. Ce fut, comme à l'affaire de *Nablous*, une déroute générale; les Turks, preſſés du côté de la terre, ſe jeterent vers le lac, eſpérant le traverſer à la nage; mais dans l'empreſſement & la confuſion de cette foule, les chevaux & les hommes s'embarraſſant mutuellement, l'ennemi eut le tems d'en tuer un grand nombre; une autre partie plus conſidérable périt dans les eaux & dans les boues du lac. On crut que le Pacha avoit ſubi ce dernier ſort, mais il eut le bonheur d'échapper ſur les épaules de deux noirs qui le paſſerent à la nage. Sur ces entrefaites le Pacha de Saide, *Darouich*, fils d'Oſman, avoit engagé les Druzes dans ſa cauſe, & quinze cents *Oqqâls* étoient venus ſous la conduite d'*Ali-Djambalat*, renforcer ſa garniſon. D'autre part l'Emir *Youſef*, deſcendu dans la vallée des *Motouâlis* avec vingt-cinq mille hommes, mettoit tout à feu & à ſang. Ali-Dâher & Nâſif, ayant appris ces nouvelles, tournerent ſur le champ de ce côté. Le 21 octobre 1771, arriva l'affaire où un corps avancé de cinq cents Motouâlis mit les Druzes en déroute; leur fuite porta la terreur dans Saide, où ils furent ſuivis de près par les *Safadiens*. Ali-Djambalat, déſeſpérant de défendre la ville, l'évacua incontinent; ſes Oqqâls en ſe retirant

la pillerent; les Motouâlis la trouvant ſans défenſe, y entrerent & la pillerent à leur tour. Enfin, les chefs appaiſerent le pillage, & en prirent poſſeſſion pour Dâher, qui établit *Motſallam* ou *Gouverneur*, un Barbareſque appellé *Degnizlé*, renommé pour ſa bravoure.

Ce fut alors que la Porte, effrayée des revers qu'elle eſſuyoit, & de la part des Ruſſes, & de la part de ſes ſujets rebelles, fit propoſer à Dâher la paix à des conditions très avantageuſes. Pour l'y faire conſentir, elle caſſa les Pachas de Damas, de Saide & de Tripoli; elle déſavoua leur conduite, & fit ſolliciter le Chaik de ſe réconcilier avec elle. Dâher, âgé de quatre-vingts-cinq à quatre-vingts-ſix ans, vouloit y donner les mains pour terminer en paix ſa vieilleſſe, mais ſon Miniſtre *Ibrahim* l'en détourna; il eſpéroit qu'Ali-Bek viendroit l'hiver ſuivant conquérir la Syrie, & que ce Mamlouk en céderoit une portion conſidérable à Dâher. Il voyoit dans cet agrandiſſement futur de la puiſſance de ſon maître, un moyen d'accroître ſa fortune particuliere, & d'ajouter de nouveaux tréſors à ceux que ſon inſatiable avarice avoit déjà entaſſés. Séduit par cette brillante perſpective, il rejetta les propoſitions de la Porte, & ſe prépara à pouſſer la guerre avec une nouvelle activité.

Tel étoit l'état des affaires, lorſque l'année ſuivante éclata, en février, la révolte de Mohammmad-Bek contre Ali-Bek. Ibrahim ſe flatta d'abord qu'elle n'auroit aucune ſuite, mais bientôt la nouvelle de l'expulſion d'Ali & de ſon arrivée à Gaze, en qualité de fugitif & de ſuppliant, vint le déſabuſer. Ce coup releva le courage de tous les ennemis de Dâher: la faction des Turks dans Yâfa en profita pour reprendre l'aſcendant. Elle s'appropria les effets qu'avoit dépoſés la flottille de Rodoan; & aidée par un Chaik de Nâblous, elle fit révolter la ville, & s'oppoſa au paſſage des Mamlouks. Les circonſtances devinrent d'autant

plus critiques, que l'on parloit de l'arrivée prochaine d'une groſſe armée Turke, aſſemblée vers Alep. Il ſembloit que Dâher ne dût pas s'éloigner d'Acre; mais comptant que ſa diligence ordinaire pourvoiroit à tout, il marcha vers Nâblous, châtia les rebelles en paſſant, & ayant joint Ali-Bek au-deſſous de Yâfa, il l'amena ſans obſtacle à Acre. Après une réception telle que la dicte l'hoſpitalité arabe, ils marcherent enſemble contre les Turks qui, ſous la conduite de ſept Pachas, aſſiégeoient Saide, de concert avec les Druzes. Il ſe trouvoit alors dans la rade de Haifa des vaiſſeaux ruſſes qui, profitant de la révolte de Dâher, faiſoient des proviſions; le Chaik négocia avec eux, & moyennant une ſomme de 600 bourſes, il les engagea à ſeconder par mer ſes opérations. Son armée, dans cette circonſtance, pouvoit conſiſter en cinq ou ſix mille cavaliers Safadiens Motouâlis, auxquels ſe joignirent les huit cents Mamlouks d'Ali, & environ mille piétons Barbareſques. Les Turks, au contraire, & les Druzes réunis, pouvoient ſe monter à dix mille cavaliers & vingt mille payſans. A peine eurent-ils appris l'arrivée de l'ennemi, qu'ils leverent le ſiege, & ſe retirerent au nord de la ville, non pour fuir, mais pour y attendre Dâher & lui livrer le combat. Il s'engagea en effet le lendemain avec plus de méthode qu'on n'en avoit vu juſques-là. L'armée Turke s'étendant de la mer au pied des montagnes, ſe rangea par pelotons à-peu-près ſur la même ligne. Les *Oqqâls* à pied, étoient ſur le rivage dans des haies de nopals & dans des foſſes qu'ils avoient faites, pour empêcher une ſortie de la ville. Les cavaliers occupoient la plaine par groupes aſſez confus; vers le centre & un peu en avant, étoient huit canons de douze & de vingt-quatre, la ſeule artillerie dont on eût encore uſé en raſe campagne. Enfin, au pied des montagnes & ſur leur penchant étoit la milice Druze, armée de fuſils, ſans retranche-

mens & ſans canons. Du côté de Dâher, les Motouâlis & les Safadiens ſe rangerent ſur le plus grand front poſſible, & tâcherent d'occuper autant de plaine que les Turks. A l'aîle droite que commandoit Nâſif, étoient les Motouâlis & les mille Barbareſques à pied, pour contenir les payſans-Druzes. L'aile gauche, ſous la conduite d'Ali-Daher, fut laiſſée ſans appui contre les Oqqâls, mais on ſe repoſoit ſur les frégates & les bateaux ruſſes, qui avançoient parallelement à l'armée en ſerrant le rivage. Au centre étoient les huit cents Mamlouks, & derriere eux Ali-Bek avec le vieux Dâher, qui animoit encore les ſiens par ſon exemple & ſes diſcours. L'affaire s'engagea par les frégates ruſſes. A peine eurent-elle tiré quelques bordées ſur les Oqqâls, qu'ils évacuerent leur poſte en déroute; alors les pelotons de cavaliers marchant à-peu-près de front, arriverent à la portée du canon des Turks. De ce moment, les Mamlouks, jaloux de juſtifier l'opinion qu'on avoit de leur bravoure, ſe lancerent bride-abattue vers l'ennemi; leur audace eut l'effet d'intimider les canoniers, qui, ſe voyant à pied entre deux lignes de chevaux, ſans ouvrages & ſans infanterie pour les ſoutenir, tirerent précipitamment & s'enfuirent. Les Mamlouks, peu maltraités de cette volée, paſſerent en un clin-d'œil au milieu des canons, & fondirent tête baiſſée dans les pelotons ennemis. La réſiſtance dura peu; le déſordre ſe répandit de toutes parts, & dans ce déſordre, chacun ne ſachant ce qu'il avoit à faire ni ce qui ſe paſſoit autour de lui, fut par cette incertitude plus diſpoſé à fuir qu'à combattre. Les Pachas donnerent l'exemple du premier parti, & dans un inſtant la fuite fut générale. Les Druzes qui ne ſervoient la plupart qu'à regret dans la cauſe des Turks, profiterent de cette déroute pour tourner le dos & s'enfoncerent dans leurs montagnes; en moins d'une heure la plaine fut nétoyée. Les alliés ſatisfaits de leur

victoire, ne s'engagerent pas à la pourſuite dans un terrain qui devient plus difficile à meſure que l'on marche vers Baîrout; mais les frégates ruſſes, pour punir les Druzes, allerent canonner cette ville, où elles firent une deſcente & brûlerent trois cents maiſons. Ali-Bek & Dâher, de retour à Acre, ſongerent à tirer vengeance de la révolte & de la mauvaiſe foi des gens de Nâblous & des habitans de Yâfa. Dès les premiers jours de juillet 1772, ils parurent devant cette ville; d'abord ils eſſayerent les voies d'accommodement, mais la faction des Turcs ayant rejetté toute propoſition, il fallut employer la force. Ce ſiege ne fut, à proprement parler, qu'un blocus, & l'on ne doit pas ſe figurer qu'on y ſuivit les regles connues en Europe. Pour toute artillerie, l'on n'avoit de part & d'autre que quelques gros canons mal montés, mal établis, encore plus mal ſervis. Les attaques ne ſe faiſoient ni par tranchées ni par mines, & il faut avouer que ces moyens n'étoient pas néceſſaires contre un mur ſans foſſés, ſans rempart & ſans épaiſſeur. On fit d'aſſez bonne heure une brêche, mais les cavaliers de Dâher & d'Ali-Bek mirent peu de zele à la franchir, parce que les aſſiégés avoient embarraſſé le terrain de l'intérieur, de pierres, de pieux & de trous. Toute l'attaque conſiſtoit en fuſillades qui ne tuoient pas beaucoup de monde. Huit mois ſe paſſerent ainſi, malgré l'impatience d'Ali-Bek, qui étoit reſté ſeul commandant du ſiége. Enfin, les aſſiégés ſe trouvant épuiſés de fatigue, & manquant de proviſions, ſe rendirent par compoſition. Au mois de février 1773, Ali-Bek y plaça un gouverneur pour Dâher, qu'il ſe hâta d'aller joindre à Acre; il le trouva occupé des préparatifs néceſſaires pour le faire rentrer en Egypte, & il y joignit ſes ſoins pour les accélérer. On n'attendoit plus qu'un ſecours de ſix cents hommes qu'avoient promis les Ruſſes, quand l'impatience d'Ali-Bek le dé-

termina à partir. Dâher employa toutes ſortes d'inſtances pour l'arrêter encore quelques jours, & donner aux Ruſſes le tems d'arriver; mais voyant que rien ne pouvoit ſuſpendre ſa réſolution, il le fit accompagner par quinze cents cavaliers, ſous la conduite d'*Otmân*, l'un de ſes fils. Peu de jours après (en avril 1773), les Ruſſes amenerent leur renfort, qui, quoique moindre qu'on ne l'avoit eſpéré, cauſa un vif regret de ne pouvoir l'employer; mais ce regret fut ſur-tout amer, lorſque Dâher vit ſon fils & ſes cavaliers revenir en qualité de fuyards, lui annoncer leur déſaſtre & celui d'Ali-Bek. Il en fut d'autant plus affecté, qu'à la place d'un allié puiſſant par ſes reſſources, il acquéroit un ennemi redoutable par ſa haine & ſon activité. A ſon âge cette perſpective étoit affligeante, & il eſt ſans doute honorable à ſon caractere de n'en avoir pas été plus abattu. Un événement heureux vint ſe joindre à ſa fermeté pour le conſoler ou le diſtraire. L'Emir Youſef, contrarié par une faction puiſſante, avoit été obligé d'invoquer le ſecours du Pacha de Damas, pour ſe maintenir dans la poſſeſſion de *Baîrout*. Il y avoit placé une créature des Turks, le ci-devant *Bek Ahmed-el-Djezzar*. A peine cet homme fut-il revêtu du commandement de la ville, qu'il réſolut de s'en faire un nouveau moyen de fortune: il commença par s'emparer de cinquante mille piaſtres appartenantes au prince, & il déclara ouvertement ne reconnoître de maître que le Sultan. L'Emir, étonné de cette perfidie, demanda en vain juſtice au Pacha de Damas; on déſavoua Djezzâr, ſans lui faire reſtituer ſa ville. Piqué de ce refus, l'Emir conſentit enfin à ce qui faiſoit le vœu général des Druſes, & il fit alliance avec Dâher. Le traité en fut conclu près de *Sour*. Le Chaik, charmé d'acquérir des amis auſſi puiſſans, vint ſur le champ avec eux aſſiéger le rebelle. Les frégates ruſſes, qui ne quittoient pas ces parages depuis quelque tems, ſe

troient bas les armes, qu'ils conſerveroient le gouvernement de leur pays, qu'ils recevroient les queues qui en ſont le ſymbole. Mais en même tems on ſtipula que Saide ſeroit reſtituée, & que le Chaik payeroit le miri comme par le paſſé. Ces conditions mécontenterent d'autant plus les enfans de Dâher, qu'elles furent accordées ſans leur avis. Ils trouverent honteux de redevenir tributaires; ils furent encore plus choqués de voir que l'on n'eût paſſé à aucun d'eux le titre de leur pere; en conſéquence, ils ſe révolterent tous. Ali s'en alla dans la Paleſtine, & ſe cantonna à *Habroun*; *Akmad* & *Seïd* ſe retirerent à *Nablous*, *Otman* chez les Arabes de *Saqr*, & le reſte de l'année ſe paſſa dans ces diſſentions. Les choſes étoient à ce point, lorſqu'au commencement de 1775, Mohammad-bek parut en Paleſtine avec toutes les forces dont il pouvoit diſpoſer. Gaze ſe trouvant dépourvue de munitions, n'oſa réſiſter. Yâfa, fiere d'avoir joué un rôle dans tous les événemens précédens, fut plus hardie; ſes habitans s'armerent, & peu s'en fallut que leur réſiſtance ne fît échouer la vengeance du Mamlouk; mais tout conſpira à la perte de Dâher. Les Druſes n'oſerent remuer, les Motouâlis étoient mécontens; Ybrahim appelloit tout le monde, mais comme il n'offroit d'argent à perſonne, perſonne ne remuoit, il n'eut pas même la prudence d'envoyer des proviſions aux aſſiégés; ils furent contraints de ſe rendre, & la route d'Acre reſta ouverte. Auſſitôt que l'on y apprit le déſaître de Yâfa, Ybrahim prit la fuite avec Dâher dans les montagnes de Safad. Ali-Dâher, qui comptoit ſur des conventions paſſées entre lui & Mohammad-bek, prit la place de ſon pere, mais bientôt reconnoiſſant qu'il étoit trompé, il prit la fuite à ſon tour, & les Mamlouks furent maîtres d'Acre. Il étoit difficile de prévoir les bornes de cette révolution, lorſque la mort inopinée de ſon auteur vint tout-à-

coup la rendre nulle & ſans effet. La fuite des Egyptiens ayant laiſſé libres à Dâher ſa ville & ſon pays, il ne tarda pas d'y reparoître, mais il s'en falloit beaucoup que l'orage ne fût appaiſé. Bientôt on apprit qu'une flotte turke aſſiégeoit Saide ſous les ordres de *Haſan, Capitan Pacha*. Alors on reconnut trop tard la perfidie de la Porte, qui avoit endormi la vigilance du Chaik par des démonſtrations d'amitié, dans le même tems qu'elle combinoit avec Mohammad-bek les moyens de le perdre. Depuis un an qu'elle s'étoit débarraſſée des Ruſſes, il avoit été facile de prévoir ſes intentions par ſes mouvemens. Ne l'ayant pas fait, il reſtoit encore à tenter d'en prévenir les effets, & l'on négligea cette derniere reſſource. Degnizlé bombardé dans Saide, ſans eſpoir de ſecours, ſe vit contraint d'évacuer la ville; le Capitan Pacha ſe porta ſur le champ devant Acre. A la vue de l'ennemi, l'on délibéra ſur les moyens d'échapper au danger, & il arriva à ce ſujet une querelle dont l'iſſue décida du ſort de Dâher. Dans un conſeil général qui ſe tint, l'avis d'Ybrahim fut de repouſſer la force par la force; il allégua pour ſes raiſons, que le Capitan Pacha n'avoit que trois groſſes voiles, qu'il ne pouvoit attaquer par terre, ni reſter ſans danger à l'ancre en face du château; que l'on avoit aſſez de cavaliers & de Barbareſques pour empêcher une deſcente, & qu'il étoit preſque certain que les Turks s'en iroient ſans rien tenter. Contre cet avis, Degnizlé opina qu'il falloit faire la paix, parce qu'en réſiſtant, l'on ne feroit que prolonger la guerre; il ſoutint qu'il n'étoit pas raiſonnable d'expoſer la vie de beaucoup de braves gens, quand on pouvoit y ſuppléer par un moyen moins précieux; que ce moyen étoit l'argent; qu'il connoiſſoit aſſez l'avidité du Capitan Pacha, pour aſſurer qu'il ſe laiſſeroit ſéduire; qu'il étoit certain de le renvoyer, & même de s'en faire un ami, en lui comptant deux

mille bourſes. C'étoit là préciſément ce que craignait Ybrahim ; auſſi ſe récria-t-il contre cet avis, en proteſtant qu'il n'y avoit pas un médin dans les coffres. Dâher vint à l'appui de ſon aſſertion. „ Le Chaik a „ raiſon, reprit Degnizlé ; il y a longtems que ſes ſer- „ viteurs ſavent que ſa généroſité ne laiſſe point ſon „ argent croupir dans ſes coffres ; mais l'argent qu'ils „ tiennent de lui n'eſt-il pas à lui-même ? & croira- „ t-on qu'à ce titre nous ne ſachions pas trouver deux „ mille bourſes ? „ A ce mot, Ybrahim interrompant encore, s'écria que pour lui, il étoit le plus pauvre des hommes. „ Dites le plus lâche, reprit Degnizlé „ tranſporté de colere. Qui ne ſait parmi les Arabes, „ que depuis quatorze ans vous entaſſez des tréſors „ énormes ? Qui ne ſait que vous avez envahi tout „ le commerce, que vous vendez tous les terrains, „ que vous retenez les ſoldes ; que dans la guerre de „ Mohammad-bek, vous avez dépouillé tout le pays „ de Gaze de ſes bleds, & que les habitans de Yâfa „ ont manqué du néceſſaire ? „ Il alloit continuer, quand le Chaik lui impoſant ſilence, proteſta de l'innocence de ſon miniſtre, & l'accuſa, lui Degnizlé, d'envie & de trahiſon. Outré de ce reproche, Degnizlé ſortit à l'inſtant du conſeil, & raſſemblant ſes compatriotes les Barbareſques, qui faiſoient la principale force de la place, il leur défendit de tirer ſur le Capitan. Dâher, décidé à ſoutenir l'attaque, fit tout préparer en conſéquence. Le lendemain le Capitan s'étant approché du château, commença de le canonner ; Dâher lui fit répondre par les pieces qui étoient ſous ſes yeux ; mais malgré ſes ordres réitérés, les autres ne tirerent point. Alors ſe voyant trahi, il monta à cheval, & ſortant par la porte qui donne ſur ſes jardins dans la partie du nord, il voulut gagner la campagne ; mais pendant qu'il marchoit le long des murs de ſes jardins, un Barbareſque lui tira un coup de fu-

fil dans les reins; à ce coup il tomba de cheval, & ſur le champ les Barbareſques environnant ſon corps, lui couperent la tête; elle fut portée au Capitan Pacha, qui, ſelon l'odieuſe coutume des Turks, la contempla, en l'accablant d'inſultes, & la fit ſaler pour l'emporter à Conſtantinople, & en donner le ſpectacle au Sultan & au peuple.

Telle fut la fin tragique d'un homme digne, à bien des égards, d'un meilleur ſort. Depuis longtems la Syrie n'a point vu de Commandans montrer un auſſi grand caractere. Dans les affaires militaires perſonne n'avoit plus de courage, d'activité de ſang-froid, de reſſources. Dans les affaires politiques, ſa franchiſe n'étoit pas altérée même par ſon ambition. Il n'aimoit que les moyens hardis & découverts; il préféroit les dangers des combats aux ruſes des intrigues. Ce ne fut que depuis qu'il eut pris Ybrahim pour miniſtre, que l'on vit dans ſa conduite une duplicité que ce chrétien appelloit prudence. L'opinion de ſa juſtice avoit établi dans ſes états une ſécurité inconnue en Turquie; elle n'étoit point troublée par la diverſité des religions; il avoit pour cet article la tolérance, ou ſi l'on veut, l'indifférence des Arabes-Bedouins. Il avoit auſſi conſervé leur ſimplicité, leurs préjugés, leurs goûts. Sa table ne différoit pas de celle d'un riche fermier; le luxe de ſes vêtemens ne s'étendoit pas au-delà de quelques peliſſes, & jamais il ne porta de bijoux. Toute ſa dépenſe conſiſtoit en jumens de races, & il en a payé quelques-unes juſqu'à 20 mille livres. Il aimoit auſſi beaucoup les femmes, mais en même tems il étoit ſi jaloux de la décence des mœurs, qu'il avoit décerné peine de mort contre toute perſonne ſurpriſe en délit de galanterie, & contre quiconque inſulteroit une femme. Enfin, il avoit ſaiſi un milieu difficile à tenir entre la prodigalité & l'avarice, & il étoit tout-à-la-fois généreux & économe. Comment avec de ſi grandes

qualités n'a-t-il pas plus étendu ou plus affermi ſa puiſſance? C'eſt ce que la connoiſſance détaillée de ſon adminiſtration rendroit facile à expliquer, mais il ſuffira d'en indiquer trois cauſes principales.

1°. Cette adminiſtration manquoit d'ordre intérieur & de principes; par cette raiſon, les améliorations ne ſe firent que lentement & confuſément.

2°. Les conceſſions qu'il fit de bonne heure à ſes enfans, introduiſirent une foule de déſordres qui arrêterent les progrès des cultures, énerverent les finances, diviſerent les forces & préparerent ſa ruine.

3°. Enfin, une derniere cauſe plus active que les autres, fut l'avarice d'Ybrahim Sabbâr. Cet homme abuſant de la confiance de ſon maître, & de la foibleſſe qu'amenoit l'âge, aliéna de lui, par ſon eſprit de rapine, & ſes enfans, & ſes ſerviteurs, & ſes alliés. Ses concuſſions même peſerent aſſez ſur le peuple, dans les derniers tems, pour lui rendre indifférent de rentrer ſous le joug des Turks. Sa paſſion pour l'argent étoit ſi ſordide, qu'au milieu des tréſors qu'il entaſſoit, il ne vivoit que de fromage & d'olives, & pour épargner encore davantage, il s'arrêtoit ſouvent à la boutique des marchands les plus pauvres, & partageoit leur frugal repas. Jamais il ne portoit que des habits ſâles & déchirés. A voir ce petit homme maigre & borgne, on l'eût plutôt pris pour un mendiant, que pour le miniſtre d'un état conſidérable. Le ſuccès de ſes viles pratiques fut d'entaſſer environ vingt millions de France dont les Turks ont profité. A peine ſut-on dans Acre la mort de Dâher, que l'indignation publique éclatant contre Ybrahim, on le ſaiſit, & on le livra au Capitan Pacha. Nulle proie ne pouvoit lui être plus agréable. La réputation des tréſors de cet homme étoit répandue dans toute la Turquie; elle avoit contribué à animer le reſſentiment de Mohammad-bek; elle étoit le principal motif des démarches du Capitan.

Il ne vit pas plutôt ſon priſonnier, qu'il ſe hâta d'en exiger la déclaration du lieu & de la quantité des ſommes qu'il recéloit. Ybrahim ſe montra ferme à en nier l'exiſtence. Le Pacha employa en vain les careſſes, puis les menaces, puis les tortures ; tout fut inutile : ce ne fut que par d'autres renſeignemens qu'il parvint à découvrir chez les Peres de la Terre-Sainte, & chez deux négocians François, pluſieurs caiſſes, ſi grandes & ſi chargées d'or, qu'il fallut huit hommes pour porter la principale. Parmi cet or, on trouva auſſi divers bijoux, tels que des perles, des diamans, & entr'autres le kandjar d'Ali-Bek, dont la poignée étoit eſtimée plus de 200 mille livres. Tout cela fut tranſporté à Conſtantinople avec Ybrahim, que l'on chargea de chaines. Les Turks, féroces & inſatiables, eſpérant toujours découvrir de nouvelles ſommes, lui firent ſouffrir les tortures les plus cruelles pour en obtenir l'aveu, mais on aſſure qu'il maintint conſtamment la fermeté de ſon caractere, & qu'il périt avec un courage qui méritoit une meilleure cauſe. Après la mort de Dâher, le Capitan Pacha établit Djezzâr Pacha d'Acre & de Saide, & lui confia le ſoin d'achever la ruine des rebelles. Fidele à ſes inſtructions, Djezzâr les attaqua par la ruſe & par la force, & réuſſit au point d'amener *Otmân*, *Seïd* & *Ahmed* à ſe rendre en ſes mains. Ali ſeul réſiſta, & c'étoit lui qu'on deſiroit davantage. L'année ſuivante (1776), Haſan revint, & de concert avec Djezzâr, il aſſiégea Ali dans *Dair-Hanna*, lieu fort, à une journée d'Acre, mais il leur échappa. Pour terminer leurs inquiétudes, ils employerent un moyen digne de leur caractere ; ils apoſterent des Barbareſques, qui, prétextant d'avoir été congédiés de Damas, vinrent dans le canton où Ali ſe tenoit campé. Après avoir raconté leur hiſtoire à ſes gens, ils lui demanderent l'hoſpitalité. Ali, à titre d'Arabe, & d'homme qui n'avoit jamais connu la lâ-

cheté, les accueillit; mais ces misérables fondant sur lui pendant la nuit le massacrerent, & vinrent demander leur récompense, sans cependant avoir pu s'emparer de sa tête. Le Capitan se voyant délivré d'Ali, fit égorger ses freres, Seid, Ahmad & leurs enfans. Le seul Otmân fut conservé en faveur de son rare talent pour la poësie, & on l'emmena à Constantinople. Le Barbaresque Degnizlé, que l'on renvoya de cette capitale à Gaze, avec le titre de Gouverneur, périt en route avec soupçon de poison. L'Emir Yousef effrayé, fit sa paix avec Djezzâr, & depuis ce moment la Galilée, rentrée aux mains des Turks, n'a conservé de la puissance de Dâher qu'un inutile souvenir.

CHAPITRE XXVI.

Distribution de la Syrie par Pachalics, selon l'administration Turke.

Après que le Sultan Selim I se fut emparé de la Syrie sur les Mamlouks, il y établit, comme dans le reste de l'Empire, des *Vice-rois* ou *Pachas* (1), revêtus d'un pouvoir illimité & absolu. Pour s'assurer de leur soumission & faciliter leur régie, il divisa le pays en cinq gouvernemens ou *pachalics*, dont la distribution subsiste encore. Ces pachalics sont celui d'*Alep*, celui de *Tripoli*, celui de *Saide*, récemment transféré à *Acre*, celui de *Damas*, & enfin celui de la Palestine, dont le siége a été, tantôt à Gaze, & tantôt à Jérusalem. Depuis Sélim, les débordemens de ces pachalics ont souvent varié, mais la consistance

(1) Le terme turk *Pacha*, est formé des deux mots persans *Pa châh*, qui signifie littéralement *Vice-roi*.

générale

générale s'eſt maintenue à-peu-près la même. Il convient de prendre des notions un peu détaillées des objets les plus intéreſſans de leur état actuel, tels que les revenus, les productions, les forces & les lieux remarquables.

CHAPITRE XXVII.

Du Pachalic d'Alep.

LE pachalic d'*Alep* comprend le terrain qui s'étend de l'Euphrate à la Méditerranée, entre deux lignes tirées, l'une de *Skandaroun* à *Bir*, par les montagnes; l'autre, de *Bèles* à la mer, par *Marra* & le pont de *Chogr*. Cet eſpace eſt en grande partie formé de deux plaines; l'une, celle d'Antioche à l'oueſt, & l'autre, celle d'Alep à l'eſt: le nord & le rivage de la mer ſont occupés par d'aſſez hautes montagnes, que les anciens ont déſignées ſous les noms d'*Amanus* & de *Rhoſus*. En général, le ſol de ce gouvernement eſt gras & argileux. Les herbes hautes & vigoureuſes qui croiſſent par-tout après les pluies d'hiver, en atteſtent la fécondité; mais elle y eſt preſque ſans fruit. La majeure partie des terres eſt en friche; à peine trouve-t-on des cultures aux environs des villes & des villages. Les produits principaux ſont le froment, l'orge & le coton, qui appartiennent ſpécialement au pays plat. Dans les montagnes l'on préfere la vigne, les mûriers, les olives & les figues. Les côteaux maritimes ſont conſacrés aux tabacs à pipe, & le territoire d'Alep aux piſtaches. Il ne faut pas compter les pâturages, qui ſont abandonnés aux hordes errantes des Turkmans & des Kourdes.

Dans la plupart des pachalics, le Pacha eſt, ſelon

la valeur de ſon titre, *Vice-roi* & Fermier-général du pays. Dans celui d'Alep, ce ſecond emploi lui manque. La *Porte* l'a confié à un *Mehaſſel* ou *Collecteur*, avec qui elle compte immédiatement. Elle ne lui donne de bail que pour l'année ſeulement. Le prix actuel de la ferme eſt de 800 bourſes, qui font un million de notre monnoie; mais il faut y joindre un prix de *babouches* (1) ou *pot-de-vin* de 80 à 100 mille francs, dont on achete la faveur du Viſir & des gens en crédit. Moyennant ces deux ſommes, le fermier eſt ſubſtitué à tous les droits du gouvernement, qui ſont, 1°. les douanes ou droits d'entrées & de ſortie ſur les marchandiſes venant de l'Europe, de l'Inde ou de Conſtantinople; & ſur celles que le pays rend en échange. 2°. Les droits de paſſage ſur les troupeaux que les Turkmans & les Kourdes amenent chaque année de l'*Arménie* & du *Diarbekr*, pour vendre en Syrie. 3°. Le cinquieme de la ſaline de *Djeboul*; enfin, le *mirî* ou impôt établi ſur les terres. Ces objets réunis peuvent rendre quinze à ſeize cents mille livres.

Le Pacha privé de cette régie lucrative, reçoit un traitement fixe de 80,000 piaſtres (c'eſt-à-dire, 200 mille livres) ſeulement. L'on a de tout tems reconnu ce fonds inſuffiſant à ſes dépenſes; car outre les troupes qu'il doit entretenir, & les réparations des chemins & des fortereſſes qui ſont à ſa charge, il eſt obligé de faire de grands préſens aux Miniſtres, pour obtenir ou garder ſa place; mais la *Porte* fait entrer en compte les contributions qu'il tirera des Kourdes & des Turkmans, les avanies qu'il fera aux villages & aux particuliers; & les Pachas ne reſtent pas en arriere de ſes intentions. *Abdi*, Pacha, qui commandoit il y a douze ou treize ans, enleva dans quinze mois plus de quatre millions de livres, en rançonnant tous les

(1) Pantoufles turkes.

corps de métiers, juſqu'aux nettoyeurs de pipes. Récemment un autre du même nom vient de ſe faire chaſſer pour les mêmes extorſions. Le Divan récompenſa le premier d'un commandement d'armée contre les Ruſſes; mais ſi celui-ci eſt reſté pauvre, il ſera étranglé comme concuſſionnaire. Telle eſt la marche ordinaire des affaires.

Selon un uſage général, la commiſſion du Pacha n'eſt que pour trois mois, mais ſouvent on le proroge juſqu'à ſix mois, & même un an. Il eſt chargé de maintenir les ſujets dans l'obéiſſance, & de veiller à la ſûreté du pays contre tout ennemi domeſtique ou étranger. Pour cet effet il entretient cinq à ſix cents cavaliers, & à-peu-près autant de gens de pied. En outre, il a droit de diſpoſer des janiſſaires, qui ſont une eſpece de milice nationale claſſée. Comme nous retrouverons le même état militaire dans toute la Syrie, il eſt à propos de dire deux mots de ſa conſtitution.

1°. Les janiſſaires dont je viens de parler, ſont dans chaque pachalic, un certain nombre d'hommes claſſés, qui doivent ſe tenir prêts à marcher toutes les fois qu'on les appelle. Comme il y a des priviléges & des exemptions attachés à ce titre, il y a concurrence à l'obtenir. Jadis cette troupe étoit aſtreinte à une diſcipline & à des exercices réglés; mais depuis ſoixante à quatre-vingts ans, l'état militaire eſt tombé dans une telle décadence, qu'il ne reſte aucune trace de l'ancien ordre. Ces prétendus ſoldats ne ſont plus que des artiſans & des payſans auſſi ignorans que les autres, mais beaucoup moins dociles. Lorſqu'un Pacha commet des abus d'autorité, ils ſont toujours les premiers à lever l'étendard de la ſédition. Récemment ils ont dépoſé & chaſſé d'Alep *Abdi*, Pacha, & il a fallu que la Porte en envoyât un autre. Elle s'en venge en faiſant étrangler les plus mutins des oppoſans; mais

à la premiere occaſion, les Janiſſaires ſe font d'autres chefs, & les affaires ſuivent toujours la même route. Les Pachas ſe voyant contrariés par cette milice nationale, ont eu recours à l'expédient uſité en pareil cas; ils ont pris pour ſoldats des étrangers, qui n'ont dans le pays ni famille, ni amis. Ces ſoldats ſont de deux eſpeces, cavaliers & piétons.

Les cavaliers, les ſeuls que l'on répute gens de guerre, s'appellent à ce titre *Daoulé* ou *Deleti*, & encore *Delibaches* & *Laouend*, dont nous avons fait *Leventi*. Leurs armes ſont le ſabre court, le piſtolet, le fuſil & la lance. Leur coëffure eſt un long cylindre de feutre noir ſans bords, élevé de neuf à dix pouces, très-incommode, en ce qu'il n'ombrage point les yeux, & qu'il tombe aiſément de deſſus ces têtes raſées. Leurs ſelles ſont formées, à la maniere angloiſe, d'un ſeul cuir tendu ſur un châſſis de bois; elles ſont raſes, mais elles n'en ſont pas moins incommodes, en ce qu'elles écartent le cavalier, au point de lui ôter l'uſage des aides; pour le reſte de l'équipage & du vêtement, ces cavaliers reſſemblent aux Mamlouks, à cela près qu'ils ſont moins bien tenus. Avec leurs habits déchirés, leurs armes rouillées & leurs chevaux de toute taille & de toute couleur, on les prendroit plutôt pour des bandits que pour des ſoldats. La plupart ont commencé par le premier métier, & n'ont pas changé en prenant le ſecond. Preſque tous les cavaliers en Syrie ſont des *Turkmans*, des *Kourdes*, ou des *Caramanes*, qui après avoir fait le métier de voleurs dans leur pays, viennent chercher auprès des Pachas un aſile & du ſervice. Dans tout l'empire, ces troupes ſont ainſi formées de brigands qui paſſent d'un lieu à l'autre. Faute de diſcipline, ils gardent par-tout leurs premieres mœurs, & ſont le fléau des campagnes qu'ils dévaſtent, & des payſans qu'ils pillent ſouvent à force ouverte.

Les gens de pied ſont une troupe encore inférieure

en tout genre. Jadis on les tiroit des habitans même du pays par des enrôlemens forçés; mais depuis cinquante à ſoixante ans, les payſans des royaumes de Tunis, d'Alger & de Maroc, ſe ſont aviſés de venir chercher en Egypte & en Syrie une conſidération qui leur eſt refuſée dans leur patrie. Eux ſeuls, ſous le nom de *Magarbé*, c'eſt-à-dire *hommes du couchant*, compoſent l'infanterie des Pachas; enſorte qu'il arrive, par un échange biſarre, que la milice des Barbareſques eſt formée de Turks, & la milice des Turks formée de Barbareſques. L'on ne peut être plus leſte que ces piétons, car tout leur équipage & leur bagage ſe bornent à un fuſil rouillé, un grand couteau, un ſac de cuir, une chemiſe de coton, un caleçon, une toque rouge, & quelquefois des pantoufles. Chaque mois ils reçoivent une paye de 5 piaſtres (12 liv. 10 ſols), ſur laquelle ils ſont obligés de s'entretenir d'armes & de vêtemens. Ils ſont d'ailleurs nourris aux dépens du Pacha; ce qui ne laiſſe pas de former un traitement aſſez avantageux: la paye eſt double pour les cavaliers, à qui l'on fournit en outre le cheval & ſa ration, qui eſt d'une meſure de paille hachée, & de quinze livres d'orge par jour. Ces troupes ſont diviſées à l'ancienne maniere tartare, par *bairâqs* ou *drapeaux*; chaque drapeau eſt compté pour dix hommes, mais rarement s'en trouve-t-il ſix effectifs; la raiſon en eſt que les Agas ou commandans de drapeaux étant chargés du paiement des ſoldats, en entretiennent le moins qu'ils peuvent, afin de profiter des payes vuides. Les Agas ſupérieurs tolerent ces abus, parce qu'ils en partagent les fruits; enfin, les Pachas eux-mêmes entrent en connivence; & pour ſe diſpenſer de payer les ſoldes entieres, ils ferment les yeux ſur les pillages & l'indiſcipline de leurs troupes.

C'eſt par les déſordres d'un tel régime, que la plupart des pachalics de l'Empire ſe trouvent ruinés &

dévaſtés. Celui d'Alep en particulier eſt dans ce cas ; ſur les anciens *deftar* ou *regiſtres* d'impôts, on lui comptoit plus de 3200 villages ; aujourd'hui le collecteur en réaliſe à peine 400. Ceux de nos négocians qui ont vingt ans de réſidence, ont vu la majeure partie des environs d'Alep ſe dépeupler ; le voyageur n'y rencontre de toutes parts que maiſons écroulées, citernes enfoncées, champs abandonnés. Les cultivateurs ont fui dans les villes, où leur population s'abſorbe, mais où du moins l'individu échappe à la main rapace du deſpotiſme qui s'égare ſur la foule.

Les lieux de ce pachalic qui méritent quelqu'attention, ſont 1°. la ville d'*Alep*, que les Arabes appellent *Halap* (1). Cette ville eſt la capitale de la province, & la réſidence ordinaire du Pacha. Elle eſt ſituée dans la vaſte plaine qui s'étend de l'Oronte à l'Euphrate, & qui ſe confond au midi avec le déſert. Le local d'Alep, outre l'avantage d'un ſol gras & fertile, poſſede encore celui d'un ruiſſeau d'eau douce qui ne tarit jamais ; ce ruiſſeau aſſez ſemblable pour la largeur à la riviere des *Gobelins*, vient des montagnes d'*Aéntâb*, & ſe termine à ſix lieues au-deſſous d'Alep, en un marécage peuplé de ſangliers & de pélicans. Près d'Alep, ſes bords, au lieu des roches nues qui empriſonnent ſon cours ſupérieur, ſe couvrent d'une terre excellente, où l'on a pratiqué des jardins, ou plutôt des vergers, qui dans un pays chaud, & ſur-tout en Turquie, peuvent paſſer pour délicieux. La ville elle-même eſt une des plus agréables de la Syrie, & eſt peut-être la plus propre & la mieux bâtie de tout l'Empire. De

(1) C'eſt le nom dont les anciens géographes ont fait *Xalibon* ; l'*x* repréſente ici le *jota* eſpagnol ; & il eſt remarquable que les Grecs modernes rendent encore le *hâ* arabe par ce même ſon de *jota*, ce qui cauſe mille équivoques dans leur diſcours, attendu que les Arabes ont le *jota* dans une autre lettre.

quelque côté que l'on y arrive, la foule de ſes minarets & de ſes dômes blanchâtres flatte l'œil ennuyé de l'aſpect brun & monotone de la plaine. Au centre eſt une montagne factice, environnée d'un foſſé ſec, & couronnée d'une forteresſe en ruines. De-là l'on domine à vue d'oiſeau ſur la ville, & l'on découvre au nord les montagnes neigeuſes de *Bailan*; à l'oueſt, la chaîne qui ſépare l'Oronte de la mer, pendant qu'au ſud & à l'orient, la vue s'égare juſqu'à l'Euphrate. Jadis ce château arrêta pluſieurs mois les Arabes d'Omar, & ne fut pris que par trahiſon, mais aujourd'hui, il ne réſiſteroit pas au moindre coup de main. Sa muraille mince, baſſe & ſans appui, eſt écroulée. Ses petites tours à l'antique ne ſont pas en meilleur état. Il n'a pas quatre canons de ſervice, ſans en excepter une coulevrine de neuf pieds de long, que l'on a priſe ſur les Perſans au ſiége de *Baſra*. 350 janiſſaires qui devroient le garder, ſont à leurs boutiques, & l'Aga trouve à peine de quoi loger ſes gens. Il eſt remarquable que cet Aga eſt nommé par la Porte, qui, toujours ſoupçonneuſe, diviſe le plus qu'elle peut les commandemens. Dans l'enceinte du château, eſt un puits qui, au moyen d'un canal ſouterrain, tire ſon eau d'une ſource diſtante de cinq quarts de lieue. Les environs de la ville ſont ſemés de grandes pierres carrées, ſurmontées d'un turban de pierre, qui ſont la marque d'autant de tombeaux. Le terrain a des élévations qui, dans un ſiége, rendroient les approches très-faciles; telle eſt, entr'autres, la maiſon des Derviches, d'où l'on commande au canal & au ruiſſeau. Alep ne mérite donc, comme ville de guerre, aucune conſidération, quoiqu'elle ſoit la clef de la Syrie du côté du nord; mais comme ville de commerce, elle a un aſpect impoſant; elle eſt l'entrepôt de toute l'*Arménie* & du *Diarbekr*; elle envoie des caravannes à *Bagdad* & en Perſe; elle communique au *golfe perſi-*

que & à l'*Inde*, par *Baſra*; à l'Egypte & à la Mekke, par Damas; & à l'Europe, par *Skandaroun* (Alexandrette) & *Lataqié*. Le commerce s'y fait preſque tout par-échange. Les objets principaux ſont les cotons en laine ou filés du pays, les toiles groſſieres qu'en fabriquent les villages; les étoffes de ſoie ouvrées dans la ville, les cuivres, les bourres, les poils de chêvre qui viennent de la Natolie; les noix-galles du Kourdeſtan, les marchandiſes de l'Inde, telles que les *châles* (1) & les mouſſelines; enfin, les piſtaches du territoire. Les marchandiſes que fournit l'Europe, ſont les draps de Languedoc, les cochenilles, l'indigo, le ſucre & quelques épiceries. Le café d'Amérique, quoique prohibé, s'y gliſſe, & ſert à mélanger celui de Moka. Les François ont à Alep un Conſul & ſept comptoirs; les Anglois & les Vénitiens en ont deux, les Livournois & les Hollandois, un; l'Empereur y a établi un conſulat en 1784, & il y a nommé un riche négociant juif, qui a raſé ſa barbe pour prendre l'uniforme & l'épée. La Ruſſie vient auſſi récemment d'y en établir un: Alep ne le cede pour l'étendue qu'à Conſtantinople & au Kaire, & peut-être encore à Smirne. On veut y compter 200 mille ames, & ſur cet article de la population on ne ſera jamais d'accord. Cependant ſi l'on obſerve que cette ville n'eſt pas plus grande que *Nantes* ou *Marſeille*, & que les maiſons n'y ont qu'un étage, l'on trouvera peut-être ſuffiſant d'y compter 100 mille têtes. Les habitans muſulmans ou chrétiens paſſent avec raiſon pour les plus civiliſés de toute la Tur-

(1) Les châles ſont des mouchoirs de laine, larges d'une aune, & longs de près de deux. La laine en eſt ſi fine & ſi ſoyeuſe, que tout le mouchoir pourroit contenir dans les deux mains jointes: on prétend que l'on n'y emploie que celle des agneaux arrachés avant terme du ventre de la mere. Les plus beaux châles viennent du Kachemire. Il y en a depuis cinquante écus, juſqu'à douze cents livres.

quie. Les négocians Européens ne jouiſſent dans aucun autre lieu d'autant de liberté & de conſidération de la part du peuple.

L'air d'Alep eſt très-ſec & très-vif, mais en même tems très-ſalubre pour quiconque n'a pas la poitrine affectée; cependant la ville & ſon territoire ſont ſujets à une *endémie* ſinguliere, que l'on appelle dartre ou bouton d'Alep; c'eſt en effet un bouton qui, d'abord inflammatoire, devient enſuite un ulcere de la largeur de l'ongle. La durée fixe de cet ulcere eſt d'un an; il ſe place ordinairement au viſage, & laiſſe une cicatrice qui défigure la plupart des habitans d'Alep. On prétend même que tout étranger qui fait une réſidence de trois mois, en eſt attaqué; l'expérience a enſeigné que le meilleur remede eſt de n'en point faire. On ne connoît aucune cauſe à ce mal, mais je ſoupçonne qu'il vient de la qualité des eaux, en ce qu'on le retrouve dans les villages voiſins, dans quelques lieux du Diarbekr, & même en certains cantons près de Damas, où le ſol & les eaux ont les mêmes apparences.

Tout le monde a entendu parler des pigeons d'Alep, qui ſervent de couriers pour *Alexandrette & Bagdad*. Ce fait qui n'eſt point une fable, a ceſſé d'avoir lieu depuis trente à quarante ans, parce que les voleurs Kourdes ſe ſont aviſés de tuer les pigeons. Pour faire uſage de cette eſpece de poſte, l'on prenoit des couples qui euſſent des petits, & on les portoit à cheval, au lieu d'où l'on vouloit qu'ils revinſſent, avec l'attention de leur laiſſer la vue libre. Lorſque les nouvelles arrivoient, le correſpondant attachoit un billet à la patte des pigeons, & il les lâchoit. L'oiſeau, impatient de revoir ſes petits, partoit comme un éclair, & arrivoit en dix heures d'Alexandrette, & en deux jours de Bagdad. Le retour lui étoit d'autant plus facile, que ſa vue pouvoit découvrir Alep à une diſtance

infinie. Du reſte, cette eſpece de pigeons n'a rien de particulier dans la forme, ſi ce n'eſt les narines qui, au lieu d'être liſſes & unies, ſont renflées & raboteuſes.

Cette facilité d'être vue dè loin, attire à Alep des oiſeaux de mer qui y donnent un ſpectacle aſſez ſingulier : ſi l'on monte après dîner ſur les terraſſes des maiſons, & que l'on y faſſe le geſte de jetter du pain en l'air, bientôt l'on ſe trouve aſſailli d'oiſeaux, quoique d'abord l'on n'en pût voir aucun, mais ils planoient dans le ciel, d'où ils deſcendent tout-à-coup pour ſaiſir à la volée les morceaux de pain que l'on s'amuſe à leur lancer.

Après Alep, il faut diſtinguer Antioche, appellée par les Arabes *Antakié*. Cette ville jadis célébre par le luxe de ſes habitans, n'eſt plus qu'un bourg ruiné, dont les maiſons de boue & de chaume, les rues étroites & fangeuſes, offrent le ſpectacle de la miſere & du déſordre. Ces maiſons ſont placées ſur la rive méridionale de l'Oronte, au bout d'un vieux pont qui ſe ruine; elles ſont couvertes au ſud par une montagne ſur laquelle grimpe une muraille qui fut l'enceinte des croiſés. L'eſpace entre la ville actuelle & cette montagne, peut avoir deux cents toiſes; il eſt occupé par des jardins & des décombres qui n'ont rien d'intéreſſant.

Malgré la rudeſſe de ſes habitans, Antioche étoit plus propre qu'Alep à ſervir d'entrepôt aux Européens. En dégorgeant l'embouchure de l'Oronte, qui ſe trouve ſix lieues plus bas, l'on eût pu remonter cette riviere avec des bateaux à la traîne, mais non avec des voiles, comme l'a prétendu Pocoke; ſon cours eſt trop rapide. Les naturels qui ne connoiſſent point le nom d'Oronte, l'appellent, à raiſon de ſa rapidité, *El âdſi* (1), c'eſt-à-dire *le rebelle*. Sa largeur à Antioche,

(1) C'eſt le terme que les géographes Grecs ont rendu par *Axios*.

eſt d'environ quarante pas; ſept lieues plus haut, il paſſe par un lac très-riche en poiſſons, & ſur-tout en anguilles. Chaque année l'on en ſale une grande quantité, qui cependant ne ſuffit point aux carêmes multipliés des Grecs. Du reſte, il n'eſt plus queſtion à Antioche, ni du *bois* de *Daphné*, ni des ſcenes voluptueuſes dont il étoit le théâtre.

La plaine d'Antioche, quoique formée d'un ſol excellent, eſt inerte & abandonnée aux Turkmans; mais les montagnes qui bordent l'Oronte, ſur-tout en face de *Seilkin*, ſont couvertes de plantations de figuiers, d'oliviers, de vignes & de mûriers, qui, par un cas rare en Turquie, ſont alignées en *quinconces*, & forment un tableau digne de nos plus belles provinces.

Le Roi Macédonien *Seleucus Nicator*, qui fonda Antioche, avoit auſſi bâti à l'embouchure de l'Oronte, ſur la rive du nord, une ville très forte qui portoit ſon nom. Aujourd'hui il n'y reſte pas une habitation; ſeulement on y voit des décombres & des travaux dans le rocher adjacent, qui prouvent que ce lieu fut jadis très-ſ igné. L'on apperçoit auſſi dans la mer les traces de deux jetées, qui de ſinent un ancien port déſormais comblé. Les gens du pays y viennent faire la pêche, & appellent ce lieu *Souaîdié*. De-là, en remontant au nord, le rivage de la mer eſt ſerré par une chaîne de hautes montagnes que les anciens géographes déſignent ſous le nom de *Rhoſus*: ce nom qui a dû être emprunté du ſyriaque, ſubſiſte encore dans celui de *Râs-el-Kanzir*, ou *cap du Sanglier*, qui forme l'angle de ce rivage.

Le Golfe, qui s'enfonce dans le nord-eſt, n'eſt remarquable que par la ville d'Alexandrette ou Skandaroun, dont il porte le nom. Cette ville, ſituée au bord de la mer, n'eſt, à proprement parler, qu'un hameau ſans murailles, peuplé de plus de tombeaux que de maiſons, & qui ne doit ſa foible exiſtence qu'à la rade

qu'il commande. Cette rade eſt la ſeule de toute la Syrie dont le fond tienne ſolidement l'ancre des vaiſſeaux, ſans couper les cables: d'ailleurs, elle a une foule d'inconvéniens ſi graves, qu'il faut être bien maîtriſé par la néceſſité, pour ne pas en abandonner l'uſage.

1°. Elle eſt infeſtée pendant l'hiver d'un vent local, appellé par nos marins *le raguier*, qui, tombant comme un torrent des ſommets neigeux des montagnes, chaſſe les vaiſſeaux ſur leur ancre pendant des lieues entieres.

2°. Lorſque les neiges ont commencé de couvrir la chaîne qui enceint le golfe, il en émane des vents opiniâtres; qui en repouſſent pendant des trois & quatre mois, ſans pouvoir y pénétrer.

3°. La route d'Alexandrette à Alep par la plaine, eſt infeſtée de voleurs Kourdes, qui ſont cantonnés dans les rochers (1) voiſins, & qui dépouillent à main armée les plus fortes caravanes.

4°. Enfin, une raiſon ſupérieure à toutes les autres, eſt l'inſalubrité de l'air d'Alexandrette, portée à un point extraordinaire. On peut aſſurer qu'elle moiſſonne chaque année le tiers des équipages qui y *eſtivent*: l'on y a vu quelquefois des vaiſſeaux complétement démontés en deux mois de ſéjour. La ſaiſon de l'épidémie eſt ſur-tout depuis mai juſqu'à la fin de ſeptembre; ſa nature eſt une fievre intermittente du plus fâcheux caractere; elle eſt accompagnée d'obſtructions au foie, qui ſe terminent par l'hydropiſie. Les villes de *Tripoli*, d'*Acre*, & de *Larneca* en Chypre, y ſont auſſi ſujettes, quoiqu'à un moindre degré. Dans tous ces endroits, les mêmes circonſtances locales décelent

(1) Le local qu'ils occupent répond exactement au château de *Gyndarus*, qui, dès le tems de Strabon, étoit un repaire de voleurs.

un même principe de cette contagion ; par-tout ce ſont des marais voiſins, des eaux croupiſſantes, & par conſéquent des vapeurs & des exhalaiſons méphitiques auxquelles on doit en rapporter la cauſe. Pour en compléter l'indication, l'épidémie n'a point lieu dans les années où il n'a pas plu. Malheureuſement Alexandrette eſt condamnée par ſon local, à n'en être jamais bien exempte. En effet, la plaine où eſt ſituée cette ville eſt d'un niveau ſi bas & ſi égal (1), que les ruiſſeaux n'y ont point de cours, & ne peuvent arriver juſqu'à la mer. Lorſque les pluies d'hiver les gonflent, la mer, groſſie de ſon côté par les tempêtes, les empêche de ſe dégorger ; de-là leurs eaux, forcées de ſe répandre ſur la plaine, y forment des lacs. L'été vient, l'eau ſe corrompt par la chaleur, & il s'en éleve des vapeurs corrompues comme leur ſource. Elles ne peuvent ſe diſſiper, parce que les montagnes qui ceignent le golfe comme un rempart, s'y oppoſent, & que l'embouchure eſt ouverte à l'oueſt, la plus malſaine des expoſitions, quand elle répond à la mer. Les travaux à faire ſeroient immenſes, inſuffiſans, & ils ſont impoſſibles avec un gouvernement comme la Porte. Il y a quelques années que les négocians d'Alep, dégoûtés par tant d'inconvéniens, voulurent abandonner Alexandrette, & porter leur entrepôt à *Lataqié* ; ils propoſerent au Pacha de Tripoli de rétablir le port à leurs frais, s'il vouloit leur accorder une franchiſe de tous droits pendant dix ans. Pour l'y engager, leur envoyé fit beaucoup valoir l'avantage qui en réſulteroit pour tout le pays par la ſuite du tems. *Hé, que m'importe la ſuite du tems*, répondit le Pacha ? *J'étois*

(1) Cette plaine, qui regne au pied des montagnes ſur une largeur d'une lieue, a été formée des terres que les torrens & les pluies ont arrachées par le laps des tems à ces mêmes montagnes.

hier à Marach, je ſerai peut-être demain à Djeddâ: pourquoi me priverai-je du préſent qui eſt certain, pour un avenir ſans eſpérance? Il a donc fallu que les facteurs Francs reſtaſſent à Skandaroun. Ils ſont au nombre de trois; ſavoir, deux pour les François, & un pour les Anglois & les Vénitiens. La ſeule curioſité dont ils puiſſent régaler les étrangers, conſiſte en ſix ou ſept mauſolées de marbre venus d'Angleterre, où on lit; *Ici repoſe un tel, enlevé à la fleur de ſon âge, par les effets funeſtes d'un air contagieux.* Ce ſpectacle eſt d'autant plus affligeant, que l'air languiſſant, le teint jaune, les yeux cernés & le ventre hydropique de ceux qui le montrent, font craindre pour eux le même ſort. Il eſt vrai qu'ils ont la reſſource du village de *Bailan*, dont l'air pur & les eaux vives rétabliſſent les malades. Ce village, ſitué dans les montagnes à trois lieues d'Alexandrette, ſur la route d'Alep, a l'aſpect le plus pittoreſque. Il eſt aſſis parmi des précipices, dans une vallée étroite & profonde, d'où l'on voit le golfe comme par un tuyau. Les maiſons appuyées ſur les pentes rapides des deux montagnes, ſont diſpoſées de maniere que la terraſſe des unes ſert de rue & de cour aux autres. En hiver, il ſe forme de tous côtés des caſcades, dont le bruit étourdit, & dont la violence arrache quelquefois des rochers & précipite des maiſons. Cette ſaiſon y eſt très froide, mais l'été y eſt charmant. Les habitans qui ne parlent que le turk, vivent du produit de leurs chevres, de leurs buffles, & de quelques jardins qu'ils cultivent. L'Aga, depuis quelques années, s'eſt emparé de la douane d'Alexandrette, & vit preſqu'indépendant du Pacha d'Alep: l'Empire eſt plein de ſemblables rebelles, qui ſouvent meurent tranquilles poſſeſſeurs de leurs uſurpations.

Sur la route d'Alexandrette à Alep, à la derniere couchée avant cette ville, eſt le village de *Martaouân*, célebre chez les Turks & les Francs, par l'uſage où

ſont les habitans de prêter leurs femmes & leurs filles pour quelques pieces d'argent. Cette proſtitution abhorrée chez tous les peuples Arabes, me paroît venir primitivement de quelques pratiques religieuſes, ſoit qu'elle remonte à l'ancien culte de Vénus, ſoit qu'elle dérive de la communauté des femmes admiſes par les *Anſârié*, dont les gens de *Martaouân* ſont partie. Nos Francs prétendent que leurs femmes ſont jolies. Mais il eſt probable que l'abſtinence de la mer & la vanité d'une bonne fortune font tout leur mérite, car leur extérieur n'annonce que la dégoûtante malpropreté de la miſere.

Dans les montagnes qui terminent le pachalic d'Alep au nord, on fait mention de *Klés* & d'*Aèntab* comme de deux villages conſidérables. Ils ſont habités par des chrétiens Arméniens, des Kourdes & des Muſulmans, qui, malgré la différence des cultes, vivent en bonne intelligence; ils en retirent l'avantage de réſiſter aux Pachas qu'ils ont ſouvent bravés, & de vivre aſſez tranquillement du produit de leurs troupeau, de leurs abeilles, & de quelques cultures de grains & de tabacs.

A deux journées au nord-eſt d'Alep, eſt le bourg de *Mambedj*, jadis célebre ſous le nom de *Bambyce* & d'*Hiérapolis* (1). Il n'y reſte pas de trace du temple de cette grande *Déeſſe*, dont *Lucien* nous fait connoître le culte. Le ſeul monument remarquable, eſt un canal ſouterrain qui amène l'eau des montagnes du nord dans un eſpace de quatre lieues. Toute cette contrée étoit jadis remplie de pareils aqueducs; les Aſſyriens, les Mèdes & les Perſes s'étoient fait un devoir religieux de conduire des eaux dans le déſert, pour y multiplier, ſelon les préceptes de Zoroaſtre, *les principes de la vie & de l'abondance* : auſſi rencontre-t-on à cha-

(1) Le nom d'Hiérapolis ſubſiſte auſſi dans un autre village appellé *Yérabolos*, ſur l'Euphrate.

que pas de grandes traces d'une ancienne population. Sur toute la route d'Alep à Hama, ce ne ſont que ruines d'anciens villages, que cîternes enfoncées, & débris de fortereſſes & même de temples. J'ai ſur-tout remarqué une foule de monticules ovales & ronds, que leur terre rapportée & leur ſaillie bruſque ſur cette plaine raſe, prouvent avoir été faits de main d'homme. L'on pourra prendre une idée du travail qu'ils ont dû coûter, par la meſure de celui de *Kan-Chaikoun*, auquel j'ai trouvé 720 pas, c'eſt-à-dire, 1400 pieds de tour, ſur près de 100 pieds d'élévation. Ces monticules, parſemés preſque de lieue en lieue, portent tous des ruines qui furent des citadelles, & ſans doute auſſi des lieux d'adoration, ſelon l'ancienne pratique ſi connue d'adorer *ſur les lieux hauts*. Auſſi la tradition des habitans attribue-t-elle tous ces ouvrages aux *infideles*. Maintenant, au lieu des cultures que ſuppoſe un pareil état, l'on ne rencontre que des terres en friche & abandonnées : le ſol néanmoins eſt de bonne qualité, & le peu de grains, de coton & de ſézame que l'on y ſeme, réuſſit à ſouhait. Mais toute cette frontiere du déſert eſt privée de ſources & d'eaux courantes. Les puits n'en ont que de ſaumâtre ; & les pluies d'hiver, ſur leſquelles ſe fonde toute l'eſpérance, manquent quelquefois. Par cette raiſon, rien de ſi triſte que ces campagnes brûlées & poudreuſes, ſans arbres & ſans verdure ; rien de ſi miſérable que l'aſpect des huttes de terre & de paille qui compoſent les villages ; rien de ſi pauvre que leurs payſans expoſés au double inconvénient des vexations des Turks & des pillages des Bedouins. Les tribus qui campent dans ces cantons ſe nomment les *Maoualis* ; ce ſont les plus puiſſans & les plus riches des Arabes, parce qu'ils font quelques cultures, & qu'ils participent aux tranſports des caravanes qui vont d'Alep, ſoit à Baſra, ſoit à Damas, ſoit à Tripoli par Hama.

CHAPITRE

CHAPITRE XXVIII.

Du Pachalic de Tripoli.

LE pachalic de *Tripoli* comprend le pays qui s'étend le long de la méditerranée, depuis *Lataqîé* jusqu'à *Narh-el-Kelb*, en lui donnant pour limites à l'oueſt, le cours de ce torrent & la chaîne des montagnes qui dominent l'Oronte.

La majeure partie de ce gouvernement eſt montueuſe ; la côte ſeule de la mer, entre Tripoli & Lataqîé, eſt un terrain de plaine. Les ruiſſeaux nombreux qui y coulent lui donnent de grand moyens de fertilité ; mais malgré cet avantage, cette plaine eſt bien moins cultivée que les montagnes, ſans en excepter le Liban, tout hériſſé qu'il eſt de rocs & de ſapins. Les productions principales ſont le bled, l'orge & le coton : le territoire de Lataqîé eſt employé de préférence à la culture du tabac à fumer & des oliviers, pendant que le pays du Liban & le Keſraouân le ſont à celle des mûriers blancs & des vignes.

La population eſt variée pour les races & pour les religions. Depuis le Liban juſqu'au-deſſus de Lataqîé, les montagnes ſont habitées par les Anſârié, dont j'ai parlé ; le Liban & le Keſraouân ſont peuplés excluſivement de Maronites ; enfin, la côte & les villes ont pour habitans des Grecs ſchiſmatiques & latins, des Turks & des deſcendans des Arabes.

Le Pacha de Tripoli jouit de tous les droits de ſa place. Le militaire & les finances ſont en ſes mains ; il tient ſon gouvernement à titre de ferme, dont la Porte lui paſſe un bail pour l'année ſeulement. Le prix eſt de 750 bourſes, c'eſt-à dire 937,500 livres ; mais il eſt

en outre obligé de fournir le ravitaillement de la caravane de la Mekke, qui conſiſte en bled, en orge, en riz & autres proviſions, dont les frais ſont évalués 750 autres bourſes. Lui-même en perſonne doit conduire ce convoi dans le déſert, à la rencontre des pélerins. Il ſe rembourſe de ſes dépenſes ſur le miri, ſur les douanes, ſur les ſous-fermes des Anſârié & du Keſraouân; enfin, il y joint les extorſions caſuelles ou avanies; & ce dernier article fût-il ſon ſeul bénéfice, il ſeroit encore conſidérable. Il entretient environ cinq cents hommes à cheval auſſi mal conditionnés que ceux d'Alep, & quelques fuſiliers Barbareſques.

Le Pacha de Tripoli a de tout tems deſiré de régir par lui-même le pays des Anſârié & des Maronites, mais ces peuples s'étant toujours oppoſés par la force à l'entrée des Turks dans leurs montagnes, il a été contraint de remettre la perception du tribut à des ſous-fermiers qui fuſſent agréables aux habitans. Leur bail n'eſt, comme le ſien, que pour une année; il l'établit par enchere, & de-là une concurrence des gens riches, qui lui donnent ſans ceſſe le moyen d'exciter ou d'entretenir des troubles chez la nation tributaire : c'eſt le même genre d'adminiſtration que l'hiſtoire offre chez les anciens Perſes & Aſſyriens, & il paroît avoir ſubſiſté de tous tems dans l'Orient.

La ferme des Anſârié eſt aujourd'hui diviſée entre trois chefs ou *Moqaddamin*; celle des Maronites eſt réunie dans les mains de l'Emir Youſef, qui en rend trente bourſes, c'eſt-à-dire trente-ſept mille cinq cents livres. Les lieux remarquables de ce pachalic, ſont : 1°. Tripoli (1), (en arabe *Tarâbolos*) réſidence du Pacha, & ſituée ſur la riviere *Qadicha*, à un petit quart

(1) Nom grec qui ſignifie *trois villes*, parce que ce lieu fut la réunion de trois colonies fournies par Sidon, Tyr & Arad, qui formerent chacune un établiſſement ſi près l'un de l'autre, qu'ils n'en compoſerent bientôt qu'un.

de lieue de ſon embouchure. La ville eſt aſſiſe préciſément au pied du Liban, qui la domine & l'enceint de ſes branches à l'eſt, au ſud, & même un peu au nord du côté de l'oueſt. Elle eſt ſéparée de la mer par une petite plaine triangulaire d'une demi-lieue, à la pointe de laquelle eſt le village où abordent les vaiſſeaux. Les Francs appellent ce village *la Marine* (1), du nom général & commun à ces lieux dans le Levant. Il n'y a point de port, mais ſeulement une rade qui s'étend entre le rivage & les écueils appellés *iſles des lapins & des pigeons*. Le fond en eſt de roche; les vaiſſeaux craignent d'y ſéjourner, parce que les cables des ancres s'y coupent promptement, & que l'on y eſt d'ailleurs expoſé au nord-oueſt, qui eſt habituel & violent ſur toute cette côte. Du tems des Francs, cette rade étoit défendue par des tours dont on compte encore ſept ſubſiſtances, depuis l'embouchure de la riviere juſqu'à la *Marine*. La conſtruction en eſt ſolide, mais elles ne ſervent plus qu'à nicher des oiſeaux de proie.

Tous les environs de Tripoli ſont en vergers, où le nopal abonde ſans art, & où l'on cultive le mûrier blanc pour la ſoie, & le grenadier, l'oranger & le limonier pour leurs fruits, qui ſont de la plus grande beauté. Mais l'habitation de ces lieux, quoique flatteuſe à l'œil, eſt mal-ſaine. Chaque année, depuis juillet juſqu'en ſeptembre, il regne des fievres épidémiques comme à Skandaroun & en Chypre; elles ſont dues aux inondations que l'on pratique dans les jardins pour arroſer les mûriers, & leur rendre la vigueur néceſſaire à la ſeconde feuillaiſon. D'ailleurs, la ville n'étant ouverte qu'au couchant, l'air n'y circule pas, & l'on y éprouve un état habituel d'accablement,

(1) Ces abords maritimes ſont ce que les anciens appelloient *maïoumas*.

qui fait que la ſanté n'y eſt qu'une convaleſcence (1). L'air, quoique plus humide à *la Marine*, y eſt plus ſalubre, ſans doute parce qu'il y eſt libre & renouvellé par des courans; il l'eſt encore davantage dans les isles, & ſi le lieu étoit aux mains d'un gouvernement vigilant, c'eſt-là qu'il faudroit appeller toute la population. Il n'en coûteroit pour l'y fixer, que d'établir juſqu'au village des conduites d'eau qui paroiſſent avoir ſubſiſté jadis. Il eſt d'ailleurs bon de remarquer que le rivage méridional de la petite plaine eſt plein de veſtiges d'habitations & de colonnes briſées & enfoncées dans la terre ou enſablées dans la mer. Les Francs en employerent beaucoup dans la conſtruction de leurs murs, où on les voit encore poſées ſur le travers.

Le commerce de Tripoli conſiſte preſque tout en ſoies aſſez rudes, dont on ſe ſert pour les galons. On obſerve que de jour en jour elles perdent de leur qualité. La raiſon qu'en donnent des perſonnes ſenſées, eſt que les mûriers ſont dépéris au point qu'il n'y a plus que des ſouches creuſes. Un étranger réplique ſur le champ : que n'en plante-t-on de nouveaux? Mais on lui répond : *C'eſt là un propos d'Europe. Ici on ne plante jamais, parce que ſi quelqu'un bâtit ou plante, le Pacha dit : Cet homme a de l'argent. Il le fait venir; il lui en demande; s'il nie, il a la baſtonnade; & s'il accorde, on la lui donne encore pour en obtenir davantage.* Ce

(1) Depuis mon retour en France, l'on m'a mandé qu'il a régné pendant le printems de 1785, une épidémie qui a déſolé Tripoli & le Keſraouân; ſon caractere étoit une fievre violente accompagnée de taches bleuâtres, ce qui l'a fait ſoupçonner d'être un peu mêlée de peſte. Par une remarque ſinguliere, l'on a obſervé qu'elle n'attaquoit que peu les Muſulmans, mais qu'elle s'adreſſoit ſur-tout aux Chrétiens; d'où l'on doit conclure qu'elle a été un effet des mauvais alimens & du mauvais régime dont ils uſent pendant leur carême.

n'eſt pas que les Tripolitains ſoient endurans ; on les regarde au contraire comme une nation mutine. Leur titre de janiſſaires, & le turban vert qu'ils portent en ſe qualifiant de *Chérifs*, leur en inſpirent l'eſprit. Il y a dix à douze ans que les vexations d'un Pacha les pouſſerent à bout ; ils le chaſſerent, & ſe maintinrent huit mois indépendans ; mais la Porte envoya un homme nourri à ſon école, qui, par des promeſſes, des ſermens, des pardons, &c. les adoucit, les diſperſa, & finit par en égorger huit cents en un jour. On voit encore leurs têtes dans un caveau près du *Qaaïcha* : Voilà comme les Turks gouvernent ! Le commerce de Tripoli eſt aux mains des François ſeuls ; ils y ont un conſul & trois comptoirs. Ils exportent les ſoies & quelques éponges que l'on pêche dans la rade ; ils les payent avec des draps, de la cochenille, du ſucre & du café d'Amérique ; mais en retours comme en entrées, cette échelle eſt inférieure à ſa vaſſale, *Lataqîé*.

La ville moderne de Lataqîé, fondée jadis par *Seleucus Nicator*, ſous le nom de *Laodikea*, eſt ſituée à la baſe & ſur la rive méridionale d'une langue de terre qui ſaille en mer d'une demi-lieue. Son port, comme tous les autres de cette côte, eſt une eſpece de parc enceint d'un mole dont l'entrée eſt fort étroite. Il pourroit contenir vingt-cinq ou trente vaiſſeaux ; mais les Turks l'ont laiſſé combler au point que quatre y ſont mal à l'aiſe ; il n'y peut même flotter que des bâtimens au-deſſous de quatre cents tonneaux, & rarement ſe paſſe-t-il une année ſans qu'il en échoue quelqu'un à l'entrée. Malgré cet inconvénient, *Lataqîé* fait un très gros commerce ; il conſiſte ſur-tout en tabacs à fumer, dont elle envoie chaque année plus de vingt chargemens à Damiette. Elle en reçoit du riz, qu'elle diſtribue dans la haute-Syrie pour du coton & des huiles. Du tems de Strabon, au lieu de tabac, elle exportoit en abondance des vins vantés que produi-

ſoient ſes côteaux. C'étoit encore l'Egypte qui les conſommoit par la voie d'Alexandrie. Leſquels des anciens ou des modernes ont gagné à ce changement de jouiſſance? Il ne faut pas parler de Lataqîé ni de Tripoli comme villes de guerre; l'une & l'autre ſont ſans canons, ſans murailles, ſans ſoldats; un corſaire en feroit la conquête. On eſtime que la population de chacune d'elle peut aller de quatre à cinq mille ames.

Sur la côte entre ces deux villes, on trouve divers villages habités, qui jadis étoient des villes fortes: tels ſont *Djebilé*, le lieu eſcarpé de Merkab, Tartouſa, &c. Mais l'on trouve encore plus d'emplacemens qui n'ont que des veſtiges à demi effacés d'une habitation ancienne; parmi ceux-là, l'on doit diſtinguer le rocher, ou ſi l'on veut, l'isle de *Rouad*, jadis ville & république puiſſante, ſous le nom d'*Aradus*. Il ne reſte pas un mur de cette foule de maiſons, qui, ſelon le récit de Strabon, étoient bâties à plus d'étages qu'à Rome même. La liberté dont ſes habitans jouiſſoient, y avoit entaſſé une population immenſe, qui ſubſiſtoit par le commerce naval, par les manufactures & les arts. Aujourd'hui l'isle eſt raſe & déſerte, & la tradition n'a pas même conſervé aux environs le ſouvenir d'une ſource d'eau douce, que les *Aradiens* avoient découverte au fond de la mer, & qu'ils exploitoient en tems de guerre, au moyen d'une cloche de plomb, & d'un tuyau de cuir adapté à ſon fond. Au ſud de Tripoli, eſt le pays de Keſraouân, lequel s'étend de *Nahr-el-kelb* par le Liban, juſqu'à Tripoli même. *Djebail*, jadis *Boublos*, eſt la ville la plus conſidérable de ce canton; cependant elle n'a pas plus de ſix mille habitans: ſon ancien port, conſtruit comme celui de Lataqîé, eſt encore plus maltraité; à peine en reſte-t-il des traces. La riviere d'*Ybrahim*, jadis *Adonis*, qui eſt à deux lieues au midi, a le ſeul pont que l'on trouve depuis Antioche, celui de Tripoli excepté. Il eſt

d'une ſeule arche de cinquante pas de large, de plus de trente pieds d'élévation au-deſſus du rivage, & d'une ſtructure très-légere : il paroît être un ouvrage des Arabes.

Dans l'intérieur des montagnes, les lieux les plus fréquentés des Européens, ſont les villages d'*Eden* & de *Becharrai*, où les miſſionnaires ont une maiſon. Pendant l'hiver, pluſieurs des habitans deſcendent ſur la côte, & laiſſent leurs maiſons ſous les neiges, avec quelques perſonnes pour les garder. De Becharrai, l'on ſe rend aux *Cedres*, qui en ſont à ſept heures de marche, quoiqu'il n'y ait que trois lieues de diſtance. Ces cedres ſi réputés, reſſemblent à bien d'autres merveilles ; ils ſoutiennent mal de près leur réputation : quatre ou cinq gros arbres, les ſeuls qui reſtent, & qui n'ont rien de particulier, ne valent pas la peine que l'on prend à franchir les précipices qui y menent.

Sur la frontiere du Keſraouân, à une lieue au nord de *Nahr-el-kelb*, eſt le petit village d'*Autoura*, où les ci devant jéſuites avoient établi une maiſon qui n'a point la ſplendeur de celles d'Europe, mais dans ſa ſimplicité, cette maiſon eſt propre, & ſa ſituation à mi-côte, les eaux qui arroſent ſes vignes & ſes mûriers, ſa vue ſur le vallon qu'elle domine, & l'échappée qu'elle a ſur la mer, en font un hermitage agréable. Les jéſuites y avoient voulu annexer un couvent de filles, ſitué à un quart de lieue en face ; mais les Grecs les en ayant dépoſſédés, ils en bâtirent un à leur porte, ſous le nom de la *Viſitation*. Ils avoient auſſi bâti à deux cents pas au-deſſus de leur maiſon, un ſéminaire qu'ils vouloient peupler d'étudians Maronites & Grecs-Latins, mais il eſt reſté déſert. Les Lazariſtes qui les ont remplacés, entretiennent à Autoura un ſupérieur curé & un frere lai, qui deſſervent la miſſion avec autant de charité que d'honnêteté & de décence.

CHAPITRE XXIX.

Du Pachalic de Saide, dit auſſi d'Acre.

AU midi du pachalic de Tripoli, & ſur le prolongement de la même côte maritime, s'étend un troiſieme pachalic, qui juſqu'à ce jour a porté le nom de la ville de Saide, ſa capitale, mais qui maintenant pourra prendre celui d'Acre, où le Pacha depuis quelques années a transféré ſa réſidence. La conſiſtance de ce gouvernement a beaucoup varié dans ces derniers tems. Avant Dâher, il étoit compoſé du pays des Druzes & de toute la côte, depuis *Nahr-el-kelb* juſqu'au Carmel. A meſure que Dâher s'agrandit, il le reſſerra au point que le Pacha ne poſſéda plus que la ville de Saide, dont il finit par être chaſſé; mais à la chûte de Dâher, on a rétabli l'ancienne conſiſtance: *Djezzar*, qui a ſuccédé à ce Chaik, en qualité de Pacha, y a fait annexer les pays de *Safad*, de *Tabarié*, de *Balbek*; ci-devant relevant de Damas, & le territoire de *Qaïſarié* (Cézarée), occupé par les Arabes de *Saqr*. C'eſt auſſi ce Pacha qui, profitant des travaux de Dâher à Acre, a tranſféré ſa réſidence en cette ville, & de ce moment elle eſt devenue la capitale de la province.

Par ces divers accroiſſemens, le pachalic d'Acre embraſſe aujourd'hui tout le terrain compris depuis Nahr-el-kelb, juſqu'au ſud de Qaïſarié, entre la méditerranée à l'oueſt, l'anti-Liban & le cours ſupérieur du Jourdain à l'eſt. Cette étendue lui donne d'autant plus d'importance, qu'il y joint des avantages précieux de poſition & de ſol. Les plaines d'*Acre*, d'*Ezdrelon*, de *Sour*, de *Haoulé*, & le *bas-Beqâà*, ſont vantées avec raiſon pour leur fertilité. Le bled, l'orge, le maïs, le

coton & le ſéſame y rendent, malgré l'imperfection de la culture, vingt & vingt-cinq pour un. Le pays de Qaiſarié poſſede une forêt de chênes, la ſeule de la Syrie. Le pays de Safad donne des cotons que leur blancheur font eſtimer à l'égal de ceux de Chypre. Les montagnes voiſines de Sour ont des tabacs auſſi bons que ceux de Lataqîé, & l'on y trouve un canton où ils ont un parfum de girofle qui les fait réſerver à l'uſage excluſif du Sultan & de ſes femmes. Le pays des Druzes abonde en vins & en ſoies; enfin, par la poſition de la côte, & la quantité de ſes anſes, ce pachalic devient l'entrepôt néceſſaire de Damas & de toute la Syrie intérieure.

Le Pacha jouit de tous les droits de ſa place; il eſt gouverneur deſpote, & fermier-général. Il rend chaque année à la Porte une ſomme fixe de ſept cents cinquante bourſes, mais en outre il eſt obligé, ainſi qu'à Tripoli, de fournir le Djerdé au convoi des pélerins de la Mekke. On eſtime également ſept cents cinquante bourſes la quantité de riz, de bled, d'orge employés à ce convoi. Le bail de la ferme eſt pour un an ſeulement, mais il eſt ſouvent prorogé. Ses revenus ſont, 1°. le miri; 2°. les ſous-fermes des peuples tributaires, tels que les Druzes, les Motouâlis, & quelques tribus d'Arabes. 3°. Le caſuel toujours abondant des ſucceſſions & des avanies. 4°. Les produits des douanes, tant ſur l'entrée que ſur la ſortie & le paſſages des marchandiſes. Cet article ſeul a été porté à mille bourſes (1,250,000 liv.), dans la ferme que Djezzar a paſſée, en 1784, de tous ſes ports & anſes. Enfin, ce Pacha, uſant d'une induſtrie familiere à ſes pareils dans toute l'Aſie, fait cultiver des terrains pour ſon compte, s'aſſocie avec des marchands & des manufacturiers, & prête de l'argent à intérêt aux laboureurs & aux commerçans: la ſomme qui réſulte de tous ces moyens, eſt évaluée entre neuf & dix millions

de France. Si l'on y compare ſon tribut, qui n'eſt que de 1500 bourſes, ou 1,875,000 livres, l'on pourra s'étonner que la Porte lui permette d'auſſi gros bénéfices; mais ceci eſt encore un des principes du Divan. Le tribut une fois déterminé, il ne varie plus; ſeulement ſi le fermier s'enrichit, on le preſſure par des demandes extraordinaires; ſouvent on le laiſſe théſauriſer en paix, mais lorſqu'il s'eſt bien enrichi, il arrive toujours quelqu'accident qui amene à Conſtantinople ſon coffre-fort ou ſa tête. En ce moment, la Porte ménage Djezzar, à raiſon, dit-elle, de ſes ſervices; en effet, il a contribué à la ruine de Dâher; il a détruit la famille de ce Prince, réprimé les Bédouins de Saqr, abaiſſé les Druzes, & preſqu'anéanti les Motouâlis. Ces ſuccès lui ont valu des prorogations qui ſe continuent depuis dix ans; récemment il a reçu les trois queues, & le titre de *Ouâzir* (viſir) qui les accompagne (1); mais, par un retour ordinaire, la Porte commence à prendre ombrage de ſa fortune; elle s'alarme de ſon humeur entreprenante; lui, de ſon côté, redoute ſa fourberie; enſorte qu'il regne de part & d'autre une défiance qui pourra avoir des ſuites. Il entretient des ſoldats en plus grand nombre & mieux tenus qu'aucun autre Pacha, & il obſerve de n'enrôler que des gens venus de ſon pays, c'eſt-à-dire des *Bochnâqs* & des *Arnautes*; leur nombre ſe monte à environ neuf cents cavaliers. Il y joint environ mille Barbareſques à pied. Les portes de ſes villes frontieres ont des gardes régulieres, ce qui eſt inuſité dans le reſte de la Syrie. Sur mer, il a une frégate, deux galiottes & un chébek qu'il a récemment pris ſur les Maltois. Par ces précautions, dirigées en apparence contre l'étranger, il ſe met en garde contre les ſurpriſes du Divan. L'on a déjà tenté plus d'une fois la

(1) Tout Pacha à trois queues eſt titré Viſir.

voie des Capidjis, mais il les a fait veiller de ſi près, qu'ils n'ont rien pu exécuter; & les coliques ſubites qui en ont fait périr deux ou trois, ont beaucoup refroidi le zele de ceux qui ſe chargent d'un ſi cauteleux emploi. D'ailleurs, il ſoudoie des eſpions dans le *Serai* ou *palais* du Sultan, & il y répand un argent qui lui aſſure des protecteurs. Ce moyen vient de lui procurer le pachalic de Damas, qu'il ambitionnoit depuis long-tems, & qui en effet eſt le plus important de toute la Syrie. Il a cédé celui d'Acre à un Mamlouk nommé *Sélim*, ſon ami & ſon compagnon de fortune; mais cet homme lui eſt ſi dévoué, que l'on peut regarder Djezzar comme maître des deux gouvernemens. L'on dit qu'il ſollicite encore celui d'Alep; s'il l'obtient, il poſſédera preſque toute la Syrie, & peut-être la Porte aura-t-elle trouvé un rebelle plus dangereux que Dâher; mais comme les conjectures en pareilles matieres ſont inutiles, & preſqu'impoſſibles à aſſeoir, je vais paſſer ſans y inſiſter, à quelques détails ſur les lieux les plus remarquables de ce pachalic.

Le premier qui ſe préſente en venant de Tripoli, le long de la côte, eſt la ville de *Béryte*, que les Arabes prononcent comme les anciens Grecs, *Bairout* (1). ſon local eſt une plaine qui du pied du Liban s'avance en pointe dans la mer, environ deux lieues hors la ligne commune du rivage: l'angle rentrant qui en réſulte au nord, forme une aſſez grande rade, où débouche la riviere de *Nahr-el-Salib*, dite auſſi *Nahr-Bairout*. Cette riviere en hiver a des débordemens qui ont forcé d'y conſtruire un pont aſſez conſidérable; mais il eſt tellement ruiné que l'on n'y peut plus paſſer: le fond de la rade eſt un roc qui coupe les cables des ancres, & rend cette ſtation peu sûre. De-là,

(1) C'eſt effectivement la prononciation du grec, Βηρυτ.

en allant à l'oueſt vers la pointe, l'on trouve, après une heure de chemin, la ville de Bairout. Juſqu'à ces derniers tems, elle avoit appartenu aux Druzes; mais Djezzar a jugé à propos de la leur retirer, & d'y mettre une garniſon turke. Elle n'en continue pas moins d'être l'entrepôt des Maronites & des Druzes; c'eſt par là qu'ils font ſortir leurs cotons & leurs ſoies, deſtinées preſque toutes pour le Kaire. Ils reçoivent en retour du riz, du tabac, du café & de l'argent, qu'ils échangent encore contre les bleds du *Beqâà* & du *Hauran* : ce commerce entretient une population aſſez active, d'environ ſix mille ames. Le dialecte des habitans eſt renommé avec raiſon pour être le plus mauvais de tous; il réunit à lui ſeul les douze défauts d'élocution dont parlent les grammairiens Arabes. Le port de Bairout, formé comme tous ceux de la côte, par une jetée, eſt comme eux comblés de ſables & de ruines; la ville eſt enceinte d'un mur dont la pierre molle & ſablonneuſe cede au boulet de canon ſans éclater; ce qui contraria beaucoup les Ruſſes quand ils l'attaquerent. D'ailleurs ce mur & ſes vieilles tours ſont ſans défenſe. Il s'y joint deux autres inconvéniens qui condamnent Bairout à n'être jamais qu'une mauvaiſe place; car, d'une part, elle eſt dominée par un cordon de collines qui courent à ſon ſud-eſt, & de l'autre, elle manque d'eau dans ſon intérieur. Les femmes ſont obligées de l'aller puiſer à un demi-quart de lieue, à une ſource où elle n'eſt pas trop bonne. Djezzar a entrepris de conſtruire une fontaine publique, comme il a fait à Acre; mais le canal que j'ai vu creuſer ſera de peu de durée. Les fouilles que l'on a faites en d'autres circonſtances pour former des citernes, ont fait découvrir des ruines ſouterraines, d'après leſquelles il paroît que la ville moderne eſt bâtie ſur l'ancienne. *Latakié*, *Antioche*, *Tripoli*, *Saide*, & la plupart des villes de la côte ſont dans le même cas,

par l'effet des tremblemens de terre qui les ont renverſées à diverſes époques. On trouve auſſi hors des murs à l'oueſt, les décombres & quelques fûts de colonnes, qui indiquent que Bairout a été autrefois beaucoup plus grande qu'aujourd'hui. La plaine qui forme ſon territoire eſt toute plantée en mûriers blancs, qui, au contraire de ceux de Tripoli, ſont jeunes & vivaces, parce que ſous la régie Druze, on les renouvelloit impunément. Auſſi la ſoie qu'ils fourniſſent eſt d'une très-belle qualité; c'eſt un coup-d'œil vraiment agréable, lorſqu'on vient des montagnes, d'appercevoir de leurs ſommets ou de leurs pentes, le riche tapis de verdure que déploie au fond lointain de la vallée, cette forêt d'arbres utiles; dans l'été, le ſéjour de Bairout eſt incommode par ſa chaleur & ſon eau tiede; cependant il n'eſt pas mal-ſain : on dit qu'il le fut autrefois, mais qu'il ceſſa de l'être depuis que l'Emir *Fahr-el-dên* eut planté un bois de ſapins qui ſubſiſte encore à une lieue au ſud de la ville. Les religieux de *Mahr-Hanna*, qui ne ſont pas des phyſiciens à ſyſtêmes, citent la même obſervation pour divers couvens; ils aſſurent même que depuis que les ſommets ſe ſont couverts de ſapins, les eaux de diverſes ſources ſont devenues plus abondantes & plus ſaines, ce qui eſt d'accord avec d'autres faits déjà connus.

Le pays des Druzes offre peu de lieux intéreſſans. Le plus remarquable eſt *Dair-el-Qamar*, ou *Maiſon de la Lune*, qui eſt la capitale & la réſidence des Emirs. Ce n'eſt point une cité, mais ſimplement un gros bourg mal bâti & fort ſale. Il eſt aſſis ſur le revers d'une montagne, au pied de laquelle coule une des branches de l'ancien fleuve *Tamyras*, aujourd'hui ruiſſeau de *Dâmour*. Sa population eſt formée de Grecs catholiques & ſchiſmatiques, de Maronites & de Druzes, au nombre de quinze à dix-huit cents ames. Le

ſérai ou palais du Prince, n'eſt qu'une grande & mauvaiſe maiſon qui menace ruine.

Je citerai encore *Zahlé*, village au pied des montagnes ſur la vallée de *Beqâà* : depuis vingt ans ce lieu eſt devenu le centre des relations de Balbek, de Damas & de Bairout, avec l'intérieur des montagnes; l'on prétend même qu'il s'y fabrique de la fauſſe monnoie, mais les ouvriers qui contrefont les piaſtres turkes, n'ont pu imiter la gravure plus fine des dahlers d'Allemagne.

J'oublioís d'obſerver que le pays des Druzes eſt diviſé en *qatàs* ou *ſections*, qui ont chacune un caractere principal qui les diſtingue. Le *Matné*, qui eſt au nord, eſt le plus rocailleux & le plus riche en fer. Le *Garb* qui vient enſuite, a les plus beaux ſapins. Le *Sâhel*, ou pays plat, qui eſt la liſiere maritime, eſt riche en mûriers & en vignes. Le *Choûf*, où ſe trouve *Dair-el-Qamar*, eſt le plus rempli d'*Oqqâls*, & produit les plus belles ſoies. Le *Tefâh*, ou diſtrict des *pommes*, qui eſt au midi, abonde en ce genre de fruits. Le *Chaqîf* a les meilleurs tabacs; enfin, l'on donne le nom de *Djourd* à toute la région la plus élevée & la plus froide des montagnes : c'eſt-là que les paſteurs retirent dans l'été leurs troupeaux.

J'ai dit que les Druzes avoient accueilli chez eux des chrétiens Grecs & Maronites, & leur avoient concédé des terrains pour y bâtir des couvens; les Grecs catholiques uſant de cette permiſſion, en ont fondé douze depuis ſoixante-dix ans. Le chef-lieu eſt *Mahr-Hanna*; ce monaſtere eſt ſitué en face du village de *Chouair*, ſur une pente eſcarpée, au pied de laquelle coule en hiver un torrent qui va au *Nahr-el-Kelb*. La maiſon, bâtie au milieu de rochers & de blocs écroulés, n'eſt rien moins que magnifique. C'eſt un dortoir à deux rangs de petites cellules, ſur leſquelles regne une terraſſe ſolidement voûtée; l'on y compte qua-

rante religieux. Son principal mérite eſt une imprimerie arabe, la ſeule qui ait réuni dans l'Empire turk. Il y a environ cinquante ans qu'elle eſt établie : le lecteur ne trouvera peut-être pas mauvais d'en apprendre en peu de mots l'hiſtoire.

Dans les premieres années de ce ſiecle, les jéſuites, profitant de la conſidération que leur donnoit la protection de la France, déployoient dans leur maiſon d'Alep le zele d'inſtruction qu'ils ont porté par-tout. Ils avoient fondé dans cette ville une école où ils s'efforçoient d'élever les enfans des chrétiens dans la connoiſſance de la religion romaine, & dans la diſcuſſion des héréſies; ce dernier article eſt toujours le point capital des miſſionnaires; il en réſulte une manie de controverſe qui met ſans ceſſe aux priſes les partiſans des différens rites de l'Orient. Les Latins d'Alep, excités par les jéſuites, ne tarderent pas de recommencer, comme autrefois, à argumenter contre les Grecs; mais comme la logique exige une connoiſſance méthodique de la langue, & que les chrétiens exclus des écoles muſulmanes, ne ſavoient que l'arabe vulgaire, ils ne pouvoient ſatisfaire par écrit leur goût de controverſe. Pour y parvenir, les Latins réſolurent de s'initier dans le ſcientifique de l'arabe. L'orgueil des *docteurs* Muſulmans répugnoit à en ouvrir les ſources à des *infideles*; mais leur avarice fut encore plus forte que leurs ſcrupules, & moyennant quelques *bourſes*, la ſcience ſi vantée de la *Grammaire* & du *Nahou*, fut introduite chez les chrétiens. Le ſujet qui ſe diſtingua le plus par les progrès qu'il y fit, fut un nommé *Abd-allah-zaker*; il y joignit un zele particulier à promulguer ſes connoiſſances & ſes opinions. On ne peut déterminer les ſuites qu'eût pu avoir cet eſprit de proſélytiſme dans Alep, mais un accident ordinaire en Turquie vint en déranger la marche. Les ſchiſmatiques, bleſſés des attaques d'*Abd-allah*, ſolliciterent ſa perte

à Conſtantinople. Le patriarche, excité par ſes prêtres, le repréſenta au Viſir comme un homme dangereux; le Viſir, qui connoiſſoit les uſages, feignit d'abord de ne rien croire; mais le Patriarche ayant appuyé ſes raiſons de quelques bourſes, le Viſir lui délivra un *hat-chérif* ou *noble-ſeing du Sultan*, qui, ſelon la coutume, portoit ordre de couper la tête à *Abd-Allah*; heureuſement il fut prévenu aſſez à tems pour s'échapper, & il ſe ſauva dans le Liban où ſa vie étoit en ſûreté; mais en quittant ſon pays, il ne perdit pas ſes idées de réforme, & il réſolut plus que jamais de répandre ſes opinions. Il ne le pouvoit plus que par des écrits: la voie des manuſcrits lui parut inſuffiſante. Il connoiſſoit les avantages de l'imprimerie; il eut le courage de former le triple projet d'écrire, de fondre & d'imprimer, & il parvint à l'exécuter par ſon eſprit, ſa fortune & ſon talent de graveur qu'il avoit déjà exercé dans la profeſſion de jouailler. Il avoit beſoin d'un aſſocié, & il eut le bonheur d'en trouver un qui partagea ſes deſſeins: ſon frere, qui étoit ſupérieur à *Mar-Hanna*, le détermina à choiſir cette réſidence; & dès-lors, libre de tout autre ſoin, il ſe livra tout entier à l'exécution de ſon projet. Son zele & ſon activité eurent tant de ſuccès, que dès 1733, il fit paroître les Pſeaumes de David en un volume. Ses caracteres furent trouvés ſi corrects & ſi beaux, que ſes ennemis mêmes acheterent ſon livre; depuis ce tems on en a renouvellé dix fois l'impreſſion; l'on a fondu de nouveaux caracteres, mais l'on n'a rien fait de ſupérieur aux ſiens. Ils imitent parfaitement l'écriture à la main; ils en obſervent les pleins & les déliés, & n'ont point l'air maigre & découſu des caracteres arabes d'Europe. Il paſſa ainſi vingt années à imprimer divers ouvrages, qui furent la plupart des traductions de nos livres dévots. Ce n'eſt pas qu'il sût aucune de nos langues, mais les jéſuites avoient déjà traduit pluſieurs livres,

&

& comme leur arabe étoit tout-à-fait mauvais, il refondit leurs traductions, & leur ſubſtitua ſa verſion, qui eſt un modele de pureté & d'élégance. Sous ſa plume, la langue a pris une marche ſoutenue, un ſtyle nombreux, clair & précis dont on ne l'eût pas cru capable, & qui indique que ſi jamais elle eſt maniée par un peuple ſavant, elle ſera l'une des plus heureuſes & des plus propres à tous les genres. Après la mort d'Abd-Allah, arrivée vers 1755, ſon élève lui ſuccéda; à celui-ci ont ſuccédé des religieux de la maiſon même; ils ont continué d'imprimer & de fondre; mais l'établiſſement eſt languiſſant & menace de finir. Les livres ſe vendent peu, à l'exception des Pſeaumes dont les chrétiens ont fait le livre claſſique de leurs enfans, & qu'il faut, par cette raiſon, renouveller ſans ceſſe. Les frais ſont conſidérables, attendu que le papier vient d'Europe, & que la main d'œuvre eſt très-lente. Un peu d'art remédieroit au premier de ces inconvéniens, mais le ſecond eſt radical. Les caracteres arabes exigeant d'être liés entr'eux, il faut pour les bien joindre & les aligner, des ſoins d'un détail immenſe. En outre, la liaiſon des lettres variant de l'une à l'autre, ſelon qu'elles ſont au commencement, au milieu ou à la fin d'un mot, il a fallu fondre beaucoup de lettres doubles; par-là, les caſes, trop multipliées, ne ſe trouvent plus raſſemblées ſous la main du compoſiteur; il eſt obligé de courir le long d'une table de dix-huit pieds de long, & de chercher ſes lettres dans près de neuf cents caſſetins. De-là une perte de tems qui ne permettra jamais aux imprimeries arabes d'atteindre à la perfection des nôtres. Quant au peu de débit des livres, il ne faut l'imputer qu'au mauvais choix que l'on en a fait; au lieu de traduire des ouvrages d'une utilité pratique, & qui fuſſent propres à éveiller le goût des arts chez tous les Arabes ſans diſtinction, l'on n'a traduit que des livres myſtiques excluſivement pro-

pres aux chrétiens, qui, par leur morale miſantropique, ne ſont faits que pour fomenter le dégoût de toute ſcience, & même de la vie. Le lecteur en pourra juger par le catalogue ci-joint.

Catalogue des livres imprimés au couvent de Mar-Hanna-el-Chouair, dans la montagne des Druzes.

1. (1) Balance du Tems, *ou* Différence du Tems & de l'Eternité, *par le Pere Nieremberg*, Jéſuite.
2. Vanité du Monde, *par Didaco Stella*, Jéſuite.
3. Guide du Pécheur, *par Louis de Grenade*, Jéſuite.
4. Guide du Prêtre.
5. Guide du Chrétien.
6. Aliment de l'Ame.
7. Contemplation de la Semaine Sainte.
8. Doctrine Chrétienne.
9. Explication des ſept Pſeaumes de la Pénitence.
10. Les Pſeaumes de David, *traduits du Grec.*
11. Les Prophéties.
12. L'Evangile & les Epîtres.
13. Les Heures Chrétiennes, à quoi il faut joindre la Perfection Chrétienne *de Rodriguez*, & la Regle des Moines; *imprimés tous les deux à Rome.*

---

1. (1) Mizân el Zâman.
2. Abâtil el Aâlam.
3. Morched el Kâti.
4. Morched el Kâhem.
5. Morched el Maſihi.
6. Qoût el Nafs.
7. Taammol el Asbouè.
8. Tâalim el Maſihi.
9. Tafsir el Sabât.
10. El Mazâmir.
11. El Onbouât.
12. El Endjîl oua el Raſâïel.
13. El Souèïât.

En manuſcrits, ce Couvent poſſede :

1. (1) Imitation de Jéſus-Chriſt.
2. Jardin des Moines, *ou* la vie des Saints Peres du Déſert.
3. Théologie Morale de *Buzembaum*.
4. Les Sermons de *Segneri*.
5. Théologie de S. Thomas, en 4 vol. *in-fol.*, dont la tranſcription a coûté 1250 liv.
6. Sermons de S. Jean Chryſoſtôme.
7. Principes des Loix, de *Claude Virtieu*.
8. * Diſpute Théologique, du Moine *George*.
9. Logique traduite de l'Italien par un *Maronite*.
10. * La Lumiere des Cœurs (Juifs), de *Paul de Smirne*, Juif converti.
11. * Demandes & Recherches ſur la Grammaire & le *Nahou*, par l'Evêque *Germain*, Maronite.
12. * Poëſies du même, ſur des ſujets pieux.
13. * Poëſies du Curé *Nicolas*, frere d'Abd-Allah-Zâker.
14. * Abrégé du Dictionnaire appellé l'*Océan* de la langue Arabe.

---

1. (1) Taqlid el *Masîh*.
2. Beſtân el Rohobân.
3. Elm el Niè l'Bouzembaoûm.
4. Maouâèz Sainari.
5. Lâhoût Mar Touma.
6. Maouâèz Fomm el Dahab.
7. Qaouâèd el Naouamis l'Qloud Firtiou.
8. Madjâdalat el Anba Djordji.
9. El Manteq.
10. Noûr el Albâb.
11. El Mataleb oua el Mebâhes.
12. Diouân Djermanôs.
13. Diouân Anqoula.
14. Moktaſar el Qàmoûs.

Tous ces Ouvrages ſont de la main des Chrétiens; ceux qui ſont marqués d'étoiles ſont de compoſition Arabe: les ſuivans ſont de la compoſition des Muſulmans.

1. (1) Le Qorân, *ou* la *Lecture* de Mahomet.
2. L'*Océan* de la langue Arabe, *traduit par Golius.*
3. Les Mille Diſtiques d'*Ebn-el-Malek*, ſur la Grammaire.
4. Explication des Mille Diſtiques.
5. Grammaire d'*Adjeroumié.*
6. Rhétorique de *Taftazâni.*
7. Séances, *ou* Hiſtoires plaiſantes de *Hariri.*
8. Poëſies d'*Omar Ebn-el-Fârdi*, dans le genre érotique.
9. Science de la langue Arabe; petit livre dans le genre des ſynonimes françois.
10. Médecine d'*Ebn-Sina* (Avicenne).
11. Les Simples & les Drogues, traduit de Dioſcoride, par *Ebn-el-Bitar.*
12. Diſpute des Médecins.
13. Fragmens Théologiques ſur les Sectes du Monde.
14. Un Livret de Contes (de peu de valeur.) J'en ai l'extrait.

---

1. (1) El Qorân.
2. El Qâmous l'Firouz-àbâdi.
3. El Alf bait l'Ebn-el-malek.
4. Tafsir el Alf bait.
5. El Adjroumié.
6. Elm el Baïân l'Taftazâni.
7. Maqâmât el Hariri.
8. Diouân Omâr Ebn el fâridi.
9. Faqâh el Logat.
10. El tob l'Ebn Sina.
11. El Mofradât.
12. Dâouât el Otobba.
13. Abârât el Motakallamin.
14. Nadim el Ouahid.

15. (1) Hiſtoire des Juifs, par *Joſephe* ; traduction très-incorrecte.

Enfin, un petit livre d'Aſtronomie dans les principes de Ptolomée, & quelques autres de nulle valeur.

Voilà en quoi conſiſte toute la bibliothèque du couvent de *Mar-Hanna*, & l'on peut en prendre une idée de la littérature de toute la Syrie, puiſque cette bibliothèque eſt, avec celle de Djezzâr, la ſeule qui y exiſte. Parmi les livres originaux, il n'y en a pas un ſeul qui, pour le fonds, mérite d'être traduit. Les *Séances* même de *Hariri* n'ont d'intérêt qu'à raiſon du ſtyle, & il n'y a dans tout l'Ordre qu'un ſeul religieux qui les entende ; les autres ne ſont preſque pas mieux compris de la plupart des moines. Le régime de cette maiſon, & les mœurs des moines qui l'habitent offrent quelques ſingularités qui méritent que j'en faſſe mention.

La regle de leur Ordre, eſt celle de Saint Baſile, qui eſt pour les Orientaux ce que Saint Benoît eſt pour les Occidentaux ; ſeulement ils y ont fait quelques modifications relatives à leur poſition ; la cour de Rome a ſanctionné le code qu'ils en ont dreſſé il y a trente ans. Ils peuvent prononcer les vœux dès l'âge de ſeize ans, ſelon l'attention qu'ont eue tous les légiſlateurs monaſtiques de captiver l'eſprit de leurs proſélytes dès le plus jeune âge, pour le plier à leur inſtitut : ces vœux ſont, comme par-tout, ceux de pauvreté, d'obéiſſance, de dévouement & de chaſteté, mais il faut avouer qu'ils ſont plus ſtrictement obſervés dans ce pays que dans le nôtre ; en tout, la condition des moines d'Orient eſt bien plus dure que celle des moines d'Europe. On en pourra juger par le tableau de leur vie domeſtique. Chaque jour ils ont ſept heures de prieres à l'égliſe, & perſonne n'en eſt diſ-

15. (1) Târik el Yhoud, l'Youſefous.

penſé; ils ſe levent à quatre heures du matin, ſe couchent à neuf du ſoir, & ne font que deux repas, ſavoir à neuf & à cinq. Ils font perpétuellement maigre, & ſe permettent à peine la viande dans les plus grandes maladies; ils ont, comme les autres Grecs, trois grands carêmes par an, & une foule de jeûnes, pendant leſquels ils ne mangent ni œufs, ni lait, ni beurre, ni même de fromage. Preſque toute l'année ils vivent de lentilles à l'huile, de feves, de riz au beurre, de lait caillé, d'olives, & d'un peu de poiſſon ſalé. Leur pain eſt une petite galette groſſiere & mal levée, dure le ſecond jour, & que l'on ne renouvelle qu'une fois par ſemaine. Avec cette nourriture ils ſe prétendent moins ſujets aux maladies que les payſans; mais il faut remarquer qu'ils portent tous des cauteres aux bras, & que pluſieurs ſont attaqués de hernies, dues, je crois, à l'abus de l'huile. Chacun a pour logement une étroite cellule, & pour tout meuble une natte, un matelas, une couverture, & point de draps: ils n'en ont pas beſoin puiſqu'ils dorment vêtus. Leur vêtement eſt une groſſe chemiſe de coton rayée de bleu, un caleçon, une camiſole, & une robe de bure brune ſi roide & ſi épaiſſe, qu'elle ſe tient debout ſans faire un pli. Contre l'uſage du pays, ils portent des cheveux de huit pouces de long, & au lieu de capuchon, un cylindre de feutre de 10 pouces de hauteur, tel que celui des cavaliers Turks. Enfin chacun d'eux, à l'exception du ſupérieur, du dépenſier & du vicaire, exerce un métier d'un genre néceſſaire ou utile à la maiſon; l'un eſt tiſſerand, & fabrique les étoffes; l'autre eſt tailleur, & coud les habits; celui-ci cordonnier, & fait les ſouliers; celui-là eſt maçon, & dirige les conſtructions. Deux ſont chargés de la cuiſine, quatre travaillent à l'imprimerie, quatre à la reliûre, & tous aident à la boulangerie, au jour que l'on fait le pain. La dépenſe de quarante à quarante-

cinq bouches qui compoſent le couvent, n'excede pas chaque année la ſomme de douze bourſes; c'eſt-à-dire 15 mille livres; encore ſur cette ſomme prend-on les frais de l'hoſpitalité de tous les paſſans, ce qui forme un article conſidérable. Il eſt vrai que la plupart de ces paſſans laiſſent des dons ou aumônes, qui font une partie du revenu de la maiſon; l'autre partie provient de la culture des terres. Ils en ont pris à rente une aſſez grande étendue, dont ils payent quatre cents piaſtres de redevance à deux Emirs; ces terres ont été défrichées par les premiers Religieux; mais aujourd'hui ils ont jugé à propos d'en remettre la culture à des payſans qui leur payent la moitié de tous les produits. Ces produits ſont des ſoies blanches & jaunes que l'on vend à Bairout; quelque grains & des vins (1), qui faute de débit, ſont offerts en préſens aux bien-

(1) Ces vins ſont de trois eſpeces; ſavoir, le rouge, le blanc & le jaune; le blanc, qui eſt le plus rare eſt amer à un point qui le rend déſagréable. Par un excès contraire, les deux autres ſont trop doux & trop ſucrés. La raiſon en eſt qu'on les fait bouillir, en ſorte qu'ils reſſemblent au vin cuit de Provence. L'uſage de tout le pays eſt de réduire le moût aux deux tiers de ſa quantité. On ne peut en boire au courant du repas ſans s'expoſer à des aigreurs, parce qu'ils développent leur fermentation dans l'eſtomac. Cependant il y a quelques cantons où l'on ne cuit pas le rouge, & alors il acquiert une qualité preſque égale au Bordeaux. Le vin jaune eſt célebre chez nos négocians, ſous le nom de *vin d'or*, qu'il doit à ſa belle couleur de topaze. Le plus eſtimé ſe cueille ſur les côteaux du *Zoûq*, ou *village* de *Masbeh* près d'*Antoura*. Il n'eſt pas néceſſaire de le cuire, mais il eſt trop ſucré. Voilà ces vins du Liban vantés des anciens gourmets Grecs & Romains. C'eſt à nos François à eſſayer s'ils ſeroient du même avis; mais ils doivent obſerver que dans le paſſage de la mer, les vins cuits fermentent une ſeconde fois, & font crever les tonneaux. Il eſt probable que les habitans du Liban n'ont rien changé à l'ancienne méthode de faire le vin, ni à la culture des vignes. Elles ſont diſpoſées par échalas de ſix à huit pieds de hauteur. On ne les taille point comme en France,

faiteurs, ou conſommés dans la maiſon. Ci-devant les religieux s'abſtenoient d'en boire, mais par une marche commune à toutes les ſociétés, ils ſe ſont déjà relâchés de leur auſtérité premiere; ils commencent auſſi à ſe tolérer la pipe & le café, malgré les réclamations des anciens, jaloux en tout pays de perpétuer les habitudes de leur jeuneſſe.

Le même régime a lieu pour toutes les maiſons de l'ordre, qui, comme je l'ai dit, ſont au nombre de douze. On porte à cent cinquante ſujets la totalité des religieux; il faut y ajouter cinq couvens de femmes qui en dépendent. Les premiers ſupérieurs qui les fonderent, crurent avoir fait une bonne opération, mais aujourd'hui l'ordre s'en repent, parce que les religieuſes en pays turk, ſont une choſe dangereuſe, & qu'en outre elles dépenſent plus qu'elles ne rendent; l'on n'oſe cependant les abolir, parce qu'elles tiennent aux plus riches marchands d'Alep, de Damas & du Kaire, qui ſe débarraſſent de leurs filles dans ces couvens moyennant une dot; c'eſt d'ailleurs pour un marchand un motif de verſer des aumônes conſidérables. Pluſieurs donnent chaque année cent piſtoles & même cent louis & mille écus, ſans demander d'autre intérêt que des prieres à Dieu, pour qu'il détourne d'eux le regard dévorant des Pachas. Mais comme d'autre part ils le provoquent par le luxe faſtueux de leurs habits & de leurs meubles, ces dons ne les empêchent point d'être rançonnés. Récemment l'un d'eux oſa bâtir à Damas une maiſon de plus de cent vingt mille livres; le Pacha qui la vit fit dire au maître qu'il

---

ce qui nuit sûrement beaucoup à la quantité & à la qualité de la récolte. La vendange ſe fait ſur la fin de ſeptembre. Le couvent de Mar Hanna cueille environ cent cinquante *kabié* ou jarres de terre, qui tiennent à peu près cent dix pintes. Le prix courant dans le pays, peut s'évaluer à ſept ou huit ſols notre pinte.

étoit curieux de la visiter & d'y prendre une tasse de café. Or, comme le Pacha eût pu s'y plaire & y rester, il fallut, pour se débarrasser de sa politesse, lui faire un cadeau de dix mille écus.

Après Mar-Hanna, le couvent le plus remarquable est *Dair Mokalés*, ou couvent de *Saint-Sauveur*. Il est situé à trois heures de chemin au nord-est de Saide. Les religieux avoient amassé dans ces derniers tems une assez grande quantité de livres arabes imprimés & manuscrits; mais il y a environ huit ans que Djezzâr ayant porté la guerre dans ce canton, ses soldats pillerent la maison & dispersèrent tous les livres.

En revenant à la côte, on doit remarquer d'abord *Saïda*, rejetton dégénéré de l'ancienne *Sidon* (1). Cette ville ci-devant résidence du Pacha, est, comme toutes les villes turkes, mal bâtie, mal-propre, & pleine de décombres modernes. Elle occupe le long de la mer un terrain d'environ six cents pas de long, sur cent cinquante de large. Dans la partie du sud, le terrain qui s'éleve un peu a reçu un fort construit par Degnizlé. De-là l'on domine la mer, la ville & la campagne; mais une volée de canon renverseroit tout cet ouvrage, qui n'est qu'une grosse tour à un étage, déjà à demi ruinée. A l'autre extrémité de la ville, c'est-à-dire au nord-oueſt, est le château; il est bâti dans la mer même, à quatre-vingt pas du continent, auquel il tient par des arches. A l'oueſt de ce château, est un écueil de quinze pieds d'élévation au-dessus de la mer, & d'environ deux cents pas de long. L'espace compris entre cet écueil & le château, sert de rade aux vaisseaux, mais ils n'y sont pas en sûreté contre le gros tems. Le rivage qui regne le long de la ville, est occupé par un bassin enclos d'un mole ruiné. C'étoit jadis

(1) Le nom de Sidon subsiste encore dans un petit village à une demi-lieue de Saide.

le port, mais le ſable l'a rempli au point qu'il n'y a que ſon embouchure près le château qui reçoive des bateaux. C'eſt *Fakr-el din*, Emir des Druzes, qui a commencé la ruine de tous ces petits ports, depuis Bairout juſqu'à Acre, parce que craignant les vaiſſeaux turks, il y fit couler à fond des bateaux & des pierres. Le baſſin de Saide, s'il étoit vidé, pourroit tenir vingt à vingt-cinq petits bâtimens. Du côté de la mer, la ville eſt abſolument ſans muraille; du côté de terre, celle qui l'enceint n'eſt qu'un mur de priſon. Toute l'artillerie réunie ne ſe monte pas à ſix canons qui n'ont ni affûts ni canonnier. A peine compte-t-on cent hommes de garniſon. L'eau vient de la riviere d'*Aoula* par des canaux découverts où les femmes vont la puiſer. Ces canaux ſervent auſſi à abreuver des jardins d'un ſol médiocre, où l'on cultive des mûriers & des limoniers.

Saide eſt une ville aſſez commerçante, parce qu'elle eſt le principal entrepôt de Damas, & du pays intérieur. Les François, les ſeuls Européens que l'on y trouve, y ont un conſul & cinq à ſix maiſons de commerce. Leurs retraits conſiſtent en ſoie, & ſur-tout en cotons bruts ou filés. Le travail de ce coton eſt la principale branche d'induſtrie des habitans, dont le nombre peut ſe monter à cinq mille ames.

A ſix lieues au ſud de Saide, en ſuivant le rivage, l'on arrive par un chemin de plaine très coulant, au village de Sour. Nous avons peine à reconnoître dans ce nom celui de Tyr, que nous tenons des Latins, mais ſi l'on ſe rappelle que l'*y* fut jadis *ou*; ſi l'on obſerve que les latins ont ſubſtitué le *t* au *têta* des Grecs, & que ce *têta* avoit le ſon ſifflant du *th* anglois dans *think* (1), l'on ſera moins étonné de l'altération. Elle n'a point eu lieu chez les Orientaux, qui, de

(1) Et non le ſon de *z*, comme dans *there*.

tout tems, ont appellé *Tsour* & *Sour* le lieu dont nous parlons.

Le nom de Tyr tient à tant d'idées & de faits intéreſſans pour quiconque a lu l'hiſtoire, que je crois faire une choſe agréable à tout lecteur, en traçant un tableau fidele des lieux qui furent jadis le théâtre d'un commerce & d'une navigation immenſes, le berceau des arts & des ſciences, & la patrie du peuple le plus inductrieux peut-être, & le plus actif qui ait jamais exiſté.

Le local actuel de *Sour* eſt une preſqu'île qui ſaille du rivage en mer en forme de marteau à tête ovale. Cette tête eſt un fonds de roc recouvert d'une terre brune cultivable, qui forme une petite plaine d'environ 800 pas de long ſur 400 de large. L'iſthme qui joint cette plaine au continent eſt un pur ſable de mer. Cette différence de ſol rend très-ſenſible l'ancien état d'île qu'avoit la tête de marteau avant qu'Alexandre la joignît au rivage par une jettée. La mer, en recouvrant de ſable cette jettée, l'a élargie par des atterriſſemens ſucceſſifs; & en a formé l'iſthme actuel. Le village de *Sour* eſt aſſis ſur la jonction de cet iſthme à l'ancienne île, dont il ne couvre pas plus du tiers. La pointe que le terrain préſente au nord eſt occupée par un baſſin qui fut un port creuſé de main d'homme. Il eſt tellement comblé de ſable, que les petits enfans le traverſent ſans ſe mouiller les reins. L'ouverture, qui eſt à la pointe même, eſt défendue par deux tours correſpondantes, où jadis l'on attachoit une chaîne de cinquante à ſoixante pieds pour fermer entiérement le port. De ces tours part une ligne de murs, qui, après avoir protégé le baſſin du côté de la mer, enfermoient l'île entiere; mais aujourd'hui l'on n'en ſuit la trace que par les fondations qui bordent le rivage, excepté dans le voiſinage du port, où les Motouâlis firent, il y a vingt ans, quelques réparations,

déjà en ruine. Plus loin en mer, au nord-oueſt de la pointe, à la diſtance d'environ trois cents pas, eſt une ligne de roches à fleur d'eau. L'eſpace qui les ſépare du rivage du continent en face, forme une eſpece de rade où les vaiſſeaux mouillent avec plus de sûreté qu'à Saide, ſans cependant être hors de danger, car le vent de nord-oueſt les bat fortement, & le fond fatigue les cables. En rentrant dans l'île, l'on obſerve que le village en laiſſe libre la partie qui domine ſur la pleine mer, c'eſt-à-dire à l'oueſt. Cet eſpace ſert de jardin aux habitans, mais telle eſt leur inertie, que l'on y trouve plus de ronces que de légumes. La partie du ſud eſt ſablonneuſe & plus couverte de décombres. Toute la population du village conſiſte en cinquante à ſoixante pauvres familles qui vivent obſcurément de quelques cultures de grain, & d'un peu de pêche. Les maiſons qu'elles occupent ne ſont plus, comme au tems de Strabon, des édifices à trois & quatre étages, mais de chétives huttes prêtes à s'écrouler. Ci-devant elles étoient ſans défenſe du côté de terre, mais les Motouâlis, qui s'en emparerent en 1766, les fermerent d'un mur de vingt pieds de haut qui ſubſiſte encore. L'édifice le plus remarquable, eſt une maſure qui ſe trouve à l'angle du ſud-eſt. Ce fut une égliſe chrétienne, bâtie probablement par les croiſés; il n'en reſte que la partie du chœur : tout auprès, parmi des monceaux de pierres, ſont couchées deux belles colonnes à triple fût de granit rouge d'une eſpece inconnue en Syrie. Djezzâr, qui a dépouillé tous ces cantons pour orner ſa moſquée d'Acre, a voulu les enlever, mais ſes ingénieurs n'ont pas même pu les remuer.

En ſortant du village ſur l'iſthme, on trouve à cent pas de la porte une tour ruinée, dans laquelle eſt un puit où les femmes viennent chercher l'eau; ce puits a quinze ou ſeize pieds de profondeur, mais l'eau

n'en a pas plus de deux ou trois : l'on n'en boit pas de meilleure ſur toute la côte. Par un phénomene dont on ignore la raiſon, elle ſe trouble en ſeptembre, & elle devient pendant quelques jours pleine d'un argile rougeâtre. C'eſt l'occaſion d'une grande fête pour les habitans; ils viennent alors en troupe à ce puits, & ils y verſent un ſeau d'eau de mer qui, ſelon eux, a la vertu de rendre la limpidité à l'eau de la ſource. Si l'on continue de marcher ſur l'iſthme, vers le continent, l'on rencontre de diſtance en diſtance des ruines d'arcades qui conduiſent en ligne droite à un monticule, le ſeul qu'il y ait dans la plaine. Ce monticule n'eſt point factice comme ceux du déſert, c'eſt un rocher naturel d'environ cent cinquante pas de circuit, ſur quarante à cinquante pieds d'élévation; l'on n'y trouve qu'une maiſon en ruines, & le tombeau d'un *Chaik* ou *Santon* (1), remarquable par le dôme blanc qui le couvre. La diſtance de ce rocher à Sour, eſt d'un quart-d'heure de marche au pas du cheval. A meſure que l'on s'en rapproche, les arcades dont j'ai parlé deviennent plus fréquentes & plus baſſes; elles finiſſent par former une ligne continue qui, du pied du rocher tourne tout-à-coup par un angle droit au midi, & marche obliquement par la campagne vers la mer: on en ſuit la file pendant une grande heure de marche au pas du cheval. C'eſt dans cette route que l'on reconnoît, au canal qui regne ſur les arches, cette conſtruction pour un acqueduc. Ce canal a environ trois pieds de large ſur deux & demi de profondeur; il eſt formé d'un ciment plus dur que les pierres même; enfin, l'on arrive à des puits où il aboutit, ou plutôt

(1) Chez les Muſulmans, le terme de *Chaik* prend les ſens divers de *ſanton*, *d'hermite*, *d'idiot* & *de fou*. Ils ont pour les imbécilles le même reſpect religieux qui exiſtoit au tems de *David*.

d'où il tire ſon origine. Ces puits ſont ceux que quelques voyageurs ont appellés *puits de Salomon*; mais dans le pays, on ne les connoît que ſous le nom de *ras-el àên*, c'eſt-à-dire *tête de la ſource*. L'on en compte un principal, deux moindres, & pluſieurs petits; tous forment un maſſif de maçonnerie qui n'eſt point en pierre taillée ou brute, mais en ciment mêlé de cailloux de mer. Du côté du ſud, ce maſſif ſaille de terre d'environ dix-huit pieds, & de quinze du côté du nord. De ce même côté s'offre une pente aſſez large & aſſez douce pour que des chariots puiſſent monter juſqu'au haut; quand on y eſt monté, l'on trouve un ſpectacle bien étonnant, car au lieu d'être baſſe ou à niveau de terre, l'eau ſe préſente au niveau des bords de l'eſplanade, c'eſt-à-dire que ſa colonne qui remplit le puits, eſt élevée de quinze pieds plus haut que le ſol. En outre, cette eau n'eſt point calme, mais elle reſſemble à un torrent qui bouillonne, & elle ſe répand à flots par des canaux pratiqués à la ſurface du puits. Telle eſt ſon abondance, qu'elle peut faire marcher trois moulins qui ſont auprès, & qu'elle forme un petit ruiſſeau dès avant la mer, qui en eſt diſtante de quatre cents pas. La bouche du puits principal eſt un octogone, dont chaque côté a vingt-trois pieds trois pouces de long, ce qui ſuppoſe ſoixante-un pieds au diametre. L'on prétend que ce puits n'a point de fond, mais le voyageur la Roque aſſure que de ſon tems, on le trouva à trente-ſix braſſes. Il eſt remarquable que le mouvement de l'eau à la ſurface, a rongé les parois intérieures du puits, au point que le bord ne porte plus ſur rien, & qu'il forme une demi-voûte ſuſpendue ſur l'eau. Parmi les canaux qui en partent, il en eſt un principal qui ſe joint à celui des arches dont j'ai parlé; au moyen de ces arches, l'eau ſe portoit jadis d'abord au rocher, puis du rocher par l'iſthme, à la tour où l'on puiſe l'eau. Du

reſte, la campagne eſt une plaine d'environ deux lieues de large, ceinte d'une chaîne de montagnes aſſez hautes, qui regnent depuis la *Qâsmié* juſqu'au *Cap-blanc*. Le ſol eſt une terre graſſe & noirâtre, où l'on cultive avec ſuccès le peu de blé & de coton que l'on y ſeme.

Tel eſt le local de *Tyr*, ſur lequel il ſe préſente quelques obſervations relatives à l'état de l'ancienne ville. On ſait que juſqu'au temps où *Nabuchodonoſor* en fit le ſiége, Tyr fut ſituée dans le continent: l'on en déſigne l'emplacement à *palæ Tyrus*, c'eſt-à-dire, auprès des *puits*; mais dans ce cas, pourquoi cet aqueduc, conduit à tant de frais (1), des puits au rocher? Dira-t-on qu'il fut conſtruit après que les Tyriens eurent paſſé dans l'île? Mais dès avant Salmanaſar, c'eſt-à-dire cent trente-ſix ans avant Nabuchodonoſor, leurs annales en font mention comme exiſtant déjà. „ Du temps d'*Eululæus*, Roi de Tyr, „ dit l'Hiſtorien *Ménandre*, cité par *Joſephe* (2), „ Salmanaſar, Roi d'Aſſyrie, ayant porté la guerre „ en Phénicie, pluſieurs villes ſe ſoumirent à ſes ar- „ mes: les Tyriens lui réſiſterent; mais bientôt aban- „ donnés par *Sidon*, *Acre* & *palæ-Tyrus*, qui dépen- „ doient d'eux, ils furent réduits à leurs ſeules for- „ ces. Cependant ils continuerent de ſe défendre; & „ Salmanaſar, rappelé à Ninive, laiſſa des corps-de- „ garde près des ruiſſeaux & de l'aqueduc pour en in- „ terdire l'eau. Cette gêne dura cinq ans, pendant „ leſquels les Tyriens s'abreuverent au moyen des „ puits qu'ils creuſerent. „

Si *palæ-Tyrus* fut un lieu dépendant de Tyr, Tyr étoit donc ailleurs: elle n'étoit point dans l'île, puiſque les habitans n'y paſſerent qu'après Nabuchodono-

(1) La largeur des piles des arches eſt de neuf pieds.

(2) *Antiq. Judaïq.* lib. 9, c. 14.

ſor. Elle étoit donc au rocher, qui en a dû être le ſiége primitif. Le nom de cette ville en fait preuve, car *tsour* en Phénicien, ſignifie *rocher* & lieu *fort*. C'eſt là que s'établit cette colonie de *Sidoniens*, chaſſés de leur patrie *deux cents quarante ans avant le Temple de Salomon*. Ils choiſirent cette poſition, parce qu'ils y trouverent l'avantage d'un lieu propre à la défenſe, & celui d'une rade très-voiſine, qui, ſous la protection de l'île, pouvoit couvrir beaucoup de vaiſſeaux. La population de cette colonie s'étant accrue par le laps des temps & par le commerce, les Tyriens eurent beſoin de plus d'eau, & ils conſtruiſirent l'aqueduc. L'activité qu'on leur voit déployer au temps de Salomon, engageroit à l'attribuer à ce ſiecle. Dans tous les cas il eſt très-ancien, puiſque l'eau de l'aqueduc a eu le temps de former par ſes filtrations des ſtalactites conſidérables. Pluſieurs tombant des flancs du canal, ou de l'intérieur des voûtes, ont obſtrué des arches entieres. Pour s'aſſurer de l'aqueduc, l'on dut établir aux puits un corps-de-garde qui devint *palæ-Tyrus*. Doit-on ſuppoſer la ſource factice, & formée par un canal ſouterrain tiré des montagnes? Mais alors, pourquoi ne l'avoir pas amenée au rocher même? Il eſt plus ſimple de la croire naturelle, & de penſer que l'on a profité d'un de ces accidens de rivieres ſouterraines, dont la Syrie offre pluſieurs exemples. L'idée d'empriſonner cette eau pour la faire remonter, & gagner du niveau, eſt digne des Phéniciens. Les choſes en étoient à ce point, quand le Roi de Babylone, vainqueur de Jéruſalem, vint pour anéantir la ſeule ville qui bravât ſa puiſſance. Les Tyriens lui réſiſterent pendant treize ans; mais au bout de ce terme, las de leurs efforts, ils prirent le parti de mettre la mer entre eux & leur ennemi, & ils paſſerent dans l'île qu'ils avoient en face, à la diſtance d'un quart de lieue. Juſqu'alors cette île n'avoit dû

porter

porter que peu d'habitations, vu la diſette d'eau (1). La néceſſité fit ſurmonter cet inconvénient : l'on tâcha d'y obvier par des citernes, dont on trouve encore des reſtes en forme de caves voûtées, pavées & murées avec le plus grand ſoin (2). Alexandre parut, & pour ſatisfaire ſon barbare orgueil, Tyr fut ruinée ; mais bientôt rétablie, ſes nouveaux habitans profiterent de la jettée, par laquelle les Macédoniens s'étoient avancés juſqu'à l'île, & ils amenerent l'aqueduc juſqu'à la tour où l'on puiſe encore l'eau. Maintenant que les arcades ont manqué, comment l'y trouve-t-on encore ? La raiſon en doit être, que l'on avoit ménagé dans leurs fondemens des conduits ſecrets qui continuent toujours de l'amener des puits. La preuve que l'eau de la tour vient de *Ras-el-ain*, eſt qu'à cette ſource elle ſe trouble en octobre comme à la tour ; qu'alors elle a la même couleur, & en tout temps le même goût. Ces conduits doivent être nombreux, car il eſt arrivé pluſieurs voies d'eau près de la tour, ſans que ſon puits ait ceſſé d'en fournir.

La puiſſance de Tyr ſur la Méditerranée & dans l'Occident, eſt aſſez connue ; *Carthage*, *Utique*, *Cadix* en ſont des monumens célebres. L'on ſait que cette ville étendoit ſa navigation juſques dans l'Océan, & la portoit au nord par-delà l'Angleterre, & au ſud par-delà les Canaries. Ses relations à l'Orient, quoique moins connues, n'étoient pas moins conſidérables ; les îles de *Tyrus* & *Aradus* (aujourd'hui *Barhain*), dans le golfe Perſique, les villes de *Faran* &

(1) Joſephe eſt en erreur, lorſqu'il parle de *Tyr* au tems d'*Hiram* comme étant bâtie dans l'isle. Il confond à ſon ordinaire, l'état ancien avec l'état poſtérieur. Voyez *Antiq. Jud.* lib. 8. c. 5.

(2) L'on en a récemment découvert une conſidérable en dehors du mur de la ville. L'on n'y a rien trouvé, & le Motſallam l'a fait refermer.

Phœnicum Oppidum, ſur la mer Rouge, déjà ruinées au temps des Grecs, prouvent que les Tyriens fréquenterent dès long-temps les parages de l'Arabie & de la mer de l'Inde; mais il exiſte un fragment hiſtorique, qui contient à ce ſujet des détails d'autant plus précieux, qu'ils offrent dans des ſiecles reculés un tableau de mouvemens analogues à ce qui ſe paſſe encore de nos jours. Je vais citer les paroles de l'écrivain, avec leur enthouſiaſme prophétique, en rectifiant des applications qui, juſqu'ici, ont été mal ſaiſies.

„ Ville ſuperbe, qui repoſes au bord des mers! „ *Tyr!* qui dis: Mon empire s'étend au ſein de l'O- „ céan, écoute l'oracle prononcé contre toi! Tu portes ton commerce dans des îles (lointaines) chez „ les habitans de côtes (inconnues). Sous ta main les „ ſapins de *Sanir* (1) deviennent des vaiſſeaux; les „ cedres du *Liban*, des mâts; les peupliers de *Bi-* „ *ſan*, des rames. Tes matelots s'aſſeyent ſur le buis „ de *Chypre* (2) orné d'une marqueterie d'ivoire. Tes „ voiles & tes pavillons ſont tiſſus du beau lin de „ l'*Egypte*; tes vêtemens ſont teints de l'hyacinte & „ de la pourpre de *Hellas* (3) (l'archipel). *Sidon* & „ *Aroüad* t'envoyent leurs rameurs; *Djabal* (*Dje-* „ *bilé*), ſes habiles conſtructeurs: tes Géometres & „ tes Sages guident eux-mêmes tes proues. Tous les „ vaiſſeaux de la mer ſont employés à ton commer-

(1) Peut-être le mont *Sannin*.

(2) Buis de *Katim*. Divers paſſages confrontés prouvent que ce nom ne doit point s'appliquer à la *Grece*, mais à l'isle de Chypre, & peut-être à la côte de *Cilicie*, où le buis abonde. Il convient ſur-tout à Chypre par ſon analogie avec la ville de *Kitium*, & le peuple des *Kitiens*, à qui *Eululæus* faiſoit la guerre du tems de Salmanaſar.

(3) En hébreu *aliche*, qui ne differe en rien de *Hellas*, ancien nom de l'Archipel conſervé dans *Hellespont*.

» ce. Tu tiens à ta ſolde le *Perſe*, le *Lydien*, l'*Egyptien*. Tes murailles ſont parées de leurs boucliers & de leurs cuiraſſes. Les enfans d'*Arouad* » bordent tes parapets ; & tes tours, gardées par les » *Djimedéens* (peuple Phénicien) brillent de l'éclat » de leurs carquois. Tous les pays s'empreſſent de » négocier avec toi. *Tarſe* envoye à tes marchés de » l'argent, du fer, de l'étain, du plomb. L'*Yonie* (1), » le pays des *Mosques* & de *Teblis* (2), t'approviſionnent d'eſclaves & de vaſes d'airain. L'*Arménie* t'envoye des mules, des chevaux, des cavaliers. L'Arabe de *Dedan* (entre Alep & Damas) voiture tes » marchandiſes. Des îles nombreuſes échangent avec » toi l'ivoire & l'ébene. L'*Araméen* (les Syriens) (3) » t'apporte le rubis, la pourpre, les étoffes piquées, » le lin, le corail & le jaſpe. Les enfans d'*Iſrael* & » de *Juda* te vendent le froment, le *baume*, la mirrhe, le raiſiné, la raiſine, l'huile ; & Damas, le » vin de *Halboun* (peut-être *Halab*, où il reſte encore des vignes) & des laines fines. Les Arabes » d'*Oman* offrent à tes marchands le fer poli, la *canelle*, le roſeau aromatique ; & l'Arabe de *Dedan* » des tapis pour s'aſſeoir. Les habitans du Déſert, & » les Chaiks de *Kedar*, payent de leurs chevreaux & » de leurs agneaux tes riches marchandiſes. Les Arabes de *Saba* & *Ramé* (dans l'Yémen) t'enrichiſſent » par le commerce des aromates, des pierres pré-

(1) *Youn*, plaiſamment traveſti en *javan*, quoique les anciens n'ayent point connu notre *ja*.

(2) *Tobel* ou *Teblis* s'écrit auſſi *Teflis*, au nord de l'Arménie, ſur la frontiere de Géorgie. Ces mêmes cantons ſont célebres chez les Grecs pour les eſclaves, & pour le fer des *Chalybes*.

(3) Ce nom s'étendoit aux Cappadociens, & aux habitans de la haute Méſopotamie.

„ cieuſes & de l'or. (1) Les habitans de *Haran*, de „ *Kalané* (en Méſopotamie) & d'*Adana* (près de „ Tarſe), facteurs de l'Arabe de *Cheba* (près de De„ dan), de l'Aſſyrien & du *Kaldéen*, commercent „ auſſi avec toi, & te vendent des châles, des man„ teaux artiſtement brodés, de l'argent, des mâtures, „ des cordages & des cedres; enfin les vaiſſeaux (van„ tés) de *Tarſe*, ſont à tes gages. O *Tyr*, fiere de „ tant de gloire & de richeſſes! bientôt les flots de „ la mer s'éleveront contre toi; & la tempête te pré„ cipitera au fond des eaux. Alors s'engloutiront avec „ toi tes richeſſes; avec toi périront en un jour ton „ commerce, tes négocians, tes correſpondans, tes „ matelots, tes pilotes, tes artiſtes, tes ſoldats, & „ le peuple immenſe qui remplit tes murailles. Tes „ rameurs déſerteront tes vaiſſeaux; tes pilotes s'aſ„ feyeront ſur le rivage, l'œil morne contre terre. „ Les peuples que tu enrichiſſois, les Rois que tu raſ„ ſaſiois, conſternés de ta ruine, jetteront des cris „ de déſeſpoir. Dans leur deuil, ils couperont leurs „ chevelures; ils jetteront la cendre ſur leur front „ dénudé; ils ſe rouleront dans la pouſſiere, & ils „ diront: Qui jamais égala *Tyr*, cette reine de la „ mer? „ — Les révolutions du ſort, ou plutôt la barbarie des Grecs du Bas-Empire & des Muſulmans, ont accompli cet oracle. Au lieu de cette ancienne circulation ſi active & ſi vaſte, *Sour*, réduit à l'état d'un miſérable village, n'a plus pour tout commerce qu'une exportation de quelques ſacs de grain & de coton en laine, & pour tout négociant qu'un facteur Grec au ſervice des François de *Saide*, qui gagne à peine de quoi ſoutenir ſa famille. — A neuf lieues au ſud de

(1) Auſſi Strabon dit-il, lib. 16, que les Sabéens avoient fourni tout l'or de la Syrie avant que les habitans de Gerrha, près de l'embouchure de l'Euphrate, les euſſent ſupplantés.

Sour, eſt la ville d'*Acre*, en arabe *Akka*, connue dans les temps les plus reculés ſous le nom d'*Aco*, & poſtérieurement ſous celui de *Ptolémaïs*. Elle occupe l'angle nord d'une baie, qui s'étend, par un demi-cercle de trois lieues, juſqu'à la pointe du *Carmel*. Depuis l'expulſion des Croiſés, elle étoit reſtée preſque déſerte; mais de nos jours les travaux de *Dâher* l'ont reſſuſcitée; ceux que *Djezzâr* y a fait exécuter depuis dix ans, la rendent aujourd'hui l'une des premieres villes de la côte. On vante la moſquée de ce Pacha comme un chef-d'œuvre de goût. Son bazar ou *marché* couvert, ne le cede point à ceux d'Alep même; & ſa fontaine publique ſurpaſſe en élégance celles de Damas. Ce dernier ouvrage eſt auſſi le plus utile; car juſqu'alors Acre n'avoit pour toute reſſource qu'un aſſez mauvais puits; mais l'eau eſt reſtée, comme auparavant, de médiocre qualité. L'on doit ſavoir d'autant plus de gré au Pacha de ſes travaux, que lui-même en a été l'ingénieur & l'architecte: il fait ſes plans, il trace ſes deſſins, & conduit les ouvrages. Le port d'Acre eſt un des mieux ſitués de la côte, en ce qu'il eſt couvert du vent de nord & de nord-oueſt par la ville même; mais il eſt comblé depuis *Fakr-el-Dîn*. Djezzâr s'eſt contenté de pratiquer un abord pour les bateaux. La fortification, quoique plus ſoignée qu'aucune autre, n'eſt cependant d'aucune valeur; il n'y a que quelques mauvaiſes tours baſſes près du port, qui ayent des canons; encore ces pieces de fer rouillé ſont-elles ſi mauvaiſes, qu'il en creve toujours quelques-unes à chaque fois qu'on les tire. L'enceinte du côté de la campagne, n'eſt qu'un mur de jardin ſans foſſés.

Cette campagne eſt une plaine nue, plus profonde & moins large que celle de *Sour*; elle eſt entourée de petites montagnes qui s'étendent en tournant du cap Blanc au Carmel. Les ondulations du terrain y

cauſent des bas-fonds où les pluies d'hiver forment des lagunes dangereuſes en été par leurs vapeurs infectes. Du reſte, le ſol eſt fécond, & l'on y cultive avec le plus grand ſuccès le blé & le coton. Ces denrées ſont la baſe du commerce d'*Acre*, qui de jour en jour devient plus floriſſant. Dans ces derniers temps, le Pacha, par un abus ordinaire en Turquie, l'avoit tout concentré dans ſes mains; l'on ne pouvoit vendre de coton qu'à lui, l'on n'en pouvoit acheter que de lui: les négocians Européens ont eu beau réclamer les capitulations du Sultan, Djezzâr a répondu qu'il étoit Sultan dans ſon pays, & il a continué ſon monopole. Ces négocians ſont ſur-tout les François, qui ont à *Acre* ſix comptoirs, préſidés par un Conſul: récemment il eſt ſurvenu un Agent Impérial, & depuis un an un Agent Ruſſe.

La partie de la baie d'Acre où les vaiſſeaux mouillent avec le plus de ſureté, eſt au nord du mont *Carmel*, au pied du village de *Haifa*, (*vulgò* Caiffe.) Le fond tient bien l'ancre & ne coupe pas les cables; mais le lieu eſt ouvert au vent de nord-oueſt, qui eſt violent ſur toute cette côte. Le Carmel, qui domine au ſud, eſt un pic écraſé & rocailleux, d'environ trois cents cinquante toiſes d'élévation. On y trouve, parmi les brouſſailles, des oliviers & des vignes ſauvages, qui prouvent que jadis l'induſtrie s'étoit portée juſques ſur cet ingrat terrain: ſur le ſommet eſt une chapelle dédiée au Prophete Elie, d'où la vue s'étend au loin ſur la mer & ſur la terre. Au midi, le pays offre une chaine de montagnes raboteuſes, couronnées de chênes & de ſapins, où ſe retirent des ſangliers & des onces. En tournant vers l'eſt, on apperçoit à ſix lieues le local de *Naſra* ou *Nazareth*, célebre dans l'hiſtoire du Chriſtianiſme: c'eſt un village médiocre, peuplé d'un tiers de Muſulmans, & de deux tiers de Grecs-Catholiques. Les

PP. de Terre-Sainte, dépendans du grand Couvent de Jéruſalem, y ont un Hoſpice & une Egliſe. Ils ſont ordinairement les Fermiers du pays. Du tems de *Dâher*, ils étoient obligés de faire à ce Chaik un cadeau de mille piaſtres à chaque femme qu'il épouſoit & il avoit ſoin de ſe marier preſque toutes les ſemaines.

A environ deux lieues au ſud-eſt de *Naſra* eſt le mont *Tabor*, d'où on a l'une des plus riches perſpectives de la Syrie. Cette montagne eſt un cône tronqué de quatre à cinq cents toiſes de hauteur. Le ſommet a deux tiers de lieue de circuit. Jadis il portoit une citadelle; mais à peine en reſte-t-il quelques pierres. De-là l'on découvre au ſud une ſuite de vallées & de montagnes qui s'étendent juſqu'à Jéruſalem. A l'eſt, l'on voit comme ſous ſes pieds la vallée du *Jourdain* & le lac de *Tabarié*, qui ſemble encaiſſé dans un cratere de volcan. Au-delà, la vue ſe perd vers les plaines du *Hauran*; puis tournant au nord, elle revient par les montagnes de *Hasbéya* & de la *Qasmié*, ſe repoſer ſur les fertiles plaines de la Galilée, ſans pouvoir atteindre à la mer.

La rive orientale du lac de *Tabarié*, n'a de remarquable que la ville dont elle porte le nom, & la fontaine d'eaux chaudes minérales qui en eſt voiſine. Cette fontaine eſt ſituée dans la campagne, à un quart de lieue de *Tabarié*. Faute de ſoin, il s'y eſt entaſſé une boue noire, qui eſt un véritable *éthiops martial*. Les perſonnes attaquées de douleurs rhumatismales, trouvent des ſoulagemens & même la guériſon dans les bains de cette boue. Quant à la ville, ce n'eſt qu'un monceau de décombres, habité tout au plus par cent familles. A ſept lieues au nord de Tabarîé, ſur la croupe d'une montagne, eſt la ville ou village de *Safad*, berceau de la puiſſance de Dâher. A cette époque, il étoit devenu le ſiége d'une Ecole Arabe, où les docteurs Motouâlis formoient des éleves dans la

ſcience de la Grammaire, & l'interprétation allégorique du *Qôran*. Les juifs, qui croyent que le Meſſie doit établir le ſiége de ſon empire à *Safad*, avoient auſſi pris ce lieu en affection, & s'y étoient raſſemblés au nombre de cinquante à ſoixante familles; mais le tremblement de 1759 a tout détruit, & *Safad*, regardé de mauvais œil par les Turcs, n'eſt plus qu'un village preſque abandonné. En remontant de *Safad* au nord, l'on ſuit une chaîne de hautes montagnes, qui, ſous le nom de *Djebal-el-Chaïk*, fourniſſent d'abord les ſources du *Jourdain*, puis une foule de ruiſſeaux dont s'arroſe la plaine de Damas. Le local élevé d'où partent ces ruiſſeaux, compoſe un petit pays que l'on appelle *Hasbeya*. En ce moment, il eſt gouverné par un Emir, parent & rival de l'Emir Youſef; il en paye à Djezzâr une ferme de ſoixante bourſes. Le ſol eſt montueux, & reſſemble beaucoup au bas-Liban: le prolongement de ces montagnes le long de la vallée de *Beqâà*, eſt ce que les anciens appellent *Antiliban*, à raiſon de ce qu'il eſt parallele au Liban des Druzes & des Maronites. La vallée de *Beqâà*, qui en forme la ſéparation, eſt l'ancienne *Cœle Syrie*, ou *Syrie creuſe* proprement dite. Sa diſpoſition en encaiſſement profond, en y raſſemblant les eaux des montagnes, en a fait de tous temps un des plus fertiles cantons de la Syrie; mais auſſi en y concentrant les rayons du ſoleil, elle y produit en été une chaleur qui ne le cede pas même à l'Egypte. L'air néanmoins n'y eſt pas mal-ſain, ſans doute parce qu'il eſt ſans ceſſe renouvellé par le vent du nord, & que les eaux ſont vives & non ſtagnantes. L'on y dort impunément ſur les terraſſes. Avant le tremblement de 1759, tout ce pays étoit couvert de villages & de cultures aux mains des *Motoualis*; mais les ravages que cauſa ce phénomene, & ceux que les guerres des Turks y

ont fait ſuccéder, ont preſque tout détruit. Le ſeul lieu qui mérite l'attention, eſt la ville de *Balbek*.

Balbek, célebre chez les Grecs & les Latins, ſous le nom d'*Hélio-polis*, ou *ville du Soleil*, eſt ſituée au pied de l'*Antiliban*, préciſément à la derniere ondulation de la montagne dans la plaine. En arrivant par le midi, l'on ne découvre la ville qu'à la diſtance d'une lieue & demie, derriere un rideau d'arbres dont elle couronne la verdure par un cordon blanchâtre de dômes & de minarets. Au bout d'une heure de marche, l'on arrive à ces arbres, qui ſont de très-beaux noyers; & bientôt traverſant des jardins mal cultivés, par des ſentiers tortueux, l'on ſe trouve conduit au pied de la ville. Là ſe préſente en face un mur ruiné, flanqué de tours carrées, qui monte à droite ſur la pente, & trace l'enceinte de l'ancienne ville. Ce mur, qui n'a que dix à douze pieds de hauteur, laiſſe voir dans l'intérieur des terrains vides & des décombres qui ſont par-tout l'apanage des villes Turkes; mais ce qui attire toute l'attention ſur la gauche, eſt un grand édifice, qui, par ſa haute muraille, & ſes riches colonnes, s'annonce pour un de ces Temples que l'antiquité a laiſſés à notre admiration. Ce monument, qui eſt un des plus beaux & des mieux conſervés de l'Aſie, mérite une deſcription particuliere.

Pour le détailler avec ordre, il faut ſe ſuppoſer deſcendre de l'intérieur de la ville: après avoir traverſé les décombres & les huttes dont elle eſt pleine, l'on arrive à un terrain vide qui fut une place; là, en face, s'offre à l'oueſt une grande maſure formée de deux pavillons ornés de pilaſtres, joints à leur angle du fond par un mur de cent ſoixante pieds de longueur; cette façade domine le ſol par une eſpece de terraſſe, au bord de laquelle on diſtingue avec

peine les baſes de douze colonnes, qui jadis régnoient d'un pavillon à l'autre, & formoient le *portique*. Le *portail* eſt obſtrué de pierres entaſſées; mais ſi l'on en ſurmonte l'obſtacle, l'on pénétre dans un terrain vide, qui eſt une cour hexagone, de cent quatre-vingts pieds de diametre. Cette cour eſt ſemée de fûts de colonnes briſées, de chapiteaux mutilés, de débris de pilaſtres, d'entablemens, de corniches, &c.; tout-autour regne un cordon d'édifices ruinés qui préſentent à l'œil tous les ornemens de la plus riche architecture. Au bout de cette cour, toujours en face à l'oueſt, eſt une iſſue qui jadis fut une porte, par où l'on apperçoit une plus vaſte perſpective de ruines, dont la magnificence ſollicite la curioſité. Pour en jouir, il faut monter une pente, qui fut l'eſcalier de cette iſſue, & l'on ſe trouve à l'entrée d'une cour carrée beaucoup plus ſpacieuſe que la premiere (1). Le premier coup-d'œil ſe porte naturellement au bout de cette cour, où ſix énormes colonnes, ſaillant majeſtueuſement ſur l'horizon, forment un tableau vraiment pittoreſque. Un objet non moins intéreſſant, eſt une autre file de colonnes qui regne à gauche, & s'annonce pour le péristyle d'un temple; mais avant d'y paſſer, l'on ne peut ſur les lieux refuſer des regards attentifs aux édifices qui enferment cette cour à droite & à gauche. Ils font une eſpece de galerie diſtribuée par chambres, dont on compte ſept ſur chacune des grandes ailes: ſavoir, deux en demi-cercle, & cinq en carré-long. Le fond de ces chambres conſerve des frontons de niche & de tabernacles, dont les ſoutiens ſont détruits. Du côté de la cour

(1) Elle a trois cents cinquante pieds de large ſur trois cents trente-ſix de long.

elles étoient ouvertes, & n'offroient que quatre & ſix colonnes toutes détruites. Il n'eſt pas facile d'imaginer l'uſage de ces appartemens; mais l'on n'en admire pas moins la beauté de leurs pilaſtres, & la richeſſe de la friſe de l'entablement. L'on ne peut non plus s'empêcher de remarquer l'effet ſingulier qui réſulte du mélange des guirlandes, des feuillures des chapiteaux, & des touffes d'herbes ſauvages qui pendent de toutes parts. En traverſant la cour dans ſa longueur, l'on trouve au milieu une petite eſplanade carrée, où fut un pavillon dont il ne reſte que les fondemens. Enfin, l'on arrive au pied des ſix colonnes: c'eſt alors que l'on conçoit toute la hardieſſe de leur élévation, & la richeſſe de leur taille. Leur fût a vingt-un pieds huit pouces de circonférence, ſur cinquante-huit de longueur; enſorte que la hauteur totale, y compris l'entablement, eſt de ſoixante-onze à ſoixante-douze pieds. L'on s'étonne d'abord de voir cette ſuperbe ruine ainſi ſolitaire & ſans accompagnemens; mais en examinant le terrain avec attention, l'on reconnoît toute une ſuite de baſes qui tracent un carré-long de deux cents ſoixante-huit pieds ſur cent quarante-ſix de large: l'on en conclut que ce fut là le périſtyle d'un grand temple, objet premier & principal de toute cette conſtruction. Il préſentoit à la grande cour, c'eſt-à-dire à l'orient, une face de dix colonnes ſur dix-neuf de flanc (total cinquante-quatre). Son terrain étoit un carré-long de plein-pied avec cette cour, mais plus étroit qu'elle, enſorte qu'il ne reſtoit autour de la colonnade qu'une terraſſe de vingt-ſept pieds de large: l'eſplanade qui en réſulte, domine la campagne du côté de l'oueſt, par un mur eſcarpé d'environ trente pieds: à meſure que l'on ſe rapproche de la ville, l'eſcarpement diminue, enſorte que le ſol des pavillons ſe trouve de niveau avec la derniere

pente de la montagne, d'où il réſulte que tout le terrain des cours a été rapporté. Tel fut le premier état de cet édifice ; mais par la ſuite on a comblé le flanc du midi du grand temple, pour en bâtir un autre plus petit, qui eſt celui dont le périſtyle & la cage ſubſiſtent encore. Ce temple, ſitué plus bas que l'autre de quelques pieds, préſente un flanc de treize colonnes, ſur huit de front (total trente-huit). Elles ſont également d'ordre corinthien ; leur fût a quinze pieds huit pouces de circonférence, ſur quarante-quatre de hauteur. L'édifice qu'elles environnent, eſt un carré-long, dont la face d'entrée, tournée à l'orient, ſe trouve hors de la ligne de l'aile gauche de la grande cour. L'on n'y peut arriver qu'à travers des troncs de colonnes, des amas de pierres, & même un mauvais mur dont on l'a maſquée. Lorſque l'on a ſurmonté ces obſtacles, on ſe trouve à la porte, & de-là les yeux peuvent parcourir une enceinte qui fut la demeure d'un Dieu ; mais au-lieu du ſpectacle impoſant d'un peuple proſterné, & d'une foule de Prêtres offrant des ſacrifices, le ciel ouvert par la chute de la voûte, ne laiſſe voir qu'un chaos de décombres entaſſés ſur la terre, & ſouillés de pouſſiere & d'herbes ſauvages. Les murs, jadis couverts de toutes les richeſſes de l'ordre corinthien, n'offrent plus que des frontons de niches & de tabernacles, dont preſque tous les ſoutiens ſont tombés. Entre ces niches, regnent des pilaſtres cannelés, dont le chapiteau ſupporte un entablement plein de breches ; ce qui en reſte conſerve une riche friſe de guirlandes, ſoutenues d'eſpace en eſpace, par des têtes de ſatyre, de cheval, de taureau, &c. Sur cet entablement s'élevoit jadis la voûte, dont la portée avoit cinquante-ſept pieds de large, ſur cent-dix de longueur. Le mur qui la ſoutenoit en a 31 d'élévation, ſans aucune fenêtre. L'on ne peut ſe faire une idée des ornemens de cette

voûte, que par l'inſpection des débris répandus à terre; mais elle ne pouvoit être plus riche que celle de la galerie du périſtyle: les grandes parties qui en ſubſiſtent, offrent des encadremens à loſange, où ſont repréſentées en reliefs les ſcenes de Jupiter aſſis ſur ſon aigle, de Léda careſſée par le cygne, de Diane portant l'arc & le croiſſant, & divers buſtes qui paroiſſent être des figures d'Empereurs & d'Impératrices. Il ſeroit trop long de rapporter tous les détails de cet étonnant édifice. Les amateurs des arts les trouveront conſignés avec la plus grande vérité dans l'ouvrage publié en 1757,, à Londres, ſous le titre de *Ruines de Balbek* (1). Cet ouvrage, rédigé par M. *Robert Wood*, eſt dû ſur-tout aux ſoins & à la magnificence du Chevalier *Dawkins*, qui viſita, en 1751, Balbek & Palmyre. On ne peut rien ajouter à la fidélité de la deſcription de ces Voyageurs; mais depuis leur paſſage, il eſt arrivé quelques changemens: par exemple, ils ont trouvé neuf grandes colonnes debout, & en 1784 je n'en ai trouvé que ſix. Ils en comptèrent vingt-neuf au petit temple; il n'en reſte plus que vingt: c'eſt le tremblement de 1759 qui en a cauſé la chute; il a auſſi tellement ébranlé les murs du petit temple, que la pierre de la ſoffite (2) de la porte a gliſſé entre les deux qui l'avoiſinent, & eſt deſcendue de huit pouces; enſorte que le corps de l'oiſeau ſculpté ſur cette pierre, ſe trouve ſuſpendu, détaché de ſes ailes & des deux guirlandes qui, de ſon bec, aboutiſſent à deux génies. La nature n'a pas été ici le ſeul agent de deſtruction; les Turks y ont beaucoup contribué pour les colonnes. Leur motif eſt

(1) *In fol. d'Atlas*, 1 *vol* Cet Ouvrage cher & rare, ne ſe trouve que dans les grandes bibliothéques: on peut le conſulter à celle du Roi.

(2) La ſoffite eſt cette traverſe qui regne ſur la tête lorſque l'on paſſe ſous une porte.

de s'emparer des axes de fer qui ſervent à joindre les deux ou trois pieces dont chaque fût eſt compoſé. Ces axes rempliſſent ſi bien leur objet, que pluſieurs colonnes ne ſont pas déjointes dans leur chûte: une entre autres, comme l'obſerve M. Wood, a enfoncé une pierre du mur du temple, plutôt que de ſe disloquer. Rien de ſi parfait que la coupe de ces pierres; elles ne ſont jointes par aucun ciment, & cependant la lame d'un couteau n'entre pas dans leurs interſtices. Après tant de ſiecles de conſtruction, elles ont, pour la plupart, conſervé la couleur blanche qu'elles avoient d'abord. Ce qui étonnera davantage, c'eſt l'énormité de quelques-unes dans tout le mur qui forme l'eſcarpement. A l'oueſt, la ſeconde aſſiſe eſt formée de pierres qui ont depuis vingt-huit juſqu'à trente cinq pieds de longueur, ſur environ neuf de hauteur. Par-deſſus cette aſſiſe, à l'angle du nord-oueſt il y a trois pierres qui à elles ſeules occupent un eſpace de cent ſoixante quinze pieds & demi; à ſavoir la premiere, cinquante-huit pieds ſept pouces; la deuxieme, cinquante-huit pieds onze pouces, & la troiſieme cinquante-huit pieds juſte, ſur une épaiſſeur commune de douze pieds. La nature de ces pierres eſt un granit blanc à grandes facettes luiſantes comme le gypſe; ſa carriere regne ſous toute la ville & dans la montagne adjacente: elle eſt ouverte en pluſieurs lieux, & entre autres ſur la droite en arrivant à la ville. Il y eſt reſté une pierre taillée ſur trois faces, qui a ſoixante-neuf pieds deux pouces de long, ſur douze pieds dix pouces de large, & treize pieds trois pouces d'épaiſſeur. Comment les anciens ont-ils manié de telles maſſes? C'eſt ſans doute un problême de mécanique curieux à réſoudre. Les habitans de *Balbek* l'expliquent commodément, en ſuppoſant que cet édifice a été conſtruit par les *Djéuoân* ou

Génies (1), ſous les ordres du Roi Salomon ; ils ajoutent que le motif de tant de travaux, fut de cacher dans les ſouterrains d'immenſes tréſors qui y ſont encore ; pluſieurs d'entre eux, dans le deſſein de s'en ſaiſir, ſont deſcendus dans les voûtes qui regnent ſous tout l'édifice ; mais l'inutilité de leurs recherches, & les avanies que les Commandans en ont pris occaſion de leur faire, les en ont dégoûtés ; ils croient les Européens plus heureux ; & l'on tenteroit vainement de les diſſuader de l'idée où ils ſont que nous avons l'art magique de rompre les talismans. Que peuvent les raiſonnemens contre l'ignorance & l'habitude ? Il ne ſeroit pas moins ridicule de vouloir leur démontrer que Salomon n'a point connu l'ordre corinthien, uſité ſeulement ſous les Empereurs de Rome ; mais leur tradition au ſujet de ce Prince, donne lieu à trois remarques importantes.

La premiere eſt que toute tradition ſur la haute antiquité, eſt auſſi nulle chez les Orientaux que chez les Européens. Parmi eux, comme parmi nous, les faits de cent ans, quand ils ne ſont pas écrits, ſont altérés, dénaturés, oubliés : attendre d'eux des éclairciſſemens ſur ce qui s'eſt paſſé au temps de David ou d'Alexandre, c'eſt comme ſi l'on demandoit aux payſans de Flandre des nouvelles de Clovis ou de Charlemagne.

La deuxieme eſt que dans toute la Syrie, les Mahométans, comme les Juifs & les Chrétiens, attribuent tous les grands ouvrages à *Salomon* ; non que la mémoire s'en ſoit perpétuée ſur les lieux, mais parce qu'ils font des applications des paſſages de l'ancien Teſtament : c'eſt, avec l'Evangile, la ſource de preſque toutes les traditions, parce que ce ſont les

(1) Eſpeces d'Eſprits intermédiaires entre les Anges & les Diables.

ſeuls livres hiſtoriques qui ſoient lus & connus ; mais comme les Interpretes ſont très-ignorans, leurs applications manquent preſque toujours de vérité : c'eſt ainſi qu'ils ſont en erreur, quand ils diſent que Balbek eſt la *domus ſaltûs Libani* de Salomon ; & ils choquent également la vraiſemblance, quand ils attribuent à ce Roi les puits de Tyr & les édifices de Palmyre.

Enfin, une troiſieme remarque, eſt que la croyance aux tréſors cachés s'eſt accréditée & ſe ſoutient par des découvertes qui ſe font effectivement de temps à autre. Il n'y a pas dix ans que l'on trouva à *Hebron* un petit coffre plein de médailles d'or & d'argent, avec un livre d'ancien arabe, traitant de la Médecine. Dans le pays des Druzes, un particulier découvrit auſſi, il y a quelque temps, une jarre où il trouva des monnoies d'or faites en croiſſant ; mais comme les Commandans s'attribuent ces découvertes, & que, ſous prétexte de les faire reſtituer, ils ruinent ceux qui les ont faites, les propriétaires s'efforcent d'en dérober la connoiſſance : ils fondent en ſecret les monnoies anciennes, ou même ils les recachent par ce même eſprit de crainte qui les fit enfouir dans les temps anciens, & qui y indique la même tyrannie.

D'après la magnificence extraordinaire du Temple de Balbek, on s'étonnera avec raiſon que les Ecrivains Grecs & Latins en ayent ſi peu parlé. M. *Wood*, qui les a compulſés à ce ſujet, n'en a trouvé de mention que dans un fragment de Jean d'Antioche, qui attribue la conſtruction de cet édifice à l'Empereur Antonin-le-Pieux. Les inſcriptions qui ſubſiſtent ſont conformes à cette opinion, & elle explique très-bien pourquoi l'ordre employé eſt le corinthien, puiſque cet ordre ne fut bien uſité que dans le troiſieme âge de Rome ; mais l'on ne doit pas alléguer pour la con-

former encore, l'oiseau sculpté sur le suffite : si son bec crochu, si ses grandes serres & le caducée qu'elles tiennent, doivent le faire regarder comme un aigle, l'aigrette de sa tête, semblable à celle de certains pigeons, prouve qu'il n'est point l'aigle Romain : d'ailleurs, il se retrouve le même au temple de Palmyre, & par cette raison il s'annonce pour un aigle Oriental, consacré au Soleil, qui fut la Divinité de ces deux Temples. Son culte existoit à Balbek dès la plus haute antiquité. Sa statue, semblable à celle d'Osiris, y avoit été transportée d'*Héliopolis d'Egypte*. On l'y adoroit avec des cérémonies que *Macrobe* décrit dans son Livre curieux des *Saturnales* (1). M. Wood suppose, avec raison, que ce fut de ce culte que vint le nom de *Balbek*, qui signifie en syriaque *ville de Bal*, c'est-à-dire du *Soleil*. Les Grecs, en disant *Héliopolis*, n'ont fait, comme en bien d'autres cas, qu'une traduction littérale de l'Oriental. On ignore l'état que put avoir cette ville dans la haute antiquité ; mais il est à présumer que sa position sur la route de *Tyr* à *Palmyre*, lui donna quelque part au commerce de ses opulentes Métropoles. Sous les Romains, au temps d'Auguste, elle est citée comme tenant garnison ; & il reste sur le mur de la porte du midi, à droite en entrant, une inscription qui en fait preuve ; car on y lit en lettres grecques : *Kenturia prima*. 140 ans après cette époque, Antonin y bâtit le Temple actuel à la place de l'ancien, qui sans doute tomboit en ruine ; mais le Christianisme ayant pris l'attendant sous Constantin, le Temple moderne fut négligé, puis converti en Eglise, dont il reste un mur qui masquoit le sanctuaire de l'Idole. Il subsista ainsi jusqu'à l'invasion des Arabes : il est probable qu'ils envierent aux Chré-

(1) Il y appelle *Héliopolis* ville des *Assyriens*, par la confusion que les anciens font souvent de ce nom à celui de *Syriens*.

tiens une ſi belle poſſeſſion. L'Egliſe moins fréquentée ſe dégrada : les guerres ſurvinrent ; on en fit un lieu de défenſe ; l'on bâtit ſur le mur de l'enceinte, ſur les pavillons & aux angles, des créneaux qui exiſtent encore ; & de ce moment, le Temple, expoſé au ſort de la guerre, tomba rapidement en ruine.

L'état de la ville n'eſt pas moins déplorable ; le mauvais gouvernement des Emirs de la maiſon de *Harfouche* lui avoit déjà porté des atteintes funeſtes ; le tremblement de 1759 acheva de la ruiner. Les guerres de l'Emir Youſef & de Djezzâr ont encore aggravé ſa ſituation ; de cinq mille habitans que l'on y comptoit en 1751, il n'en reſte pas douze cents, tous pauvres, ſans induſtrie, ſans commerce, & ſans autres cultures que quelques cotons, quelques maïs & des paſtiques. Dans toute cette partie, le ſol eſt maigre, & continue d'être tel, ſoit en remontant au nord, ſoit en deſcendant au ſud-eſt vers Damas.

CHAPITRE XXX.

Du Pachalic de Damas.

Le Pachalic de *Damas*, quatrieme & dernier de la Syrie, en occupe preſque toute la partie orientale. Il s'étend au nord, depuis *Marra*, ſur la route d'*Alep*, juſqu'à *Habroun*, dans le ſud-eſt de la *Paleſtine* ; la ligne de ſes limites à l'oueſt ſuit les montagnes des *Anſârié*, celles de l'Antiliban, le cours ſupérieur du Jourdain ; puis traverſant ce fleuve au pays de *Bisân*, elle enveloppe *Nâblous*, *Jéruſalem*, *Habroun*, & paſſe à l'orient dans le Déſert, où elle s'avance plus ou moins, ſelon que le pays eſt cultivable ; mais en général elle s'y éloigne peu des dernieres montagnes, à

l'exception du canton de *Tadmour* ou *Palmyre*, vers lequel elle prend un prolongement de cinq journées.

Dans cette vaſte étendue de pays, le ſol & les produits ſont variés; les plaines du *Hauran*, & celles des bords de l'Oronte ſont les plus fertiles; elles rendent du froment, de l'orge, du doura, du ſéſame & du coton. Le pays de Damas & le haut *Beqâà*, ſont d'un ſol graveleux & maigre, plus propre aux fruits & au tabac qu'aux autres denrées. Toutes les montagnes ſont attribuées aux oliviers, aux mûriers, aux fruits, & en pluſieurs lieux aux vignes, dont les Grecs font du vin, & les Muſulmans des raiſins ſecs.

Le Pacha jouit de tous les droits de ſa place; ils ſont plus conſidérables que ceux d'aucune autre; car outre la ferme générale & le commandement abſolu, il eſt encore *conducteur* de la *Caravane ſacrée* de la *Mekke*, ſous le nom très-reſpecté d'*Emir-Hadj* (1). Les Muſulmans attachent une ſi grande importance à cette *conduite*, que la perſonne d'un Pacha qui s'en acquitte bien, devient inviolable même pour le Sultan: il n'eſt plus permis de *verſer ſon ſang*. Mais le Divan ſait tout concilier; & quand un tel homme encourt ſa diſgrace, il ſatisfait tout à-la-fois au littéral de la Loi & à ſa vengeance, en le faiſant piler dans un mortier, ou étouffer dans un ſac, ainſi qu'il y en a eu pluſieurs exemples.

Le tribut du Pacha au Sultan, n'eſt que de quarante-cinq bourſes (cinquante-ſix mille deux cents cinquante livres); mais il eſt chargé de tous les frais du *Hadj*: on les évalue à ſix mille bourſes, ou ſept millions cinq cents mille livres. Ils conſiſtent en proviſions de blé, d'orge, de riz, &c., & en louage de

(1) La caravane de la Mekke porte excluſivement ce nom de *Hadj*, qui ſignifie *pélerinage*: les autres ſe nomment ſimplement *Qaſil*.

chameaux qu'il faut fournir aux troupes d'eſcorte, & à beaucoup de pélerins. En outre l on doit payer dix-huit cents bourſes aux tribus Arabes qui ſont ſur la route, pour en obtenir un libre paſſage. Le Pacha ſe rembourſe ſur le *miri* ou impôt des terres, ſoit qu'il le perçoive lui-même, ſoit qu'il le ſous-afferme, comme il arrive en pluſieurs lieux. Il ne jouit pas des Douanes: elles ſont régies par le *Deftardâr* ou maître des *regiſtres*, pour être employées à la ſolde des Janiſſaires & des gardes des châteaux qui ſont ſur la route de la Mekke. Le Pacha hérite en outre de tous les pélerins qui meurent en route; & cet article n'eſt pas ſans importance; car l'on a obſervé que c'étoient toujours les plus riches. Enfin, il a ſon induſtrie, qui conſiſte à prêter à intérêt de l'argent aux marchands & aux laboureurs, & à en prendre à qui bon lui ſemble, à titre de *baiſe* ou d'*avanie*.

Son état militaire conſiſte en ſix ou ſept cents Janiſſaires, moins mal tenus & plus inſolens qu'ailleurs; en autant de Barbareſques nus & pillards comme par-tout, & en huit à neuf cents *Del libaches* ou *cavaliers*. Ces troupes, qui paſſent en Syrie pour un corps d'armée conſidérable, lui ſont néceſſaires, non-ſeulement pour l'eſcorte de la caravane, & pour réprimer les Arabes; mais encore contre ſes propres ſujets, pour la perception du miri. Chaque année, trois mois avant le départ du *Hadj*, il fait ce qu'on appelle la *tournée*; c'eſt-à-dire, qu'eſcorté de ces troupes, il parcourt ſon vaſte gouvernement, en faiſant contribuer les villes & les villages. La liquidation ſe paſſe rarement ſans trouble; le peuple ignorant, excité par des chefs factieux, ou provoqué par l'injuſtice du Pacha, ſe révolte ſouvent, & paye ſa dette à coups de fuſil; les habitans de *Nâblous*, de *Bethlem*, & de *Habroun*, ſe ſont fait en ce genre une réputation qui leur vaut des franchiſes particulieres;

mais auſſi, lorſque l'occaſion ſe préſente, on leur fait payer au décuple les intérêts & les dommages. Le Pachalic de Damas, par ſa ſituation, eſt plus expoſé qu'aucun autre aux incurſions des Arabes-Bedouins : cependant on obſerve qu'il eſt le moins ruiné de la Syrie. La raiſon qu'on en donne, eſt qu'au lieu d'en changer fréquemment les Pachas, comme elle fait ailleurs, la Porte le donne ordinairement à vie : dans ce ſiecle, on l'a vu occupé pendant cinquante ans par une riche famille de Damas, appellée *El-Adm*, dont un pere & trois freres ſe ſont ſuccédés. *Aſàd*, le dernier d entre eux, dont nous avons parlé dans l'hiſtoire de *Dâher*, l'a tenu quinze ans, pendant leſquels il a fait un bien infini. Il avoit établi aſſez de diſcipline parmi ſes ſoldats, pour que les payſans fuſſent à l'abri de leurs pillages. Sa paſſion étoit, comme à tous les gens en place de Turquie, d'entaſſer de l'argent : mais il ne le laiſſoit point oiſif dans ſes caiſſes ; & par une modération inouie dans ce pays, il n'en retiroit qu'un intérêt de ſix pour cent (1). On cite de lui un trait qui donnera une idée de ſon caractere : s'étant un jour trouvé dans un beſoin d'argent, les délateurs qui environnent les Pachas, lui conſeillerent d'impoſer une *avanie* ſur les Chrétiens & ſur les fabricans d'étoffes. *Combien croyez-vous que cela puiſſe me rendre*, dit Aſâd ? *Cinquante à ſoixante bourſes*, lui répondirent-ils : *Mais*, répliqua-t il, *ce ſont des gens peu riches ; comment feront-ils cette ſomme ? Seigneur, ils vendront les joyaux de leurs femmes ; & puis ce ſont des chiens. Je veux éprouver*, reprit le Pacha, *ſi je ſerai plus habile avaniſte que vous.* Dans le jour même, il envoie ordre au Mofti de venir le trou-

(1) En Syrie & en Egypte, l'intérêt ordinaire eſt de douze ou quinze pour cent ; ſouvent il va à vingt & trente.

ver ſecrétement & de nuit : le Mofti arrivé, Aſàd lui déclare „ qu'il a appris que depuis long temps il mene dans ſa maiſon une vie très-irréguliere ; que lui, chef de la loi, boit du vin & mange du porc, contre les préceptes du *Livre très-pur* ; qu'il a réſolu d'en faire part au Mofti de *Stamboul* (Conſtantinople), mais qu'il a voulu l'en prévenir, afin qu'il n'eût point à lui reprocher de perfidie. „ Le Mofti, effrayé de cette menace, le conjure de s'en déſiſter ; & comme chez les Turcs on traite ouvertement les affaires, il lui promet un préſent de mille piaſtres. Le Pacha rejette l'offre ; le Mofti double & triple la ſomme ; enfin ils s'accordent pour ſix mille piaſtres, avec engagement réciproque de garder un profond ſilence. Le lendemain, *Asàd* fait appeller le Câdi, lui tient des propos ſemblables, lui dit qu'il eſt informé d'abus crians dans ſa geſtion ; qu'il a connoiſſance de telle affaire, qui ne va pas moins qu'à lui faire couper la tête. Le Câdi confondu, implore ſa clémence, négocie comme le Mofti, s'accommode pour une ſomme pareille, & ſe retire fort content d'échapper à ce prix. Après le Qâdi vint l'*Oudâli*, puis le *Naqîb*, l'Aga des Janiſſaires, le *Mohteſeb*, & enfin les plus riches marchands Turks & Chrétiens. Chacun d'eux, pris pour les délits de ſon état, & ſur tout pour l'article des femmes, s'empreſſa d'en acheter le pardon par une contribution. Lorſque la ſomme totale fut raſſemblée, le Pacha ſe retrouvant avec ſes *familiers*, leur dit : *Avez-vous entendu dire dans Damas qu'Asàd ait jeté une avanie ? Non, Seigneur.* Comment ſe fait-il donc que j'aye trouvé près de deux cents bourſes que voici ? Les délateurs de ſe récrier, d'admirer, de demander quel moyen il avoit pris. *J'ai tondu les béliers*, répondit-il, *plutôt que d'écorcher les agneaux & les chevres.* Après 15 années de regne, cet homme fut enlevé au peuple de Damas par les ſuites d'une intrigue

dont on raconte ainſi l'hiſtoire. Vers 1755, un Eunuque noir du ſérail allant en pélerinage à la Mekke, prit l'hoſpitalité chez *Asàd*; mais peu content de l'accueil ſimple qu'il en reçut, il ne voulut point repaſſer par Damas, & il prit ſa route par Gaze. *Hoſein* Pacha qui commandoit alors en cette ville, mit du faſte à bien traiter l'Eunuque. Celui-ci de retour à Conſtantinople n'oublia point ſes deux hôtes: pour ſatisfaire à-la-fois ſa reconnoiſſance & ſon reſſentiment, il réſolut de perdre *Asàd*, & d'élever *Hoſein* à ſa place. Ses intrigues eurent tant de ſuccès, que dès 1756 Jéruſalem fut détachée de Damas, & donnée à *Hoſein* à titre de Pachalic. L'année ſuivante il obtint Damas même: Asàd dépoſé ſe retira dans le déſert, avec les gens de ſa maiſon, pour éviter une plus grande diſgrace. Le temps de la caravane arriva: Hoſein la conduiſit, ſelon le droit de ſa place; mais au retour, ayant pris querelle avec les Arabes pour un payement qu'il refuſoit, ils l'attaquerent en force, battirent ſon eſcorte, & pillerent complétement la caravane en 1757. A la nouvelle de ce déſaſtre, ce fut dans l'Empire une déſolation comme à la perte d'une grande bataille; les familles de vingt mille pélerins morts de ſoif, de faim, ou tués par les Arabes; les parens de nombre de femmes faites eſclaves; les marchands intéreſſés à la cargaiſon diſſipée, demanderent vengeance de la lâcheté de l'*Emir-Hadj*, & du ſacrilége des Bedouins. La Porte alarmée proſcrivit d'abord la tête de Hoſein; mais il ſe cacha ſi bien, que l'on ne put le ſurprendre: du ſein de ſa retraite, travaillant de concert avec l'Eunuque ſon protecteur, il entreprit de ſe diſculper; & il y parvint au bout de trois mois, en produiſant à la Porte une lettre, vraie ou fauſſe, d'Asàd, par laquelle il parut que ce Pacha avoit excité les Arabes à le venger de Hoſein. Alors la proſcription ſe tourna contre Asàd, & l'on n'ac-

tendit plus que l'occaſion de la mettre à exécution. Cependant le Pachalic reſtoit vacant : Hoſein flétri n'y pouvoit reparoître. La Porte deſiroit de réparer ſon affront, & de rétablir la ſûreté du pélerinage : elle jetta les yeux ſur un homme ſingulier, dont les mœurs & l'hiſtoire méritent que j'en diſe deux mots. Cet homme, appellé *Abd-Allah-el-Satadji*, étoit né près de Bagdad, dans une condition obſcure. S'étant mis de bonne heure à la ſolde du Pacha, il avoit paſſé les premieres années de ſa vie dans les camps, à la guerre, & avoit fait en qualité de ſimple cavalier toutes les campagnes de Perſe, contre *Chah-Thamas-Koulikan*. La bravoure & l'intelligence qu'il y montra, l'éleverent de grade en grade juſqu'au Pachalic de Bagdad même. Revêtu de cet éminent emploi, il s'y comporta avec tant de fermeté & de prudence, qu'il rétablit dans le pays la paix étrangere & domeſtique. La vie ſimple & militaire qu'il continua de mener, ne lui faiſant pas éprouver de grands beſoins d'argent, il n'en amaſſa point ; mais les grands Officiers du ſérail de Conſtantinople, à qui cette modération ne rendoit rien, trouverent mauvais le déſintéreſſement d'Abd-Allah, & ils n'attendirent qu'un prétexte pour le déplacer : ils le trouverent dans la retenue qu'Abd-Allah fit d'une ſomme de cent mille livres, provenante de la ſucceſſion d'un marchand. A peine le Pacha l'eut-il touchée, qu'on en exigea le payement : en vain repréſenta-t-il qu'il en avoit payé de vieilles ſoldes de troupes ; en vain demanda-t-il du délai : le Viſir ne l'en preſſa que plus vivement ; & ſur un ſecond refus, il dépêcha un Eunuque noir, muni en ſecret d'un *kat-chérif*, pour lui couper la tête. L'eunuque, arrivé aux environs de Bagdad, feignit d'être un malade qui voyageoit pour ſa ſanté : en cette qualité, il fit ſaluer le Pacha ; & par forme de politeſſe, il le pria de lui permettre une viſite. Abd-Allah, qui con-

noiſſoit l'eſprit Turk, ſe méfia de tant d'honnêteté, & ſoupçonna quelque miſſion ſecrete. Son tréſorier, non moins verſé dans les uſages, & très-attaché à ſa perſonne, le confirma dans ſes ſoupçons; pour acquérir des certitudes, il lui propoſa de viſiter le paquet de l'eunuque, pendant qu'il ſeroit chez le Pacha avec ſa ſuite. Abd-Allah approuva l'expédient. A l'heure indiquée, le tréſorier va dans la tente de l'eunuque, & il y fait une recherche ſi exacte, qu'il découvre le *kat-chérif* caché dans le revers d'une peliſſe: auſſitôt il vole vers le Pacha, le fait avertir de paſſer un inſtant dans une piece voiſine, & lui remet la découverte (1). Abd-Allah, muni du fatal écrit, le cache dans ſon ſein, & rentre dans l'appartement; puis reprenant d'un air tranquille la converſation avec l'eunuque: Plus j'y ſonge, dit-il, Seigneur Aga, plus je m'étonne de votre voyage en ce pays. Bagdad eſt ſi loin de Stamboul; notre air eſt ſi peu vanté, que j'ai peine à croire que vous veniez ne nous demander que de la ſanté. Il eſt vrai, reprit l'Aga, que je ſuis auſſi chargé de vous demander en paſſant quelques à-compte des cent mille livres. Paſſe encore, reprit le Pacha; mais tenez, ajouta-t-il d'un air décidé, avouez que vous venez auſſi pour ma tête. Ecoutez; vous me connoiſſez de réputation: vous ſavez ce que vaut ma parole; je vous la donne: ſi vous me faites un aveu ſincere, je vous relâcherai ſans vous faire le moindre mal. Alors l'Eunuque commençant une longue défenſe, proteſta qu'il venoit ſans *noires* intentions. *Par ma tête*, dit Abd-Allah; *avouez-moi la vérité*: l'Eunuque continua ſa défenſe. — *Par votre tête*; — il nia encore. *Prenez-y garde*; par celle *du Sultan*: il perſiſta encore. — *Allons*, dit Abd-Allah, c'en eſt fait:

(1) Je tiens ces faits d'un homme qui a connu particuliérement [redacted] & vu Abd-Allah à Jéruſalem.

tu as prononcé ton arrêt; & tirant le *Kat-chérif*: *Reconnois-tu ce papier?* „ Voilà comme vous vous gouvernez là-bas: oui, vous êtes une troupe de ſcélérats qui vous jouez de la vie de quiconque vous déplaît, & qui vous livrez de la main à la main le ſang des ſerviteurs du Sultan. Il faut des têtes au Viſir: il en aura une: qu'on la coupe à ce chien, & qu'on l'envoye à Conſtantinople. „ Sur le champ l'ordre fut exécuté; & la ſuite de l'Aga congédiée, partit avec ſa tête. Après ce coup, Abd-Allah eût pu profiter de la faveur du pays pour ſe révolter: il préféra de paſſer chez les Kourdes. Ce fut là que vint le trouver l'amniſtie du Sultan, & l'ordre de paſſer au Pachalic de Damas. Il s'ennuyoit de ſon exil; il n'avoit plus d'argent: il accepta la commiſſion, & partit avec cent hommes qui ſuivirent ſa fortune. En arrivant aux frontieres de ſon nouveau Gouvernement, il apprit qu'Aſad étoit campé dans un lieu voiſin: il en avoit entendu parler comme du plus grand homme de la Syrie; il déſiroit de le voir. Il ſe déguiſa; &, ſuivi de ſix cavaliers, il ſe rendit à ſon camp, & demanda à lui parler: on l'introduiſit, ſelon l'uſage de ces camps, ſans beaucoup de cérémonies. Après le ſalut, Asad lui demande où il va, & d'où il vient; Abd-Allah répond qu'ils ſont ſix à ſept cavaliers Kourdes qui cherchent du ſervice; qu'ils ſavent que *Satadji* vient à Damas; qu'ils vont le trouver; mais qu'ayant appris en paſſant, que lui Asad étoit campé dans le voiſinage, ils ſont venus lui demander une ration. Volontiers, dit Aſad; mais connoiſſez-vous *Satadji*? Oui. Quel homme eſt-ce? Aime-t-il l'argent? Non; *Satadji* ne s'embarraſſe ni d'argent, ni de peliſſes, ni de châles, ni de perles, ni de femmes; il n'aime que les bonnes armes de fer, les bons chevaux & la guerre. Il chérit la juſtice, protege la veuve & l'orphelin, lit le Qôran, vit de beurre & de laitage. Eſt-il âgé, dit Aſad? Moins

qu'il ne paroît : la fatigue l'a prématuré : il eſt couvert de bleſſures, il a reçu un coup de ſabre qui le fait boiter de la jambe gauche ; un autre lui fait porter le cou ſur l'épaule droite. Tenez, dit-il en ſe levant debout, depuis les pieds juſqu'à la tête c'eſt mon portrait. A ce mot, Aſad pâlit & ſe crut perdu ; mais Abd-Allah ſe raſſeyant, lui dit : *Frere*, raſſure-toi. Je ne ſuis pas un meſſager de l'antre des voleurs, je ne viens point pour te trahir : au contraire, ſi je puis t'être bon à quelque choſe, emploie-moi, car nous ſommes tous deux au même rang chez nos maîtres ; ils m'ont rappellé, parce qu'ils veulent châtier les Bedouins. Quand ils auront ſatisfait leur vengeance de ce côté, ils en reviendront à ma tête. *Dieu eſt grand : il arrivera ce qu'il a décrété.*

Abd-Allah ſe rendit dans ces ſentimens à Damas ; il y rétablit le bon ordre, il réprima les vexations des gens de guerre, & conduiſit la caravane le ſabre à la main, ſans payer une piaſtre aux Arabes : pendant ſon adminiſtration, qui dura deux ans, le pays jouit de la plus parfaite tranquillité. On dormoit les portes ouvertes, diſent encore les habitans de Damas. Lui-même, ſouvent déguiſé en mendiant, voyoit par ſes yeux ; les traits de juſtice qui lui échappoient quelquefois ſous ce déguiſement, avoient établi une circonſpection ſalutaire : on aime encore aujourd'hui à en citer quelques-uns. Par exemple, on rapporte qu'étant à Jéruſalem dans ſa tournée, il avoit défendu à ſes ſoldats de rien prendre, ni de rien commander ſans ſalaire. Un jour qu'il rodoit déguiſé en pauvre, tenant un petit plat de lentilles à la main, un ſoldat qui portoit un fagot, l'obligea de s'en charger ; après quelque réſiſtance, il le mit ſur ſon dos, & commença de marcher devant le Délibache, qui le preſſoit en jurant. Un autre ſoldat reconnut le Pacha, & fit ſigne à ſon camarade. Celui-ci de fuir & de s'échapper par les rues

de traverſe. Après quelques pas, Abd-Allah n'entendant plus ſon homme, ſe retourna, & fâché d'avoir manqué ſon coup, il ne put s'empêcher de jetter ſon faix à terre, en diſant: Le coquin! il eſt ſi mauvais ſujet qu'il a emporté mon ſalaire & mon plat de lentilles. Mais il ne le porta pas loin; car peu de jours après, le Pacha le ſurprit à voler dans un jardin les légumes d'une pauvre femme qu'il maltraitoit, & ſur le champ il lui fit couper la tête.

Quant à lui, il ne put éviter le ſort qu'il avoit prévu: après être échappé plus d'une fois à des aſſaſſins apoſtés, il fut empoiſonné par ſon neveu. Il s'en apperçut avant de mourir, & l'ayant fait appeller: Malheureux, lui dit-il, les ſcélérats t'ont ſéduit; tu m'as empoiſonné pour profiter de ma dépouille; je pourrois avant de mourir tromper ton eſpoir & punir ton ingratitude; mais je connois les Turks; ils ſe chargeront de ma vengeance. En effet, à peine Satadji fut-il mort, qu'un Capidji montra un ordre d'étrangler le neveu; ce qui fut exécuté. Toute l'hiſtoire des Turks prouve qu'ils aiment la trahiſon, mais qu'ils puniſſent toujours les traîtres. Depuis Abd-Allah, le Pachalic de Damas a paſſé ſucceſſivement à *Seliq*, à *Osman*, à *Mohammed*, & à *Darouich*, fils d'Osman, qui l'occupoit en 1784. Cet homme, qui n'a pas les talens de ſon pere, en a retenu le caractere tyrannique. En voici un trait digne d'être cité: au mois de Novembre 1784, un village de Chrétiens Grecs, près de Damas, qui avoit acquitté le miri, fut ſommé de le payer une ſeconde fois. Les Chaiks réclamant le regiſtre qui conſtatoit l'acquit, s'y refuſerent. Une des nuits ſuivantes, un parti de ſoldats aſſaillit le village, & tua trente-une perſonnes. Les malheureux payſans conſternés porterent les têtes à Damas, & implorerent la juſtice du Pacha. Après les avoir entendus, *Darouich* leur dit de dépoſer ces têtes dans l'Egliſe Grecque, en attendant

qu'il fît des recherches. Trois jours ſe paſſerent; les têtes ſe corrompirent; on voulut les enterrer; mais pour cet effet, il falloit une permiſſion du Paſha, & on ne l'obtint qu'au prix de quarante bourſes (cinquante mille livres).

Depuis un an (en 1785), Djezzâr profitant du crédit que ſon argent lui donne à la Porte, a dépoſſédé Darouich, & commande aujourd'hui à Damas; il aſpire, dit-on, à y joindre Alep. Il ſembleroit que le Divan dût lui refuſer cet agrandiſſement qui le rendroit maître de toute la Syrie; mais outre que les affaires des Ruſſes ne laiſſent pas le Divan libre dans ſes opérations, il s'inquiete peu des révoltes de ſes prépoſés: une expérience conſtante lui a appris qu'ils retombent toujours dans ſes filets. Djezzar n'eſt pas propre à faire exception; car quoiqu'il ne manque pas de talens, & ſur-tout de ruſe (1), ce n'eſt pas un eſprit capable d'imaginer ou d'exécuter un grand plan de révolution. La route qu'il ſuit eſt celle de tous ſes prédéceſſeurs: il ne s'occupe du bien public qu'autant qu'il rentre dans ſes intérêts particuliers. La Moſquée qu'il a bâtie à Acre, eſt un monument de pure vanité, qui a conſommé ſans aucun fruit, 3,000,000 de France: ſon bazar eſt plus utile ſans doute; mais avant de ſonger au marché où ſe vendent les denrées, il eût fallu ſonger à la terre qui les produit; à une portée de fuſil d'Acre, l'agriculture eſt languiſſante. La plupart de ſes dépenſes ſont pour ſes jardins, pour ſes bains, pour ſes femmes blanches: il en poſſédoit dix-huit en 1784; & ces femmes ſont d'un luxe dévorant. Maintenant que la ſatiété & l'âge ſurviennent, il prend la manie d'entaſſer de l'argent: cette avarice aliene ſes ſoldats, & ſa dureté lui fait des ennemis juſque dans

(1) M. le baron de Tott appelle Djezzâr un *lion*; je crois qu'il le définiroit bien mieux en l'appellant un *loup*.

ſa maiſon. Déjà deux de ſes pages ont tenté de l'aſſaſſiner : il a eu le bonheur d'échapper à leurs piſtolets; mais la fortune ſe laſſera : il lui arrivera, comme à tant d'autres, d'être quelque jour ſurpris, & il n'aura recueilli de tant de ſoins à théſauriſer, que d'avoir excité la cupidité de la Porte & la haine du peuple. Venons aux lieux remarquables de ce Pachalic.

D'abord ſe préſente la ville même de Damas, capitale & réſidence des Pachas. Les Arabes l'appellent *el-Châm*, ſelon leur uſage de donner le nom d'un pays à ſa capitale. L'ancien nom Oriental de *Demechq* n'eſt connu que des Géographes. Cette ville eſt ſituée dans une vaſte plaine ouverte au midi & à l'eſt, du côté du déſert, & ſerrée à l'oueſt & au nord par des montagnes qui bornent d'aſſez près la vue. En récompenſe, il vient de ces montagnes une quantité de ruiſſeaux qui font du territoire de Damas, le lieu le mieux arroſé & le plus délicieux de la Syrie. Les Arabes n'en parlent qu'avec enthouſiaſme; & ils ne ceſſent de vanter la verdure & la fraîcheur des vergers, l'abondance & la variété des fruits, la quantité des courans d'eaux vives, & la limpidité des jets d'eau & des ſources. C'eſt auſſi le ſeul lieu où il y ait des maiſons de plaiſance iſolées & en raſe campagne : les Naturels doivent mettre d'autant plus de prix à tous ces avantages, qu'ils ſont plus rares dans les contrés environnantes. Du reſte, le ſol maigre, greveleux & rougeâtre, eſt peu propre aux grains; mais cette qualité tourne au profit des fruits, dont les ſucs ſont plus ſavoureux. Nulle ville ne compte autant de canaux & de fontaines. Chaque maiſon à la ſienne. Toutes ces eaux ſont fournies par trois ruiſſeaux, ou par trois branches d'une même riviere, qui, après avoir fertiliſé des jardins pendant 3 lieues de cours, va ſe rendre au ſud-eſt dans un bas-fond du déſert, où elle forme un marais appellé *Behairat-el-Mardj*; c'eſt-à-dire, *lac du Pré.*

Avec une telle ſituation l'on ne ſauroit diſputer à Damas d'être une des plus agréables villes de la Turkie; mais il lui reſte quelque choſe à déſirer pour la ſalubrité. On ſe plaint avec raiſon que les eaux blanchâtres de la *Barrâdé* ſont froides & dures; on obſerve que les Damasquins ſont ſujets aux obſtructions; que le blanc de leur peau eſt plutôt un blanc de convaleſcence que de ſanté; enfin, que l'abus des fruits, & ſurtout des abricots, y produit tous les étés & les automnes des fievres intermittentes & des dyſſenteries.

L'étendue de Damas conſiſte beaucoup plus en longueur qu'en largeur. M. Niebuhr, qui en a levé le plan géométrique, lui donne trois mille deux cents-cinquante toiſes, c'eſt-à-dire, un peu moins d'une lieue & demi de circuit. En jugeant ſur cette meſure par comparaiſon avec Alep, je ſuppoſe que Damas contient quatre-vingt mille habitans. La majeure partie eſt compoſée d'Arabes & de Turks; on eſtime que le nombre des Chrétiens paſſe quinze mille, dont les deux tiers ſont Schiſmatiques. Les Turks ne parlent point du peuple de Damas ſans obſerver qu'il eſt le plus méchant de l'Empire; l'Arabe, en jouant ſur les mots, en a fait ce proverbe: *châmi, choûmi*; *Damasquin, méchant*: on dit au contraire du peuple d'Alep, *halabi, tchelebi*; *Alepin, petit-maître*. Par une diſtinction fondée ſur le culte, on ajoute que les Chrétiens y ſont plus vils & plus fourbes qu'ailleurs; ſans doute, parce que les Muſulmans y ſont plus fanatiques & plus inſolens: ils ont le même caractere que les habitans du Kaire; comme eux, ils déteſtent les Francs: l'on ne peut aller à Damas vêtu à l'Européenne; nos négocians n'ont pu y former d'établiſſemens; l'on n'y trouve que deux Miſſionnaires Capucins, & un Médecin non avoué.

Cette intolérance des Damasquins eſt ſur-tout entretenue par leur liaiſon avec la Mekke. Leur ville, diſent-ils, eſt une ville ſainte en qualité de porte de

la *Kibbé* : en effet, c'eſt à Damas que ſe raſſemblent tous les Pélerins du nord de l'Aſie, comme au Kaire ceux de l'Afrique. Chaque année le nombre s'en éleve depuis trente juſqu'à cinquante mille ; pluſieurs s'y rendent quatre ou cinq mois d'avance ; la plupart n'arrivent qu'à la fin du Ramadan. Alors Damas reſſemble à une foire immenſe ; l'on ne voit qu'étrangers de toutes les parties de la Turkie, & même de la Perſe ; tout eſt plein de chameaux, de chevaux, de mulets & de marchandiſes : après quelques jours de préparatifs, toute cette foule ſe met confuſément en marche, & faiſant route par la frontiere du déſert, elle arrive en quarante jours à la Mekke, pour la fête du *Bairâm*. Comme cette caravane traverſe le pays de pluſieurs tribus Arabes indépendantes, il a fallu faire des traités avec les Bedouins, leur accorder des droits de paſſage, & les prendre pour guides. Souvent il y a des diſputes entre les Chaiks à ce ſujet ; le Pacha en profite pour améliorer ſon marché : ordinairement la préférence eſt dévolue à la tribu de *Sardie*, qui campe au ſud de Damas, le long du *Hauran* : le Pacha envoie au Chaik une maſſe d'armes, une tente & une peliſſe, pour lui ſignifier qu'il le prend pour *Chef de conduite*. De ce moment, ce Chaik eſt chargé de fournir des chameaux à un prix convenu ; il les tire de ſa tribu & de celles de ſes alliés, moyennant un louage également convenu ; on ne lui répond d'aucun dommage, & toute perte par accident eſt pour ſon compte. Année commune, il périt dix mille chameaux ; ce qui fait un objet de conſommation très-avantageux aux Arabes.

Il ne faut pas croire que le motif de tant de frais & de fatigues ſoit uniquement la dévotion. L'intérêt pécuniaire y a une part encore plus conſidérable. La caravane eſt le moyen d'exploiter une branche de commerce très-lucrative. Preſque tous les Pélerins en font un objet de ſpéculation : en partant de chez eux, ils ſe chargent

chargent de marchandiſes qu'ils vendent ſur la route ; l'or qui en provient, joint à celui dont ils ſe ſont munis chez eux, eſt tranſporté à la Mekke, & là il s'échange contre les mouſſelines & les indiennes du *Malabar* & du *Bengale*, les châles de *Kachemire*, l'aloës de *Tunkin*, les diamans de *Golconde*, les perles de *Barhain*, quelque peu de poivre, & beaucoup de café d'*Yémen*. Quelquefois les Arabes du déſert trompent l'eſpoir du marchand, en pillant les traîneurs, en enlevant des portions de caravane. Mais ordinairement les Pélerins reviennent à bon port ; & alors leurs profits ſont conſidérables. Dans tous les cas ils ſe payent par la vénération qui eſt attachée au titre de *Hadji* (Pelerin), & par le plaiſir de vanter à leurs compatriotes les merveilles de la Kiâbé & du mont Arasât, de parler avec emphaſe de la prodigieuſe foule des Pélerins & de la quantité des victimes, le jour du *Bairâm* ; des fatigues qu'ils ont eſſuyées, des figures extraordinaires des Bedouins, & du déſert ſans eau, & du tombeau du Prophete à Medine, qui n'eſt ni ſuſpendu par un aimant, ni l'objet principal du pélerinage. Ces récits faits au loin produiſent leur effet ordinaire, c'eſt-à-dire, qu'ils excitent l'admiration & l'enthouſiaſme des auditeurs, quoique, de l'aveu des Pélerins ſinceres, il n'y ait rien de plus miſérable que ce voyage : auſſi cette admiration paſſagere n'a pas empêché d'établir un proverbe peu honorable pour ces pieux voyageurs : *Défie-toi de ton voiſin*, dit l'Arabe, *s'il a fait un Hadj ; mais s'il en a fait deux, hâte toi de déloger :* & en effet, l'expérience a prouvé que la plupart des dévots de la Mekke ont une inſolence & une mauvaiſe foi particulieres, comme s'ils vouloient ſe venger d'avoir été dupes en ſe faiſant fripons.

Au moyen de cette caravane, Damas eſt le centre d'une circulation très-étendue. Par Alep, elle communique à l'*Arménie*, à l'*Anatolie*, au *Diarbekr*, & mê-

me à la *Perſe*. Elle envoie au Kaire des caravanes, qui, ſuivant une route fréquentée dès le temps des Patriarches, marchent par Djesr-Yaqoub, Tabarîé, Nâblous & Gaze. Elle reçoit des marchandiſes de Conſtantinople & d'Europe par Saide & Baîrout. Ce qui ſe conſomme dans ſon enceinte, eſt acquitté avec les étoffes de ſoie & de coton qui s'y fabriquent en quantité & avec aſſez d'art; avec les fruits ſecs de ſon territoire, & les pâtes ſucrées de roſe, d'abricot, de peche, &c. dont la Turkie conſomme pour près d'un million: le reſte, traité par échanges, verſe en paſſant un argent conſidérable, ſoit par les droits de douane, ſoit par le ſalaire que les marchands s'attribuent pour leur entremiſe. L'exiſtence de ce commerce dans ces cantons, eſt de la plus haute antiquité. Il y a ſuivi diverſes routes, ſelon les circonſtances des gouvernemens & des lieux; partout il a conſtamment produit ſur ſes pas une opulence dont les traces ont ſurvécu à ſa propre deſtruction. Le Pachalic dont nous traitons, offre un monument en ce genre trop remarquable pour être paſſé ſous ſilence. Je veux parler de *Palmyre*, ſi connue dans le troiſieme âge de Rome par le rôle brillant qu'elle joua dans les démêlés des Parthes & des Romains, par la fortune d'Odénat & de Zénobie, par leur chute & par ſa propre ruine ſous Aurélien. Depuis cette époque, ſon nom avoit laiſſé un beau ſouvenir dans l'hiſtoire; mais ce n'étoit qu'un ſouvenir; & faute de connoître en détail les titres de ſa grandeur, l'on n'en avoit que des idées confuſes; à peine même les ſoupçonnoit-on en Europe, lorſque ſur la fin du ſiecle dernier, des Négocians anglois d'Alep, las d'entendre les Bedouins parler des ruines immenſes qui ſe trouvoient dans le déſert, réſolurent d'éclaircir les récits prodigieux qu'on leur en faiſoit. Une premiere tentative, en 1678, ne fut pas heureuſe; les Arabes les dépouillerent complétement, & ils furent obligés

de revenir ſans avoir rempli leur objet. Ils reprirent courage en 1691, & parvinrent enfin à voir les monumens indiqués. Leur relation, publiée dans les Tranſactions Philoſophiques, trouva beaucoup d'incrédules & de réclamateurs : on ne pouvoit ni concevoir ni ſe perſuader comment, dans un lieu ſi écarté de la terre habitable, il avoit pu ſubſiſter une ville auſſi magnifique que leurs deſſins l'atteſtoient. Mais depuis que le Chevalier Dawkins, (*Dákins*) Anglois, a publié, en 1753, les plans détaillés qu'il en avoit lui-même pris ſur les lieux en 1751, il n'y a plus eu lieu d'en douter, & il a fallu reconnoître que l'antiquité n'a rien laiſſé, ni dans la Grece, ni dans l'Italie, qui ſoit comparable à la magnificence des ruines de Palmyre.

Je vais citer le précis de la rélation de M. Wood (*Oód*), aſſocié & rédacteur du voyage de M. Dawkins. (1).

„ Après avoir appris à Damas que *Tadmour* ou *Palmyre* dépendoit d'un Aga réſident à *Haſſiá*, nous nous rendîmes en quatre jours à ce village, qui eſt ſitué dans le déſert, ſur la route de Damas à Alep. L'Aga nous reçut avec cette hoſpitalité qui eſt ſi commune dans ce pays-là parmi les gens de toute condition; & quoiqu'extrêmement ſurpris de notre curioſité, il nous donna les inſtructions néceſſaires pour la ſatisfaire le mieux qu'il ſe pourroit. Nous partîmes de Haſſiâ le 13 mars 1751, avec une eſcorte des meilleurs cavaliers Arabes de l'Aga, armés de fuſils & de longues piques; & nous arrivâmes quatre heures après à *Sodoud*, à travers une plaine ſtérile qui produiſoit à peine de quoi brouter à des gazelles que nous y vîmes en quantité. *Sodoud* eſt un petit village habité par des Chrétiens Maronites. Cet endroit eſt ſi pauvre, que

(1). *Ruines de Palmyre*, 1 vol. in-fol. de cinquante planches gravées à Londres en 1753, par Robert Wood.

les maiſons en ſont bâties de terre ſéchée au ſoleil. Les habitans cultivent autour du village autant de terre qu'il leur en faut ſimplement pour leur ſubſiſtance, & ils font de bon vin rouge. Après dîné, nous reprîmes notre route, & nous arrivâmes en trois heures à *Haouarain*, village Turk où nous couchâmes. *Haouarain* a la même apparence de pauvreté que *Sodoud*; mais nous y trouvâmes quelques ruines, qui font voir que cet endroit a été autrefois plus conſidérable. Nous remarquâmes un village voiſin entiérement abandonné de ſes habitans; ce qui arrive fréquemment dans ces pays-là: quand le produit de terres ne répond pas à la culture, les habitans les quittent pour n'être pas opprimés. Nous partîmes de *Haouarain* le 13, & nous arrivâmes en trois heures à *Qariatain*, tenant toujours la direction eſt-quart-ſud-eſt. Ce village ne différe des précédens, qu'en ce qu'il eſt un peu plus grand: on jugea à propos de nous y faire paſſer le reſte du jour, pour nous préparer, ainſi que nos bêtes de charge, à la fatigue du reſte de notre voyage; car, quoique nous ne puſſions l'achever en moins de vingt-quatre heures, il falloit faire ce trajet tout d'une traite, n'y ayant point d'eau dans cette partie du déſert. Nous laiſſâmes *Qariatain* le 13, étant aux environs de deux cents perſonnes qui, avec le même nombre d'ânes, de mulets & de chameaux, faiſoient un mélange aſſez groteſque. Notre route étoit un peu nord-quart-nord-eſt, à travers une plaine ſablonneuſe & unie, d'à-peu-près trois lieues & demie de largeur, ſans arbres, ni eau, & bornée à droite & à gauche par une chaîne de montagnes ſtériles qui ſembloient ſe joindre environ deux tiers de lieue avant que nous arrivaſſions à *Palmyre*.....

„ Le 14 à midi, nous arrivâmes au lieu où les montagnes ſembloient ſe joindre: il y a entre elles une vallée où l'on voit encore les ruines d'un aqueduc

qui portoit autrefois de l'eau à *Palmyre*; à droite & à gauche, ſont des tours carrées d'une hauteur conſidérable. En approchant de plus près, nous trouvâmes que c'étoient les anciens ſépulcres des *Palmyréniens*. A peine eûmes-nous paſſé ces monumens vénérables, que les montagnes ſe ſéparant des deux côtés, nous découvrîmes tout-à-la-fois la plus grande quantité de ruines que nous euſſions jamais vue (1); & derriere ces mêmes ruines, vers l'Euphrate, une étendue de plat pays à perte de vue, ſans le moindre objet animé. Il eſt preſqu'impoſſible de s'imaginer rien de plus étonnant. Un ſi grand nombre de piliers corinthiens, avec ſi peu de murs & de bâtimens ſolides, fait l'effet le plus romaneſque que l'on puiſſe voir. „ Tel eſt le récit de M. *Wood*.

Sans doute la ſenſation d'un pareil ſpectacle ne ſe tranſmet point; mais afin que le lecteur s'en faſſe l'idée la plus rapprochée, je joins ici le deſſin de la perpective. Pour en bien concevoir tout l'effet, il faut ſuppléer par l'imagination aux proportions. Il faut ſe peindre cet eſpace ſi reſſerré, comme une vaſte plaine, ces fûts ſi déliés comme des colonnes dont la ſeule baſe ſurpaſſe la hauteur d'un homme; il faut ſe repréſenter que cette file de colonnes debout occupe une étendue de plus de treize cents toiſes, & maſque une foule d'autres édifices cachés derriere elle. Dans cet eſpace, c'eſt tantôt un palais dont il ne reſte que les cours & les murailles; tantôt un temple dont le périſtyle eſt à moitié renverſé; tantôt un portique, une galerie, un arc-de-triomphe : ici les colonnes forment des groupes dont la ſymétrie eſt détruite par la chute de pluſieurs d'entre elles; là, elles ſont rangées en files tellement prolongées, que, ſemblables à des rangs d'arbres, elles fuient ſous l'œil dans le lointain,

(1) Quoique ces Voyageurs euſſent viſité la Grece & l'Italie,

& ne paroiſſent plus que des lignes accolées. Si de cette ſcene mouvante la vue s'abaiſſe ſur le ſol, elle y en rencontre une autre preſque auſſi variée : ce ne ſont de toutes parts que fûts renverſés, les uns entiers, les autres en pieces, ou ſeulement disloqués dans leurs articulations ; de toutes parts la terre eſt hériſſée de vaſtes pierres à demi-enterrées, d'entablemens briſés, de chapiteaux écornés, de friſes mutilées, de reliefs défigurés, de ſculptures effacées, de tombeaux violés, & d'autels ſouillés de pouſſiere.

Il faut voir dans les planches de M. *Wood*, les développemens de ces divers édifices, pour ſentir à quel degré de perfection étoient parvenus les arts dans ces temps reculés. L'architecture avoit ſur-tout prodigué ſes richeſſes, & déployé ſa magnificence dans le temple du Soleil, divinité de Palmyre. L'enceinte carrée de la cour qui l'enferme a ſix cents ſoixante-dix-neuf pieds ſur chaque face. Le long de cette enceinte, régnoit intérieurement un double rang de colonnes : au milieu de l'eſpace vide, le temple préſente encore une façade de quarante-ſept pieds, ſur un flanc de cent vingt-quatre ; tout autour regne un périſtyle de quarante-une colonnes ; par un cas extraordinaire, la porte répond au couchant, & non à l'orient. La ſoffite de cette porte, tombée par terre, offre un zodiaque dont les ſignes ſont les mêmes que les nôtres : une autre ſoffite porte un oiſeau de la même forme que celui de Balbek, placé ſur un fond ſemé d'étoiles. Il eſt remarquable pour les Hiſtoriens, que la façade du portique a douze colonnes, comme celle de Balbek ; mais il eſt encore plus remarquable pour les Artiſtes, que ces deux façades reſſemblent à la colonnade du Louvre, bâtie par Perrault avant l'exiſtence des deſſins qui nous les ont fait connoître ; la ſeule différence, eſt que les colonnes du Louvre ſont accouplées, au lieu que celles de Balbek & de Palmyre ſont iſolées.

Il eſt dans la cour de ce même temple un autre ſpectacle plus intéreſſant pour un Philoſophe : c'eſt de voir ſur ces ruines ſacrées de la magnificence d'un peuple puiſſant & poli, une trentaine de huttes de terre, où habitent autant de familles de payſans, qui ont tout l'extérieur de la miſere. Voilà à quoi ſe réduit la population actuelle d'un lieu jadis ſi fréquenté. Toute l'induſtrie de ces Arabes ſe borne à cultiver quelques oliviers, & le peu de blé qu'il leur faut pour vivre; toutes leurs richeſſes ſe réduiſent à quelques chevres & à quelques brebis qu'ils font paître dans le déſert; toutes leurs relations conſiſtent en de petites caravanes qui leur viennent cinq ou ſix fois par an de *Homs*, dont ils dépendent : peu capables de ſe défendre de la violence, ils ſont obligés de payer de fréquentes contributions aux Bedouins, qui les vexent ou les protegent. „ Leur corps eſt ſain & bienfait, ajoutent les Voyageurs Anglois; & la rareté des maladies parmi eux, prouve que l'air de Palmyre mérite l'éloge qu'en fait *Longin*, dans ſon Epître à *Porphyre*. Il y pleut rarement, ſi ce n'eſt au temps des équinoxes, où il arrive auſſi de ces ouragans de ſable, ſi dangereux dans le déſert. Le teint de ces Arabes eſt très-hâlé par la grande chaleur; mais cela n'empêche pas que les femmes n'ayent de beaux traits. Elles ſont voilées, comme dans tout l'Orient; mais elles ne ſe font pas tant de ſcrupule qu'ailleurs de laiſſer voir leur viſage; elles ſe teignent le bout des doigts en roux (avec du *henné*), les levres en bleu, les ſourcils en noir; & elles portent aux oreilles & au nez de gros anneaux d'or ou de cuivre. „

L'on ne peut voir tant de monumens d'induſtrie & de puiſſance, ſans demander quel fut le ſiecle qui les vit ſe développer, quelle fut la ſource des richeſſes néceſſaires à ce développement; en un mot, quelle eſt l'hiſtoire de Palmyre, & pourquoi elle ſe trouve ſituée

ſi ſingulierement, étant en quelque ſorte une île ſéparée de la terre habitable, par une mer de ſables ſtériles. Les Voyageurs que j'ai cités, ont fait ſur ces queſtions des recherches intéreſſantes, mais trop longues pour être rapportées dans cet ouvrage: il faut lire dans le leur comment ils diſtinguent à Palmyre deux genres de ruines, dont les unes appartiennent à des temps très-reculés, & ne ſont que des débris informes; les autres, qui ſont les monumens ſubſiſtans, appartiennent à des ſiecles plus modernes. On y verra, comment ſe fondant ſur le genre d'architecture qui y eſt employé, ils en aſſignent la conſtruction aux trois ſiecles qui précéderent Dioclétien, dans leſquels l'ordre corinthien fut préféré à tous les autres. Ils démontrent par des raiſonnemens pleins de ſagacité, que Palmyre, ſituée à trois journées de l'Euphrate, dut toute ſa fortune à l'avantage d'être ſur l'une des routes du grand commerce, qui a de tout temps exiſté entre l'Europe & l'Inde; enfin ils conſtatent qu'elle acquit ſon plus grand accroiſſement lorſque devenue barriere entre les Romains & les Parthes, elle eut l'art de ſe maintenir neutre dans leurs démêlés, & de faire ſervir le luxe de ces puiſſans empires à ſa propre opulence.

De tout temps, Palmyre fut un entrepôt naturel pour les marchandiſes qui venoient de l'Inde par le golfe Perſique, & qui, delà remontant par l'Euphrate ou par le déſert, alloient, dans la Phénicie & l'Aſie mineure, ſe répandre chez des nations qui en furent toujours avides. Ce commerce dut y fixer dès les ſiecles les plus reculés un commencement de population, & en faire une place importante quoiqu'encore peu célebre. Les deux ſources d'eau douce (1) que ſon ſol

(1) Ces eaux ſont chaudes & ſouffrées, mais les habitans qui, hors de là, n'en ont que de ſaumâtre, les trouvent bonnes; & du moins elles ſont ſalubres.

poſſede, furent ſur-tout un attrait puiſſant d'habitation dans ce déſert aride & ſec par-tout ailleurs. Ce furent ſans doute ces deux motifs qui attirerent les regards de Salomon, & qui engagerent ce Prince commerçant à porter ſes armes juſqu'à cette limite ſi reculée de la Judée. „ Il y conſtruiſit de bonnes murailles, dit l'hiſtorien Joſephe (1), pour s'en aſſurer la poſſeſſion, & il l'appella *Tadmour*, qui ſignifie lieu de palmiers. „ L'on a voulu inférer de ce récit que Salomon en fut le premier fondateur; mais l'on en doit plutôt conclure que déjà ce lieu avoit une importance connue. Les palmiers qu'il y trouva ne ſont l'arbre que des pays habités : dès avant Moïſe, les voyages d'Abraham & de Jacob, de la Méſopotamie dans la Syrie, indiquent entre ces contrées des relations qui devoient animer Palmyre. La canelle & les perles mentionnées au temps du Légiſlateur des Hébreux, atteſtent une communication avec l'Inde & le golfe Perſique qui devoit ſuivre l'Euphrate, & paſſer encore à Palmyre. Aujourd'hui que ces ſiecles ſont éloignés, & que la plupart des monumens ont péri, l'on raiſonne mal ſur l'état de ces contrées à ces époques, & on le ſaiſit d'autant moins bien, que l'on admet comme faits hiſtoriques, des faits antérieurs qui ont un caractere tout différent; cependant ſi l'on obſerve que les hommes de tous les temps ſont unis par les mêmes intérêts & les mêmes jouiſſances, l'on jugera qu'il a dû s'établir de très-bonne heure des relations de commerce de peuple à peuple, & que ces relations ont dû être à peu-près les mêmes qui ſe retrouvent dans les temps poſtérieurs & mieux connus. D'après ce principe, en ne remontant pas au-delà du ſiecle de Salomon, l'invaſion de Tadmour par ce Prince, eſt un fait qui décele une foule de rapports & de conſéquen-

(1) *Antiq. Jud.* lib. 8, c. 6.

ces. Le Roi de Jéruſalem n'eût point porté ſon attention ſur un poſte ſi éloigné, ſi iſolé, ſans un puiſſant motif d'intérêt. Cet intérêt n'a pu être que celui d'un grand commerce, dont ce lieu étoit déjà l'entrepôt, dont l'Inde étoit un des objets éloignés, dont le golfe Perſique étoit le principal foyer. Divers faits combinés concourent ſur-tout à indiquer ce dernier article : bien plus, ils conduiſent néceſſairement à reconnoître le golfe Perſique pour le centre du commerce de cet *Ophir* ſur lequel on a bâti tant de mauvaiſes hypotheſes. En effet, n'eſt-ce pas dans ce golfe que les Tyriens entretinrent dès les ſiecles reculés un commerce, & eurent des poſſeſſions dont les îles de *Tyrus & Aradus* reſterent les monumens? Si Salomon rechercha l'alliance de ces Tyriens, s'il eut beſoin de leurs pilotes pour guider ſes vaiſſeaux, le but du voyage ne dut-il pas être les lieux qu'ils fréquentoient déjà, où ils ſe rendoient par leurs ports de *Phœnicum oppidum*, ſur la mer Rouge, & peut-être de *Tor*, dont le nom ſemble une trace du leur? Les perles qui furent un des principaux articles du commerce de Salomon, ne ſont-elles pas le produit preſque excluſif de la côte du golfe, entre les îles de *Tyrus* & *Aradus* (aujourd'hui Barhain), & le cap *Maſandoum*? Les paons qui firent l'admiration des Juifs, n'ont-ils pas toujours paſſé pour originaires de la province de Perſe adjacente au golfe? Les ſinges ne venoient-ils pas de l'Yémen, qui étoit ſur la route, & où ils abondent encore? N'eſt-ce pas dans cet *Yémen* qu'eſt le pays de *Saba*, dont la Reine apporta au Roi Juif de l'*encens* & de l'or? Ne ſont-ce pas ces *Sabéens* que Strabon vante pour la quantité d'or qu'ils poſſédoient? On a cherché *Ophir* dans l'Inde & dans l'Afrique; mais n'eſt-il pas un des douze cantons ou peuples Arabes mentionnés dans leurs origines Hébraïques? Et peut-on le ſéparer de leur continent, quand ces *origines* ſuivent par-tout

un ordre méthodique de positions, quoi qu'en ayent dit Bochart & Calmet ? Enfin, n'est-ce pas le nom même de cet *Ophir* qui se retrace dans celui d'*Ofor*, ville du district d'Oman, sur la côte des Perles ? Ce pays n'a plus d'or ; mais qu'importe, si Strabon nous apprend qu'au temps des Séleucides, les habitans de Gerrha, sur la route de Babylone, en retiroient une quantité considérable ? Si l'on pese toutes ces circonstances, l'on conviendra que le golfe Persique fut le foyer du plus grand commerce de l'ancien Orient ; que ce fut pour y communiquer par une voie plus courte ou plus sûre, que Salomon se porta jusqu'à l'Euphrate ; & qu'enfin, à titre d'entrepôt commode, Palmyre dut avoir dès cette époque un état, sinon brillant, du moins assez considérable. On juge même en méditant sur les révolutions des siecles qui suivirent, que ce commerce fut un agent principal de ces grands mouvemens de la basse-Asie, dont des chroniques stériles ne rendent point raison. Si, postérieurement à Salomon, les Assyriens de Ninive tournerent leur ambition vers la Kaldée & le cours inférieur de l'Euphrate, ce fut pour se rapprocher du golfe Persique, source de l'opulence. Si Babylone, de vassale de Ninive, devint en peu de temps sa rivale, & siége d'un Empire nouveau, ce fut parce que son site la rendit l'entrepôt de cette circulation. Enfin, si ses Rois firent des guerres si opiniâtres à Jérusalem & à Tyr, ce ne fut pas seulement pour dépouiller ces villes des richesses qu'elles possédoient, mais encore pour détruire la dérivation qu'elles causoient par la mer Rouge. Un historien (1) qui nous apprend que Nabukodonosor, avant d'assiéger Jérusalem, s'empara de *Tadmour*, nous indique que cette ville participoit aux opérations des grandes métropoles environnantes. Leur chute, arrivée par gra-

(1) Jean d'Antioche.

dation, devint pour elle, ſous l'empire des Perſes & ſous les ſucceſſeurs d'Alexandre, le mobile de l'accroiſſement qu'elle ſemble acquérir tout-à-coup au tems des Parthes & des Romains; elle eut alors une période de pluſieurs ſiecles de paix & d'activité, qui permirent à ſes habitans d'élever ces monumens d'opulence dont nous admirons encore les débris. Ils purent y déployer d'autant plus de luxe, que le ſol ne permettoit aucun autre genre de dépenſe, & que le faſte des négocians en tout pays ſe porte volontiers vers les conſtructions. Odénat & Zénobie mirent le comble à cette proſpérité; mais, pour avoir voulu paſſer la meſure naturelle, ils en détruiſirent tout à-coup l'équilibre, & Palmyre, dépouillée par Aurélien de l'état qu'elle s'étoit fait en Syrie, puis aſſiégée, priſe & dévaſtée par cet Emperur, perdit en un jour la liberté & la ſécurité, qui étoient les premiers mobiles de ſa grandeur. Depuis lors, les guerres perpétuelles de ces contrées, les dévaſtations des conquérans, les vexations des deſpotes, en appauvriſſant les peuples, ont diminué le commerce & tari la ſource qui venoit au ſein des déſerts faire fleurir l'induſtrie & l'opulence: les foibles canaux qui en ont ſurvécu, dérivés par Alep & Damas, ne ſervent aujourd'hui qu'à rendre ſon abandon plus ſenſible & plus complet.

En quittant ces ruines vénérables, & rentrant dans la terre habitée, nous trouvons d'abord *Homs*, l'Emeſus des Grecs, ſituée ſur la rive orientale de l'Oronte. Cette ville, jadis place forte & très-peuplée n'eſt plus qu'un aſſez gros bourg ruiné, où l'on ne compte pas plus de deux mille habitans, partie Grecs, & partie Muſulmans. Il y réſide un Aga, qui tient, à titre de ſous-ferme, du Pacha de Damas, toute la contrée juſqu'à Palmyre. Le Pacha lui-même tient cette ferme à titre d'apanage relevant immédiatement du Sultan: il en eſt de même de *Hama* & de *Marra*. Ces trois fer-

mes ſont portées à quatre cents bourſes, ou cinq cents mille livres; mais elles rapportent près du quadruple.

A deux journées de chemin au-deſſous de *Homs*, eſt *Hama*, célebre en Syrie pour ſes roues hydrauliques. Elles ſont en effet les plus grandes que l'on y connoiſſe; elles ont juſqu'à trente-deux pieds de diametre. La circonférence de ces roues eſt formée par des augets diſpoſés de telle façon, qu'en tournant dans le courant du fleuve, ils ſe rempliſſent d'eau, & qu'en arrivant au zénith de la roue, ils ſe dégorgent dans un baſſin, d'où l'eau ſe rend par des canaux aux bains publics & particuliers. La ville eſt ſituée dans une vallée étroite, ſur les deux rives de l'Oronte; elle contient environ quatre mille ames, & elle a quelque activité, parce qu'elle eſt ſur la route d'Alep à Tripoli. Le ſol eſt, comme dans toute cette partie, très-propre au froment & au coton; mais la culture, expoſée aux rapines du *Motſallam* & des Arabes, eſt languiſſante. Un Chaik de ceux-ci, nommé *Mohammed-el Korfán*, s'eſt rendu ſi puiſſant depuis quelques années, qu'il eſt parvenu à impoſer des contributions arbitraires ſur le pays. On eſtime qu'il peut mettre ſur pied juſqu'à trente mille cavaliers.

En continuant de deſcendre l'Oronte par une route qui n'eſt que peu fréquentée, l'on rencontre dans un terrain marécageux un lieu intéreſſant par le contraſte de fortune qu'il préſente. Ce lieu, appellé *Famié*, étoit jadis, ſous le nom d'*Apamea*, l'une des plus célebres villes de ces cantons. *C'étoit-là*, dit Strabon, *que les Séleucides avoient établi l'école & la pépiniere de leur cavalerie.* Le terrain des environs abondant en pâturages, nourriſſoit juſqu'à trente mille cavales, trois cents étalons, & cinq cents éléphans. Au lieu de cette création ſi animée, à peine les marais de *Famié* nourriſſent-ils aujourd'hui quelques buffles & quelques mou-

tons. Aux ſoldats vétérans d'Alexandre qui en avoient fait le lieu de leur repos, ont ſuccédé de malheureux payſans qui vivent dans les alarmes perpétuelles des vexations des Turks & des invaſions des Arabes. De toutes parts, les mêmes tableaux ſe répetent dans ces cantons. Chaque ville & chaque village ſont formés de débris, & aſſis ſur des ruines de conſtructions anciennes: on ne ceſſe d'en rencontrer, ſoit dans le déſert, ſoit en remontant la route juſqu'aux montagnes de Damas; ſoit même en paſſant au midi de cette ville, dans les immenſes plaines du *Hauràn*. Les pélerins de la Mekke qui les traverſent pendant cinq à ſix journées, atteſtent qu'ils y trouvent à chaque pas des veſtiges d'anciennes habitations. Cependant, ils ſont moins remarquables dans ces plaines, attendu que l'on y manque de matériaux durables: le ſol eſt une terre pure ſans pierres, & preſque ſans cailloux. Ce que l'on raconte de ſa fertilité actuelle, répond parfaitement à l'idée qu'en donnent les livres Hébreux. Par-tout où l'on ſeme le froment, il rend à profuſion ſi les pluies ne manquent pas; & il croît à hauteur d'homme. Les pélerins aſſurent même que les habitans ont une force de corps & une taille au-deſſus du reſte des Syriens: ils en doivent différer à d'autres égards, parce que leur climat, exceſſivement chaud & ſec, reſſemble plus à l'Egypte qu'à la Syrie. Ainſi que dans le déſert, ils manquent d'eaux vives & de bois, font du feu avec de la fiente, & bâtiſſent des huttes avec de la terre battue & de la paille. Ils ſont très baſanés; ils payent des redevances au Pacha de Damas. Mais la plupart de leurs villages ſe mettent ſous la protection de quelques tribus Arabes; & quand les Chaiks ont de la prudence, le pays proſpere & jouit de la ſécurité. Elle regne encore plus dans les montagnes qui bornent ces plaines à l'oueſt & au nord: ce motif y a attiré depuis quelques années nombre de familles Druzes & Maro-

nites, laſſées des troubles du Liban; elles y ont formé des *Déa* (1), ou *villages*, où elles profeſſent librement leur culte, & ont des chapelles & des Prêtres. Un voyageur intelligent trouveroit ſans doute en ces cantons divers objets intéreſſans d'antiquités & d'hiſtoire naturelle; mais nul Européen connu n'y a encore pénétré.

En ſe rapprochant du Jourdain, le pays devient plus montueux & plus arroſé; la vallée où coule ce fleuve, eſt en général abondante en pâturages, ſur-tout dans la partie ſupérieure. Quant au fleuve lui-même, il a moins d'importance que l'imagination n'a coutume de lui en donner. Les Arabes, qui méconnoiſſent le nom de Jourdain, l'appellent *el-Chariâ*: ſa largeur commune entre les deux principaux lacs, ne paſſe guere ſoixante-dix à quatre-vingts pieds; en récompenſe, il a une profondeur de dix à douze pieds. Dans l'hiver, il ſort du lit étroit qui l'encaiſſe, & gonflé par les pluies, il déborde ſur les deux rives juſqu'à former une nappe large quelquefois d'un quart de lieue; ſa grande crue eſt en mars, au temps que les neiges fondent ſur les montagnes du *Chaik*: alors plus qu'en tout autre temps, ſes eaux ſont troubles & jaunâtres, & ſon cours impétueux. Ses rives ſont couvertes d'une épaiſſe forêt de roſeaux, de ſaules & d'autres arbuſtes qui ſervent de repaire à une foule de ſangliers, d'onces, de chacals, de lievres & d'oiſeaux.

En traverſant le Jourdain, à mi-chemin des deux lacs, on entre dans un canton montueux, jadis célebre ſous le nom de Royaume de *Samarie*, & connu aujourd'hui ſous celui de pays de *Nâblous*; qui en eſt le chef-lieu. Ce bourg, ſitué près de *Sihem*, & ſur les ruines de la *Neapolis* des Grecs, eſt la réſidence d'un Chaik qui tient à ferme le tribut, dont il rend compte au Pacha de Damas lors de ſa tournée. L'état de ce

(1) De-là le mot Eſpagnol *aldea*.

pays eſt à-peu-près le même que celui des Druzes, avec la différence que ſes habitans ſont des Muſulmans zélés au point de ne pas ſouffrir volontiers des Chrétiens parmi eux. Ils ſont répandus par villages dans leurs montagnes, dont le ſol aſſez fertile, produit beaucoup de blé, de coton, d'olives & quelques ſoies. L'éloignement où ils ſont de Damas, & la difficulté de leur terrain, en les préſervant juſqu'à un certain point des vexations du gouvernement, leur ont procuré plus d'aiſance que l'on n'en trouve ailleurs. Ils paſſent même en ce moment pour le plus riche peuple de la Syrie : ils doivent cet avantage à la conduite adroite qu'ils ont tenue dans les derniers troubles de la Galilée & de la Paleſtine; la tranquillité qui régnoit chez eux, engagea beaucoup de gens aiſés à venir s'y mettre à l'abri des revers de la fortune. Mais depuis quatre ou cinq ans, l'ambition de quelques Chaiks, fomentée par les Turks, a ſuſcité un eſprit de faction & de diſcorde, qui a des effets preſque auſſi fâcheux que les vexations des Pachas.

A deux journées au ſud de *Nâblous*, en marchant par des montagnes qui, à chaque pas, deviennent plus rocailleuſes & plus arides, l'on arrive à une ville qui, comme tant d'autres que nous avons parcourues, préſente un grand exemple de la viciſſitude des choſes humaines : à voir ſes murailles abattues, ſes foſſés comblés, ſon enceinte embarraſſée de décombres, l'on a peine à reconnoître cette métropole célebre qui jadis lutta contre les Empires les plus puiſſans; qui balança un inſtant les efforts de Rome même; & qui, par un retour bizarre du ſort, en reçoit aujourd'hui dans ſa chute l'hommage & le reſpect; en un mot, l'on a peine à reconnoître *Jéruſalem*. L'on s'étonne encore plus de ſa fortune en voyant ſa ſituation : car, placée dans un terrain ſcabreux & privé d'eau,

d'eau, entourée de ravines & de hauteurs difficiles, écartée de tout grand paſſage, elle ne ſembloit pas propre à devenir ni un entrepôt de commerce, ni un ſiége de conſommation; mais elle a vaincu tous les obſtacles, pour prouver ſans doute ce que peut l'opinion maniée par un Légiſlateur habile, ou favoriſée par des circonſtances heureuſes. C'eſt cette même opinion qui lui conſerve encore un reſte d'exiſtence: la renommée de ſes merveilles perpétuée chez les Orientaux, en appelle & en fixe toujours un certain nombre dans ſes murailles; muſulmans, Chrétiens, Juifs, tous ſans diſtinction de ſecte ſe font un honneur de voir ou d'avoir vu la ville *noble* & *ſainte*, comme ils l'appellent (1). A juger par le reſpect qu'ils affectent pour ſes lieux ſacrés, l'on croiroit qu'il n'eſt pas au monde de peuple plus dévot; mais cela ne les a pas empêchés d'acquérir & de mériter la réputation du plus méchant peuple de la Syrie, ſans excepter Damas même; l'on eſtime que le nombre des habitans ſe monte à douze ou quatorze mille ames.

Jéruſalem a eu de temps en temps des Gouverneurs propres, avec le titre de Pachas; mais plus ordinairement elle eſt, comme aujourd'hui, une dépendance de Damas, dont elle reçoit un *Motſallam* ou *Dépoſitaire d'autorité*. Ce *Motſallam* en paye une ferme, dont les fonds ſe tirent du miri, des douanes, & ſur-tout des ſottiſes des habitans Chrétiens. Pour concevoir ce dernier article, il faut ſavoir que les diverſes Communions des Grecs-Schiſmatiques & Catholiques, des Arméniens, des Coptes, des Abyſſins & des Francs ſe

(1) Les Orientaux n'appellent jamais Jéruſalem que du nom de *el-Qods*, la *ſainte*, en y ajoutant quelquefois l'épithete de *el Cherif*, la *noble*. Ce nom *el-Qods* me paroît l'étymologie de tous les *Caſius* de l'antiquité, qui, comme Jéruſalem, avoient le double attribut d'être des *lieux-hauts*, & de porter des *Temples* ou *lieux ſaints*.

jalouſant mutuellement la poſſeſſion des lieux Saints, ſe la diſputent ſans ceſſe à prix d'argent auprès des Gouverneurs Turks. C'eſt à qui acquerra une prérogative, ou l'ôtera à ſes rivaux: c'eſt à qui ſe rendra le délateur des écarts qu'ils peuvent commettre. A-t-on fait quelque réparation clandeſtine à une Egliſe; a-t-on pouſſé une proceſſion plus loin que de coutume; eſt-il arrivé un pélerin par une autre porte que celle qui eſt aſſignée: c'eſt un ſujet de délation au Gouvernement, qui ne manque pas de s'en prévaloir, pour établir des avanies & des amendes. Delà des inimitiés & une guerre éternelle entre les divers Couvens, & entre les adhérens de chaque Communion. Les Turks, à qui chaque diſpute rapporte toujours de l'argent, ſont, comme l'on peut croire, bien éloignés d'en tarir la ſource. Grands & petits, tous en tirent parti; les uns vendent leur protection, les autres leurs ſollicitations: delà un eſprit d'intrigue & de cabale qui a répandu la corruption dans toutes les claſſes; delà pour le *Motſallam*, un caſuel qui chaque année monte à plus de cent mille piaſtres. Chaque pélerin lui doit une entrée de dix piaſtres; plus, un droit d'eſcorte pour le voyage au Jourdain, ſans compter les aubaines qu'il tire des imprudences que ces étrangers commettent pendant leur ſéjour. Chaque Couvent lui paye tant pour un droit de proceſſion, tant pour chaque réparation à faire; plus, des préſens à l'avénement de chaque Supérieur, & au ſien propre; plus, des gratifications ſous main, pour obtenir des bagatelles ſecretes que l'on ſollicite; & tout cela va loin chez des Turks qui, dans l'art de preſſurer, ſont auſſi entendus que les plus habiles gens de loi de l'Europe. En outre, le *Motſallam* perçoit des droits ſur la ſortie d'une denrée particuliere à Jéruſalem; je veux parler des *Chapelets*, des *Reliquaires*, des *Sanctuaires*, des *Croix*, des *Paſſions*, des *Agnus-Dei*, des *Scapulaires*, &c. dont il

part chaque année près de trois cents caiſſes. La fabrication de ces uſtenſiles de piété eſt la branche d'induſtrie qui fait vivre la plupart des familles Chrétiennes & Mahométanes de Jéruſalem & de ſes environs; hommes, femmes & enfans, tous s'occupent à ſculpter, à tourner le bois, le corail, & à broder en ſoie, en perles & en fil d'or & d'argent. Le ſeul Couvent de *Terre-Sainte* en leve tous les ans pour cinquante mille piaſtres; & ceux des Grecs, des Arméniens & des Coptes réunis, pour une ſomme encore plus forte: ce genre de commerce eſt d'autant plus avantageux aux Fabricans, que la main-d'œuvre eſt preſque l'unique objet de leur ſalaire; & il devient d'autant plus lucratif aux débitans, que le prix du fonds eſt décuplé par une valeur d'opinion. Ces objets, exportés dans la Turquie, l'Italie, le Portugal, & ſur-tout dans l'Eſpagne, en font revenir à titre d'aumônes ou de payemens, des ſommes conſidérables. A cet article, les Couvens joignent une autre branche non moins importante, *la viſite des Pélerins*. L'on ſait que de tout temps, la dévote curioſité de viſiter les *ſaints lieux*, conduiſit de tout pays des Chrétiens à Jéruſalem; il fut même un ſiecle où les Miniſtres de la Religion en avoient fait un acte néceſſaire au ſalut. L'on ſe rappelle que ce fut cette ferveur qui, agitant l'Europe entiere, produiſit les Croiſades. Depuis leur malheureuſe iſſue, le zele des Européens ſe refroidiſſant de jour en jour, le nombre de leurs Pélerins s'eſt beaucoup diminué; & il ſe réduit déſormais à quelques Moines d'Italie, d'Eſpagne & d'Allemagne; mais il n'en eſt pas ainſi des Orientaux. Fideles à l'eſprit des temps paſſés, ils ont continué de regarder le voyage de Jéruſalem comme une œuvre du plus grand mérite. Ils ſont même ſcandaliſés du relâchement des Francs à cet égard, & ils diſent qu'ils ſont tous devenus hérétiques ou infideles. Leurs Prêtres & leurs Moines à

qui cette ferveur eſt utile, ne ceſſent de la fomenter. Les Grecs ſurtout aſſurent que le *Pélerinage acquiert les indulgences plénieres, non-ſeulement pour le paſſé, mais même pour l'avenir; & qu'il abſout, non-ſeulement du meurtre, de l'inceſte, de la pédéraſtie; mais encore de l'infraction du jeûne & des jours de fête, dont ils font des cas bien plus graves.* De ſi grands encouragemens ne demeurent pas ſans effet; & chaque année il part de la Morée, de l'Archipel, de Conſtantinople, de l'Anatolie, de l'Arménie, de l'Egypte & de la Syrie, une foule de Pélerins de tout âge & de tout ſexe; l'on en portoit le nombre en 1784 à deux mille têtes. Les Moines, qui trouvent ſur les regiſtres, que jadis il paſſoit dix & douze mille, ne ceſſent de dire que la Religion dépérit, & que le zele des Fideles s'éteint. Mais il faut convenir que ce zele eſt un peu ruineux, puiſque le plus ſimple pélerinage coûte au moins quatre mille livres, & qu'il en eſt ſouvent qui, au moyen des offrandes, ſe montent à cinquante & ſoixante mille livres.

Yâfa eſt le lieu où débarquent ces Pélerins. Ils y arrivent en novembre, & ſe rendent ſans délai à Jéruſalem, où ils reſtent juſqu'après les fêtes de Pâques: on les loge pêle-mêle par familles, dans les cellules des Couvens de leur Communion. Les Religieux ont bien ſoin de dire que ce logement eſt gratuit; mais il ne ſeroit ni honnête ni sûr de s'en aller ſans faire une offrande qui excede de beaucoup le prix marchand d'une location. En outre, l'on ne peut ſe diſpenſer de payer des Meſſes, des Services, des Exorciſmes, &c. autre tribut aſſez conſidérable. L'on doit acheter encore des Crucifix, des Chapelets, des Agnus-Dei, &c. Le jour des Rameaux arrivé, l'on va ſe purifier au Jourdain, & ce voyage exige encore une contribution. Année commune, elle apporte au Gouverneur quinze mille ſequins turks, c'eſt-à-dire, cent douze

mille cinq cents livres (1), dont il dépenſe environ la moitié en frais d'eſcorte & droits de paſſage qu'exigent les Arabes. Il faut voir dans les relations particulieres de ce pélerinage, la marche tumultueuſe de cette foule dévote dans la plaine de *Yericho*; ſon zele indécent & ſuperſtitieux à ſe jetter, hommes, femmes & enfans, nus dans l'eau du Jourdain; leur fatigue à ſe rendre au bord de la mer Morte; leur ennui à la vue des rochers de cette contrée, la plus ſauvage de la Nature; enfin leur retour & leur viſite des ſaints lieux, & la cérémonie *du feu nouveau qui deſcend du Ciel le Samedi Saint, apporté par un Ange.* Les Orientaux croyent encore à ce miracle, quoique les Francs ayent reconnu que les Prêtres retirés dans la Sacriſtie, emploient des moyens très-naturels. La Pâque finie, chacun retourne en ſon pays, fier de pouvoir émuler avec les Muſulmans pour le titre de Pélerins (2); pluſieurs même, afin d'être reconnus partout pour tels, ſe font graver ſur la main, ſur le poignet ou ſur le bras, des figures de croix, de lance, & le chiffre de Jéſus & de Marie. Cette gravure douloureuſe, & quelquefois périlleuſe (3), ſe fait avec des aiguilles dont on remplit la piqûre de poudre à canon, ou de chaux d'antimoine. Elle reſte ineffaçable: les Muſulmans ont la même pratique; & elle ſe retrouve chez les Indiens, chez les Sauvages, & chez les peuples anciens, toujours avec un caractere religieux; parce qu'elle tient à des uſages de religion de la premiere antiquité. Tant de dévotion n'empêche pas ces

(1) A raiſon de ſept livres dix ſols.

(2) La différence entr'eux eſt que ceux de la Mekke s'appellent *Hadjis*, & ceux de Jéruſalem *Moqodſi*, nom formé ſur celui de la ville, *el-Qods*.

(3) J'ai vu un pélerin qui en avoit perdu le bras, parce qu'on avoit piqué le nerf cubital.

Pélerins de participer au proverbe des *Hadjis*; & les Chrétiens diſent auſſi: *prenez garde au Pélerin de Jéruſalem.* L'on conçoit que le ſéjour de cette foule à Jéruſalem pendant cinq à ſix mois, y laiſſe des ſommes conſidérables: à ne compter que quinze cents perſonnes, à cent piſtoles par tête, c'eſt un million & demi. Une partie de cet argent paſſe en payement de denrées au peuple & aux marchands, qui rançonnent les étrangers de tout leur pouvoir. L'eau ſe payoit en 1784 juſqu'à quinze ſols la voie. Une autre partie va au Gouverneur & à ſes Employés. Enfin, la troiſieme reſte dans les Couvens. L'on ſe plaint de l'uſage qu'en font les Schiſmatiques; & l'on parle avec ſcandale de leur luxe, de leurs porcelaines, de leurs tapis, & même des ſabres, des kandjars & bâtons qui meublent leurs cellules. Les Arméniens & les Francs ſont beaucoup plus modeſtes: c'eſt vertu de néceſſité dans les premiers, qui ſont pauvres; mais c'eſt vertu de prudence dans les ſeconds, qui ne le ſont pas.

Le couvent de ces Francs, appellé *St-Sauveur*, eſt le chef-lieu de toutes les Miſſions *de Terre-Sainte* qui ſont dans l'Empire Turk. L'on en compte dix-ſept, que deſſervent des Franciſcains de toute nation, mais plus ſouvent des François, des Italiens & des Eſpagnols. L'adminiſtration générale eſt confiée à trois individus de ces Nations, de telle maniere que le Supérieur doit toujours être né ſujet du Pape; le Procureur, ſujet du Roi Catholique; & le Vicaire, ſujet du Roi très-Chrétien. Chacun de ces Adminiſtrateurs a une clef de la caiſſe générale, afin que le maniement des fonds ne puiſſe ſe faire qu'en commun. Chacun d'eux eſt aſſiſté d'un ſecond, appellé *Diſcret*: la réunion de ces ſix perſonnages & d'un Diſcret Portugais, forme le *Directoire* ou *Chapitre* ſouverain qui gouverne le Couvent & l'Ordre entier. Ci-devant une balance combinée par les premiers Légiſlateurs, avoit

tellement distribué les pouvoirs de ces Administrateurs, que la volonté d'un seul ne pouvoit maîtriser celle de tous; mais comme tous les Gouvernemens sont sujets à révolution, il est arrivé depuis quelques années des incidens qui ont beaucoup dénaturé celui-ci. En voici l'histoire en deux mots.

Il y a environ vingt ans, que par un désordre assez familier aux grandes régies, le Couvent de *Terre-Sainte* se trouva chargé d'une dette de 600 bourses (750,000 liv.). Elle croissoit de jour en jour, parce que la dépense ne cessoit d'excéder la recette. Il eût été facile de se libérer tout-à-coup, attendu que le trésor du Saint-Sépulcre possede en diamans & en toutes sortes de pierres précieuses, en calices, en croix, en ciboires d'or, & autres présens des Princes Chrétiens, pour plus d'un million; mais outre l'aversion qu'ont eue de tout temps les Ministres des Temples à toucher aux choses sacrées, il pouvoit être important dans le cas en question, de ne pas montrer aux Turks, ni même aux Chrétiens, de trop grandes ressources. La position étoit embarrassante; elle le devenoit encore davantage par les murmures du Procureur Espagnol, qui se plaignoit hautement de supporter seul le fardeau de la dette, parce qu'en effet, c'étoit lui qui fournissoit les fonds les plus considérables. Dans ces circonstances, *J. Ribeira* qui occupoit ce poste, étant venu à mourir, le hasard lui donna pour successeur un homme qui, plus impatient encore, résolut de remédier au désordre, à quelque prix que ce fût. Il s'y porta avec d'autant plus d'activité, qu'il se promit des avantages particuliers de la réforme qu'il méditoit. Il dressa son plan en conséquence; pour l'exécuter, il s'adressa immédiatement au Roi d'Espagne, par l'entremise de son Confesseur, & il lui exposa :

„ Que le zele des Princes Chrétiens s'étant beau-

coup refroidi depuis pluſieurs années, leurs anciennes largeſſes au couvent de *Terre-Sainte* avoient conſidérablement diminué; que le Roi très-Fidele avoit retranché plus de la moitié des quarante mille piaſtres fortes qu'il avoit coutume de donner; que le Roi très-Chrétien ſe tenant acquitté par la protection qu'il accordoit, payoit à peine les mille écus qu'il avoit promis; que l'Italie & l'Allemagne devenoient de jour en jour moins libérales, & que Sa Majeſté Catholique étoit la ſeule qui continuât les bienfaits de ſes prédéceſſeurs. *Il repréſenta* que d'autre part, les dépenſes de l'établiſſement n'ayant point ſubi la même diminution, il en réſultoit un vide qui forçoit chaque année de recourir à un emprunt; que de cette maniere il s'étoit formé une dette qui s'accroiſſoit de jour en jour, & qui menaçoit de conduire à une ruine finale; que parmi les cauſes de cette dette, l'on devoit ſur-tout compter le pélerinage des Moines qui venoient viſiter les ſaints lieux; qu'il falloit leur payer leurs voyages, leurs nolis, leurs péages, leur penſion au couvent pendant deux & trois ans, &c.; que par un cas ſingulier, la majeure partie de ces Moines étoit fournie par ces mêmes Etats qui avoient retiré leurs largeſſes, c'eſt-à-dire, par le Portugal, l'Allemagne & l'Italie; qu'il ſembloit étrange que le Roi d'Eſpagne défrayât des gens qui n'étoient point ſes ſujets; & qu'il étoit abuſif que le maniement même de ſes fonds fût confié à un Chapitre preſque tout compoſé d'étrangers. Le Suppliant inſiſtant ſur ce dernier article, prioit Sa Majeſté Catholique d'intervenir à la réforme des abus, & d'établir un ordre nouveau & plus équitable, dont il inſinua le deſſein. „

Ces repréſentations eurent tout l'effet qu'il pouvoit deſirer. Le Roi d'Eſpagne y faiſant droit, ſe déclara d'abord *Protecteur ſpécial de l'Ordre de Terre-Sainte en Levant*, & en prit en cette qualité la direction;

puis il nomma le Requérant, *J. Juan Ribeira*, *son Procureur Royal*, lui donna à ce titre un cachet aux armes d'Eſpagne, & lui confia à lui ſeul la geſtion de ſes *dons*, ſans en être comptable qu'à ſa Perſonne. De ce moment, J. Juan Ribeira, devenu Plénipotentiaire, a ſignifié au *Diſcrétoire* que déſormais il auroit une caiſſe particuliere, ſéparée de la caiſſe commune; que cette derniere reſteroit comme ci-devant chargée des dépenſes générales; & qu'en conſéquence, toutes les contributions des Nations y ſeroient verſées; mais qu'attendu que celle d'Eſpagne étoit hors de proportion avec les autres, il n'en ſeroit déſormais diſtrait qu'une partie relative au contingent de chacune, & que l'excédent ſeroit verſé dans ſa caiſſe particuliere; que les pélerinages ſeroient déſormais aux frais des Nations reſpectives, à l'exception des ſujets de France, dont il vouloit bien ſe charger. Delà, il eſt arrivé que les pélerinages & la plupart des dépenſes générales reſſerrées, ont repris un équilibre avec la recette, & l'on a pu commencer d'acquitter la dette dont on étoit chargé; mais les Religieux n'ont pas vu ſans humeur le Procureur devenir une puiſſance indépendante: ils ne lui pardonnent pas d'être à lui ſeul preſque auſſi riche que l'Ordre entier: en effet, il a touché depuis huit ans quatre *conduites* ou *contributions* d'Eſpagne, évaluées à huit cents mille piaſtres. L'argent qui forme ces *conduites*, conſiſtant en piaſtres d'Eſpagne, ſe charge ordinairement ſur un vaiſſeau François qui le tranſporte en Chypre, avec deux Religieux qui veillent à ſa garde. De Chypre, une partie des piaſtres fortes paſſe à Conſtantinople, où elles ſont vendues avec bénéfice, & converties en monnoie Turke. L'autre partie va directement par Yâfa à Jéruſalem, dont les habitans l'attendent, comme les Eſpagnols attendent le *galion*. Le Procureur en verſe une ſomme dans la caiſſe générale, & le reſte eſt à ſa diſ-

crétion. Les uſages qu'il en fait, conſiſtent : 1°. en une penſion de mille écus au Vicaire François & à ſon *Diſcret*, qui, à ce moyen, lui procurent dans le *Conſeil* une majorité de ſuffrages ; 2°. en préſens au Gouverneur, au Mofti, au Qâdi, au Naqîb ; & autres Grands dont le crédit peut lui être utile : enfin, il ſoutient la dignité de ſa place ; & cet article n'eſt pas une bagatelle ; car il a ſes interpretes particuliers, comme un Conſul, ſa table, ſes Janiſſaires : ſeul des Francs, il monte à cheval dans Jéruſalem, & marche eſcorté par des cavaliers ; en un mot, il eſt, après le Motſallam, la premiere perſonne du pays, & il traite d'égal à égal avec les Puiſſances. Tant d'égards ne ſont pas gratuits ; comme l'on peut croire. Une ſeule viſite à Djezzâr pour l'Egliſe de Nazareth, a coûté trente mille *patagues* (157,000 liv.). Les Muſulmans de Jéruſalem qui deſirent ſon argent, recherchent ſon amitié. Les Chrétiens qui ſollicitent ſes aumônes, redoutent juſqu'à ſon indifférence. Heureuſe la maiſon qu'il affectionne, & malheur à qui lui déplaît ! car ſa haine peut avoir des ſuites directes ou détournées, également redoutables : un mot à l'*Oudâi* attireroit le bâton, ſans qu'on ſût d'où il vient. Tant de pouvoir lui a fait dédaigner la protection accoutumée de l'Ambaſſadeur de France, & il a fallu une affaire récente avec le Pacha de Damas, pour lui rappeller qu'elle ſeule eſt plus efficace que vingt mille ſequins. Ses Agens, fiers de ſon crédit, en abuſent comme tous les ſubalternes. Les Moines Eſpagnols de Yâfa & de Ramlé, traitent les Chrétiens qui dépendent d'eux, avec une rigueur qui n'eſt nullement évangélique : ils les excommunient en pleine Egliſe, en les apoſtrophant par leur nom ; ils menacent les femmes dont il leur eſt revenu des propos ; ils font faire des pénitences publiques, le cierge à la main ; ils livrent aux Turks les indociles, & refuſent tout ſecours à leurs familles : enfin ils choquent les

uſages du pays, & la bienſéance, en viſitant les femmes des Chrétiens, qui ne doivent voir que leurs très-proches parens, & en les entretenant ſans témoins dans leurs appartemens, pour raiſon de confeſſion. Les Turks ne peuvent concevoir tant de liberté ſans abus. Les Chrétiens dont l'eſprit eſt le même à cet égard en murmurent; mais ils n'oſent éclater. L'expérience leur a appris que l'indignation des *RR. PP.* a des ſuites redoutables. L'on dit tout bas qu'elle attira il y a ſix ou ſept ans, un ordre du Capitain-Pacha, pour couper la tête à un habitant de Yâfa qui leur réſiſtoit. Heureuſement l'Aga prit ſur lui d'en différer l'exécution, & de déſabuſer l'Amiral: mais leur animoſité n'a ceſſé de pourſuivre cet homme par des chicanes de toute eſpece. Récemment même, elle a ſollicité l'Ambaſſadeur d'Angleterre, ſous la protection duquel il s'eſt mis, de donner *main-levée à une punition* qui n'eſt qu'une injuſte vengeance.

Laiſſant-là des détails faits cependant pour peindre l'état de ce pays, ſi nous quittons Jéruſalem, nous ne trouvons plus dans cette partie du Pachalic, que trois lieux qui méritent d'en faire mention.

Le premier eſt *Râha*, l'ancienne *Yericho*, ſituée à ſix lieues au nord-eſt de Jéruſalem: ſon local eſt une plaine de ſix à ſept lieues de long ſur trois de large, autour de laquelle regnent des montagnes ſtériles qui la rendent très-chaude. Jadis on y cultivoit le *baume de la Mekke*. Selon les *Hadjis*, c'eſt un arbuſte ſemblable au grenadier, dont les feuilles ont la forme de celles de la *rhue*; il porte une noix charnue, au milieu de laquelle eſt une amande d'où ſe retire le ſuc réſineux, qu'on appelle *baume*. Aujourd'hui il n'exiſte pas un de ces arbuſtes à *Râha*; mais l'on y en trouve une autre eſpece, appellée *zaqqoûn*, qui produit une huile douce auſſi vantée pour les bleſſures. Ce *zaqqoûn* reſſemble à un prunier; il a des épines longues de qua-

tre pouces, des feuilles d'olivier, mais plus étroites, plus vertes, & piquantes au bout: ſon fruit eſt un gland ſans calice, ſous l'écorce duquel eſt une pulpe, puis un noyau, dont l'amande rend une huile que les Arabes vendent très-cher à ceux qui en deſirent: c'eſt le ſeul commerce de *Râha*, qui n'eſt qu'un village en ruines.

Le ſecond lieu eſt *Bait-el-lahm* ou *Bethlem*, ſi célebre dans l'hiſtoire du Chriſtianiſme. Ce village, ſitué à deux lieues de Jéruſalem, au ſud-eſt, eſt aſſis ſur une hauteur, dans un pays de côteaux & de vallons, qui pourroit devenir très-agréable. C'eſt le meilleur ſol de ces cantons; les fruits, les vignes, les olives, les ſéſames y réuſſiſſent très-bien; mais la culture manque, comme par-tout ailleurs. On compte dans ce village environ ſix cents hommes capables de porter le fuſil dans l'occaſion; & elle ſe préſente ſouvent, tantôt pour réſiſter au Pacha, tantôt pour faire la guerre aux villages voiſins, tantôt pour les diſſentions inteſtines. De ces ſix cents hommes, l'on en compte une centaine de Chrétiens-Latins, qui ont un Curé dépendant du grand couvent de Jéruſalem. Ci-devant ils étoient uniquement livrés à la fabrique des chapelets; mais les RR. PP. ne conſommant pas tout ce qu'ils pouvoient fournir, ils ont repris le travail de la terre; ils font du vin blanc qui juſtifie la réputation qu'avoient jadis les vins de Judée; mais il a l'inconvénient d'être trop capiteux. L'intérêt de la ſûreté, plus fort que celui de la religion, fait vivre ces Chrétiens en aſſez bonne intelligence avec les Muſulmans, leurs concitoyens. Ils ſont les uns & les autres du parti *Yamâni*, qui, en oppoſition avec le *Qaiſi*, diviſe toute la Paleſtine en deux factions ennemies. Le courage de ces payſans, fréquemment éprouvé, les a rendus redoutables dans leur voiſinage.

Le troiſieme & dernier lieu eſt *Habroun* ou *Hébron*, ſitué à ſept lieues, au ſud de *Bethlem*; les Arabes n'ap-

pellent ce village que *El-kalil* (1), c'eſt-à-dire, le *Bien-aimé*, qui eſt l'épithete propre d'Abraham, dont on montre la grotte ſépulcrale. *Habroun* eſt aſſis au pied d'une élévation ſur laquelle ſont des mauvaiſes maſures, reſtes informes d'un ancien château. Le pays des environs eſt une eſpece de baſſin oblong, de cinq à ſix lieues d'étendue, aſſez agréablement par-ſemé de collines rocailleuſes, de boſquets de ſapins, de chênes avortés, & de quelques plantations d'oliviers & de vignes. L'emploi de ces vignes n'eſt pas de procurer du vin, attendu que les habitans ſont tous Muſulmans zélés, au point qu'ils ne ſouffrent chez eux aucun Chrétien; l'on ne s'en ſert qu'à faire des raiſins ſecs aſſez mal préparés, quoique l'eſpece ſoit fort belle. Les payſans cultivent encore du coton que leurs femmes filent, & qui ſe débite à Jéruſalem & à Gaze. Ils y joignent quelques fabriques de ſavon, dont la ſoude leur eſt fournie par les Bedouins, & une verrerie fort ancienne, la ſeule qui exiſte en Syrie. Il en ſort une grande quantité d'anneaux colorés, de bracelets pour les poignets, pour les jambes, pour le bras au-deſſus du coude (2), & diverſes autres bagatelles que l'on envoie juſqu'à Conſtantinople. Au moyen de ces branches d'induſtrie, *Habroun* eſt le plus puiſſant village de ces cantons; il peut armer huit à neuf cents hommes, qui, tenant pour la faction *Qaiſi*, ſont les rivaux habituels de *Bethlem*. Cette diſcorde qui régne

(1) *K* eſt ici pris pour le *jota* eſpagnol.

(2) Ces anneaux ont ſouvent la groſſeur du pouce & davantage; on les paſſe au bras dès la jeuneſſe; il arrive, ainſi que je l'ai vu pluſieurs fois, que le bras groſſiſſant plus que la capacité de l'anneau, il ſe forme au-deſſus & au-deſſous un bourrelet de chair, en ſorte que l'anneau ſe trouve enfoncé dans une dépreſſion profonde dont on ne peut plus le retirer: cela paſſe pour une beauté.

dans tout ce pays, depuis les premiers temps des Arabes, y cauſe une guerre civile perpétuelle. A chaque inſtant les payſans font des incurſions ſur les terres les uns des autres, & ravagent mutuellement leurs blés, leurs doura, leurs ſéſames, leurs oliviers, & s'enlevent leurs brebis, leurs chevres & leurs chameaux. Les Turks, qui par-tout répriment peu ces déſordres, y remédient d'autant moins ici, que leur autorité y eſt très-précaire; les Bedouins, dont les camps occupent le plat pays, forment contre eux un parti d'oppoſition, dont les payſans s'étayent pour leur réſiſter, & pour ſe tourmenter les uns les autres, ſelon les aveugles caprices de leur ignorance ou de leurs intérêts. De-là une anarchie pire que le deſpotiſme qui regne ailleurs, & une dévaſtation qui donne à cette partie un aſpect plus miſérable qu au reſte de la Syrie.

En marchant de *Hébron* vers le couchant, l'on arrive, après cinq heures de marche, ſur des hauteurs, qui de ce côté ſont le dernier rameau des montagnes de la Judée. Là, le voyageur, fatigué du payſage raboteux qu'il quitte, porte avec complaiſance ſes regards ſur la plaine vaſte & unie qui de ſes pieds s'étend à la mer qu'il a en face : c'eſt cette plaine qui, ſous le nom de *Falaſtin* ou *Paleſtine*, termine de ce côté le département de la Syrie, & forme le dernier article dont j'ai à parler.

CHAPITRE XXXI.

De la Paleſtine.

La Paleſtine, dans ſa conſiſtance actuelle, embraſſe tout le terrain compris entre la Méditerranée à l'oueſt, la chaîne des montagnes à l'eſt, & deux lignes tirées, l'une au midi par *Kan-Younès*, & l'autre au nord entre *Qaïſarié* & le ruiſſeau de *Yâfa*. Tout cet eſpace eſt une plaine preſqu'unie, ſans riviere ni ruiſſeau pendant l'été, mais arroſée de quelques torrens pendant l'hiver. Malgré cette aridité, le ſol n'eſt pas impropre à la culture : l'on peut dire même qu'il eſt fécond ; car lorſque les pluies d'hiver ne manquent pas, toutes les productions viennent en abondance : la terre, qui eſt noire & graſſe, conſerve aſſez d'humidité pour porter les grains & les légumes à leur perfection pendant l'été. L'on y ſeme plus qu'ailleurs du doura, du ſéſame, des paſteques & des feves ; l'on y joint auſſi le coton, l'orge & le froment ; mais quoique ce dernier ſoit le plus eſtimé, on le cultive moins, parce qu'il provoque trop l'avarice des Commandans Turks, & les rapines des Arabes. En général, cette contrée eſt une des plus dévaſtées de la Syrie, parce qu'étant propre à la cavalerie, & adjacente au déſert, elle eſt ouverte aux Bedouins, qui n'aiment pas les montagnes ; depuis longtemps ils la diſputent à toutes les Puiſſances qui s'y ſont établies : ils ſont parvenus à s'y faire céder des terrains, moyennant quelques redevances, & de-là ils infeſtent les routes, au point que l'on ne peut voyager en ſureté depuis Gaze juſqu'à Acre. Ils auroient même pu la poſſéder toute entiere, s'ils euſſent ſu profiter de leurs forces : mais diviſés entre eux par

des intérêts & des querelles de familles, ils se font à eux-mêmes la guerre qu'ils devroient faire à leur ennemi commun ; & ils perpétuent leur impuissance par leur anarchie, & leur pauvreté par leur brigandage.

La Palestine, ainsi que je l'ai dit, est un district indépendant de tout Pachalic. Quelquefois elle a eu des Gouverneurs propres, qui résidoient à *Gaze*, avec le titre de *Pacha* ; mais dans l'ordre habituel, qui est celui de ce moment, elle se divise en trois apanages ou *Melkâné*, à savoir *Yâfa*, *Loùdd* & *Gaze*. Le premier est au profit de la Sultane *Ouâldé* ou *mere* : le Capitan Pacha a reçu les deux autres en récompense de ses services, & en payement de la tête de Dâher. Il les afferme à un Aga qui réside à *Ramlé*, & qui lui en paye deux cents quinze bourses ; savoir, cent quatre-vingt pour *Gaze* & *Ramlé*, & trente-cinq pour *Loùdd*.

Yâfa est tenue par un autre Aga qui en rend cent-vingt bourses à la Sultane. Il a pour s'indemniser tous les droits de miri & de capitation de cette ville, & de quelques villages voisins ; mais l'article principal de son revenu est la douane, qu'il perçoit sur les marchandises qui entrent & qui sortent ; elle est assez considérable, parce que c'est à *Yâfa* qu'abordent & les riz que Damiette envoie à Jérusalem, & les marchandises d'un petit comptoir François établi à Ramlé, & les pélerins de Morée, de Constantinople, & les denrées de la côte de Syrie : c'est aussi par cette porte que sortent les cotons filés de toute la Palestine, & les denrées que ce pays exporte sur la côte. Du reste, la puissance de cet Aga se réduit à une trentaine de fusiliers à pied & à cheval, qui suffisent à peine à garder deux mauvaises portes, & à écarter les Arabes.

Comme port de mer & ville forte, *Yâfa* n'est rien ; mais elle possede de quoi devenir un des lieux les plus intéressans de la côte, à raison de deux sources d'eau douce

douce qui ſe trouvent dans ſon enceinte ſur le rivage de la mer. Ces ſources ont été une des cauſes de ſa réſiſtance lors des dernieres guerres. Son port, formé par une jettée, & aujourd'hui comblé, pourroit être vidé & recevoir une vingtaine de bâtimens de trois cents tonneaux. Ceux qui arrivent préſentement, ſont obligés de jetter l'ancre en mer, à près d'une lieue du rivage; ils n'y ſont pas en ſureté, car le fond eſt un banc de roche & de corail qui s'étend juſqu'en face de Gaze.

Avant les deux derniers ſiéges, cette ville étoit une des plus agréables de la côte. Ses environs étoient couverts d'une forêt d'orangers, de limoniers, de cédrats, de poncires & de palmiers, qui ne commencent que là à porter de bons fruits (1). Au-delà, la campagne étoit remplie d'oliviers grands comme des noyers; mais les Mamlouks ayant tout coupé, pour le plaiſir de couper, ou pour ſe chauffer, Yâfa a perdu la plupart de ſes avantages & de ſes agrémens; heureuſement l'on n'a pu lui enlever les eaux vives qui arroſent ſes jardins, & qui ont déjà reſſuſcité les ſouches & fait renaître des rejettons.

A trois lieues à l'eſt de Yâfa, eſt le village de *Loudd*, jadis *Lydda* & *Dioſpolis*: l'aſpect d'un lieu où l'ennemi & le feu viennent de paſſer, eſt préciſément celui de ce village. Ce ne ſont que maſures & décombres depuis les huttes des habitans juſqu'au *Seraï* ou *Palais* de l'Aga. Cependant il ſe tient à *Loudd*, une fois la ſemaine, un marché où les payſans de tous les environs viennent vendre leur coton filé. Les pauvres Chrétiens qui y habitent, montrent avec vénération les ruines de l'Egliſe de Saint-Pierre, & font aſſeoir les étrangers ſur une colonne qui ſervit, diſent-ils, à

(1) L'on en trouve dès Acre; mais leur fruit a peine à mûrir.

repoſer ce Saint. Ils montrent l'endroit où il prêchoit, celui où il faiſoit ſa priere, &c. Tout ce pays eſt plein de pareilles traditions. L'on n'y fait pas un pas, que l'on ne vous y montre des traces de quelque Apôtre, de quelque Martyr, de quelque Vierge; mais quelle foi ajouter à ces traditions, quand l'expérience conſtaſte que les événemens d'Ali-Bek & de Dâher ſont déjà conteſtés & confondus.

A un tiers de lieue au ſud de *Loudd*, par une route bordée de nopals, eſt *Ramlé*, l'ancienne *Arimathia*. Cette ville eſt preſque auſſi ruinée que *Loudd* même. On ne marche dans ſon enceinte qu'à travers des décombres: l'Aga de *Gaze* y fait ſa réſidence dans un ſeraï dont les planchers s'écroulent avec les murailles. *Pourquoi*, diſois-je un jour à un de ſes ſous-Agas, ne répare-t-il pas au moins ſa chambre? *Et s'il eſt ſupplanté l'année prochaine*, répondit-il, *qui lui rendra ſa dépenſe*? Une centaine de cavaliers & autant de Barbareſques qu'il entretient, ſont logés dans une vieille Egliſe Chrétienne, dont la nef ſert d'écurie, & dans un ancien kan, que les ſcorpions leur diſputent. La campagne aux environs eſt plantée d'oliviers ſuperbes, diſpoſés en quinconce. La plupart ſont grands comme des noyers de France; mais journellement ils dépériſſent par vétuſté, par les ravages publics, & même par des délits ſecrets: car dans ces cantons, lorſqu'un payſan a un ennemi, il vient de nuit ſcier ou percer les arbres à fleur de terre; & la bleſſure qu'il a ſoin de recouvrir, épuiſant la ſéve comme un cautere, l'olivier périt de langueur. En parcourant ces plantations, on trouve à chaque pas des puits ſecs, des citernes enfoncées, & de vaſtes réſervoirs voûtés, qui prouvent que jadis la ville dut avoir plus d'une lieue & demie d'enceinte. Aujourd'hui, à peine y compte-t-on deux cents familles. Le peu de terre que cultivent quelques-unes, appartient au Moufti, & à deux ou

trois de ſes parens. Les reſſources des autres ſe bornent à filer du coton, qui eſt enlevé en grande partie par deux comptoirs François qui y ſont établis. Ce ſont les derniers de cette partie de la Syrie; il n'y en a ni à Jéruſalem, ni à Yâfa: on fait auſſi à Ramlé du ſavon qui paſſe preſque tout en Egypte. Par un cas nouveau, l'Aga y a fait conſtruire en 1784 le ſeul moulin à vent que j'aye vu en Syrie & en Egypte, quoique l'on diſe ces machines originaires de ces pays; & il l'a fait ſur le deſſin & ſous la direction d'un charpentier Vénitien.

La ſeule antiquité remarquable de *Ramlé*, eſt le minaret d'une Moſquée ruinée, qui ſe trouve ſur le chemin de *Yâfa*. L'inſcription Arabe porte qu'il fut bâti par *Saïf-el-Dîn*, Sultan d'Egypte. Du ſommet, qui eſt très-élevé, l'on ſuit toute la chaîne des montagnes qui vient de Nâblous, côtoyant la plaine, & qui va ſe perdre dans le ſud. Si l'on parcourt cette plaine juſqu'à *Gaze*, on rencontre d'eſpace en eſpace quelques villages malbâtis en terre ſeche, qui, comme leurs habitans, portent l'empreinte de la pauvreté & de la miſere. Ces maiſons vues de près, ſont des huttes tantôt iſolées, & tantôt rangées en forme de cellules; autour d'une cour fermée par un mur de terre. Les femmes y ont, comme par-tout, un logement ſéparé: dans l'hiver, l'appartement habité eſt celui même des beſtiaux; ſeulement la partie où l'on ſe tient, eſt élevée de deux pieds au-deſſus du ſol des animaux. Ces payſans en retirent l'avantage d'être chaudement ſans brûler du bois; & cette économie eſt indiſpenſable dans un pays qui en manque abſolument. Quant au feu néceſſaire pour cuire leurs alimens, ils le font avec de la fiente pétrie en forme de gâteaux, que l'on fait ſécher au ſoleil, en les appliquant ſur les murs de la hutte. L'été ils ont un autre logement plus aéré, mais dont tous les meubles conſiſtent pareillement en une natte & un

vaſe à boire. Les environs de ces villages ſont enſemencés dans la ſaiſon, de grains & de paſteques; tout le reſte eſt déſert & livré aux Arabes Bedouins, qui y font paître leurs troupeaux. A chaque pas l'on y rencontre des ruines de tours, de donjons, de châteaux avec des foſſés; quelquefois on y trouve pour garniſon un Lieutenant de l'Aga, avec deux ou trois Barbareſques qui n'ont que la chemiſe & le fuſil; plus ſouvent ils ſont abandonnés aux chacals, aux hibous & aux ſcorpions.

Parmi les lieux habités, on peut diſtinguer le village de *Mesmié*, à quatre lieues de *Ramlé*, ſur la route de *Gaze*; il fournit beaucoup de cotons filés. A une petite lieue de là à l'orient, eſt une colline iſolée, appellée par cette raiſon *el-Tell*: c'eſt le chef-lieu de la tribu des *Ouahidié*, dont étoit Chaik *Bahir*, que l'Aga de Gaze aſſaſſina il y a trois ans, à un repas où il l'avoit invité. On trouve, ſur cette hauteur, des débris conſidérables d'habitations, & des ſouterrains tels qu'en offrent les fortifications du moyen âge. Ce lieu a dû être recherché en tout temps, pour ſon eſcarpement & pour la ſource qui eſt à ſes pieds. Le ravin par lequel elle coule, eſt le même qui va ſe perdre près d'*Azqalân*. A l'eſt le terrain eſt rocailleux & cependant parſemé de ſapins, d'oliviers & d'autres arbres. *Bait-djbrim*, *Betha-gabris* dans l'antiquité, eſt un village habité qui n'en eſt éloigné que de trois petits quarts-de-lieue dans le ſud. A ſept heures de là, en tirant vers le ſud-oueſt, un autre village des Bedouins, appellé le *Heſi*, a dans ſon voiſinage une colline factice & carrée, dont la hauteur paſſe ſoixante-dix pieds ſur cent cinquante pas de large, & deux cents de long. Tout ſon talus a été pavé, & ſon ſommet porte encore des traces d'une citadelle très forte.

En ſe rapprochant de la mer, à trois lieues de Ramlé, ſur la route de Gaze, eſt *Yabné*, qui dans l'anti-

quité fut *Iamnia*. Ce village n'a de remarquable qu'une hauteur factice, comme celle du *Hesi*, & un petit ruisseau, le seul de ces cantons qui ne tarisse pas en été. Son cours total n'est pas de plus d'une lieue & demie; ayant de se perdre à la mer, il forme un marais appellé *Roubin*, où des payſans avoient établi, il y a cinq ans, une culture de cannes à sucre qui promettoit les plus grands succès; mais dès la seconde récolte, l'Aga exigea une contribution qui les a forcés de déserter.

Après *Yabné*, l'on rencontre successivement diverses ruines, dont la plus considérable est *Ezdoud*, *l'ancienne Azot*, célebre en ce moment pour ses scorpions. Cette ville, puissante sous les Philistins, n'a plus rien qui atteste son ancienne activité. A trois lieues d'*Ezdoud* est le village d'*el-Majdal*, où l'on file les plus beaux cotons de la Palestine, qui cependant sont très-grossiers; sur la droite est *Azgalân*, dont les ruines désertes s'éloignent de jour en jour de la mer, qui jadis les baignoit. Toute cette côte s'ensable journellement, au point que la plupart des lieux qui ont été des ports dans l'antiquité, sont maintenant reculés de quatre ou cinq cents pas dans les terres. Gaze en est un exemple que l'on peut citer.

Gaze, que les Arabes appellent *Razzé*, en grasseyant fortement l'*r*, est un composé de trois villages, dont l'un, sous le nom de *château* est situé au milieu des deux autres sur une colline de médiocre élévation. Ce château, qui put être fort pour le temps où il fut construit, n'est maintenant qu'un amas de décombres. Le *Serai* de l'Aga, qui en fait partie, est aussi ruiné que celui de *Ramlé*; mais il a l'avantage d'une vaste perspective. De ses murs, la vue embrasse & la mer, qui en est séparée par une plage de sable d'un quart-de-lieue, & la campagne, dont les dattiers & l'aspect ras & nu à perte de vue rappellent les payſages de l'E-

gypte ; en effet, à cette hauteur, le ſol & le climat perdent entierement le caractere Arabe. La chaleur, la ſéchereſſe, le vent & les roſées y ſont les mêmes que ſur les bords du Nil ; & les habitans ont plutôt le teint, la taille, les mœurs & l'accent des Egyptiens, que des Syriens.

La poſition de *Gaze*, en la rendant le moyen de communication de ces deux peuples, en a fait de tout temps une ville aſſez importante. Les ruines de marbre blanc que l'on y trouve encore quelquefois, prouvent que jadis elle fut le ſéjour du luxe & de l'opulence : elle n'étoit pas indigne de ce choix. Le ſol noirâtre de ſon territoire eſt très-fécond, & ſes jardins, arroſés d'eaux vives, produiſent même encore, ſans aucun art, des grenades, des oranges, des dattes exquiſes, & des oignons de renoncules recherchés juſqu'à Conſtantinople. Mais elle a participé à la décadence générale ; &, malgré ſon titre de capitale de la Paleſtine, elle n'eſt plus qu'un bourg ſans défenſe, peuplé tout au plus de deux mille ames. L'induſtrie principale de ſes habitans conſiſte à fabriquer des toiles de coton ; & comme ils fourniſſent eux ſeuls les payſans & les Bedouins de tous ces cantons, ils peuvent employer juſqu'à cinq cents métiers. On y compte auſſi deux ou trois fabriques de ſavon. Autrefois le commerce des cendres ou *qalis*, étoit un article conſidérable. Les Bedouins, à qui ces cendres ne coûtoient que la peine de brûler les plantes du déſert, & de les apporter, les vendoient à bon marché ; mais depuis que l'Aga s'en eſt attribué le commerce excluſif, les Arabes, forcés de les lui vendre au prix qu'il veut, n'ont plus mis le même empreſſement à les recueillir, & les habitans contraints de les lui payer à ſa taxe, ont négligé de faire des ſavons ; cependant ces cendres méritent d'être recherchées pour l'abondance de leur ſoude.

Une branche plus avantageuſe au peuple de Gaze,

eſt le paſſage des caravanes qui vont & viennent d'Egypte en Syrie. Les proviſions qu'elles ſont forcées de prendre pour les quatre journées du déſert, procurent aux farines, aux huiles, aux dattes, & autres denrées, un débouché profitable à tous les habitans. Ils ont encore quelquefois des relations avec le *Suez*, lors de l'arrivée ou du départ de la flotte de Djedda, & ils peuvent s'y rendre en trois grandes marches. Ils font auſſi, chaque année, une groſſe caravane qui va à la rencontre des Pélerins de la Mekke, & leur porte le convoi ou *djerdé* de Paleſtine, avec des rafraîchiſſemens. Le lieu de jonction eſt *Mâân*, à quatre journées au ſud-ſud-eſt de Gaze, & à une journée au nord de l'*Aqâbé*, ſur la route de Damas. Enfin, ils achetent les pillages des Bedouins, & cet article ſeroit un Pérou, ſi les cas en étoient plus fréquens. On ne ſauroit apprécier ce que leur valut celui de 1757. Les deux tiers de plus de vingt mille charges dont étoit compoſé le *Hadj*, vinrent à Gaze. Les Bedouins ignorans & affamés, qui ne connoiſſent aux plus belles étoffes que le mérite de couvrir, donnoient les châles de Cachemire, les toiles, les mouſſelines de l'Inde, les ſirſakas, les cafés, les perſes & les gommes pour quelques piaſtres. On rapporte un trait qui fera juger de l'ignorance & de la ſimplicité de ces habitans des déſerts. Un Bedouin d'Anazé ayant trouvé dans ſon butin pluſieurs ſachets de perles fines, les prit pour du *doura*, & les fit bouillir pour les manger: voyant qu'elles ne cuiſoient point, il alloit les jetter, lorſqu'un Gazéen les lui acheta en échange d'un bonnet rouge de *Fez*. Une aubaine ſemblable ſe renouvella en 1779, par le pillage que les Arabes de *Tor* firent de cette caravane dont M. de Saint-Germain faiſoit partie. Récemment, en 1784, la caravane des Barbareſques, compoſée de plus de trois mille charges, a été pareillement dépouillée; & le café que

les Bedouins en apporterent devint ſi abondant en Paleſtine, qu'il diminua tout-à-coup de la moitié de ſon prix; il eût encore baiſſé, ſi l'Aga n'en eût prohibé l'achat, pour forcer les Bedouins de le lui apporter tout entier: ce monopole lui valut, lors de l'affaire de 1779, plus de quatre-vingt mille piaſtres. Année commune, en le joignant aux avanies, au miri, aux douanes, aux douze cents charges qu'il vole ſur les trois mille du convoi de la Mekke, il ſe fait un revenu qui double les cent quatre-vingt bourſes du prix de ſa ferme.

Au-delà de Gaze, ce n'eſt plus que déſerts. Cependant il ne faut pas croire à raiſon de ce nom, que la terre devienne ſubitement inhabitée; l'on continue encore pendant une journée le long de la mer, de trouver quelques cultures & quelques villages. Tel eſt *Kân-Younès*, eſpece de château où les Mamlouks tiennent douze hommes de garniſon. Tel eſt encore *el-Arîch*, dernier endroit où l'on trouve de l'eau potable juſqu'à ce que l'on ſoit arrivé à *Salhié* en Egypte. *El-Arich* eſt à trois quarts-de-lieue de la mer, dans un ſol noyé de ſables, comme l'eſt toute cette côte. En rentrant à l'orient dans le déſert, l'on rencontre d'autres bandes de terres cultivables juſques ſur la route de la Mekke. Ce ſont des vallées où les eaux de l'hiver & de quelques puits engagent quelques payſans à s'établir, & à cultiver des palmiers & du *doura* ſous la protection, ou plutôt ſous les rapines des Arabes. Ces payſans ſéparés du reſte de la terre, ſont des demi-ſauvages plus ignorans, plus groſſiers & plus miſérables que les Bedouins mêmes: liés au ſol qu'ils cultivent, ils vivent dans des alarmes perpétuelles de perdre les fruits de leurs travaux. A peine ont-ils fait une récolte, qu'ils ſe hâtent de l'enfouir dans des lieux cachés: eux-mêmes ſe retirent parmi les rochers qui bordent le ſud de la mer Morte. Ce pays n'a été vi-

fixé par aucun voyageur; cependant il mériteroit de l'être; car d'après ce que j'ai ouï dire aux Arabes de *Bâkir*, & aux gens de *Gaze* qui vont à *Mâân* & au *Karak* ſur la route des Pélerins, il y a au ſud-eſt du lac Aſphaltite, dans un eſpace de trois journées, plus de trente villes ruinées, abſolument déſertes. Pluſieurs d'entr'elles ont de grands édifices avec des colonnes, qui ont pu être des Temples anciens, ou tout au moins des Egliſes Grecques. Les Arabes s'en ſervent quelquefois pour parquer leurs troupeaux; mais le plus ſouvent ils les évitent, à cauſe des énormes ſcorpions qui y abondent. L'on ne doit pas s'étonner de ces traces de population, ſi l'on ſe rappelle que ce fut-là le pays de ces *Nabathéens* qui furent les plus puiſſans des Arabes; & des Iduméens qui, dans le dernier ſiecle de Jéruſalem, étoient preſqu'auſſi nombreux que les Juifs: témoin le trait cité par *Joſephe*, qui dit qu'au bruit de la marche de Titus contre Jéruſalem, il s'aſſembla tout d'un coup trente mille Iduméens qui ſe jetterent dans la ville pour la défendre. Il paroît qu'outre un aſſez bon gouvernement, ces cantons eurent encore pour mobile d'activité & de population, une branche conſidérable du commerce de l'Arabie & de l'Inde. On ſait que dès le temps de Salomon, les villes d'*Aſiouni-Gâber* & d'*Aïlah* en étoient deux entrepôts très-fréquentés: ces villes étoient ſituées ſur le golfe de la Mer-Rouge adjacent, où l'on trouve encore la ſeconde, avec ſon nom, & peut-être la premiere dans *el-Aqabé* ou *la fin* (de la mer). Ces deux lieux ſont aux mains des Bedouins, qui n'ayant ni marine ni commerce, ne les habitent point. Mais les Pélerins du Kaire qui y paſſent, rapportent qu'il y a à *el-Aqabé* un mauvais fort avec une garde Turke, & de bonne eau, infiniment précieuſe dans ce canton. Les Iduméens, à qui les Juifs n'enleverent ces ports que par époques paſſageres, dûrent en tirer de grands mo-

yens de population & de richeſſe. Il paroît même qu'ils rivaliſerent avec les Tyriens qui poſſédoient en ces cantons une ville ſans nom, ſur la côte de l'*Hedjaz*, dans le déſert de *Tih*, & la ville de *Faran*, & ſans doute *el-Tor*, qui lui ſervoit de port. De là, les caravanes pouvoient ſe rendre en Paleſtine & en Judée dans l'eſpace de huit à dix jours; cette route, plus longue que celle de Suez au Kaire, l'eſt infiniment moins que celle d'Alep à Baſra, qui en dure trente-cinq & quarante; & peut-être, dans l'état actuel, ſeroit-elle préférable, ſi la voie de l'Egypte reſtoit abſolument fermée. Il ne s'agiroit que de traiter avec les Arabes auprès de qui les conventions ſeroient infiniment plus sûres qu'avec les Mamlouks.

Le déſert de *Tih* dont je viens de parler, eſt ce même déſert où Moiſe conduiſit & retint les Hébreux pendant une génération, pour les y dreſſer à l'art de la guerre, & faire un peuple de conquérans, d'un peuple de paſteurs. Le nom de *el-Tih* paroît relatif à cet événement, car il ſignifie le pays *où l'on erre*; mais l'on auroit tort de croire qu'il ſe ſoit conſervé par tradition, puiſque ſes habitans actuels ſont étrangers, & que dans toutes ces contrées, l'on a bien de la peine à ſe reſſouvenir de ſon grand-pere: ce n'eſt qu'à raiſon de la lecture des livres Hébreux & du Qorân, que le nom d'*el-Tih* a pris cours chez les Arabes; ils employent auſſi celui de *Barr-el-tour-Sina*, qui ſignifie *pays du Mont-Sinaï*.

Ce déſert, qui borne la Syrie au midi, s'étend en forme de preſqu'île entre les deux golfes de la Mer-Rouge; celui de *Suez* à l'oueſt, & celui d'*el-Aqabé* à l'eſt. Sa largeur commune eſt de trente lieues ſur ſoixante-dix de longueur; ce grand eſpace eſt preſque tout occupé par des montagnes arides qui, du côté du nord, ſe joignent à celles de la Syrie, & ſont comme elles de roche calcaire. Mais en s'avançant au mi-

di, elles deviennent graniteuſes, au point que le *Sinaï* & l'*Horeb* ne ſont que d'énormes pics de cette pierre. C'eſt à ce titre que les Anciens appellerent cette contrée *Arabie pierreuſe*. La terre y eſt en général un gravier aride; il n'y croît que des acacias épineux, des tamarics, des ſapins, & quelques arbuſtes clair-ſemés & tortueux. Les ſources y ſont très-rares; & le peu qu'il y en a eſt tantôt ſulfureux & *thermal*, comme à *Hammàm-Faràoun*; tantôt ſaumâtre & dégoûtant, comme à *El-naba* en face de *Suez*: cette qualité ſaline regne dans tout le pays, & il y a des mines de ſel *gemme* dans la partie du nord. Cependant en quelques vallées, le ſol plus doux, parce qu'il eſt formé de la dépouille des rocs, devient après les pluies d'hiver cultivable & preſque fécond. Telle eſt la vallée de *Djirandel*, où il ſe trouve juſqu'à des bocages: telle eſt encore la vallée de *Fâran*, où les Bedouins rapportent qu'il y a des ruines qui ne peuvent être que celles de l'ancienne ville de ce nom. Autrefois l'on put tirer parti de toutes les reſſources de ce terrain (1); mais aujourd'hui, livré à la nature, ou plutôt à la barbarie, il ne produit que des herbes ſauvages. C'eſt avec ce foible moyen que ce déſert fait ſubſiſter trois tribus de Bedouins, qui peuvent former cinq à ſix mille ames répandues ſur ſa ſurface: on leur donne le nom général de *Taouàra*, ou Arabes de *Tôr*, parce que ce lieu eſt le plus connu & le plus fréquenté de leur pays. Il eſt ſitué ſur la côte orientale du bras de *Suez*, dans un local ſablonneux & bas comme toute cette plage. Son mérite eſt d'avoir une aſſez bonne rade & de l'eau potable; & les Arabes y en apportent du *Sinaï*, qui eſt réellement bonne. C'eſt-là que

(1) M. Niebuhr a découvert ſur une montagne des tombeaux avec des hiéroglyphes, qui feroient croire que les Egyptiens ont eu des établiſſemens dans ces contrées.

les vaiſſeaux de Suez s'en approviſionnent en allant à Djedda; du reſte l'on n'y trouve que quelques palmiers, des ruines d'un mauvais fort ſans gardes, un petit couvent de Grecs, & quelques huttes de pauvres Arabes qui vivent de poiſſon, & s'engagent pour matelots. Il y a encore au midi deux petits hameaux de Grecs, auſſi dénués & auſſi miſérables. Quant à la ſubſiſtance des trois tribus, elles la tirent de leurs chevres, de leurs chameaux, de quelques gommes d'acacia qu'achete l'Egypte, des vols & des pillages ſur les routes de *Suez*, de *Gaze* & de la Mekke: pour leurs courſes, ces Arabes n'ont pas de jumens comme les autres, ou du moins ils n'en peuvent nourrir que très-peu: ils y ſuppléent par une eſpece de chameau que l'on appelle *hedjine*. Cet animal a toute la forme du chameau vulgaire; mais il en différe en ce qu'il eſt infiniment plus ſvelte dans ſes membres, & plus rapide dans ſes mouvemens. Le chameau vulgaire ne marche jamais qu'au pas; & il ſe balance ſi lentement, qu'à peine fait-il dix-huit cents toiſes à l'heure; le *hedjine*, au contraire, prend à volonté un trot qui, à raiſon de la grandeur de ſes pas, devient rapide au point de parcourir deux lieues à l'heure. Le grand mérite de cet animal eſt de pouvoir ſoutenir une telle marche trente & quarante heures de ſuite, preſque ſans ſe repoſer, ſans manger & ſans boire. L'on s'en ſert pour envoyer des couriers, & pour faire de longues fuites: ſi l'on a une fois pris une avance de quatre heures, la meilleure jument Arabe ne peut jamais rejoindre: mais il faut être habitué aux mouvemens de cet animal; ſes ſecouſſes écorchent & diſloquent en peu de temps le meilleur cavalier, malgré les couſſins dont on garnit le bât. Tout ce que l'on dit de la viteſſe du dromadaire, doit s'appliquer à cet animal. Cependant il n'a qu'une boſſe; & je ne me rappelle pas, ſur vingt-cinq à trente mille chameaux que j'ai

pu voir en Syrie & en Egypte, en avoir jamais vu un ſeul à deux boſſes.

Un dernier article plus important des revenus des Bedouins de *Tûr*, eſt le pélerinage des Grecs au Couvent du mont *Sinaï*. Les ſchiſmatiques ont tant de dévotion aux reliques de Saint-Catherine qu'ils diſent y être, qu'ils doutent de leur ſalut s'ils ne les ont pas viſitées au moins une fois dans leur vie. Ils y viennent juſques de la Morée & de Conſtantinople. Le rendez-vous eſt le Kaire, où les Moines du mont *Sinaï* ont des correſpondans qui traitent des eſcortes avec les Arabes. Le prix ordinaire eſt de 28 *pataques* par tête, c'eſt-à-dire, de 147 livres, ſans les vivres. Arrivés au Couvent, ces Grecs font leurs dévotions, viſitent l'Egliſe, baiſent les reliques & les images, montent à genoux plus de cent marches de la montagne de Moïſe, & finiſſent par donner une offrande qui n'eſt point taxée, mais qui eſt rarement de moins de cinquante pataques (1).

A ces viſites près, qui n'ont lieu qu'une fois l'année, ce Couvent eſt le ſéjour le plus iſolé & le plus ſauvage de la nature. Le payſage des environs n'eſt qu'un entaſſement de rocs hériſſés & nus. Le Sinaï, au pied duquel il eſt aſſis, eſt un pic de granit qui ſemble près de l'écraſer. La maiſon eſt une eſpece de priſon carrée, dont les hautes murailles n'ont qu'une ſeule fenêtre; cette fenêtre, quoique très-élevée, ſert auſſi de porte; c'eſt-à-dire que pour entrer dans le Couvent, l'on s'aſſied dans un panier que les moines laiſ-

(1) C'eſt à ces pélerins que l'on doit attribuer des inſcriptions & des figures groſſieres d'ânes, de chameaux, &c. gravées ſur des rochers, qui, par cette raiſon, ſont nommés *Djebel Mokatteb*, ou *Montagne écrite*. Milord Montaigu, qui a beaucoup voyagé dans ces cantons, & qui avoit examiné ces inſcriptions avec ſoin, en porta ce jugement; & M. de Gébelin a bien perdu ſa peine en y cherchant des myſteres profonds.

ſent pendre de cette fenêtre, & qu'ils hiſſent avec des cordes. Cette précaution eſt fondée ſur la crainte des Arabes, qui pourroient forcer le Couvent ſi l'on entroit par la porte: ce n'eſt que lors de la viſite de l'Evêque que l'on en ouvre une, qui, hors cette occaſion, eſt condamnée. Cette viſite doit avoir lieu tous les deux ou trois ans; mais comme elle entraîne une forte contribution aux Arabes, les Moines l'éludent autant qu'ils peuvent. Ils ne ſe diſpenſent pas ſi aiſément de payer chaque jour un nombre de rations; & les querelles qui arrivent à ce ſujet, leur attirent ſouvent des pierres & même des coups de fuſil de la part des Bedouins mécontens. Jamais ils ne ſortent dans la campagne; ſeulement à force de travail, ils ſont parvenus à ſe faire ſur les rocs un jardin de terre rapportée, qui leur ſert de promenade; ils y cultivent des fruits excellens, tels que des raiſins, des figues, & ſur-tout des poires dont ils font des préſens très-recherchés au Kaire, où il n'y en a point. Leur vie domeſtique eſt la même que celle des Grecs & des Maronites du Liban, c'eſt-à-dire, qu'elle eſt toute entiere occupée à des travaux d'utilité ou à des pratiques de dévotion. Mais les Moines du Liban ont l'avantage précieux d'une liberté extérieure & d'une ſécurité que n'ont pas ceux du *Sinaï*. Du reſte, cette vie priſonniere & dénuée de jouiſſances eſt celle de tous les Moines des pays Turks. Ainſi vivent les Grecs de *Mar-Siméon* au nord d'Alep, de *Mar-Siba* ſur la mer Morte; ainſi vivent les Coptes des Couvens du déſert de Saint-Makaire & de celui de Saint-Antoine. Partout, ces Couvens ſont des priſons ſans autre jour extérieur que la fenêtre par où ils reçoivent leurs vivres; par-tout, ces Couvens ſont placés dans des lieux affreux, dénués de tout, où l'on ne rencontre que rocs & rocailles, ſans herbe & ſans mouſſe; & cependant ils ſont peuplés. Il y a cinquante Moines au Sinaï,

vingt-cinq à *Mar-Sâba*, plus de trois cents dans les deux déſerts d'Egypte. J'en recherchois un jour la raiſon; & converſant avec un des Supérieurs de *Marhanna*, je lui demandois ce qui pouvoit engager à cette vie vraiment miſérable. Eh quoi! me dit-il, n'es-tu pas Chrétien? n'eſt-ce pas par cette route que l'on va au ciel?.... Mais, répondis-je, l'on peut auſſi faire ſon ſalut dans le monde; & entre nous, Pere, je ne vois pas que les Religieux, encore qu'ils ſoient pieux, ayent cette ancienne ferveur qui tenoit toute la vie les yeux fixés ſur l'heure de la mort. Il eſt vrai, me dit-il, nous n'avons plus l'auſtérité des anciens Anachoretes, & c'eſt un peu la raiſon qui peuple nos Couvens. Toi qui viens des pays où l'on vit dans la ſécurité & l'abondance, tu peux regarder notre vie comme une privation, & notre retraite du monde comme un ſacrifice. Mais dans l'état de ce pays, peut-être n'en eſt-il pas ainſi. Que faire? être marchand? On a les ſoucis du négoce, de la famille, du ménage. L'on travaille trente ans dans la peine, & un jour l'Aga, le Pacha, le Qâdi vous envoient prendre; on vous intente un procès ſans motif, on apoſte des témoins qui vous accuſent; l'on vous bâtonne, l'on vous dépouille, & vous voilà au monde nu comme le premier jour. Pour le payſan, c'eſt encore pis; l'Aga le vexe, le ſoldat le pille, l'Arabe le vole. Etre ſoldat? le métier eſt rude, & la fin n'en eſt pas sûre. Il eſt peut-être dur de ſe renfermer dans un couvent; mais l'on y vit en paix; & quoique habituellement privé, peut-être l'eſt-on encore moins que dans le monde. Vois la condition de nos payſans, & vois la nôtre. Nous avons tout ce qu'ils ont, & même ce qu'ils n'ont pas; nous ſommes mieux vêtus, mieux nourris; nous buvons du vin & du café. Et que ſont nos Religieux, ſinon les enfans des payſans? Tu parles des Coptes de Saint *Makaire* & de Saint Antoine! ſois perſuadé que

leur condition vaut encore mieux que celle des Bédouins & des *Fellahs* qui les environnent. „

J'avoue que je fus étonné de tant de franchiſe & de tant de juſteſſe; mais je ne ſentis que mieux que le cœur humain ſe retrouve par-tout avec les mêmes mobiles. Par-tout c'eſt le deſir du bien-être, ſoit en eſpoir, ſoit en jouiſſance actuelle; & le parti qui le détermine, eſt toujours celui où il y a le plus à gagner. Il y a d'ailleurs bien des réflexions à faire ſur le diſcours de ce Religieux : il pourroit indiquer juſqu'à quel point l'eſprit cénobitique eſt lié à l'état du Gouvernement; de quel faits il peut dériver; en quelles circonſtances il doit naître, régner, décliner, &c. Mais je dois terminer ce tableau géographique de la Syrie, & réſumer en peu de mots ce que j'ai dit de ſes revenus & de ſes forces, afin que le lecteur ſe faſſe une idée complette de ſon état politique.

CHAPITRE XXXII.

Réſumé de la Syrie.

L'ON peut conſidérer la *Syrie* comme un pays compoſé de trois longues bandes de terrain de qualités diverſes : l'une, régnant le long de la Méditerranée, eſt une vallée chaude, humide, d'une ſalubrité équivoque, mais d'une grande fertilité; l'autre, frontiere de celle-ci, eſt un ſol montueux & rude, mais jouiſſant d'une température plus mâle & plus ſalubre; enfin, la troiſieme, formant le revers des montagnes à l'orient, réunit la ſéchereſſe de celle-ci à la chaleur de celle-là. Nous avons vu comment, par une heureuſe combinaiſon des propriétés du climat & du ſol, cette province raſſemble ſous un ciel borné les avantages de

de pluſieurs zones; enſorte que la nature ſemble l'avoir préparée à être l'une des plus agréables habitations du continent. Cependant l'on peut lui reprocher, comme à la plupart des pays chauds, de manquer de cette verdure fraîche & animée qui fait l'ornement preſqu'éternel de nos contrées; l'on n'y voit point ces rians tapis d'herbes & de fleurs qu'étalent nos prairies de Normandie & de Flandre; ni ces maſſifs de beaux arbres, qui donnent tant de vie & de richeſſe aux payſages de la Bourgogne & de la Bretagne: ainſi qu'en Provence, la terre en Syrie a preſque toujours un aſpect poudreux qui n'eſt égayé qu'en quelques endroits par les ſapins, les mûriers & les vignes. Peut-être ce défaut eſt-il moins celui de la nature que celui de l'art; peut-être, ſi la main de l'homme n'eût ravagé ces campagnes, ſeroient-elles ombragées de forêts: il eſt du moins certain, & c'eſt l'avantage des pays chauds ſur les pays froids, que dans les premiers, par-tout où il y a de l'eau, l'on peut entretenir la végétation dans un travail perpétuel, & faire ſuccéder, ſans repos, des fruits aux fleurs, & des fleurs aux fruits. Dans les zones froides, au contraire, & même dans les zones tempérées, la nature, engourdie pendant pluſieurs mois, perd dans un ſommeil ſtérile le tiers & même la moitié de l'année. Le terrain qui a produit du grain, n'a plus le temps, avant le déclin des chaleurs, de rendre des légumes: l'on ne peut eſpérer une ſeconde récolte, & le laboureur ſe voit long-tems condamné à un repos funeſte. La Syrie, ainſi que nous l'avons vu, eſt préſervée de ces inconvéniens: ſi donc il arrive que ces produits ne répondent pas à ſes moyens, c'eſt moins à ſon état phyſique, qu'à ſon régime politique qu'il en faut rapporter la cauſe. Pour fixer nos idées à cet égard, réſumons en peu de mots ce que nous avons expoſé en détail des revenus, des forces & de la population de cette province.

D'après l'état des contributions de chaque Pachalic, il paroît que la ſomme annuelle que la Syrie verſe au *Kazné* ou *tréſor* du Sultan, ſe monte à deux mille trois cents quarante-cinq bourſes, ſavoir:

Pour Alep, ...	800 bourſes.
Pour Tripoli, ...	750
Pour Damas, ...	45
Pour Acre, ...	750
Et pour la Paleſtine, ...	0
TOTAL . . .	2,345 bourſes.

Qui font 2,931,250 livres de notre monnoie.

A cette ſomme il faut joindre, 1°. le caſuel des ſucceſſions des Pachas & des particuliers, que l'on peut ſuppoſer de mille bourſes par an; 2°. la capitation des Chrétiens, appellée *Karadj*, qui forme preſque partout une régie diſtincte, & comptable directement au *Kazné*. Cette capitation n'a point lieu pour les pays ſous-affermés, tels que ceux des Maronites & des Druzes, mais ſeulement pour les *Rayás* ou *ſujets* immédiats. Les billets ſont de trois, de cinq & de onze piaſtres par tête. Il eſt difficile d'en apprécier le produit total; mais en admettant cent cinquante mille contribuables au terme moyen de ſix piaſtres, l'on a une ſomme de 2,250,000 livres; & l'on doit ſe rapprocher beaucoup de la vérité, en portant à ſept millions & demi la totalité du revenu que le Sultan tire de la Syrie: ci total. 7,500,000 liv.

Que ſi l'on évalue ce que le pays rapporte aux Fermiers mêmes, l'on aura,

Pour Alep, ...	2,000 bourſes.
Pour Tripoli, ...	2,000
Pour Damas, ...	10,000
Pour Acre, ...	10,000
Pour la Paleſtine, ...	600
TOTAL.	24,600 bourſes.

Qui font 30,750,000 livres. L'on doit regarder cette ſomme comme le terme le plus foible du produit de la Syrie, attendu que les bénéfices des ſous-fermes, telles que le pays des Druzes, celui des Maronites, celui des *Anſàrié*, &c. n'y ſont pas compris.

L'état militaire n'a pas, à beaucoup près, la proportion qu'un tel revenu ſuppoſeroit en Europe; toutes les troupes des Pachas réunies, ne peuvent ſe porter à plus de 5,700 hommes, tant cavaliers que piétons, ſavoir:

	Cavaliers.	*Barbareſques.*
Pour Alep,	600	& 500
Pour Tripoli,	500	200
Pour Acre,	1,000	900
Pour Damas,	1,000	600
Pour la Paleſtine,	300	100
TOTAL.	3,400	TOTAL. 2,300

Les forces habituelles ſe réduiſent donc à trois mille quatre cents Cavaliers, & deux mille trois cents Barbareſques. Il eſt vrai que dans les cas extraordinaires, la milice des Janiſſaires vient s'y joindre, & que les Pachas appellent de toutes parts des vagabonds volontaires; ce qui forme ces armées ſubites que nous avons vu paroître dans les guerres de Dâher & d'Alibek; mais ce que j'ai expoſé de la tactique de ces armées, & de la diſcipline de ces troupes, doit faire juger que la Syrie eſt un pays encore plus mal gardé que l'Egypte. Il faut cependant louer dans les ſoldats Turks deux qualités précieuſes; une frugalité capable de les faire vivre dans le pays le plus ruiné, & une ſanté qui réſiſte aux plus grandes fatigues. Elle eſt le fruit de la vie dure qu'ils menent ſans relâche: toujours à cheval, toujours en campagne, couchant ſur la terre & dormant en plein air, ils n'éprouvent point cette alternative de la molleſſe des villes & de la fatigue des camps,

qui, chez les peuples policés, eſt ſi funeſte au militaire. Du reſte la Syrie & l'Egypte, comparées relativement à la guerre, différent preſqu'en tout point. Attaqué par un ennemi étranger, l'Egypte ſe défend ſur terre par ſes déſerts, & ſur mer par ſa plage dangereuſe. La Syrie, au contraire, ouverte ſur le continent par le Diarbekr, l'eſt encore ſur la Méditerranée par une côte accessible dans toute ſa longueur. Il eſt facile de deſcendre en Syrie; il eſt difficile d'aborder en Egypte: l'Egypte abordée, eſt conquiſe; la Syrie peut réſiſter: l'Egypte conquiſe, eſt pénible à garder, facile à perdre; la Syrie impoſſible à perdre & facile à garder. Il faut moins d'art encore pour conquérir l'une que pour conſerver l'autre. La raiſon en eſt que l'Egypte étant un pays de plaine, la guerre y marche rapidement; tout mouvement mene à une bataille, & toute bataille y devient déciſive; la Syrie, au contraire, étant un pays de montagnes, la guerre ne s'y peut faire que par actions de poſte, & nulle perte n'y eſt ſans reſſource.

L'article de la population, qui reſte à déterminer, eſt bien plus épineux que les deux précédens. L'on ne peut ſe conduire dans ſon calcul, que par des analogies qui ne ſont pas à l'abri de l'erreur. Les plus probables ſe tirent de deux termes extrêmes aſſez bien connus: l'un, qui eſt le plus fort, eſt celui des Maronites & des Druzes; il donne neuf cents ames par lieue carrée, & il peut s'appliquer aux pays de *Nâblous*, de *Hasbêya*, d'*Adjaloun*, au territoire de Damas, & quelques autres lieux. L'autre, qui eſt le plus foible, eſt celui d'Alep, qui donne trois cents quatre-vingts à quatre cents habitans par lieue carrée, & il convient à la majeure partie de la Syrie. En combinant ces deux termes par un détail d'applications trop longues à déduire, il m'a paru que la population to-

tale de la Syrie pouvoit s'évaluer à 2,305,000, à ſavoir :

Pour le Pachalic d'Alep, . . .	320,000
Pour celui de Tripoli, non compris le Keſraouân, . . .	200,000
Pour le Keſraouân, ...	115,000
Pour le pays des Druzes, . . .	120,000
Pour le Pachalic d'Acre, . . .	300,000
Pour la Paleſtine, ...	50,000
Pour le Pachalic de Damas, . . .	1,200,000
TOTAL	2,305,000

Suppoſons deux millions & demi ; la conſiſtance de la Syrie étant d'environ cinq mille deux cents cinquante lieues carrées, à raiſon de cent cinquante de longueur ſur trente-cinq de large, il en réſulte un terme général de quatre cents ſoixante-ſeize ames par lieue carrée. On a droit de s'étonner d'un rapport ſi foible dans un pays auſſi excellent ; mais l'on s'étonnera davantage, ſi l'on compare à cet état la population des temps anciens. *Les ſeuls territoires* de *Yamnia*, & de *Yoppé* en Paleſtine, dit le Géographe philoſophe Strabon, furent jadis ſi peuplés, qu'ils pouvoient entre eux armer quarante mille hommes. A peine aujourd'hui en fourniroient-ils trois mille. D'après le tableau aſſez bien conſtaté de la Judée au temps de Titus, cette contrée devoit contenir quatre millions d'ames ; & aujourd'hui elle n'en a peut-être pas trois cents mille. Si l'on remonte aux ſiecles antérieurs, on trouve la même affluence chez les Philiſtins, chez les Phéniciens, & dans les Royaumes de Samarie & de Damas. Il eſt vrai que quelques Ecrivains raiſonnant ſur des comparaiſons tirées de l'Europe, ont révoqué ces faits en doute ; & réellement pluſieurs ſont ſuſceptibles de critique ; mais les comparaiſons établies ne ſont pas moins vicieuſes, 1°. en ce que les terres

d'Aſie en général ſont plus fécondes que celles d'Europe; 2°. en ce qu'une partie de ces terres eſt capable d'être cultivée, & ſe cultive en effet ſans repos & ſans engrais; 3°. en ce que les Orientaux conſomment moitié moins pour leur ſubſiſtance que la plupart des Occidentaux. De ces diverſes raiſons combinées, il réſulte que dans ces contrées, un terrain d'une moindre étendue peut contenir une population double & triple. On ſe récrie ſur des armées de deux & trois cents mille hommes, fournies par des Etats qui en Europe n'en comporteroient pas vingt ou trente mille; mais l'on ne fait pas attention que les conſtitutions des anciens peuples différoient abſolument des nôtres; que ces peuples étoient purement agricoles; qu'il y avoit moins d'inégalité, moins d'oiſiveté que parmi nous; que tout cultivateur étoit ſoldat; qu'en guerre l'armée étoit ſouvent la nation entiere; qu'en un mot c'étoit l'état préſent des Maronites & des Druzes. Ce n'eſt pas que je vouluſſe ſoutenir ces populations ſubites, qui d'un ſeul homme font ſortir en peu de générations des peuples nombreux & puiſſans. Il eſt dans ces recits beaucoup d'équivoques de mots & d'erreurs de copiſtes; mais en n'admettant que l'état conforme à l'expérience & à la nature, rien ne prouve contre les grandes populations d'une certaine antiquité: ſans parler du témoignage poſitif de l'hiſtoire, il eſt une foule de monumens qui dépoſent en leur faveur. Telles ſont les ruines innombrables ſemées dans des plaines & même dans des montagnes aujourd'hui déſertes. On trouve aux lieux écartés du Carmel, des vignes & des oliviers ſauvages qui n'y ont été portés que par la main des hommes; & dans le Liban des Druzes & des Maronites, les rochers abandonnés aux ſapins & aux brouſſailles, offrent en mille endroits des terraſſes qui atteſtent une ancienne culture, & par

conſéquent une population encore plus forte que de nos jours.

Il ne me reſte qu'à raſſembler les faits généraux épars dans cet Ouvrage, & ceux que je puis avoir omis, pour former un tableau complet de l'état politique, civil & moral des habitans de la Syrie.

CHAPITRE XXXIII.

Gouvernement des Turks en Syrie.

Le Lecteur a déjà pu juger, par divers traits qui ſe ſont préſentés, que le gouvernement des Turks en Syrie eſt un pur deſpotiſme militaire; c'eſt-à-dire, que la foule des habitans y eſt ſoumiſe aux volontés d'une faction d'hommes armés, qui diſpoſent de tout ſelon leur intérêt & leur gré. Pour mieux concevoir dans quel eſprit cette faction gouverne, il ſuffit de ſe repréſenter à quel titre elle prétend poſſéder.

Lorſque les Ottomans, ſous la conduite du Sultan *Sélim*, enlevèrent la Syrie aux Mamlouks, ils ne la regardèrent que comme la dépouille d'un ennemi vaincu, comme un bien acquis par le droit des armes & de la guerre. Or, dans ce droit chez les peuples barbares, le vaincu eſt entierement à la diſcrétion du vainqueur; il devient ſon eſclave; ſa vie, ſes biens lui appartiennent: le vainqueur eſt un maître qui peut diſpoſer de tout, qui ne doit rien, & qui fait grace de tout ce qu'il laiſſe. Tel fut le droit des Romains, des Grecs, & de toutes ces ſociétés de brigands que l'on a décorés du nom de conquérans. Tel, de tout temps, fut celui des Tartares, dont les Turks tirent leur origine. C'eſt ſur ces principes que fut formé même leur premier état ſocial. Dans les plaines de la

Tartarie, les hordes diviſées d'intérêt, n'étoient que des troupes de brigands armés pour attaquer ou pour ſe défendre, pour piller, à titre de butin, tous les objets de leur avidité. Déjà tous les élémens de l'état préſent étoient formés : ſans ceſſe errans & campés, les paſteurs étoient des ſoldats ; la horde étoit une armée : or, dans une armée, les lois ne ſont que les ordres des chefs ; ces ordres ſont abſolus, ne ſouffrent pas de délai ; ils doivent être unanimes, partir d'une même volonté, d'une ſeule tête : de-là, une autorité ſuprême dans celui qui commande ; de-là, une ſoumiſſion paſſive dans celui qui obéit. Mais comme dans la tranſmiſſion de ces ordres, l'inſtrument devient agent à ſon tour, il en réſulte un eſprit impérieux & ſervile, qui eſt préciſément celui qu'ont porté avec eux les Turks conquérans : fier après la victoire d'être un des membres du peuple vainqueur, le dernier des Ottomans regardoit le premier des vaincus avec l'orgueil d'un maître ; cet eſprit croiſſant de grade en grade, que l'on juge de la diſtance qu'a dû voir le Chef ſuprême de lui à la foule des eſclaves. Le ſentiment qu'il en a conçu ne peut mieux ſe peindre que par la formule des titres que ſe donnent les *Sultans* dans les actes publics. „ Moi, diſent-ils dans les traités avec les rois de France, moi qui ſuis par les graces infinies du grand, juſte, & tout-puiſſant Créateur, & par l'abondance des miracles du Chef de ſes prophetes, Empereur des puiſſans Empereurs, Refuge des Souverains, Diſtributeur des couronnes aux Rois de la terre, Serviteur des deux très-ſacrées villes (la Mekke & Médine), Gouverneur de la ſainte cité de Jéruſalem, Maître de l'Europe, de l'Aſie & de l'Afrique, conquiſes avec notre épée victorieuſe & notre épouvantable lance, Seigneur des deux mers (Blanche & Noire), de Damas odeur du paradis, de Bagdad ſiége des Kalifs, des fortereſſes de Bellegrad, d'Agria,

& d'une multitude de pays, d'îles, de détroits, de peuples, de générations & de tant d'armées victorieuses, qui repoſent auprès de notre Porte ſublime ; Moi enfin qui ſuis *l'ombre de Dieu* ſur la terre, &c. „

Du faîte de tant de grandeurs, quel regard un Sultan abaiſſera-t-il vers le reſte des humains ? Que lui paroîtra cette terre qu'il poſſede, qu'il diſtribue, ſinon un domaine dont il eſt l'abſolu maître ? Que lui paroîtront ces peuples qu'il a conquis, ſinon des eſclaves dévoués à le ſervir ? Que lui paroîtront ces ſoldats qu'il commande, ſinon des valets avec leſquels il maintient ces eſclaves dans l'obéiſſance ? Et telle eſt réellement la définition du gouvernement Turk. L'on peut comparer l'Empire à une *habitation* de nos îles à ſucre, où une foule d'eſclaves travaillent pour le luxe d'un ſeul grand propriétaire ſous l'inſpection de quelques ſerviteurs qui en profitent. Il n'y a d'autre différence, ſinon que le domaine du Sultan étant trop vaſte pour une ſeule régie, il a fallu le diviſer en *ſous-habitations*, avec des *ſous-régies* ſur le plan de la premiere. Telles ſont les provinces ſous le gouvernement des Pachas. Ces provinces ſe trouvant encore trop vaſtes, les Pachas y ont pratiqué d'autres diviſions ; & de-là cette hiérarchie de *prépoſés* qui, de grade en grade, atteignent aux derniers détails. Dans cette ſérie d'emplois, l'objet de la commiſſion étant toujours le même, les moyens d'exécution ne changent pas de nature. Ainſi le pouvoir étant, dans le premier moteur, abſolu & arbitraire, il ſe tranſmet arbitraire & abſolu à tous ſes agens. Chacun d'eux eſt l'image de ſon commettant. C'eſt toujours le Sultant qui commande ſous les noms divers de *Pacha*, de *Motſellam*, de *Qâïem-Maqam*, d'*Aga* ; & il n'y a pas juſqu'au *Délibache* qui ne le repréſente. Il faut entendre avec quel orgueil le dernier de ces ſoldats donnant des ordres dans un village, prononce : C'eſt *la volonté du Sul-*

tan; c'eſt le bon plaiſir du Sultan. La raiſon de cet orgueil eſt ſimple : c'eſt que devenant porteur de la parole, & miniſtre de l'ordre du Sultan, il devient le Sultan même. Que l'on juge des effets d'un tel régime, quand l'expérience de tous les temps a prouvé que la modération eſt la plus difficile des vertus; quand dans les hommes même qui en ſont les apôtres, elle n'eſt ſouvent qu'en théorie: que l'on juge des abus d'un pouvoir illimité dans des Grands qui ne connoiſſent ni la ſouffrance ni la pitié; dans des parvenus avides de jouir, fiers de commander, & dans des ſubalternes avides de parvenir: que l'on juge ſi des Ecrivains ſpéculatifs ont eu raiſon d'avancer que le deſpotiſme en Turkie n'eſt pas un ſi grand mal que l'on penſe, parce que réſidant en la perſonne du Souverain, il ne doit peſer que ſur les Grands qui l'entourent! Sans doute, comme diſent les Turks, *le ſabre du Sultan ne deſcend pas juſqu'à la pouſſiere;* mais ce ſabre, il le dépoſe dans les mains de ſon Viſir, qui le remet au Pacha, d'où il paſſe au *Mutſaſſam*, *à l'Aga* & juſqu'au dernier *Délibache*; en ſorte qu'il ſe trouve à la portée de tout le monde, & frappe juſqu'aux plus viles têtes. Ce qui fait l'erreur de ces raiſonnemens, eſt l'état du peuple de Conſtantinople, pour qui le Sultan ſe donne des ſoins qu'en effet l'on ne prend pas ailleurs; mais ces ſoins qu'il rend à ſa ſureté perſonnelle, n'exiſtent pas pour le reſte de l'Empire: l'on peut dire même qu'ils y ont de fâcheux effets; car ſi Conſtantinople manque de vivres, l'on affame dix provinces pour lui en fournir. Cependant, eſt-ce par la capitale que l'Empire exiſte ou par les provinces? En cas de guerre, eſt-ce la capitale qui fournit des ſoldats & les nourrit; ou bien les provinces? C'eſt donc dans les provinces qu'il faut étudier l'action du deſpotiſme; & en Turkie, comme par-tout ailleurs, cette étude convainc que le pouvoir

arbitraire dans le Souverain, eſt funeſte à l'Etat, parce que du Souverain il ſe tranſmet néceſſairement à ſes prépoſés, & que dans cette tranſmiſſion il devient d'autant plus abuſif qu'il deſcend davantage, puiſqu'il eſt vrai que le plus dur des Tyrans eſt l'eſclave qui devient maître. Examinons les abus de ce régime dans la Syrie.

En chaque Gouvernement, le Pacha étant l'image du Sultan, il eſt comme lui deſpote abſolu; il réunit tous les pouvoirs en ſa perſonne; il eſt chef, & du militaire, & des finances, & de la police, & de la juſtice criminelle. Il a droit de vie & de mort; il peut faire à ſon gré la paix & la guerre; en un mot, il peut tout. Le but principal de tant d'autorité, eſt de percevoir le *tribut*, c'eſt-à-dire, de faire paſſer le revenu au grand propriétaire, à ce maître qui a conquis & qui poſſede la terre par le droit de ſon *épouvantable* lance. Ce devoir rempli, l'on n'en exige pas d'autre; l'on ne s'inquiete pas même de quelle maniere l'Agent pourvoit à le remplir: les moyens ſont à ſa diſcrétion; & telle eſt la nature des choſes, qu'il ne peut être délicat ſur le choix; car premierement il ne peut s'avancer, ni même ſe maintenir, qu'autant qu'il fournit des fonds: en ſecond lieu, il ne doit ſa place qu'à la faveur du Viſir ou de telle autre perſonne en crédit; & cette faveur ne s'obtient & ne s'entretient que par une enchere ſur d'autres concurrens. Il faut donc retirer de l'argent, & pour acquitter le tribut & remplir les avances, & pour ſoutenir ſa dignité, & pour s'aſſurer des reſſources. Auſſi le premier ſoin d'un Pacha qui arrive à ſon poſte, eſt-il d'aviſer aux moyens d'avoir de l'argent; & les plus prompts ſont toujours les meilleurs. Celui qu'établit l'uſage pour la perception du miri & des douanes, eſt de conſtituer pour l'année courante un ou pluſieurs Fermiers principaux, leſquels, afin de faciliter leur régie, la ſubdiviſent en ſous-fermes, qui

de grade en grade deſcendent juſqu'aux plus petits villages. Le Pacha donne ces emplois par enchere, parce qu'il veut en retirer le plus d'argent qu'il eſt poſſible: de leur côté, les Fermiers qui ne les prennent que pour gagner, mettent tout en œuvre pour augmenter leur recette. De-là, dans ces Agens, une avidité toujours voiſine de la mauvaiſe foi; de-là des vexations où ils ſe portent d'autant plus aiſément, qu'elles ſont toujours ſoutenues par l'autorité; de-là, au ſein du peuple, une faction d'hommes intéreſſés à multiplier ſes charges. Le Pacha peut s'applaudir de pénétrer aux ſources les plus profondes de l'aiſance, par la rapacité clairvoyante des ſubalternes. Mais qu'en arrive-t-il? Le peuple, gêné dans la jouiſſance des fruits de ſon travail, reſtreint ſon activité dans les bornes des premiers beſoins; le laboureur ne ſeme que pour vivre; l'artiſan ne travaille que pour nourrir ſa famille; s'il a quelque ſuperflu, il le cache ſoigneuſement: ainſi le pouvoir arbitraire du Sultan tranſmis au Pacha & à tous ſes ſubdélégués, en donnant un libre eſſor à leurs paſſions, eſt devenu le mobile d'une tyrannie répandue dans toutes les claſſes; & les effets en ont été de diminuer par une action réciproque l'agriculture, les arts, le commerce, la population, en un mot, tout ce qui conſtitue la puiſſance de l'état, c'eſt-à-dire, la puiſſance même du Sultan.

Ce pouvoir n'a pas de moindres abus dans l'état militaire. Toujours preſſé par ce beſoin d'argent d'où dépendent ſa ſureté, ſa tranquillité, le Pacha a retranché tout ce qu'il a pu des frais habituels de la guerre. Il a diminué les troupes, il a pris des ſoldats au rabais, il a fermé les yeux ſur leurs déſordres; la diſcipline s'eſt perdue; ſi maintenant il ſurvenoit une guerre étrangere; ſi, comme il eſt arrivé en 1772, des Ruſſes reparoiſſoient en Syrie, qui défendroit la Province du Sultan?

Il arrive quelquefois que les Pachas, Sultans dans leur Province, ont entre eux des haines perſonnelles; pour les ſatisfaire, ils ſe prévalent de leur pouvoir, & ils ſe font mutuellement des guerres ſourdes ou déclarées, dont les effets ruineux tombent toujours ſur les ſujets du Sultan.

Enfin il arrive encore que ces Pachas ſont tentés de s'approprier ce pouvoir dont ils ſont dépoſitaires. La Porte, qui a prévu ce cas, tâche d'y obvier par pluſieurs moyens; elle partage les commandemens, & tient des officiers particuliers dans les châteaux des capitales, telles qu'*Alep*, *Damas*, *Tripoli*, &c.; mais s'il ſurvenoit un ennemi étranger, que produiroit ce partage? Elle envoie tous les trois mois des Capidjis qui tiennent les Pachas en alarmes, par les ordres ſecrets dont ils ſont porteurs; mais ſouvent les Pachas, auſſi ruſés, ſe débarraſſent de ces ſurveillans incommodes: enfin, elle change fréquemment les Pachas de réſidence, afin qu'ils n'ayent pas le temps de s'affectionner un pays; mais comme toutes les conſéquences d'un ordre vicieux ſont abuſives, il eſt arrivé que les Pachas, incertains du lendemain, traitent leur Province comme un lieu de paſſage, & n'y font aucune amélioration dont leur ſucceſſeur puiſſe profiter: au contraire, ils ſe hâtent d'en épuiſer les produits, & de recueillir en un jour, s'il eſt poſſible, les fruits de pluſieurs années. Il eſt vrai que de temps en temps ces concuſſions ſont punies par le cordon; & c'eſt ici une des pratiques de la Porte, qui décelent le mieux l'eſprit de ſon Gouvernement. Lorſqu'un Pacha a dévaſté une Province, lorſqu'à force de tyrannie, les clameurs ſont parvenues juſqu'à Conſtantinople, malheur à lui s'il manque de protecteur, s'il retient ſon argent! A l'un des termes de l'année, un *Capidji* arrive, montrant le *Fermân* de prorogation; quelquefois même apportant une ſeconde, une troiſieme *Queue*,

ou telle autre faveur nouvelle ; mais pendant que le Pacha en fait célebrer la fête, il paroît un ordre pour ſa dépoſition, puis un autre pour ſon exil, & ſouvent un *kat-chérif* pour ſa tête. Le motif en eſt toujours d'avoir vexé les ſujets du Sultan ; mais la Porte, en s'emparant du tréſor du concuſſionnaire, & n'en rendant jamais rien au peuple qu'il a pillé, donne à penſer qu'elle n'improuve pas un pillage dont elle profite. Auſſi ne ceſſe-t-on de voir dans l'Empire des Gouverneurs concuſſionnaires & rebelles : ſi nul d'entre eux n'a réuſſi à ſe faire un état indépendant & ſtable, c'eſt bien moins par la ſageſſe des meſures du Divan, & par la vigilance des Capidjis, que par l'ignorance des Pachas dans l'art de régner. L'on a oublié dans l'Aſie ces moyens moraux qui, maniés par des Légiſlateurs habiles, ont ſouvent élevé de grandes puiſſances ſur des baſes d'abord très-foibles. Les Pachas ne connoiſſent que l'argent ; une expérience répétée n'a pu leur faire ſentir que ce moyen, loin d'être le gage de leur ſureté, devenoit le motif de leur perte : ils ont la manie d'amaſſer des tréſors, comme ſi l'on achetoit des amis ! *Aſad*, Pacha de Damas, laiſſa huit millions, & fut trahi par ſon Mamlouk, & étouffé dans le bain. On a vu quel fut le ſort d'*Ybrahêm Sabbâr* avec ſes vingt millions. *Djezzâr* prend la même route, & n'ira pas à une autre fin. Perſonne ne s'eſt aviſé de ſuſciter cet amour du bien public, qui dans la Grece & l'Italie, même dans la Hollande & la Suiſſe, a fait lutter avec ſuccès de petits peuples contre de grands Empires. Emirs & Pachas, tous imitent le Sultan ; tous regardent leur pays comme un domaine, & leurs ſujets comme des domeſtiques. Leurs ſujets à leur tour, ne voyent en eux que des maîtres, & puiſque tous ſe reſſemblent, peu importe lequel ſervir. De-là dans ces états, l'uſage des troupes étrangeres, de préférence aux troupes nationales. Les Commandans ſe défient

de leur peuple, parce qu'ils ſentent ne pas mériter ſon attachement: leur but n'eſt pas de gouverner leur pays, mais de le maîtriſer, par un juſte retour, leur pays s'embarraſſe peu qu'on les attaque; & les mercenaires qu'ils ſoudoyent, fideles à leur eſprit, les vendent à l'ennemi pour profiter de leur dépouille. Dâher avoit nourri dix ans le Barbaraſque qui le tua. C'eſt un fait digne de remarque que la plupart des Etats de l'Aſie & de l'Afrique, ſur-tout depuis Mahomet, ont été gouvernés par ces principes, & qu'il n'y a pas eu de pays où l'on ait vu tant de troubles dans les Etats, tant de révolutions dans les Empires. N'en doit-on pas conclure que la puiſſance arbitraire dans le Souverain n'eſt pas moins funeſte à l'état militaire qu'à la régie des finances? Achevons d'examiner ſes effets en Syrie ſur le régime civil.

A titre d'image du Sultan, le Pacha eſt chef de toute la police de ſon Gouvernement; & ſous ce titre, il faut comprendre auſſi la juſtice criminelle. Il a le droit le plus abſolu de vie & de mort; il l'exerce ſans formalité, ſans appel. Par-tout où il rencontre un délit, il fait ſaiſir le coupable; & les bourreaux qui l'accompagnent l'étranglent ou lui coupent la tête ſur le champ; quelquefois il ne dédaigne pas de remplir leur office. Trois jours avant mon arrivée à *Sour*, Djezzâr avoit éventré un maçon d'un coup de hache. Souvent le Pacha rôde déguiſé; & malheur à quiconque eſt ſurpris en faute! Comme il ne peut remplir cet emploi dans tous les lieux, il commet à ſa place un Officier que l'on appelle l'*Oudli*; cet Ouâli remplit les fonctions de nos Officiers de Guet; comme eux, il rôde nuit & jour; il veille aux ſéditions, il arrête les voleurs; comme le Pacha, il juge & condamne ſans appel: le coupable baiſſe le cou; le bourreau frappe; la tête tombe, & l'on emporte le corps dans un ſac de cuir. Cet officier a une foule d'eſpions

qui ſont preſque tous des filous au moyen deſquels il ſait tout ce qui ſe paſſe. D'après cela, il n'eſt pas étonnant que des villes comme le Kaire, Alep & Damas, ſoient plus sûres que Gênes, Rome & Naples; mais par combien d'abus cette ſureté eſt-elle achetée! & à combien d'innocens la partialité de l'*Ouâli* & de ſes agens ne doit-elle pas coûter la vie!

L'*Ouâli* exerce auſſi la police des marchands; c'eſt-à-dire, qu'il veille ſur les poids & meſures; & ſur cet article, la ſévérité eſt extrême: pour le moindre faux poids ſur le pain, ſur la viande, ſur le *debs*, ou les *ſucreries*, l'on donne cinq cents coups de bâton, & quelquefois l'on punit de mort. Les exemples en ſont fréquens dans les grandes villes. Cependant il n'eſt pas de pays où l'on vende plus à faux poids; les marchands en ſont quittes pour veiller au paſſage de l'*Ouâli* & de *Mohteſeb* (1). Sitôt qu'ils paroiſſent à cheval, tout s'eſquive & ſe cache; on produit un autre poids: ſouvent les débitans font des traités avec les valets qui marchent devant les deux Officiers; & moyennant une rétribution, ils ſont sûrs même de l'impunité.

Du reſte, les fonctions de l'Ouâli n'atteignent point à ces objets utiles ou agréables qui font le mérite de la police parmi nous. Ils n'ont aucun ſoin, ni de la propreté, ni de la ſalubrité des villes: elles ne ſont, en Syrie comme en Egypte, ni pavées, ni balayées, ni arroſées; les rues ſont étroites, tortueuſes, & preſque toujours embarraſſées de décombres. On eſt ſurtout choqué d'y voir une foule de chiens hideux qui n'appartiennent à perſonne. Ils forment une eſpece de république indépendante, qui vit des aumônes du public. Ils ſont cantonnés par familles & par quartiers, & ſi quelqu'un d'entre eux ſort de ſes limites, il s'enſuit des combats qui importunent les paſſans. Les

(1) Inſpecteur du marché.

Turks,

Turks, qui verſent le ſang des hommes ſi aiſément, ne les tuent point; ſeulement ils évitent leur attouchement comme immonde. Ils prétendent qu'ils font la ſûreté nocturne des villes; mais l'Quâli & les portes dont chaque rue eſt fermée, la font encore mieux: ils ajoutent qu'ils mangent les charognes, & en cela ils ſont aidés d'une foule de chacals cachés dans les jardins, & parmi les décombres & les tombeaux. Il ne faut d'ailleurs chercher dans les villes Turkes, ni promenades, ni plantations: dans un tel pays, la vie ne paroîtra ſans doute ni sûre, ni agréable; mais c'eſt encore l'effet du pouvoir abſolu du Sultan.

CHAPITRE XXXIV.

De l'adminiſtration de la juſtice.

L'ADMINISTRATION de la Juſtice contentieuſe eſt le ſeul article que les Sultans ayent ſouſtrait au pouvoir exécutif des Pachas, ſoit parce qu'ils ont ſenti l'énormité des abus qui en réſulteroient, ſoit parce qu'ils ont connu qu'elle exigeoit un temps & des connoiſſances que leurs Lieutenans n'auroient pas; ils y ont prépoſé d'autres Officiers, qui, par une ſage diſpoſition, ſont indépendans du Pacha; mais comme leur juriſdiction eſt fondée ſur les mêmes principes que le Gouvernement, elle a les mêmes inconvéniens.

Tous les Magiſtrats de l'Empire appellés *Qâdis*, c'eſt-à-dire *Juges*, dépendent d'un Chef principal qui réſide à Conſtantinople. Le titre de ſa dignité eſt celui de *Qâdi-el-askar* (1), ou *Juge de l'armée*; ce qui in-

(1) Vulgò *cadileſquier*.

dique, ainſi que je l'ai déjà dit, que le pouvoir eſt abſolument militaire, & réſide entierement dans l'armée & dans ſon Chef. Ce grand *Qâdi* nomme les Juges des villes capitales, telles qu'Alep, Damas, Jéruſalem, &c. Ces Juges à leur tour en nomment d'autres dans les lieux de leurs dépendances. Mais quel eſt le titre pour être nommé? Toujours l'argent. Tous ces emplois, comme ceux du Gouvernement, ſont livrés à l'enchere, & ſont également affermés pour un an. Qu'arrive-t-il de-là? Que les fermiers ſe hâtent de recouvrer leurs avances, d'obtenir l'intérêt de leur argent, & d'en retirer même un bénéfice. Or, quel peut être l'effet de ces diſpoſitions dans des hommes qui ont en main la balance où les citoyens viennent dépoſer leurs biens?

Le lieu où ces Juges rendent leurs arrêts, s'appelle le *Mahkamé* ou *lieu du Jugement:* quelquefois c'eſt leur propre maiſon; jamais ce n'eſt un lieu qui réponde à l'idée de l'emploi ſacré qui s'y exerce. Dans un appartement nu & en dégât, le Qâdi s'aſſied ſur une natte ou ſur un mauvais tapis. A ſes côtés ſont des *ſcribes*, & quelques domeſtiques. La porte eſt ouverte à tout le monde; les parties comparoiſſent; & là, ſans interpretes, ſans avocats, ſans procureurs, chacun plaide lui-même ſa cauſe: aſſis ſur les talons, les plaideurs énoncent les faits, diſcutent, répondent, conteſtent, argumentent tour-à-tour; quelquefois les débats ſont violens; mais les cris des ſcribes & le bâton du Qâdi rétabliſſent l'ordre & le ſilence. Fumant gravement ſa pipe, & roulant du bout des doigts la pointe de ſa barbe, ce Juge écoute, interroge, & finit par prononcer un arrêt ſans appel, qui n'a que deux mois tout au plus de délai: les parties toujours peu contentes, ſe retirent cependant avec reſpect, & payent un ſalaire évalué le dixieme du fonds, ſans ré-

clamer contre la déciſion, parce qu'elle eſt toujours motivée ſur l'infaillible Qôran.

Cette ſimplicité de la Juſtice, qui ne conſume point en frais proviſoires, acceſſoires, ni ſubſéquens, cette proximité du Tribunal Souverain qui n'éloigne point le plaideur de ſon domicile, ſont, il faut l'avouer, deux avantages ineſtimables; mais il faut convenir auſſi qu'ils ſont trop compenſés par d'autres abus. En vain quelques Ecrivains, pour rendre plus ſaillans les vices de nos uſages, ont vanté l'adminiſtration de la Juſtice chez les Turks: ces éloges, fondés ſur une ſimple connoiſſance de théorie, ne ſont point juſtifiés par l'examen de la pratique. L'expérience journaliere conſtate qu'il n'eſt point de pays où la Juſtice ſoit plus corrompue qu'en Egypte, en Syrie, & ſans doute dans le reſte de la Turkie (1). La vénalité n'eſt nulle part plus hardie, plus impudente: on peut marchander ſon procès avec le *Qâdi*, comme l'on marchanderoit une denrée. Dans la foule, il ſe trouve des exemples d'équité, de ſagacité; mais ils ſont rares, par cela même qu'ils ſont cités. La corruption eſt habituelle, générale; & comment ne le ſeroit-elle pas, quand l'intégrité peut devenir onéreuſe, & l'improbité lucrative; quand chaque *Qâdi*, arbitre en dernier reſſort, ne craint ni réviſion, ni châtiment; quand enfin le défaut de lois claires & préciſes offre aux paſſions mille moyens d'éviter la honte d'une injuſtice évidente, en ouvrant les ſentiers tortueux des interprétations & des commentaires? Tel eſt l'état de la Juriſprudence chez les Turks, qu'il n'exiſte aucun code public & notoire, où les particuliers puiſſent apprendre quels ſont leurs droits reſpectifs. La plupart des jugemens ſont fondés ſur des *coutumes* non écrites, ou ſur des

(1) *Voyez* à ce ſujet les obſervations de M. Porter, réſident Anglois à Conſtantinople.

décisions de docteurs souvent contradictoires. Les recueils de ces décisions sont les seuls livres où les Juges puissent acquérir quelques notions de leur emploi, & ils n'y trouvent que des cas particuliers plus propres à confondre leurs idées qu'à les éclaircir. Le Droit Romain sur beaucoup d'articles a servi de base aux prononcés des docteurs Musulmans; mais la grande & inépuisable source à laquelle ils recourent, est le *Livre très-pur*, le *Dépôt de toute connoissance*, le *Code de toute législation*, le *Qôran du Prophete*.

CHAPITRE XXXV.

De l'influence de la religion.

SI la religion se proposoit chez les Turks, le but qu'elle devroit avoir chez tous les peuples; si elle prêchoit aux grands la modération dans l'usage du pouvoir, au vulgaire la tolérance dans la diversité des opinions, il seroit encore douteux qu'elle pût tempérer les vices dont nous venons de parler, puisque l'expérience de tous les hommes prouve que la morale n'influe sur les actions qu'autant qu'elle est secondée par les loix civiles; mais il s'en faut beaucoup que l'esprit de l'*Islamisme* soit propre à remédier aux abus du gouvernement; l'on peut dire au contraire qu'il en est la source originelle. Pour s'en convaincre, il suffit d'examiner le livre qui en est le dépôt. En vain les Musulmans avancent-ils que le Qôran contient les germes & même le développement de toutes les connoissances de la législation, de la politique, de la jurisprudence; le préjugé de l'éducation, ou la partialité de quelqu'intérêt secret, peuvent seuls dicter ou admettre un pareil jugement. Quiconque lira le *Qôran*,

ſera forcé d'avouer qu'il ne préſente aucune notion, ni des devoirs des hommes en ſociété, ni de la formation du corps politique, ni des principes de l'art de gouverner, rien en un mot de ce qui conſtitue un code législatif. Les ſeules loix qu'on y trouve ſe réduiſent à quatre ou cinq ordonnances relatives à la polygamie, au divorce, à l'eſclavage, à la ſucceſſion des proches parens; & ces ordonnances qui ne font point un code de juriſprudence, y ſont tellement contradictoires, que les Docteurs diſputent encore pour les concilier. Le reſte n'eſt qu'un tiſſu vague de phraſes vides de ſens; une déclamation emphatique d'attributs de Dieu, qui n'apprennent rien à perſonne; une allégation de contes puériles, de fables ridicules; en total, une compoſition ſi plate & ſi faſtidieuſe, qu'il n'y a perſonne capable d'en ſoutenir la lecture juſqu'au bout, malgré l'élégance de la traduction de M. Savari. Que ſi à travers le déſordre d'un délire perpétuel, il perce un eſprit général, un ſens réſumé, c'eſt celui d'un fanatiſme ardent & opiniâtre. L'oreille retentit des mots d'*impies*, d'*incrédules*, d'*ennemis de Dieu & du Prophete*, de *rebelles à Dieu & au Prophete*, de *dévouement à Dieu & au Prophete*. Le ciel ſe préſente ouvert à qui combat dans leur cauſe; les Houris y tendent les bras aux martyrs; l'imagination s'embraſe, & le proſélyte dit à Mahomet : *Oui, tu es l'Envoyé de Dieu; ta parole eſt la ſienne; il eſt infaillible; tu ne peux faillir ni me tromper : marche; je te ſuis!* Voilà l'eſprit du Qôran; il s'annonce dès la premiere ligne. *Il n'y a point de doute en ce livre; il guide ſans erreur ceux qui croient ſans douter, qui croient ce qu'ils ne voient pas.* Quelle en eſt la conſéquence, ſinon d'établir le deſpotiſme le plus abſolu dans celui qui commande, par le dévouement le plus aveugle dans celui qui obéit? Et tel fut le but de Mahomet; il ne vouloit pas éclairer, mais régner; il ne cherchoit pas des diſciples, mais des ſu-

jets. Or, dans des ſujets, l'on ne demande pas du raiſonnement, mais de l'obéiſſance. C'eſt pour y amener plus facilement qu'il repporta tout à Dieu. En ſe faiſant ſon Miniſtre, il écarta le ſoupçon d'un intérêt perſonnel; il évita d'alarmer cette vanité ombrageuſe que portent tous les hommes; il feignit d'obéir, pour qu'on lui obéît à lui-même; il ne ſe fit que le premier des ſerviteurs, sûr que chacun tâcheroit d'être le ſecond pour commander à tous les autres. Il amorça par des promeſſes; il entraîna par des menaces : il a fait plus; comme il y a toujours des oppoſans à toute nouveauté, en les effrayant pas ſes anathêmes, il leur a ménagé l'eſpoir du pardon; delà vient en quelques endroits l'énoncé d'une ſorte de tolérance; mais cette tolérance eſt ſi dure, qu'elle doit ramener tôt ou tard au dévouement abſolu; enſorte que l'eſprit fondamental du *Qôran* revient toujours au pouvoir le plus arbitraire dans l'envoyé de Dieu, & par une conſéquence naturelle, dans ceux qui doivent lui ſuccéder. Or, par quels préceptes l'uſage de ce pouvoir eſt-il éclairé : *Il n'y a qu'un Dieu, & Mahomet eſt ſon Prophète : Priez cinq fois par jour en vous tournant vers la Mekke. Ne mangez point pendant le jour dans tout le mois de Ramadan. Faites le pélerinage de la Kabé, & donnez l'aumône à la veuve & à l'orphelin.* Voilà la ſource profonde d'où doivent découler toutes les ſciences, toutes les connoiſſances politiques & morales. Les Solon, les Numa, les Lycurgue, tous les Légiſlateurs de l'antiquité ont vainement fatigué leur génie à éclaircir les rapports des hommes en ſociété, à fixer les obligations & les droits de chaque claſſe, de chaque individu : Mahomet plus habile ou plus profond, réſout tout en cinq phraſes. Il faut le dire; de tous les hommes qui ont oſé donner des lois aux peuples, nul n'a été plus ignorant que Mahomet; de toutes les compoſitions abſurdes de l'eſprit humain, nulle n'eſt plus mépriſa-

ble que ſon livre. Ce qui ſe paſſe en Aſie depuis douze cents ans, peut en faire la preuve; car ſi l'on vouloit paſſer d'un ſujet particulier à des conſidérations générales, il ſeroit aiſé de démontrer que les troubles des Etats, & l'ignorance des peuples dans cette partie du monde, ſont des effets plus ou moins immédiats du Qôran & de ſa morale; mais il faut nous borner au pays qui nous occupe, & revenant à la Syrie, expoſer au lecteur l'état de ſes habitans, relativement la religion.

Le peuple de Syrie eſt en général, comme je l'ai dit, Muſulman ou Chrétien; cette différence dans le culte a les effets les plus fâcheux dans l'état civil; ſe traitant mutuellement d'infideles, de rebelles, d'impies: les partiſans de Jéſus-Chriſt & ceux de Mahomet ont les uns pour les autres une averſion qui entretient une ſorte de guerre perpétuelle. L'on ſent à quels excès les préjugés de l'éducation doivent porter le vulgaire toujours groſſier; le gouvernement, loin d'intervenir comme médiateur dans ces troubles, les fomente par ſa partialité. Fidele à l'eſprit du Qôran, il traite les Chrétiens avec une dureté qui ſe varie ſous mille formes. L'on parle quelquefois de la tolérance des Turks; voici à quel prix elle s'achete.

Toute démonſtration publique de culte eſt interdite aux Chrétiens, hors du Keſraouán, où l'on n'a pu l'empêcher: ils ne peuvent bâtir de nouvelles égliſes; & ſi les anciennes ſe ruinent, ils ne peuvent les réparer que par des permiſſions qu'il faut payer cherement. Un chrétien ne peut frapper un muſulman ſans riſquer ſa vie; & ſi le muſulman tue un chrétien, il en eſt quitte pour une rançon. Les Chrétiens ne peuvent monter à cheval dans les villes; il leur eſt défendu de porter des pantoufles jaunes, des châles blancs, & toute couleur verte. Le rouge pour la chauſſure, le bleu pour l'habillement, ſont celles qui leur ſont aſſignées. La

Porte vient de renouveller ſes ordonnances pour qu'ils rétabliſſent l'ancienne forme de leur turban; il doit être d'une groſſe mouſſeline bleue, avec une ſeule liſiere blanche : s'ils voyagent, on les arrête en mille endroits pour payer des *Rafars* (1) ou péages, dont les Muſulmans ſont exempts : en juſtice le ſerment de deux chrétiens n'eſt compté que pour un; & telle eſt la partialité des Qâdis, qu'il eſt preſqu'impoſſible qu'un chrétien gagne un procès; enfin, ils ſont les ſeuls à ſupporter la capitation, dite *karadj*, dont le billet porte ces mots remarquables : *djazz-el-râs*, c'eſt-à-dire (rachat) *du coupement de la tête*, par où l'on voit clairement à quel titre ils ſont tolérés & gouvernés.

Ces diſtinctions, ſi propres à entretenir les haines & les diviſions, paſſent chez le peuple, & ſe retrouvent dans tous les uſages de la vie. Le dernier des Muſulmans n'accepte d'un chrétien ni ne lui rend le ſalut de *ſalâm-alai-k* (2), *ſalut ſur toi*, à cauſe de l'affinité du mot *ſalam* avec *eslâm* (islamiſme), nom propre de la religion, & avec *Moslem*, (Muſulman), nom de l'homme qui la profeſſe : le ſalut uſité eſt ſeulement *bon matin* ou *bon ſoir*; heureux s'il n'eſt point accompagné d'un *djaour*, *kafer*, *kelb*, c'eſt-à-dire, *impie*, *apoſtat*, *chien*, qui ſont les épithetes familieres avec les Chrétiens. Les Muſulmans affectent même, pour les narguer, d'exercer devant eux les pratiques de leur culte; à midi, à trois heures, au coucher du ſoleil, lorſque du haut des minarets les crieurs annoncent la priere, on les voit ſe montrer à la porte de leurs maiſons, & là, après avoir fait l'ablution, ils étendent gravement un tapis ou une natte, & ſe tournant vers la Mekke, ils croiſent les bras ſur la poitrine, les étendent vers

(1) L'*r* eſt ici un *r* graſſeyé.

(2) Ou *ſalam-alai-kom*, *ſalut ſur vous*. De-là notre mot *ſalamaleque*.

les genoux, & commencent neuf proſternations, le front en terre, en récitant la préface du Qôran. Souvent dans la converſation ils s'interrompent par la profeſſion de foi : *Il n'y a qu'un Dieu, & Mohomet eſt ſon Prophete.* Sans ceſſe ils parlent de leur religion, & ſe traitent de ſeuls *fideles* à Dieu. Pour les démentir, les Chrétiens affectent à leur tour une grande dévotion, & de-là cette oſtentation de piété qui fait un des caracteres extérieurs des Orientaux; mais le cœur n'y perd rien, & les Chrétiens gardent de tous ces outrages un reſſentiment qui n'attend que l'occaſion d'éclater. L'on en a vu des effets du tems de *Dâher*, lorſque fiers de la protection de ſon Miniſtre, ils prirent, en divers lieux, l'aſcendant ſur les Muſulmans. Les excès qu'ils commirent en ces circonſtances, ſont un avis dont doit profiter toute Puiſſance Européenne qui pourroit poſſéder des pays où il ſe trouveroit des Grecs & des Muſulmans.

CHAPITRE XXXVI.

De la propriété & des conditions.

Les Sultans s'étant arrogé, à titre de conquête, la propriété de toutes les terres en Syrie, il n'exiſte pour les habitans aucun droit de propriété fonciere, ni même mobiliere; ils ne poſſedent qu'en uſufruit. Si un pere meurt, ſa ſucceſſion appartient au Sultan ou à ſon fermier, & les enfans ne recueillent l'héritage qu'en payant un rachat toujours conſidérable. De-là, pour les poſſeſſions en fonds de terre, une inſouciance funeſte à l'agriculture. Dans les villes, la poſſeſſion des maiſons a quelque choſe de moins incertain & de moins onéreux; mais par-tout l'on préfere les biens

en argent, comme étant plus faciles à dérober aux rapines du deſpote. Dans les pays abonnés, comme ceux des Druzes, des Maronites, de *Hasbéya*, &c., il exiſte une propriété réelle, fondée ſur des coutumes que les petits princes n'oſent violer : auſſi les habitans ſont-ils tellement attachés à leurs fonds, que l'on n'y voit preſque jamais d'aliénation de terre. Il eſt néanmoins, ſous la régie des Turks, un moyen de s'aſſurer une perpétuité d'uſufruit; c'eſt de faire ce que l'on appelle un *ouaqf*, c'eſt-à-dire, une attribution ou fondation d'un bien à une moſquée. Dès-lors le propriétaire devient le concierge inamovible de ſon fonds, ſous la condition d'une redevance, & ſous la protection des gens de loi; mais cet acte a l'inconvénient que ſouvent, au lieu de protéger, les gens de loi dévorent; alors auprès de qui réclamer, puiſqu'ils ſont en même tems gens de juſtice? Par cette raiſon, ces gens de loi ſont preſque les ſeuls à poſſéder des biens fonciers, & l'on ne voit point dans les pays Turks cette foule de petits propriétaires, qui fait la force & la richeſſe des pays abonnés.

Ce que j'ai dit des conditions en Egypte, convient également à la Syrie; elles s'y réduiſent à quatre ou cinq, qui ſont les cultivateurs ou payſans, les artiſans, les marchands, les gens de guerre, & les gens de juſtice & de loi. Ces diverſes claſſes elles-mêmes peuvent ſe réſumer en deux principales : *le peuple*, qui comprend les payſans, les artiſans, les marchands; & *le gouvernement*, compoſé des gens de guerre & des gens de loi & de juſtice. Dans les principes de la religion, c'eſt en ce dernier ordre que devroit réſider le pouvoir; mais depuis que les Kalifs ont été dépoſſédés par leurs Lieutenans, il s'eſt formé une diſtinction de puiſſance ſpirituelle & de puiſſance temporelle, qui n'a laiſſé aux interpretes de la loi qu'une autorité illu-

ſoire : telle eſt celle du grand *Mofti* (1), qui chez les Turks, repréſente le Kalif. Le vrai pouvoir eſt aux mains du Sultan, qui repréſente le Lieutenant ou le Général de l'armée. Cependant, ce reſpect d'opinion qu'a le peuple pour les puiſſances détrônées, conſerve encore aux gens de loi un crédit dont ils uſent preſque toujours pour former un *parti d'oppoſition*; le Sultan le redoute dans Conſtantinople, & les Pachas n'oſent le contrarier trop ouvertement dans leurs provinces. Dans chaque ville ce parti eſt préſidé par un *Mofti* qui releve de celui de Conſtantinople; ſon emploi eſt héréditaire & non vénal, & c'eſt la raiſon qui a conſervé dans ce corps plus d'énergie que dans les autres. A raiſon de leurs priviléges, les familles qui le compoſent reſſemblent aſſez bien à notre nobleſſe, quoique ſon vrai type ſoit le corps militaire. Elles repréſentent auſſi notre magiſtrature, notre clergé, & même notre bourgeoiſie, puiſqu'elles ſont les ſeules à vivre de leurs rentes. D'elles aux payſans, aux artiſans & aux marchands, la chute eſt rapide; cependant, comme l'état de ces trois claſſes eſt le vrai thermometre de la police & de la puiſſance d'un Empire, je vais raſſembler les faits les plus propres à en donner de juſtes notions.

CHAPITRE XXXVII.

Etat des Payſans & de l'agriculture.

DANS la Syrie, & même dans tout l'Empire Turk, les payſans ſont, comme les autres habitans, cenſés eſclaves du Sultan; mais ce terme n'emporte que no-

(1) Ce terme ſignifie *décideur* des cas qui concernent la religion.

tre ſens de ſujets. Quoique maître des biens & de la vie, le Sultan ne vend point les hommes; il ne les lie point à un lieu fixe. S'il donne un apanage à quelque Grand, l'on ne dit point, comme en Pologne & en Ruſſie, qu'il donne cinq cents payſans, mille payſans: en un mot, les payſans ſont opprimés par la tyrannie du gouvernement, mais non dégradés par le ſervage de la féodalité.

Lorſque le Sultan Sélim eut conquis la Syrie, pour rendre plus aiſée la perception du revenu, il établit un ſeul impôt territorial, qui eſt celui que l'on appelle *miri*. Il paroît, malgré ſon caractere farouche, que ce Sultan ſentit l'importance de ménager le cultivateur; car le *miri* comparé à l'étendue des terrains, ſe trouve dans une proportion infiniment modérée; elle l'eſt d'autant plus, qu'au tems où il fut réglé, la Syrie étoit plus peuplée qu'aujourd'hui, & peut-être auſſi commerçante, puiſque le Cap de Bonne-Eſpérance n'étant pas encore bien fréquenté, elle ſe trouvoit ſur la route de l'Inde la plus pratiquée. Pour maintenir l'ordre dans la perception, Sélim fit dreſſer un *deftar* ou regiſtre, dans lequel le contingent de chaque village fût exprimé. Enfin, il donna au *miri* un état invariable, & tel que l'on ne pût l'augmenter ni le diminuer. Modéré comme il étoit, il ne devoit jamais obérer le peuple; mais par les abus inhérens à la conſtitution, les Pachas & leurs agens ont trouvé le ſecret de le rendre ruineux. N'oſant violer la loi établie par le Sultan ſur l'invariabilité de l'impôt, ils ont introduit une foule de charges qui, ſans en avoir le nom, en ont tous les effets. Ainſi, étant les maîtres de la majeure partie des terres, ils ne les concedent qu'à des conditions onéreuſes: ils exigent la moitié & les deux tiers de la récolte; ils accaparent les ſemences & les beſtiaux, enſorte que les cultivateurs ſont forcés de les acheter au-deſſus de leur valeur. La récolte faite,

ils chicanent ſur les pertes, ſur les prétendus vols, & comme ils ont la force en main, ils enlevent ce qu'ils veulent. Si l'année manque, ils n'en exigent pas moins leurs avances, & ils font vendre pour ſe rembourſer, tout ce que poſſede le payſan. Heureuſement que ſa perſonne reſte libre, & que les Turks ignorent l'art d'empriſonner pour dettes l'homme qui n'a plus rien. A ces vexations habituelles ſe joignent mille avanies accidentelles : tantôt l'on rançonne le village entier pour un délit vrai ou imaginaire; tantôt on introduit une corvée d'un genre nouveau. L'on exige un préſent à l'avénement de chaque Gouverneur; l'on établit une contribution d'herbe pour ſes chevaux, d'orge & de paille pour ſes cavaliers : il faut en outre donner l'étape à tous les gens de guerre qui paſſent ou qui apportent des ordres, & les Gouverneurs ont ſoin de multiplier ces commiſſions, qui deviennent pour eux une économie, & pour les payſans une ſource de ruine. Les villages tremblent à chaque *Laouend* qui paroit : c'eſt un vrai brigand ſous le nom de ſoldat; il arrive en conquérant, il commande en maître : *Chiens, canaille, du pain, du café, du tabac; je veux de l'orge, je veux de la viande.* S'il voit de la volaille, il la tue; & lorſqu'il part, joignant l'inſulte à la tyrannie, il demande ce que l'on appelle *keré-el-dars*, c'eſt-à-dire, *le louage de ſa dent molaire.* En vain les payſans crient à l'injuſtice; le ſabre impoſe ſilence. La réclamation eſt lointaine & difficile; elle pourroit devenir dangereuſe. Qu'arrive-t-il de toutes ces déprédations? Les moins aiſés du village ſe ruinent, ne peuvent plus payer le miri, deviennent à charge aux autres, ou fuient dans les villes : comme le miri eſt inaltérable & doit toujours s'acquitter en entier, leur portion ſe reverſe ſur le reſte des habitans, & le fardeau, qui d'abord étoit léger, s'appéſantit. S'il arrive deux années de diſette ou de ſéchereſſe, le village entier eſt ruiné

& ſe déſerte, mais ſa quotité ſe reporte ſur les voiſins. La même marche a lieu pour le *karadj* des Chrétiens : la ſomme en ayant été fixée d'après un premier dénombrement, il faut toujours qu'elle ſe trouve la même, quoique le nombre des têtes ſoit diminué. De-là, il eſt arrivé que cette capitation a été portée de trois, de cinq & de onze piaſtres où elle étoit d'abord, à trente-cinq & quarante; ce qui obere abſolument les contribuables, & les force de s'expatrier. C'eſt ſur-tout dans les pays d'apanage & dans ceux qui ſont ouverts aux Arabes, que ces fardeaux ſont écraſans. Dans les premiers, le titulaire, avide d'augmenter ſon revenu, donne toute liberté à ſon Fermier d'augmenter les charges, & l'avidité de ces ſubalternes ne demeure pas en arriere; ce ſont eux qui, rafinant ſur les moyens de preſſurer, ont imaginé d'établir des droits ſur les denrées du marché, ſur les entrées, ſur les tranſports, & de taxer juſqu'à la charge d'un âne. L'on obſerve que ces exactions ont fait des progrès rapides, ſur-tout depuis quarante années, & l'on date de cette époque la dégradation des campagnes, la dépopulation des habitans, & la diminution du numéraire porté à Conſtantinople. A l'égard des Bedouins, s'ils ſont en guerre, ils pillent à titre d'ennemis; s'ils ſont en paix, ils dévorent à titre d'hôtes; auſſi dit-on en proverbe : *Evite le Bedouin comme ami ou comme ennemi.* Les moins malheureux des payſans, ſont ceux des pays abonnés, tels que le pays des *Druzes*, le *Kéſraouân*, *Nâblous &c.* Cependant, là même encore il regne des abus; il en eſt un entr'autres que l'on doit regarder comme le plus grand fleau des campagnes en Syrie; c'eſt l'uſure portée à l'excès le plus criant. Quand les payſans ont beſoin d'avances pour acheter des ſemences, des beſtiaux, &c., ils ne trouvent d'argent qu'en vendant en tout ou en partie leur récolte future au prix le plus vil. Le danger de faire paroître de l'ar-

gent, resserre la main de quiconque en possede; s'il s'en désaisit, ce n'est que dans l'espoir d'un gain rapide & exorbitant : l'intérêt le plus modique est de douze pour cent; le plus ordinaire est de vingt, & souvent il monte à trente.

Par toutes ces causes, l'on conçoit combien la condition des payſans doit être misérable. Par-tout ils sont réduits au petit pain plat d'orge ou de doura, aux oignons, aux lentilles & à l'eau. Leurs organes se connoissent si peu en mets, qu'ils regardent de l'huile forte & de la graisse rance, comme un manger délicieux. Pour ne rien perdre du grain, ils y laissent toutes les graines étrangeres, même l'*ivraie* (1), qui donne des vertiges & des éblouissemens pendant plusieurs heures, ainsi qu'il m'est arrivé de l'éprouver. Dans les montagnes du Liban & de Nâblous, lorsqu'il y a disette, ils recueillent les glands de chêne, & après les avoir fait bouillir ou cuire sous la cendre, ils les mangent. Le fait m'en a été certifié chez les Druzes par des personnes même qui en ont usé. Ainsi l'on doit disculper les poëtes du reproche de l'hyperbole; mais il n'en sera que plus difficile de croire que l'âge d'or fut l'âge de l'abondance.

Par une conséquence naturelle de cette misere, l'art de la culture est dans un état déplorable; faute d'aisance, le laboureur manque d'instrumens, ou n'en a que de mauvais; la charrue n'est souvent qu'une branche d'arbre coupée sous une bifurcation, & conduite sans roues. On laboure avec des ânes, des vaches & rarement avec des bœufs; ils annoncent trop d'aisance : aussi la viande de cet animal est-elle très rare en Syrie & en Egypte, & elle y est toujours maigre & mauvaise, comme toutes les viandes des pays chauds. Dans les cantons ouverts aux Arabes, tels que la Pa-

(1) En Arabe *zioudn.*

leſtine, il faut ſemer le fuſil à la main. A peine le blé jaunit-il, qu'on le coupe pour le cacher dans les *matmoures* ou caveaux ſouterrains. On en retire le moins que l'on peut pour les ſemences, parce que l'on ne ſeme qu'autant qu'il faut pour vivre; en un mot, l'on borne toute l'induſtrie à ſatisfaire les premiers beſoins. Or, pour avoir un peu de pain, des oignons, une mauvaiſe chemiſe bleue, & un pagne de laine, il ne faut pas la porter bien loin. Le payſan vit donc dans la détreſſe, mais du moins il n'enrichit pas ſes tyrans, & l'avarice du deſpotiſme ſe trouve punie par ſon propre crime.

CHAPITRE XXXVIII.

Des Artiſans, des Marchands & du Commerce.

La claſſe qui fait valoir les denrées en les mettant en œuvre ou en circulation, n'eſt pas ſi maltraitée que celle qui les procrée; la raiſon en eſt que les biens des artiſans & des marchands, conſiſtant en effets mobiliers, ſont moins ſoumis aux regards du gouvernement que ceux des payſans; en outre, les artiſans & les marchands, raſſemblés dans les villes, échappent plus aiſément, par leur foule, à la rapacité de ceux qui commandent. C'eſt-là une des cauſes principales de la population des villes dans la Syrie, & même dans toute la Turkie : tandis qu'en d'autres pays les villes ſont en quelque ſorte le regorgement des campagnes; là elles ne ſont que l'effet de leur déſertion. Les payſans, chaſſés de leurs villages, viennent y chercher un refuge; & ils y trouvent la tranquillité, & même l'aiſance. Les Pachas veillent avec d'autant plus de ſoin à ce dernier article, que leur ſureté perſonnelle en dépend;

dépend; car outre les effets immédiats d'une ſédition qui pourroit leur être funeſte, la Porte ne leur pardonneroit pas d'expoſer ſon repos pour le pain du peuple. Ils ont donc ſoin de tenir les vivres à bon marché dans les lieux conſidérables, & ſur-tout dans celui de leur réſidence: s'il y a diſette, c'eſt toujours là qu'elle ſe fait le moins ſentir. En pareil cas ils prohibent toute ſortie de grains; ils obligent, ſous peine de mort, quiconque en poſſede, de le vendre au prix qu'ils y mettent; & ſi le pays en manque abſolument, ils en envoient chercher au dehors, comme il arriva à Damas en novembre 1784. Le Pacha mit des gardes ſur toutes les routes, permit aux Arabes de piller tout chargement qui ſortiroit du pays, & envoya ordre dans le *Hauran* de vider toutes les *matmoures*; enſorte que, pendant que les payſans mouroient de faim dans les villages, le peuple de Damas ne payoit le pain que deux paras (deux ſols & demi) la livre de France, & croyoit le payer très-cher; mais comme dans la machine politique nul reſſort n'eſt indépendant, l'on n'a point porté des atteintes funeſtes à la culture, ſans que les arts & le commerce s'en ſoient reſſentis. Quelques détails ſur cette partie vont faire juger ſi le gouvernement s'en occupe plus que des autres.

Le commerce en Syrie, conſidéré dans la maniere dont il ſe pratique, eſt encore dans cet état d'enfance qui caractériſe les ſiecles barbares & les pays non policés. Sur toute la côte, il n'y a pas un ſeul port capable de recevoir un bâtiment de quatre cents tonneaux, & les rades ne ſont pas même aſſurées par des forts; les corſaires maltois profitoient autrefois de cette négligence pour faire des priſes juſqu'à terre; mais comme les habitans rendoient les négocians Européens reſponſables des accidens, la France a obtenu de l'ordre de Malte, que ces corſaires n'approcheroient

plus juſqu'à la vue de terre; enſorte que les Naturels peuvent faire tranquillement leur cabotage, qui eſt aſſez vivace depuis Lataqîé juſqu'à Yâfa. Dans l'intérieur, il n'y a ni grandes routes, ni canaux, pas même de ponts ſur la plupart des rivieres & des torrens, quelque néceſſaires qu'ils fuſſent pendant l'hyver. Il n'y a de ville à ville ni poſte ni meſſagerie. Le ſeul courier qui exiſte eſt le *Tartare* qui vient de Conſtantinople à Damas par Alep. Ce courier n'a de relais que dans les grandes villes, à de très grandes diſtances; mais il peut démonter en cas de beſoin tout cavalier qu'il rencontre. Il mene, ſelon l'uſage des Tartares, un ſecond cheval en main, & ſouvent il a un compagnon, de peur d'accident. De ville en ville les relations s'exécutent par des voituriers qui n'ont jamais de départ fixe. La raiſon en eſt qu'ils ne peuvent ſe mettre en chemin que par troupes ou *caravanes*; perſonne ne voyage ſeul, vu le peu de ſureté habituelle des routes. Il faut attendre que pluſieurs voyageurs veuillent aller au même endroit, ou profiter du paſſage de quelque Grand qui ſe fait protecteur, & ſouvent oppreſſeur de la caravane. Ces précautions ſont ſur-tout néceſſaires dans les pays ouverts aux Arabes, tels que la Paleſtine & toute la frontiere du déſert, & même ſur la route d'Alep à Skandaroun, à raiſon des brigands Kourdes. Dans les montagnes & ſur la côte entre Lataqîé & le Carmel, l'on voyage avec plus de ſureté; mais les chemins dans les montagnes ſont très pénibles, parce que les habitans, loin de les adoucir, les rendent ſcabreux, afin, diſent-ils, d'ôter aux Turks l'envie d'y amener leur cavalerie. Il eſt remarquable que dans toute la Syrie l'on ne voit pas un chariot ni une charrette; ce qui vient ſans doute de la crainte de les voir prendre par les gens du gouvernement, & de faire d'un ſeul coup une groſſe perte. Tous les tranſports ſe font à dos de mulets,

d'ânes ou de chameaux ; ces animaux y ſont tous excellens. Les deux premiers ſont plus employés dans les montagnes, & rien n'égale leur adreſſe à grimper & gliſſer ſur des talus de roc vif. Le chameau eſt plus uſité dans les plaines, parce qu'il conſomme moins & porte davantage. Sa charge ordinaire eſt d'environ ſept cents cinquante livres de France. Sa nourriture eſt de tout ce que l'on veut lui donner, paille, brouſſailles, noyaux de dattes pilés, feves, orge, &c. Avec une livre d'alimens ; & autant d'eau par jour, on peut le mener des ſemaines entieres. Dans le trajet du Kaire à Suez, qui eſt de 40 à 46 heures (y compris les repos), ils ne mangent ni ne boivent ; mais ces dietes répétées les épuiſent comme tous les animaux ; alors ils ont une haleine cadavéreuſe. Leur marche ordinaire eſt très-lente, puiſqu'ils ne font que dix-ſept à dix-huit cents toiſes à l'heure : il eſt inutile de les preſſer, ils n'en vont pas plus vîte ; ils peuvent, avec des pauſes, marcher quinze à dix-huit heures par jour. Il n'y a d'auberges en aucun lieu ; mais les villes & la plupart des villages ont un grand bâtiment appellé *Kan*, ou *Kervan-Serai*, qui ſert d'aſyle à tous les voyageurs. Ces hoſpices, toujours placés hors l'enceinte des villes, ſont compoſés de quatre ailes regnant autour d'une cour carrée qui ſert de parc. Les logemens ſont des cellules où l'on ne trouve que les quatre murs, de la pouſſiere, & quelquefois des ſcorpions. Le gardien de ce *kan* eſt chargé de donner la clef & une natte : le voyageur a dû ſe fournir du reſte ; ainſi il doit porter avec lui ſon lit, ſa batterie de cuiſine, & même ſes proviſions ; car ſouvent l'on ne trouve pas de pain dans les villages. En conſéquence les Orientaux donnent à leur attirail la plus grande ſimplicité & la forme la plus portative. Celui d'un homme qui ne veut manquer de rien, conſiſte en un tapis, un matelas, une couverture, deux caſſeroles avec leurs couvercles, en-

trant les uns dans les autres ; plus, deux plats, deux aſſiettes & une cafetiere, le tout de cuivre bien étamé : plus une petite boëte de bois pour le ſel & le poivre ; ſix taſſes à café ſans anſes, emboîtées dans un cuir ; une table ronde en cuir, que l'on pend à la ſelle du cheval ; de petites outres ou ſacs de cuir pour l'huile, le beurre fondu, l'eau & l'eau-de-vie, ſi c'eſt un chrétien ; enfin, une pipe, un briquet, une taſſe de coco, du riz, des raiſins ſecs, des dattes, du fromage de Chypre, & ſur-tout du café en grain, avec la poëlette pour le rôtir, & le mortier de bois pour le piler. Je cite ces détails, parce qu'ils prouvent que les Orientaux ſont plus avancés que nous dans l'art de ſe paſſer de beaucoup de choſes ; & cet art n'eſt pas ſans mérite. Nos négocians Européens ne s'accommodent pas de tant de ſimplicité, auſſi leurs voyages ſont-ils très-diſpendieux, & par cette raiſon très-rares ; mais les naturels, même les plus riches, ne font pas difficulté de paſſer une partie de leur vie de cette maniere ſur les routes de Bagdâd, de Baſera, du Kaire, & même de Conſtantinople. Les voyages ſont leur éducation, leur ſcience ; & dire d'un homme qu'il eſt négociant, c'eſt dire qu'il eſt voyageur. Ils y trouvent l'avantage de puiſer leurs marchandiſes aux premieres ſources, de les avoir à meilleur marché, de veiller à leur ſureté en les eſcortant, de parer aux accidens qui peuvent arriver, & d'obtenir quelques graces ſur les péages qui ſont multipliés ; enfin, ils apprennent à connoître les poids & les meſures, dont l'extrême diverſité rend leur art très-compliqué. Chaque ville a ſon poids, qui, avec un même nom, differe en valeur de celui d'un autre. Le *rotl* d'Alep peſe environ ſix livres de Paris ; celui de Damas, cinq un quart ; celui de Saide, moins de cinq ; celui de Ramlé, près de ſept. Le ſeul *derhem*, c'eſt-à-dire la *dragme*, qui eſt le premier élément de ces meſures, eſt le même par-tout. Les me-

ſures longues varient moins : l'on n'en connoît que deux, la coudée Egyptienne (*drâà Masri*), & la coudée de Conſtantinople (*drâà Stambouli*). Les monnoies ſont encore plus fixes, & l'on peut parcourir tout l'Empire, depuis *Kotchim* juſqu'à *Aſonam*, ſans changer d'eſpeces. La plus ſimple de ces monnoies eſt le *para*, appellé auſſi *medin*, *fadda*, *qata*, *meſrié*; il eſt de la grandeur d'une piece de ſix ſols, & ne vaut que cinq de nos liards. Après le *para*, viennent ſucceſſivement les pieces de cinq, de dix & de vingt *paras*; puis la *zolata* ou *izlote*, qui en vaut trente, la *piaſtre*, dite *qerch aſadi*, ou piaſtre *au lion*, qui vaut quarante paras ou cinquante ſols de France; c'eſt la plus uſitée dans le commerce; enfin, l'*aboukelb*, ou piaſtre *au chien*, qui vaut ſoixante paras. Toutes ces monnoies ſont d'argent tellement allié de cuivre, que l'*aboukelb* a la grandeur d'un écu de ſix livres, quoiqu'il ne vaille que trois livres quinze ſols. Elles ne portent point d'effigie, ſelon la défenſe du Prophete, mais ſeulement le chiffre du Sultan d'un côté, & de l'autre ces mots : *Sultan des deux continens Kâqân* (1), (c'eſt-à-dire, Seigneur) *Seigneur des deux mers, le Sultan, fils du Sultan* N, frappé à *Stamboul* (Conſtantinople), ou à *Maſr* (le Kaire), qui ſont les deux ſeules villes où l'on frappe. Les monnoies d'or ſont le ſequin, dit *dahab*, c'eſt-à-dire, *piece d'or*; & encore *zahr-mahaboub*, ou *fleur bien aimée*; il vaut trois piaſtres de quarante paras, ou ſept livres dix ſols; le demi-ſequin ne vaut que ſoixante paras. Il y a encore un ſequin, dit *fondouqli*, qui en vaut cent ſoixante-dix, mais il eſt très-rare. Outre ces monnoies, qui ſont celles de l'Empire, il y a auſſi quelques eſpeces d'Europe qui n'ont pas moins de cours; ce ſont en argent, les dahlers d'Allemagne, & en or, les ſequins de Veniſe. Les dahlers valent en Sy-

(1) Kâqân eſt un terme tartare.

rie quatre-vingt-dix à quatre-vingt-douze paras, & les ſequins deux cents cinq à deux cents huit. Ces deux eſpeces gagnent huit & dix paras de plus en Egypte. Les ſequins de Veniſe ſont très-recherchés pour la fineſſe de leur titre, & pour faire des parures aux femmes. La façon de ces parures n'exige pas beaucoup d'art; il s'agit tout ſimplement de percer la piece d'or, pour l'attacher à une chaîne également d'or, qui regne en riviere ſur la poitrine. Plus cette chaîne a de ſequins, plus il y a de pareilles chaînes, plus une femme eſt cenſée parée. C'eſt le luxe favori & l'émulation générale : il n'y a pas juſqu'aux payſannes qui, faute d'or, portent des piaſtres ou de moindres pieces; mais les femmes d'un certain rang dédaignent l'argent, elles ne veulent que des ſequins de Veniſe, ou de grandes pieces d'Eſpagne & des cruſades; telle d'entr'elles en porte deux & trois cents, tant en riviere qu'en rouleau couché ſur le front, au bord du bonnet : c'eſt un vrai fardeau; mais elles ne croyent pas payer trop cher le plaiſir d'étaler ce tréſor au bain public, devant une foule de rivales, dont la jalouſie même eſt une jouiſſance. L'effet de ce luxe ſur le commerce, eſt d'en retirer des ſommes conſidérables, dont le fonds reſte mort; en outre, lorſqu'il rentre en circulation quelques-unes de ces pieces, comme elles ont perdu de leur poids en les perçant, il faut les peſer. Cet uſage de peſer la monnoie, eſt habituel & général en Syrie, en Egypte & dans toute la Turkie. L'on n'y refuſe aucune piece, quelque dégradée qu'elle ſoit; le marchand tire ſon trébuchet & l'eſtime; c'eſt comme au tems d'Abraham, lorſqu'il acheta ſon ſépulcre. Dans les paiemens conſidérables, l'on fait venir un agent de change, qui compte des milliers de paras, rejette beaucoup de pieces fauſſes, & peſe tous les ſequins enſemble ou l'un après l'autre.

Preſque tout le commerce de Syrie eſt entre les

mains des Francs, des Grecs & des Arméniens. Ci-devant il étoit dans celles des Juifs : les Muſulmans s'en mêlent peu, non qu'ils en ſoient détournés par eſprit de religion, ou par nonchalance, comme l'ont cru quelques politiques, mais parce qu'ils y trouvent des obſtacles ſuſcités par le gouvernement : fidele à ſon eſprit, la Porte, au lieu de donner à ſes ſujets une préférence marquée, a trouvé plus lucratif de vendre à des étrangers leurs droits & leur induſtrie. Quelques Etats d'Europe, en traitant avec elle, ont obtenu que leurs marchandiſes ne payeroient de douane que trois pour cent, tandis que celles des ſujets Turks payent de rigueur dix, ou de grace ſept pour cent; en outre, la douane une fois acquittée dans un port, n'eſt plus exigible dans un autre pour des Francs, & elle l'eſt pour les ſujets. Enfin les Francs ayant trouvé commode d'employer comme agens les Chrétiens-Latins, ils ont obtenu de les faire participer à leurs priviléges, & ils les ont ſouſtraits au pouvoir des Pachas, & à la juſtice turke. On ne peut les dépouiller, & ſi l'on a un procès de commerce avec eux, il faut venir le plaider devant le Conſul Européen. Avec tant de déſavantage, eſt-il étonnant que les Muſulmans cedent le commerce à leurs rivaux? Ces agens des Francs ſont connus en Levant ſous le nom de *Drogmans Barataïres*, c'eſt-à-dire d'*Interpretes* (1) *privilégié*. Le *barat* ou *privilége*, eſt une patente dont le Sultan fait préſent aux Ambaſſadeurs réſidans à la Porte. Ci-devant ces Ambaſſadeurs en faiſoient préſent à leur tour à des ſujets choiſis dans chaque comptoir; mais depuis 20 ans on leur a fait comprendre qu'il étoit plus lucratif

(1) *Interprete* ſe dit en arabe *terdjeman*, dont nos anciens ont fait *truchement*; en Egypte on le prononce *tergoman*; & les Vénitiens en ont fait *dragomano*, qui nous eſt revenu en *drogman*.

de les vendre. Le prix actuel eſt de cinq à ſix mille livres ; chaque Ambaſſadeur en a cinquante qui ſe renouvellent à la mort de chaque titulaire, ce qui forme un caſuel aſſez conſidérable.

La nation d'Europe qui fait le plus grand commerce en Syrie, eſt la Françoiſe. Ses importations conſiſtent en cinq articles principaux, qui ſont, 1°. les draps de Languedoc ; 2°. les cochenilles qui ſe tirent de Cadix ; 3°. les indigos ; 4°. les ſucres, & 5°. les cafés des Antilles, qui ont pris faveur chez les Turks, & qui ſervent à mélanger ceux d'Arabie, plus eſtimés, mais trop chers. A ces objets, il faut ajouter des quincailleries, des fers fondus, du plomb en lames, de l'étain ; quelques galons de Lyon, quelques ſavons, &c.

Les retours conſiſtent preſqu'entiérement en cotons, ſoit filés, ſoit en laine, ſoit ouvrés en toiles aſſez groſſieres ; en quelques ſoies de Tripoli, les autres ſont prohibées ; en noix de galle, en cuivres & en laines qui viennent du dehors de la Syrie. Les comptoirs ou échelles (1) des François ſont au nombre de ſept : ſavoir, Alep, Skandaroun, Lataqîé, Tripoli, Saide, Acre & Ramlé. La ſomme de leur importation ſe monte à 6,000,000... Savoir :

Pour Alep & Skandaroun, . . .	3,000,000
Pour Saide & Acre, ...	2,000,000
Pour Tripoli & Lataqîé, ...	400,000
Et pour Ramlé, ...	600,000
TOTAL. . .	6,000,000

Tout ce commerce ſe fait par la ſeule voie de Marſeilles, qui a le privilége excluſif d'expédier & de re-

(1) Ce biſarre nom d'*échelles*, eſt venu chez les Provençaux de l'italien *ſcala*, qui lui-même vient de l'arabe *kalla*, ſignifiant un lieu propre à recevoir des vaiſſeaux, une *rade*, un havre. Aujourd'hui les Naturels diſent, comme les Italiens, *ſcala*, *rada*.

cevoir les vaiſſeaux du Levant, malgré les réclamations du Languedoc qui fournit les marchandiſes premieres. Il eſt auſſi défendu aux étrangers, c'eſt-à-dire aux naturels de Turkie, de faire paſſer leurs marchandiſes ſans l'entremiſe des facteurs Marſeillois établis dans leur pays. Cette défenſe avoit été levée en 1777, d'après pluſieurs motifs raiſonnés, dont l'Ordonnance rendoit compte. Mais les négocians de Marſeille ont tellement réclamé, que les choſes ſont remiſes ſur l'ancien pied depuis le mois d'Avril 1785. C'eſt à la France à diſcuter ſes intérêts à cet égard. Conſidéré par rapport à l'Empire Turk, l'on peut aſſurer que ſon commerce avec l'Europe & l'Inde lui eſt plutôt nuiſible qu'avantageux. En effet les objets que cet Etat exporte étant tous des matieres brutes & non ouvrées, il ſe prive de tous les avantages qu'il auroit à les faire travailler par ſes propres ſujets. En ſecond lieu, les marchandiſes qui viennent de l'Europe & de l'Inde étant des objets de pur luxe, elles n'augmentent les jouiſſances que de la claſſe des riches, des gens du gouvernement, & ne ſervent peut-être qu'à rendre plus dure la condition du peuple & des cultivateurs. Sous un gouvernement qui ne reſpecte point les propriétés, le deſir de multiplier les jouiſſances doit irriter la cupidité & redoubler les vexations. Pour avoir plus de draps, de fourrures, de galons, de ſucre, de châles & d'indiennes, il faut plus d'argent, plus de coton, plus de ſoies, plus d'extorſion. Il a pu en réſulter un avantage inſtantané aux états qui ont fourni les objets de ce luxe; mais la ſurabondance du préſent n'a-t-elle pas été priſe ſur l'aiſance de l'avenir? Et peut-on eſpérer de faire longtems un commerce riche avec un pays qui ſe ruine?

CHAPITRE XXXIX.

Des Arts, des Sciences, & de l'Ignorance.

Les arts & les métiers en Syrie donnent lieu à plusieurs considérations. 1°. Leurs especes sont infiniment moins nombreuses que parmi nous; à peine en peut-on compter plus d'une vingtaine, même en y comprenant ceux de premiere nécessité. D'abord la religion de Mahomet ayant proscrit toute image & toute figure, il n'existe ni peinture, ni sculpture, ni gravure; ni cette foule de métiers qui en dépendent. Les Chrétiens sont les seuls qui, pour l'usage de leurs églises, achetent quelques tableaux faits à Constantinople par des Grecs, qui, pour le goût sont de vrais Turks. En second lieu, une foule de nos métiers se trouve supprimée par le petit nombre de meubles usités chez les Orientaux. Tout l'inventaire d'une riche maison consiste en tapis de pied, en nattes, en coussins, en matelats, quelques petits draps de coton, des plateaux de cuivre ou de bois qui servent de table; quelques casseroles, un mortier, une meule portative, quelques porcelaines & quelques assiettes de cuivre étamé. Tout notre attirail de tapisseries, de bois de lits, de chaises, de fauteuils, de glaces, de secrétaires, de commodes, d'armoires; tout notre buffet avec son argenterie & son service de table; en un mot, toute notre menuiserie & ébénisterie y sont des choses ignorées, ensorte que rien n'est si facile que le délogement d'un ménage turk. Pocoke a pensé que la raison de ces usages venoit de la vie errante qui fut la premiere de ses peuples; mais depuis le tems qu'ils se sont rendus sédentaires, ils en ont dû oublier l'esprit; & l'on doit plutôt en reporter

la cauſe au gouvernement, qui ramene tout au ſtrict néceſſaire. Les vêtemens ne ſont pas plus compliqués, quoiqu'ils ſoient beaucoup plus diſpendieux. L'on ne connoît ni chapeaux, ni perruques, ni friſures, ni boutons, ni boucles, ni cols, ni dentelles, ni tout ce détail dont nous ſommes aſſiégés : des chemiſes de coton ou de ſoie, qui même chez les Pachas ne ſe comptent pas par douzaines, & qui n'ont ni manchettes, ni poignets, ni collet pliſſé ; une énorme culotte qui ſert auſſi de bas, un mouchoir à la tête, un autre à la ceinture, avec les trois grandes enveloppes de drap & d'indienne dont j'ai parlé au ſujet des Mamlouks : voilà toute la toilette des Orientaux. Les ſeuls arts de luxe ſont l'orfévrerie, bornée aux bijoux des femmes, aux ſoucoupes à café découpées en dentelles, & aux ornemens des harnois & des pipes ; enfin les fabriques des étoffes de ſoie d'Alep & de Damas. Du reſte, lorſqu'on parcourt les rues de ces villes, l'on ne voit qu'une répétition de batteurs de coton à l'arc, de débitans d'étoffes & de merceries, de barbiers pour raſer la tête, d'étameurs, de ſerruriers-maréchaux, de ſelliers, & ſur-tout de vendeurs de petits pains, de quincailleries, de graines, de dattes, de ſucreries, & très-peu de bouchers, toujours mal fournis. Il y a auſſi dans ces capitales quelques mauvais arquebuſiers qui ne font que raccommoder les armes ; nul ne ſait fondre un canon de piſtolet : quant à la poudre, le beſoin fréquent de s'en ſervir, a donné à la plupart des payſans l'induſtrie de la faire, & il n'y a nulle fabrique publique.

Dans les villages, les habitans, bornés au plus étroit néceſſaire, n'ont que les arts de premier beſoin ; chacun tâche de ſe ſuffire, afin de ne point partager ce qu'il a. Chaque famille ſe fabrique la groſſe toile de coton dont elle s'habille. Chaque maiſon a ſon moulin portatif, avec lequel la femme broie l'orge ou le

doura qui doivent nourrir. La farine de ces moulins eſt groſſiere ; les petits pains ronds & plats qu'on en fait, ſont mal levés & mal cuits ; mais ils font vivre, & c'eſt tout ce qu'on demande. J'ai déjà dit combien les inſtrumens de labourage étoient ſimples & peu coûteux. Dans les montagnes on ne taille point la vigne ; l'on n'ente les arbres dans aucun endroit ; tout enfin retrace la ſimplicité des premiers tems, qui peut-être comme aujourd'hui, n'étoit que la groſſiereté de la miſere. Quand on demande les raiſons de ce défaut d'induſtrie, l'on trouve par-tout pour réponſe : *C'eſt aſſez bon ; cela ſuffit : à quoi ſerviroit-il d'en faire davantage* ? Sans doute, puiſqu'on n'en doit pas profiter.

2°. La maniere d'exercer les arts dans ces contrées, offre cette conſidération intéreſſante, qu'elle retrace preſqu'en tout les procédés des ſiecles anciens : par exemple, les étoffes que l'on fabrique à Alep ne ſont pas de l'invention des Arabes ; ils les tiennent des Grecs, qui eux-mêmes ſans doute les imiterent des anciens Orientaux. Les teintures dont ils uſent, doivent remonter juſqu'aux Tyriens ; elles ont une perfection qui n'eſt point indigne de ce peuple, mais les ouvriers, jaloux de leurs procédés, en font des myſteres impénétrables. La maniere dont les anciens bardoient les harnois de leurs chevaux, pour les garantir des coups de ſabre, a dû être la même que l'on emploie encore à Alep & à Damas pour les têtieres des brides (1). Les écailles d'argent dont le cuir eſt recouvert, tiennent ſans clous, & ſont tellement emboîtées, que ſans ôter la ſoupleſſe au cuir, il ne reſte

(1) J'obſerverai à ce ſujet, que les Mamlouks, au Kaire, montrent encore tous les ans, à la proceſſion de la caravane, des cottes-mailles, des caſques à viſiere, des braſſards & toute l'armure du tems des Croiſés. Il y a auſſi une collection de vieilles armes dans la moſquée des Derviches, à une lieue au-deſſus du Kaire, ſur le bord du Nil.

aucun interſtice au tranchant. Le ciment dont ils uſent, doit être celui des Grecs & des Romains. Pour le bien compoſer, ils obſervent de n'employer la chaux que bouillante; ils y mêlent un tiers de ſable, & un autre tiers de cendre & de brique pilée; avec ce compoſé, ils font des puits, des citernes & des voûtes imperméables. J'en ai vu en Paleſtine une eſpece ſinguliere qui mérite d'être citée. Cette voûte eſt formée de cylindres de briques de 8 à 10 pouces de longueur. Ces cylindres ſont creux, & peuvent avoir deux pouces de diametre à l'intérieur. Leur forme eſt légérement conique. Le bout le plus large eſt fermé, l'autre eſt ouvert. Pour conſtruire la voûte, on les range les uns à côté des autres, mettant le bout fermé en dehors: on les joint avec du plâtre de Jéruſalem ou de Nâblous, & quatre ouvriers achevent la voûte d'une chambre en un jour. Les premieres pluies ont coutume de la pénétrer; mais on paſſe ſur le dôme une couche à l'huile, & la voûte devient imperméable. L'on ferme les bouches de l'intérieur avec une couche de plâtre, & l'on a un toît durable & très-léger. Dans toute la Syrie, l'on fait avec ces cylindres les bordures des terraſſes, afin d'empêcher les femmes qui s'y tiennent pour laver & ſécher le linge d'être vues. L'on a commencé depuis peu d'en faire uſage à Paris, mais en Orient la pratique en eſt fort ancienne. La maniere d'exploiter le fer dans le Liban, doit l'être également, vu ſa grande ſimplicité: c'eſt la méthode employée dans les Pyrénées, & connue ſous le nom de *fonte Catalane*; la forge conſiſte en une eſpece de cheminée pratiquée au flanc d'un terrain à pic. L'on remplit de bois le tuyau; l'on y met le feu, & l'on ſouffle par la bouche d'en bas: l'on verſe le minéral par le haut; le métal tombe au fond en *maſſet*, que l'on retire par cette même bouche qui ſert à allumer. Il n'y a pas juſqu'à leurs induſtrieuſes ſerrures de bois à couliſſe, qui ne remontent

juſqu'au tems de Salomon, qui les déſigne dans ſon cantique. L'on n'en peut pas dire autant de la muſique. Elle ne paroît pas antérieure au ſiecle des Kalifs ſous leſquels les Arabes s'y livrerent avec tant de paſſion, que tous leurs ſavans d'alors ajoutent le titre de muſiciens à ceux de médecin, de géometre & d'aſtronome; cependant comme les principes en furent empruntés des Grecs, elle pourroit fournir des obſervations curieuſes aux perſonnes verſées en cette partie. Il eſt très-rare d'en trouver de telles en Orient. Le Kaire eſt peut-être le ſeul lieu de l'Egypte & de la Syrie où il y ait des *Chaiks* qui connoiſſent les principes de l'art. Ils ont des recueils d'airs qui ne ſont pas notés à notre maniere, mais écrits avec des caracteres dont tous les noms ſont perſans. Toute leur muſique eſt vocale; ils ne connoiſſent ni n'eſtiment l'exécution des inſtrumens, & ils ont raiſon, car les leurs, ſans en excepter la flûte, ſont déteſtables. Ils ne connoiſſent non plus d'accompagnement que l'uniſſon & la baſſe-continue du *Monocorde*. Ils aiment le chant à voix forcée dans les tons hauts, & il faut des poitrines comme les leurs pour en ſupporter l'effort pendant un quart-d'heure. Leurs airs, pour le caractere & pour l'exécution, ne reſſemblent à rien de ce qui eſt connu en Europe, ſi ce n'eſt les *ſéguidillas* des Eſpagnols. Ils ont des roulades plus travaillées que celles des Italiens mêmes, des dégradations & des inflexions de tons telles qu'il eſt peut-être impoſſible à des goſiers européens de les imiter. Leur expreſſion eſt accompagnée de ſoupirs & de geſtes qui peignent la paſſion avec une force que nous n'oſerions nous permettre. On peut dire qu'ils excellent dans le genre mélancolique. A voir un Arabe la tête penchée, la main près de l'oreille en forme de conque; à voir ſes ſourcils froncés, ſes yeux languiſſans; à entendre ſes intonations plaintives, ſes tenues prolongées, ſes ſou-

pirs ſanglotans, il eſt preſqu'impoſſible de retenir ſes larmes, & des larmes qui, comme ils diſent, ne ſont pas ameres : il faut bien qu'elles aient des charmes, puiſque de tous les chants, celui qui les provoque eſt celui qu'ils préferent, comme de tous les talens celui qu'ils préférent eſt celui du chant.

Il s'en faut beaucoup que la danſe, qui chez nous marche de front avec la muſique, tienne le même rang dans l'opinion des peuples Arabes : chez eux cet art eſt flétri d'une eſpece de honte ; un homme ne ſauroit s'y livrer ſans déshonneur (1), & l'exercice n'en eſt toléré que parmi les femmes Ce jugement nous paroîtra ſévere ; mais avant de le condamner, il convient de ſavoir qu'en Orient la danſe n'eſt point une imitation de la guerre comme chez les Grecs, ou une combinaiſon d'attitudes & de mouvemens agréables comme chez nous, mais une repréſentation licentieuſe de ce que l'amour a de plus hardi. C'eſt ce genre de danſe qui, porté de Carthage à Rome, y annonça le déclin des mœurs républicaines, & qui depuis, renouvelé dans l'Eſpagne par les Arabes, s'y perpétue encore ſous le nom de *Fandango*. Malgré la liberté de nos mœurs, il ſeroit difficile, ſans bleſſer l'oreille, d'en faire une peinture exacte : c'eſt aſſez de dire que la danſeuſe, les bras étendus, d'un air paſſionné, chantant & s'accompagnant des caſtagnettes qu'elle tient aux doigts, exécute, ſans changer de place, des mouvemens de corps que la paſſion même a ſoin de voiler de l'ombre de la nuit. Telle eſt leur hardieſſe, qu'il n'y a que des femmes proſtituées qui oſent danſer en public. Celles qui en font profeſſion s'appellent *Raoudzi*, & celles qui y excellent prennent le titre d'*Almé*,

(1) Il faut en excepter la danſe ſacrée des Derviches, dont les tournoiemens ont pour objet d'imiter les mouvemens des aſtres.

ou de *ſavantes* dans l'art. Les plus célebres ſont celles du Kaire. Un voyageur récent en a fait un tableau ſéduiſant; mais j'avoue que les modeles ne m'ont point cauſé ce preſtige. Avec leur linge jaune, leur peau fumée, leur ſein abandonné & pendant, avec leurs paupieres noircies, leurs levres bleues & leurs mains teintes de *henné*, les *Almé* ne m'ont rappellé que les Bacchantes des porcherons; & ſi l'on obſerve que chez les peuples, même policés, cette claſſe de femmes conſerve tant de groſſiereté, l'on ne croira point que chez un peuple où les arts les plus ſimples ſont dans la barbarie, elle porte de la délicateſſe dans celui qui en exige davantage.

L'analogie qui exiſte des arts aux ſciences, doit faire preſſentir que celles-ci ſont encore plus négligées: diſons mieux: elles ſont entiérement inconnues. La barbarie eſt complete dans la Syrie comme dans l'Egypte, & l'équilibre qui a coutume d'exiſter dans un même Empire, doit étendre ce jugement à toute la Turkie. En vain quelques perſonnes ont récemment réclamé contre cette aſſertion; en vain l'on a parlé de *Colléges*, de *lieux d'éducation* & de *livres*, ces mots en Turkie ne repréſentent pas les mêmes idées que chez nous. Les ſiecles des Kalifs ſont paſſés pour les Arabes, & ils ſont à naître pour les Turks. Ces deux nations n'ont préſentement ni géometres, ni aſtronomes, ni muſiciens, ni médecins; à peine trouve-t-on un homme qui ſache ſaigner avec la *flamme* (1): quand il a ordonné le cautere, appliqué le feu, ou preſcrit une recette bannale, ſa ſcience eſt épuiſée; auſſi les valets des Européens ſont-ils conſultés comme des Eſculapes. Et où ſe formeroient des médecins, puiſqu'il n'y a nul établiſſement en ce genre, & que l'anato-

(1) Eſpece de lancette à reſſort qui ne ſuppoſe aucune adreſſe.

mie

mie répugne aux préjugés de la religion? L'Aſtronomie auroit plus d'attrait pour eux; mais par aſtronomie ils entendent l'art de lire les décrets du ſort dans les mouvemens des aſtres, & non cette ſcience profonde de ſoumettre ſes mouvemens au calcul. Les moines de Mar-Hanna qui ont des livres, & qui entretiennent des relations avec Rome, ne ſont pas à cet égard moins ignorans que les autres. Jamais, avant mon ſéjour, ils n'avoient oui dire que la terre tournât autour du ſoleil, & peu s'en fallut que cette opinion n'y causât du ſcandale; car les zélés trouvant que cela contrarioit la Sainte Bible, voulurent me traiter en hérétique; heureuſement que le Vicaire-général eut le bon eſprit de douter, & de dire: *Sans en croire aveuglément les Francs; il ne faut pas les démentir, car tout ce qu'ils nous apportent de leurs arts eſt ſi fort au-deſſus des nôtres, qu'ils peuvent appercevoir des choſes qui ſont au-deſſus de nos idées.* J'en fus quitte pour ne point prendre la rotation ſur mon compte, & pour la reſtituer à nos Savans, qui paſſent aujourd'hui chez les moines pour des viſionnaires.

On doit donc faire une grande différence des Arabes de nos jours à ceux d'*El-Mâmoun* & d'*Aroun-el-Rachid*; encore faut-il avouer que l'on ſe fait de ceux-ci des idées exagérées. Leur empire fut trop paſſager pour qu'ils puſſent faire de grands progrès dans les ſciences. Ce que nous voyons arriver de nos jours à quelques états de l'Europe, prouve qu'il leur faut des ſiecles pour ſe naturaliſer. Auſſi, dans ce que nous connoiſſons de livres des Arabes, ne les trouvons-nous que les traducteurs ou les échos des Grecs. La ſeule ſcience qui leur ſoit propre, la ſeule qu'ils cultivent encore eſt celle de leur langue; & par étude de la langue, il ne faut pas entendre cet eſprit philoſophique qui, dans les mots, cherche l'hiſtoire des idées pour perfectionner l'art de les peindre. Chez les Muſulmans

l'étude de l'Arabe n'a pour objet que ſes rapports à la religion : ils ſont étroits, attendu que le *Qóran eſt la parole immédiate de Dieu* : or, comme cette parole ne conſerve l'indentité de ſa nature qu'autant qu'on la prononce comme Dieu & ſon Prophete, c'eſt une affaire capitale d'apprendre non-ſeulement la valeur des mots employés, mais encore les accens, les inflexions, les pauſes, les ſoupirs, les tenues, enfin tous les détails les plus minutieux de la proſodie & de la lecture. Il faut avoir entendu leur déclamation dans les moſquées pour ſe faire une idée de ſa complication. Quant aux principes de la langue, ceux de la grammaire ſeulement occupent pendant pluſieurs années. Vient enſuite le *Nahou*, partie de la grammaire que l'on peut définir une ſcience de terminaiſons étrangeres à l'Arabe vulgaire, leſquelles ſe ſur-ajoutent aux mots, & varient ſelon les nombres, les cas, les genres & les perſonnes. Lorſque l'on ſait cela, l'on eſt déjà compté parmi les ſavans. Il faut enſuite étudier l'*éloquence*, & cela veut des années, parce que les maîtres, myſtérieux comme des Brâmes, ne découvrent que peu-à-peu les ſecrets de leur art. Enfin, l'on arrive aux études de la loi & au *Faqah*, ou *ſcience par excellence*, qui eſt la théologie. Or, ſi l'on obſerve que la baſe perpétuelle de ces études eſt le *Qóran*; que l'on doit méditer à fond ſes ſens myſtiques & allégoriques, lire tous les commentaires, toutes les paraphraſes de ſon texe (& il y en a deux cents volumes ſur le premier verſet); ſi l'on obſerve qu'il faut diſcuter des milliers de cas de conſcience ridicules, par exemple, s'il eſt permis d'employer de l'eau impure à détremper du mortier, ſi un homme qui a un cautere n'eſt pas dans le cas d'une femme ſouillée; qu'enfin l'on débat longuement ſi l'ame du Prophete ne fut pas créée avant celle d'Adam, s'il ne donna pas des conſeils à Dieu dans la création, & quels furent ces conſeils, l'on

conviendra que l'on peut passer la vie entiere à beaucoup apprendre & à ne rien savoir.

Quant à l'instruction du vulgaire, comme les gens de loi n'exercent point les fonctions de nos curés & de nos prêtres, qu'ils ne prêchent ni ne cathéchisent, ni ne confessent, l'on peut dire qu'il n'existe aucune instruction; toute l'éducation des enfans se borne à aller chez des maîtres particuliers qui leur apprennent à lire dans le Qôran, s'ils sont musulmans, ou dans les Pseaumes, s'ils sont chrétiens, & un peu à écrire & à compter de mémoire: cela dure jusqu'à l'adolescence, que chacun se hâte de prendre un métier pour se marier & gagner de quoi vivre. La contagion de l'ignorance s'étend jusques sur les enfans des Francs, & il est d'axiome à Marseille qu'un *Levantin* doit être un jeune homme dissipé, paresseux, sans émulation, & qui ne saura autre chose que parler plusieurs langues, quoique cette regle ait ses exceptions comme toute autre.

En recherchant les causes de l'ignorance générale des Orientaux, je ne dirai point avec un Voyageur récent, qu'elle vient des difficultés de la langue & de l'écriture; sans doute la difficulté des dialectes, l'entortillage des caracteres, le vice même de la constitution de l'alphabet, multiplient les difficultés de l'instruction, mais l'habitude les surmonte, & les Arabes parviennent à lire & à écrire aussi facilement que nous. La vraie cause est la difficulté des moyens de s'instruire, parmi lesquels il faut compter en premier lieu la rareté des livres. Chez nous rien de si vulgaire que ce secours, rien de si répandu dans toute les classes que la lecture. En Orient, au contraire, rien de plus rare. Dans toute la Syrie, l'on ne connoît que deux collections de livres, celle de Mar-Hanna, dont j'ai parlé, & celle de Djezzâr à Acre. L'on a vu combien la premiere est foible, & pour la quantité, & pour la qualité. Je ne parlerai pas de la seconde com-

me témoin oculaire; mais deux perſonnes qui l'ont vue, m'ont rapporté qu'elle ne contenoit pas plus de trois cents volumes, & cependant ce ſont les dépouilles de toute la Syrie, & entr'autres, du couvent de *S. Sauveur*, près de Saide, & du Chaik *Kairi*, Mofti de Ramlé. A Alep, la maiſon de *Bitar* eſt la ſeule qui poſſede des livres d'aſtronomie que perſonne n'entend. A Damas, les gens de loi ne font aucun cas de leur propre ſcience. Le Kaire ſeul eſt riche en livres; il y en a une collection très-ancienne à la moſquée d'*el-Azhar*, & il en circule journellement une aſſez grande quantité, mais il eſt défendu aux chrétiens d'y toucher. Cependant il y a douze ans que les religieux de Mar-Hanna voulant s'en procurer, y envoyerent un des leurs pour en acheter. Le haſard voulut qu'il fît la connoiſſance d'un Effendi qui le prit en affection, & qui, deſirant de lui des leçons d'aſtrologie, dans laquelle il le croyoit ſavant, ſe prêta à lui communiquer des livres : dans un eſpace de ſix mois, ce religieux m'a dit en avoir manié plus de deux cents, & lorſque je lui demandai ſur quelles matieres, il me répondit ſur la grammaire, ſur le Nahou, ſur l'éloquence & ſur les interprétations du Qôran; du reſte, infiniment peu d'hiſtoires & même de contes : il n'a pas vu deux exemplaires des Mille & une Nuits. D'après cet expoſé l'on eſt toujours fondé à dire que non-ſeulement il y a diſette de bons livres en Orient, mais même que les livres en général y ſont très-rares. La raiſon en eſt évidente : dans ces pays tout livre eſt écrit à la main. Or, ce moyen eſt lent, pénible, diſpendieux; le travail de pluſieurs mois ne produit qu'un ſeul exemplaire, il doit être ſans rature, & mille accidens peuvent le détruire. Il eſt donc impoſſible que les livres ſe multiplient, & par conſéquent que les connoiſſances ſe propagent; auſſi eſt-ce en comparant cet état de choſes à ce qui ſe paſſe chez nous, que l'on

ſent mieux tous les avantages de l'imprimerie ; on s'apperçoit même, en y réfléchiſſant, qu'elle ſeule eſt peut-être le vrai mobile des révolutions qui depuis trois ſiecles ſont arrivées dans le ſyſtême moral de l'Europe. C'eſt elle qui, rendant les livres très-communs, a répandu une ſomme plus égale de connoiſſances dans toutes les claſſes : c'eſt elle qui, répandant promptement les idées & les découvertes, a cauſé le développement plus rapide des arts & des ſciences : par elle, tous ceux qui s'en occupent ſont devenus un corps toujours aſſemblé, qui pourſuit ſans relâche la ſérie des mêmes travaux : par elle, tout écrivain eſt devenu un orateur public, qui a parlé non-ſeulement à ſa ville, mais à ſa nation, à l'Europe entiere. Si dans ce nouveau genre de comices il a perdu l'avantage de la déclamation & du geſte pour remuer les paſſions, il l'a compenſé par celui d'avoir un auditoire mieux compoſé, de raiſonner avec plus de ſang-froid, de faire une impreſſion moins vive peut-être, mais plus durable. Auſſi n'eſt-ce que depuis cette époque que l'on a vu des hommes iſolés produire, par la ſeule puiſſance de leurs écrits, des révolutions morales ſur des nations entieres, & ſe former un empire d'opinion qui en a impoſé à l'empire même de la puiſſance armée.

Un autre effet très-remarquable de l'imprimerie, eſt celui qu'elle a eu dans le genre de l'hiſtoire ; en donnant aux faits une grande & prompte publicité, l'on a mieux conſtaté leur certitude. Au contraire, dans l'état des livres écrits à la main, le recueil que compoſoit un homme n'ayant d'abord qu'un exemplaire, il ne pouvoit être vu & critiqué que par un petit nombre de lecteurs ; & ces lecteurs ſont d'autant plus ſuſpects, qu'ils étoient au choix de l'auteur. S'il permettoit d'en tirer des copies, elles ne ſe multiplioient & ne ſe répandoient que très-lentement. Pendant ce tems

les témoins mouroient, les réclamations périſſoient, les contradictions naiſſoient, & le champ reſtoit libre à l'erreur, aux paſſions, au menſonge : voilà la cauſe de ces faits monſtrueux dont fourmillent les hiſtoires de l'antiquité, & même celles de l'Aſie moderne. Si parmi ces hiſtoires il en eſt qui portent des caracteres frappans de vraiſemblance, ce ſont celles dont les écrivains ont été témoins des faits qu'ils racontent, ou des hommes publics qui ont écrit à la face d'un peuple éclairé qui pouvoit les contredire. Tel eſt Céſar, acteur principal de ſes Mémoires; tel Xénophon, général des Dix-Mille, dont il raconte la ſavante retraite; tel Polybe, ami & compagnon d'armes de Scipion, vainqueur de Carthage; tels encore Salluſte & Tacite, Conſuls; Thucydides, Chef d'armée; Hérodote même, Sénateur & libérateur d'Halicarnaſſe. Lorſqu'au contraire l'hiſtoire n'eſt qu'une citation de faits anciens rapportés ſur tradition, lorſque ces faits ne ſont recueillis que par de ſimples particuliers, ce n'eſt plus ni le même genre, ni le même caractere : quelle différence n'y a-t-il pas des écrivains précédens aux Tite-Live, aux Quinte-Curce, aux Diodore de Sicile! Heureuſement encore les pays où ils écrivirent étoient policés, & la lumiere publique put les guider dans des faits peu reculés. Mais quand les Nations étoient dans l'anarchie, ou ſous le deſpotiſme qui regne aujourd'hui dans l'Orient, les écrivains imbus de l'ignorance & de la crédulité qui accompagnent cet état, purent dépoſer hardiment leurs erreurs & leurs préjugés dans l'hiſtoire; & l'on peut obſerver que c'eſt dans les productions de pareils ſiecles que l'on trouve tous les monſtres d'invraiſemblance; tandis que dans les tems policés, & ſous les écrivains originaux, les annales ne préſentent qu'un ordre de faits ſemblables à ce qui ſe paſſe ſous nos yeux.

Cette influence de l'imprimerie eſt ſi efficace, que le

ſeul établiſſement de Mar-Hanna, tout imparfait qu'il eſt, a déjà produit chez les Chrétiens une différence ſenſible. L'art de lire, d'écrire, & même une ſorte d'inſtruction, ſont plus communs aujourd'hui parmi eux qu'il y a trente ans. Malheureuſement ils ont débuté par un genre qui en Europe a retardé les progrès des eſprits, & ſuſcité mille déſordres. En effet, les Bibles & les livres de religion ayant été les premiers livres répandus par l'imprimerie, toute l'attention ſe tourna ſur les matieres théologiques, & il en réſulta une fermentation qui fut la ſource des ſchiſmes de l'Angleterre & de l'Allemagne, & des troubles politiques de notre France. Si au lieu de traduire leur Buzembaum & les miſantropiques rêveries de Nieremberg & de Didaco Stella, les Jéſuites euſſent promulgué des livres d'une morale pratique, d'une utilité ſociale, adaptée à l'état du Keſraouân & des Druzes, leur travail eût pu avoir pour ces pays, & même pour toute la Syrie, des conſéquences politiques qui en euſſent changé tout le ſyſtême. Aujourd'hui tout eſt perdu, ou du moins bien reculé : la premiere ferveur s'eſt conſumée ſur des objets inutiles. D'ailleurs les religieux manquent de moyens ; & ſi Djezzâr s'en aviſe, il détruira leur imprimerie ; il y ſera porté par le fanatiſme des gens de loi, qui, ſans bien connoître ce qu'ils ont à redouter de l'imprimerie, ont cependant de l'averſion pour elle ; comme ſi la ſottiſe avoit un inſtinct naturel pour deviner ce qui peut lui nuire.

La rareté des livres & la diſette des moyens d'inſtruction ſont donc, ainſi que je viens de le dire, les cauſes de l'ignorance des Orientaux ; mais on ne doit les regarder que comme des cauſes acceſſoires : la ſource radicale eſt encore le Gouvernement, qui non-ſeulement ne veille point à répandre les connoiſſances, mais qui fait tout ce qui convient pour les étouffer.

Sous l'adminiſtration des Turks, nul eſpoir de conſidération ou de fortune par les arts, les ſciences ou les belles-lettres : on auroit le talent des géometres, des aſtronomes, des ingénieurs les plus diſtingués de l'Europe; que l'on ne languiroit pas moins dans l'obſcurité, ou que l'on gémiroit peut-être ſous la perſécution. Or, ſi la ſcience, qui, par elle-même, coûte déjà tant de peine à acquérir, ne doit encore amener que des regrets de l'avoir acquiſe, il vaut mieux ne jamais la poſſéder. Ainſi les Orientaux ſont ignorans & doivent l'être, par le même principe qui les rend pauvres, & parce qu'ils diſent pour la ſcience comme pour les arts : *A quoi nous ſervira de faire davantage ?*

CHAPITRE XL.

Des habitudes & du caractere des Habitans de la Syrie.

DE tous les ſujets d'obſervation que peut préſenter un pays, le plus important, ſans contredit, eſt le moral des hommes qui l'habitent; mais il faut avouer auſſi qu'il eſt le plus difficile, car il ne s'agit pas d'un ſtérile examen de faits; le but eſt de ſaiſir leurs rapports & leurs cauſes; de démêler les reſſorts découverts ou ſecrets, éloignés ou prochains, qui, dans les hommes, produiſent ces *habitudes d'actions* que l'on appelle *mœurs*, & cette diſpoſition conſtante d'eſprit que l'on nomme *caractere*. Or, pour une telle étude, il faut communiquer avec les hommes que l'on veut approfondir; il faut épouſer leurs ſituations afin de ſentir quels agens influent ſur eux, quelles affections en réſultent; il faut vivre dans leur pays, apprendre leur langue, pratiquer leurs coutumes, & ces conditions

manquent ſouvent aux Voyageurs; lorſqu'ils les ont remplies, il leur reſte à ſurmonter les difficultés de la choſe elle-même, & elles ſont nombreuſes; car non-ſeulement il faut combattre les préjugés que l'on rencontre, il faut encore vaincre ceux que l'on porte: le cœur eſt partial, l'habitude puiſſante, les faits inſidieux, & l'illuſion facile. L'obſervateur doit donc être circonſpect ſans devenir puſillanime; & le lecteur, obligé de voir par des yeux intermédiaires, doit ſurveiller à la fois la raiſon de ſon guide & ſa propre raiſon.

Lorſqu'un Européen arrive en Syrie, & même en général, en Orient, ce qui le frappe le plus dans l'extérieur des habitans, eſt l'oppoſition preſque totale de leurs manieres aux nôtres; l'on diroit qu'un deſſein prémédité s'eſt plu à établir une foule de contraſtes entre les hommes de l'Aſie & ceux de l'Europe. Nous portons des vêtemens courts & ſerrés; ils les portent longs & amples. Nous laiſſons croître les cheveux, & nous raſons la barbe; ils laiſſent croître la barbe & raſent les cheveux. Chez nous ſe découvrir la tête eſt une marque de reſpect; chez eux, une tête nue eſt un ſigne de folie. Nous ſaluons inclinés; ils ſaluent droits. Nous paſſons la vie debout, eux aſſis. Ils s'aſſeyent & mangent à terre; nous nous tenons élevés ſur des ſiéges. Enfin, juſques dans les choſes du langage, ils écrivent à contre-ſens de nous, & la plupart de nos noms maſculins ſont féminins chez eux. Pour la foule des Voyageurs, ces contraſtes ne ſont que bizarres; mais pour des philoſophes, il pourroit être intéreſſant de rechercher d'où eſt venue cette diverſité d'habitudes dans des hommes qui ont les mêmes beſoins, & dans des peuples qui paroiſſoient avoir une origine commune.

Un caractere également remarquable, eſt l'extérieur religieux qui regne & ſur les viſages & dans les pro-

pos, & dans les geſtes des habitans de la Turkie; l'on ne voit dans les rues que mains armées de chapelets. L'on n'entend qu'exclamations emphatiques de *yâ Allâh! ô Dieu! Allâh akbar! Dieu très-grand! Allâh tââla! Dieu très-haut!* à chaque inſtant, l'oreille eſt frappée d'un profond ſoupir, ou d'une éructation bruyante que ſuit la citation d'une des quatre-vingt-dix-neuf épithetes de Dieu; telles que *yâ râni! ſource de richeſſes! yâ ſobhân! ô très-louable! yâ maſtour! ô impénétrable!* Si l'on vend du pain dans les rues, ce n'eſt point le pain que l'on crie; c'eſt *Allah kerim, Dieu eſt libéral.* Si l'on vend de l'eau, c'eſt *Allah djaouad, Dieu eſt généreux :* ainſi des autres denrées. Si l'on ſe ſalue, c'eſt *Dieu te conſerve*; ſi l'on remercie, c'eſt *Dieu te protege*: en un mot, c'eſt Dieu en tout & par-tout. Ces hommes ſont donc bien dévots, dira le lecteur? Oui, ſans en être meilleurs. — Pourquoi cela? C'eſt qu'ainſi que je l'ai dit, à raiſon de la diverſité des cultes, ce zele n'eſt qu'un eſprit de jalouſie, de contradictions; c'eſt que pour les Chrétiens une profeſſion de foi eſt une bravade, un acte d'indépendance, & pour les Muſulmans un acte de pouvoir & de ſupériorité. Auſſi cette dévotion, née de l'orgueil, & accompagnée d'une profonde ignorance, n'eſt qu'une ſuperſtition fanatique qui devient la cauſe de mille déſordres.

Il eſt encore dans l'extérieur des Orientaux un caractere qui fixe l'attention d'un obſervateur; c'eſt leur air grave & flegmatique dans tout ce qu'ils font & dans tout ce qu'ils diſent : au lieu de ce viſage ouvert & gai que chez nous l'on porte ou l'on affecte, ils ont un viſage ſérieux, auſtere ou mélancolique; rarement ils rient, & l'enjouement de nos François leur paroît un accès de délire; s'ils parlent, c'eſt ſans empreſſement, ſans geſte, ſans paſſion; ils écoutent ſans interrompre; ils gardent le ſilence des journées entieres,

& ils ne ſe piquent point d'entretenir la converſation ; s'ils marchent, c'eſt poſément & pour affaires, & ils ne conçoivent rien à notre turbulence & à nos promenades en long & en large ; toujours aſſis, ils paſſent des journées entieres rêvant, les jambes croiſées, la pipe à la bouche, preſque ſans changer d'attitude : on diroit que le mouvement leur eſt pénible, & que ſemblables aux Indiens, ils regardent l'inaction comme un des élémens du bonheur.

Cette obſervation qui ſe répete ſur la plupart de leurs habitudes, étendue à d'autres pays, eſt devenue de nos jours le motif d'un jugement très-grave ſur le caractere des Orientaux, & de pluſieurs autres peuples. Un écrivain célebre, conſidérant ce que les Grecs & les Romains ont dit de la molleſſe aſiatique, & ce que les Voyageurs rapportent de l'indolence des Indiens, a penſé que cette indolence étoit le caractere eſſentiel des hommes de ces contrées ; recherchant enſuite la cauſe commune de ce fait général, & trouvant que tous ces peuples habitoient ce que nous appellons des *pays chauds*, il a penſé que la chaleur étoit la cauſe de cette indolence ; & prenant le fait pour principe, il a poſé en axiome, que les habitans des pays chauds devoient être indolens, inertes de corps, & par analogie, inertes d'eſprit & de caractere. Il ne s'eſt pas borné là : remarquant que chez ces peuples, le gouvernement le plus habituel étoit le deſpotiſme, & regardant le deſpotiſme comme l'effet de la nonchalance d'un peuple, il en a conclu que le deſpotiſme étoit le gouvernement de ces pays, auſſi naturel, auſſi néceſſaire que leur propre climat. Il ſembleroit que la dureté, ou, pour mieux dire, la barbarie de cette conſéquence eût dû mettre les eſprits en garde contre l'erreur de ces principes : cependant elle a fait une fortune brillante en France, & même dans toute l'Europe ; & l'opinion de l'auteur de l'*Eſprit des Lois* eſt de-

venue pour le plus grand nombre des eſprits, une autorité contre laquelle il eſt téméraire de ſe révolter. Ce n'eſt pas ici le lieu de faire un traité en forme, pour en démontrer toute l'erreur : d'ailleurs il exiſte déjà dans l'ouvrage d'un philoſophe dont le nom marche de pair pour le moins avec celui de Monteſquieu. Mais afin d'élever quelques doutes dans l'eſprit de ceux qui ont admis cette opinion ſans prendre le tems d'y réfléchir, je vais expoſer quelques objections qui découlent naturellement du ſujet.

L'on a fondé l'axiome de l'indolence des Orientaux & des Méridionaux en général, ſur l'opinion que les Grecs & les Romains nous ont tranſmiſe de la molleſſe aſiatique ; mais quels ſont les faits ſur leſquels ils fonderent cette opinion ? L'ont-ils établie ſur des faits fixes & déterminés, ou ſur des idées vagues & générales comme nous le pratiquons nous-mêmes ? Ont-ils eu des notions plus préciſes de ces pays dans leur tems, que nous dans le nôtre, & pouvons-nous aſſeoir ſur leur rapport un jugement difficile à établir ſur notre propre examen ? Admettons les faits tels que l'hiſtoire les donne : étoient-ce des peuples indolens que ces Aſſiriens qui, pendant cinq cents ans troublerent l'Aſie par leur ambition & leurs guerres ; que ces Medes qui rejetterent leur joug & les dépoſſéderent ; que ces Perſes de Cyrus, qui, dans un eſpace de trente ans conquirent depuis l'Indus juſqu'à la Méditerranée ? Etoient-ce des peuples ſans activité, que ces Phéniciens qui, pendant tant de ſiecles, embraſſerent le commerce de tout l'ancien monde ; que ces Palmyréniens dont nous avons vu de ſi impoſans monumens d'induſtrie ; que ces Carduques de Xénophon, qui bravoient la puiſſance du grand *Roi* au ſein de ſon Empire ; que ces Parthes qui furent les rivaux indomptables de Rome ; enfin, que ces Juifs mêmes, qui, bornés à un petit Etat, ne ceſſerent de lutter pendant mille ans contre

des Empires puiſſans? Si les hommes de ces nations furent des hommes inertes, qu'eſt-ce que l'activité? S'ils furent actifs, où eſt l'influence du climat? Pourquoi dans les mêmes contrées où ſe développa jadis tant d'énergie, regne-t-il aujourd'hui une inertie ſi profonde? Pourquoi ces Grecs modernes ſi avilis ſur les ruines de Sparte, d'Athenes, dans les champs de Marathon & des Thermopyles? Dira-t-on que les climats ſont changés? Où en ſont les preuves? & ſuppoſons-le; ils ont donc changé par bonds & par caſcades, par chûtes & par retours; le climat des Perſes changea donc de Cyrus à Xerxès; le climat d'Athenes changea donc d'Ariſtide à Démétrius de Phalere; celui de Rome, de Scipion à Sylla, & de Sylla à Tibere? Le climat des Portugais a donc changé depuis Albukerque, & celui des Turks depuis Soliman? Si l'indolence eſt propre aux zones méridionales, pourquoi a-t-on vu Carthage en Afrique, Rome en Italie, les Flibuſtiers à Saint-Domingue? Pourquoi trouvons-nous les Malais dans l'Inde, & les Bedouins dans l'Arabie? Pourquoi dans un même tems, ſous un même ciel, Sybaris près de Crotone, Capoue près de Rome, Sardes près de Milet? Pourquoi ſous nos yeux dans notre Europe, des Etats du Nord auſſi languiſſans que ceux du Midi? Pourquoi dans notre propre Empire, des Provinces du Midi plus actives que celles du Nord? Si avec des circonſtances contraires l'on a les mêmes faits; ſi avec des faits divers, l'on a les mêmes circonſtances, qu'eſt-ce que ces prétendus principes? qu'eſt-ce que cette influence? Qu'entend-t-on même par activité? N'en accorde-t-on qu'aux peuples belliqueux? & Sparte ſans guerre eſt-elle inerte? Que veut-on dire par pays chauds? Où poſe-t-on les limites du froid, du tempéré? Que Monteſquieu le déclare, afin que l'on ſache déſormais par quelle température l'on pourra déterminer l'énergie d'une Nation, & à quel

degré du thermometre l'on reconnoîtra ſon aptitude à la liberté ou à l'eſclavage?

L'on invoque un fait phyſique, & l'on dit ; la chaleur abat nos forces ; nous ſommes plus indolens l'été que l'hiver ; donc les habitans des pays chauds doivent être indolens. Suppoſons le fait ; pourquoi, ſous un même ciel, la claſſe des tyrans aura-t-elle plus d'énergie pour opprimer, que celle du peuple pour ſe défendre? Mais, qui ne voit que nous raiſonnons comme des habitans d'un pays où il y a plus de froid que de chaud? Si la theſe ſe ſoutenoit en Egypte ou en Afrique, l'on y diroit : Le froid gêne les mouvemens, arrête la circulation. Le fait eſt que les ſenſations ſont relatives à l'habitude, & que les corps prennent un tempérament analogue au climat où ils vivent ; enſorte qu'ils ne ſont affectés que par les extrêmes du terme ordinaire. Nous haiſſons la ſueur ; l'Egyptien l'aime & redoute de ſe voir ſec. Ainſi, ſoit par les faits hiſtoriques, ſoit par les faits naturels, la propoſition de Monteſquieu, ſi impoſante au premier coup d'œil, ſe trouve à l'analyſe un pur paradoxe qui n'a dû ſon ſuccès qu'à la nouveauté des eſprits ſur ces matieres, lorſque l'*Eſprit des Lois* parut, & à la flatterie indirecte qui en réſulte pour les nations qui l'ont admis.

Pour établir quelque choſe de précis dans la queſtion de l'activité, il étoit un moyen plus prochain & plus sûr que ces raiſonnemens lointains & équivoques, c'étoit d'en conſidérer la nature même, d'en examiner l'origine & les mobiles dans l'homme. En procédant par cette méthode, l'on s'apperçoit que toute activité, ſoit de corps, ſoit d'eſprit, prend ſa ſource dans les beſoins ; que c'eſt en raiſon de leur étendue, de leurs développemens, qu'elle-même s'étend & ſe développe : l'on en ſuit la gradation depuis les élémens les plus ſimples, juſqu'à l'état le plus compoſé. C'eſt

la faim, c'eſt la ſoif qui, dans l'homme encore ſauvage, éveillent les premiers mouvemens de l'ame & du corps; ce ſont ces beſoins qui le font courir, chercher, épier, uſer d'aſtuce ou de violence; toute ſon activité ſe meſure ſur les moyens de pourvoir à ſa ſubſiſtance. Sont-ils faciles; a-t-il ſous ſa main les fruits, le gibier, le poiſſon, il eſt moins actif; parce qu'en étendant le bras, il ſe raſſaſie, & que raſſaſié, rien ne l'invite à ſe mouvoir, juſqu'à ce que l'expérience de diverſes jouiſſances ait éveillé en lui les deſirs qui deviennent des beſoins nouveaux, de nouveaux mobiles d'activité. Les moyens ſont-ils difficiles, le gibier eſt-il rare & agile, le poiſſon ruſé, les fruits paſſagers, alors l'homme eſt forcé d'être plus actif; il faut que ſon corps & ſon eſprit s'exercent à vaincre les difficultés qu'il rencontre à vivre; il faut qu'il devienne agile comme le gibier, ruſé comme le poiſſon, & prévoyant pour conſerver les fruits. Alors, pour étendre ces facultés naturelles, il s'agite, il penſe, il médite; alors il imagine de courber un rameau d'arbre, pour en faire un arc; d'aiguiſer un roſeau pour en faire une fleche, d'emmancher un bâton à une pierre tranchante, pour en faire une hache: alors il travaille à faire des filets, à abattre des arbres, à en creuſer le tronc, pour en faire des pirogues. Déjà il a franchi les bornes des premiers beſoins, déjà l'expérience d'une foule de ſenſations lui a fait connoître des jouiſſances & des peines, & il prend un ſurcroît d'activité pour écarter les unes & multiplier les autres. Il a goûté le plaiſir d'un ombrage contre les feux du ſoleil; il ſe fait une cabane; il a éprouvé qu'une peau le garantit du froid, il ſe fait un vêtement; il a bu l'eau-de-vie & fumé le tabac; il les a aimés; il veut en avoir encore; il ne le peut qu'avec des peaux de caſtor, des dents d'éléphant, de la poudre d'or, &c., il redouble d'activité, & il parvient, à force d'induſtrie, juſqu'à ven-

dre ſon ſemblable. Dans tous ces développemens, comme dans la ſource premiere, l'on conviendra que l'activité a bien peu de rapport à la chaleur; ſeulement les hommes du Nord paſſant pour avoir beſoin de plus d'alimens que ceux du Midi, l'on pourroit dire qu'ils doivent avoir plus d'activité; mais cette différence dans les beſoins néceſſaires a des bornes aſſez étroites. D'ailleurs, a-t-on bien conſtaté qu'un *Eskimau* ou un *Samoyede* ayent réellement beſoin pour vivre de plus de ſubſtance qu'un Bédouin ou qu'un Ichthyophage de Perſe? Les ſauvages du Bréſil & de la Guinée ſont-ils moins voraces que ceux du Canada & de la Californie? Que l'on y prenne garde; la facilité d'avoir beaucoup d'alimens, eſt peut-être la premiere raiſon de la voracité; & cette facilité, ſur-tout dans l'état ſauvage, dépend moins du climat que de la nature du ſol; c'eſt-à-dire, de ſa richeſſe ou de ſa pauvreté en pâturages, en forêts, en lacs, & par conſéquent en poiſſon, en gibier, en fruits: circonſtances qui ſe trouvent indifféremment ſous toutes les zones.

En y réfléchiſſant, il paroît que cette nature du ſol a réellement une influence ſur l'activité; il paroît que dans l'état ſocial, comme dans l'état ſauvage, un pays où les moyens de ſubſiſter ſeront un peu difficiles, aura des habitans plus actifs, plus induſtrieux; que dans celui au contraire où la nature prodiguera tout, le peuple ſera inactif, indolent; & ceci s'accorde bien avec les faits généraux de l'Hiſtoire, où la plupart des peuples conquérans ſont des peuples pauvres, ſortis de pays ſtériles, ou difficiles à cultiver, pendant que les peuples conquis, ſont les habitans des contrées fertiles & opulentes. Il eſt même remarquable que ces peuples pauvres, établis chez les peuples riches, perdent en peu de tems leur énergie, & paſſent à la molleſſe: tels furent ces Perſes de Cyrus, deſcendus de l'Elymaïde dans les prairies de l'Euphrate; tels les

Macédoniens

Macédoniens d'Alexandre, tranſportés des monts Rhodope dans les champs de l'Aſie; tels les Tartares de Djenkiz-Kan établis dans la Chine & le Bengale, & les Arabes de Mahomet, dans l'Egypte & l'Eſpagne. De-là l'on pourroit établir que ce n'eſt point comme habitans de pays chauds, mais comme habitans de pays riches, que les peuples ont du penchant à l'inertie, & ce fait s'accorde bien encore avec ce qui ſe paſſe au ſein des ſociétés, où nous voyons que ce ſont les claſſes riches qui ont ordinairement le moins d'activité; mais comme cette ſatiété, ou cette pauvreté n'ont pas lieu pour tous les individus d'un peuple, il faut reconnoître des raiſons plus générales & plus efficaces que la nature du ſol : ce ſont ces inſtitutions ſociales, que l'on appelle *Gouvernement & Religion*. Voilà les vrais régulateurs de l'activité ou de l'inertie des particuliers & des nations; ce ſont eux qui, ſelon qu'ils étendent ou qu'ils bornent la carriere des beſoins naturels ou ſuperflus, étendent ou reſſerrent l'activité de tous les hommes. C'eſt parce que leur influence agit malgré la différence des terrains & des climats, que Tyr, Carthage, Alexandrie ont eu la même induſtrie que Londres, Paris, Amſterdam; que les *Flibuſtiers* & les *Maltois* ont eu l'inquiétude & le caractere des *Normands*; que les payſans Ruſſes & Polonois ont l'apathie & l'inſouciance des Indous & des Negres. C'eſt parce que leur nature varie & change comme les paſſions des hommes qui les reglent, que leur influence change & varie dans des époques très-voiſines; voilà pourquoi les Romains de Scipion ne ſont point ceux de Tibere; que les Grecs d'Ariſtide & de Thémiſtocle ne ſont pas ceux de Conſtantin. Conſultons dans notre propre cœur les mobiles généraux du cœur humain, n'éprouvons-nous pas que notre activité eſt bien moins relative aux agens phyſiques, qu'aux circonſtances de l'état ſocial où nous nous trou-

vons ? Des beſoins néceſſaires ou ſuperflus allument-ils en nous des deſirs, auſſi-tôt notre corps & notre eſprit prennent une vie nouvelle ; la paſſion nous donne une activité ardente comme nos deſirs, & ſoutenue comme notre eſpoir. Cet eſpoir vient-il à manquer, le deſir ſe fanne, l'activité languit, & le découragement nous mene à l'apathie & à l'indolence. Par-là s'explique pourquoi notre activité varie comme nos conditions, comme nos ſituations dans la ſociété, comme nos âges dans la vie ; pourquoi tel homme qui fut actif dans ſa jeuneſſe, devient indolent ſur le retour ; pourquoi il y a plus d'activité dans les capitales & dans les villes de commerce, que dans les villes ſans commerce & dans les campagnes. Pour éveiller l'activité, il faut d'abord des objets aux deſirs, pour la ſoutenir, il faut un eſpoir d'arriver à la jouiſſance. Si ces deux circonſtances manquent, il n'y a d'activité, ni dans le particulier, ni dans la nation ; & tel eſt le cas des Orientaux en général, & particuliérement de ceux dont nous traitons. Qui pourroit les engager à ſe mouvoir, ſi nul mouvement ne leur offre l'eſpoir de jouir de la peine qu'il a coûté ? Comment ne ſeroient-ils point indolens dans les habitudes les plus ſimples, ſi leurs inſtitutions ſociales leur en font une eſpece de néceſſité ? auſſi le meilleur obſervateur de l'antiquité, en faiſant ſur les Aſiatiques de ſon tems la même remarque, en a allégué la même raiſon : „ Quant à la moleſſe & à l'indolence des Aſiatiques, „ dit-il dans un paſſage digne d'être cité (1), s'ils ſont „ moins belliqueux, s'ils ont des mœurs moins douces que les Européens, ſans doute la nature de leur „ climat, plus tempéré que le nôtre, y contribue beaucoup ; .... mais il faut y ajouter auſſi la forme de „ leurs Gouvernemens, tous deſpotiques, & ſoumis

(1) *Hipocrates de aëre, locis & aquis.*

„ à la volonté arbitraire des Rois. Or, les hommes
„ qui ne jouiſſent point de leurs droits naturels, mais
„ dont les affections ſont dirigées par des maitres, ces
„ hommes ne peuvent avoir la paſſion hardie des com-
„ bats; ils ne voyent point dans la guerre une ba-
„ lance aſſez égale de riſques & d'avantages: obligés
„ de quitter leurs amis, leur patrie, leurs familles,
„ de ſupporter de dures fatigues, & la mort même;
„ quel eſt le ſalaire de tant de ſacrifices? La mort &
„ les dangers; leurs maîtres ſeuls jouiſſent du butin
„ & des dépouilles qu'ils ont payés de leur ſang. Que
„ s'ils combattoient dans leur propre cauſe, & que
„ le prix de la victoire leur fût perſonnel, comme la
„ honte de la défaite, ils ne manqueroient pas de
„ courage; & la preuve en exiſte dans ceux des Grecs
„ & des Barbares (naturels), qui, dans ces contrées,
„ vivent ſous leurs propres lois, & ſont libres; car
„ ceux-là ſont plus courageux qu'aucune autre eſpece
„ d'hommes. „

Voilà préciſément la définition des Orientaux de nos jours; & ce que le philoſophe Grec a dit des peuples particuliers qui méconnoiſſoient la puiſſance du grand Roi & de ſes Satrapes, convient exactement à ce que nous avons vu des Druzes, des Maronites, des Kourdes, des Arabes, de Dâher & des Bedouins. Il faut le reconnoître; le moral des peuples, comme celui des particuliers, dépend ſur-tout de l'état ſocial dans lequel ils vivent; puiſqu'il eſt vrai que nos *actions* ſont dirigées par les lois civiles & religieuſes, puiſque nos habitudes ne ſont que la répétition de ces *actions*; puiſque notre caractere n'eſt que la diſpoſition à *agir* de telle maniere en telle circonſtance; il s'enſuit évidemment que tout dépend du gouvernement & de la religion: dans tous les faits dont j'ai voulu me rendre compte, j'ai toujours vu cette dou-

ble cauſe revenir plus ou moins immédiate : l'analyſe de quelques-uns pourra en faire la démonſtration.

J'ai dit que les Orientaux en général ont l'extérieur grave & flegmatique, le maintien poſé & preſque nonchalant, le viſage ſérieux, même triſte & mélancolique ; ſi le climat ou le ſol en étoient la cauſe radicale, l'effet ſeroit le même dans tous les ſujets, & cela n'eſt pas ; ſous cette nuance générale, il eſt mille nuances particulieres de claſſes & d'individus relatives à l'action du gouvernement, laquelle eſt diverſe pour ces individus & pour ces claſſes. Ainſi l'on obſerve que les payſans, ſujets des Turks, ſont plus ſombres que ceux des pays tributaires ; que les habitans des campagnes ſont mois gais que ceux des villes ; que ceux de la côte le ſont plus que ceux de l'intérieur ; que dans une même ville la claſſe des gens de loi eſt plus grave que celle des gens de guerre, & celle-là plus que le peuple. L'on obſerve même que dans les grandes villes le peuple a beaucoup de cet air diſſipé & ſans ſouci qu'il a chez nous. Pourquoi cela ? C'eſt que là, comme ici, endurci à la ſouffrance par l'habitude, affranchi de la réflexion par l'ignorance, le peuple vit dans une ſorte de ſécurité ; il n'a rien à perdre ; il ne craint pas qu'on le dépouille. Le marchand, au contraire, vit dans les alarmes perpétuelles, & de ne pas acquérir davantage, & de perdre ce qu'il a. Il tremble de fixer les regards d'un gouvernement rapace, pour qui un air de ſatisfaction ſeroit l'enſeigne de l'aiſance, & le ſignal d'une avanie. La même crainte regne dans les villages, où chaque payſan redoute d'exciter l'envie de ſes égaux & la cupidité de l'Aga & des gens de guerre. Dans un tel pays, où l'on eſt ſans ceſſe ſurveillé par une autorité ſpoliatrice, l'on doit porter un viſage ſérieux, par la même raiſon que l'on porte des habits percés & que l'on mange en public des olives & du fromage. Cette même raiſon, quoique moins

active pour les gens de loi, n'eſt cependant pas ſans effet, mais la morgue de leur éducation & le pédantiſme de leur morale, les diſpenſent de toute autre.

A l'égard de la nonchalance, il n'eſt pas étonnant que le peuple des villes & des campagnes, fatigué de ſon travail, ait du penchant au repos. Mais il eſt remarquable que lorſque ce peuple ſe met en action, il s'y porte avec une vivacité & une paſſion preſqu'inconnue dans nos climats. Cette obſervation a lieu ſurtout dans les ports & les villes de commerce. Un européen ne peut s'empêcher d'admirer avec quelle activité les matelots, les bras & les jambes nus, manient les rames, tendent les voiles, & font toute la manœuvre; avec quelle ardeur les porte-faix déchargent un bateau, & tranſportent les *couffes* (1) les plus peſantes. Toujours chantant, & répondant par verſet à l'un d'eux qui commande, ils exécutent tous leurs mouvemens en cadence, & doublent leurs forces en les réuniſſant par la meſure. L'on a dit à ce ſujet que les peuples des pays chauds avoient un penchant naturel à la muſique; mais en quoi conſiſte cette analogie du climat au chant? Ne ſeroit il pas plus raiſonnable de dire que les pays chauds que nous connoiſſons, ayant été policés longtems avant nos froids climats, le peuple y a conſervé quelques ſouvenirs des beaux arts qui y ont jadis régné? Nos négocians reprochent ſouvent à ce peuple, & ſur-tout à celui des campagnes, de ne pas travailler auſſi ſouvent, ni auſſi longtems qu'il le pourroit; mais pourquoi travailleroit il au-delà de ſes beſoins, puiſque le ſuperflu de ſon travail ne lui rendroit aucun ſurcroît de jouiſſances? A bien des égards l'homme du peuple reſſemble au ſauvage; quand il a dépenſé ſes forces à acquérir ſa ſubſiſtance, il ſe repoſe: ce n'eſt qu'en lui rendant cette ſubſiſtance moins

(1) Sacs de paille très-uſités en Aſie.

pénible, & en l'excitant par l'appât de jouiſſances préſentes, que l'on parvient à lui donner une activité ſoutenue, & nous avons vu que l'eſprit du gouvernement Turk eſt l'inverſe de cet eſprit. Quant à la vie ſédentaire, quel motif auroit-on de s'agiter dans un pays où la police n'a jamais ſongé à établir ni promenades, ni plantations, où il n'y a ni ſûreté hors des villes, ni agrément dans leur enceinte, où tout enfin invite à ſe renfermer chez ſoi? eſt-il étonnant qu'un pareil ordre de choſes ait produit des habitudes ſédentaires? & ces habitudes ne doivent-elles pas à leur tour devenir des cauſes d'inaction?

La comparaiſon de notre état civil & domeſtique, à celui des Orientaux, préſente encore pluſieurs raiſons de ce flegme qui eſt leur caractere général. Chez nous, l'une des ſources de la gaieté, eſt la table & l'uſage du vin; chez les Orientaux ce double plaiſir eſt preſqu'inconnu. La bonne chere attireroit une avanie, & le vin une punition corporelle, vu le zele de la police à faire exécuter les préceptes du Qôran. Ce n'eſt pas même ſans peine que les Muſulmans tolerent dans les Chrétiens l'uſage d'une liqueur qu'ils leur envient; auſſi cet uſage n'eſt-il habituel & familier que dans le Keſraouân & le pays des Druzes; & là les repas ont une gaieté que l'eau-de-vie ne procure point dans les villes même d'Alep & de Damas.

Une ſeconde ſource de gaieté, parmi nous, eſt la communication libre des deux ſexes, qui a lieu ſurtout en France. L'effet en eſt que, par un eſpoir plus ou moins vague, les hommes recherchant la bienveillance des femmes, prennent les formes qui peuvent la procurer. Or, tel eſt l'eſprit, ou telle eſt l'éducation des femmes, qu'à leurs yeux le premier mérite eſt de les amuſer; & certainement de tous les moyens d'y réuſſir, le premier eſt l'enjouement & la gaieté. C'eſt ainſi que nous avons contracté une habitude de

badinage, de complaiſance & de frivolité, qui eſt devenue le caractere diſtinctif de notre nation en Europe. Dans l'Aſie, au contraire, les femmes ſont rigoureuſement ſéqueſtrées de la ſociété des hommes. Toujours renfermées dans leur maiſon, elles ne communiquent qu'avec leur mari, leur pere, leurs freres, & tout au plus leurs couſins-germains; ſoigneuſement voilées dans les rues, à peine oſent-elles parler à un homme, même pour affaires. Tous doivent leur être étrangers: il ſeroit indécent de les fixer, & l'on doit les laiſſer paſſer à l'écart comme ſi elles étoient une choſe contagieuſe. C'eſt preſque l'idée générale des Orientaux, qui ont un ſentiment général de mépris pour ce ſexe. Quelle en eſt la cauſe, pourra-t-on demander? Celle de tout, la législation & le gouvernement. En effet, ce Mahomet, ſi paſſionné pour les femmes, ne leur a cependant pas fait l'honneur de les traiter dans ſon Qôran comme une portion de l'eſpece humaine; il ne fait mention d'elles ni pour les pratiques de la religion, ni pour les récompenſes de l'autre vie, & c'eſt une eſpece de problême chez les Muſulmans, ſi les femmes ont une ame. Le gouvernement fait plus encore contr'elles, car il les prive de toute propriété fonciere, & il les dépouille tellement de toute liberté perſonnelle, qu'elles dépendent toute leur vie ou d'un mari, ou d'un pere, ou d'un parent; dans cet eſclavage, ne pouvant diſpoſer de rien, l'on conçoit qu'il eſt aſſez inutile de ſolliciter leur bienveillance, & par conſéquent d'avoir ce ton de gaieté qui les captive. Ce gouvernement, cette législation paroiſſent eux-mêmes la cauſe de cette ſéqueſtration des femmes, & peut-être, ſans la facilité du divorce, ſans la crainte de ſe voir enlever ſa fille ou ſa femme par un homme puiſſant, ſeroit-on moins jaloux d'en dérober la vue à tous les regards.

Cet état des femmes, chez les Orientaux, cauſe

dans leurs mœurs divers contraſtes avec les nôtres. Leur délicateſſe ſur cet article eſt telle que jamais ils n'en parlent, & qu'il ſeroit très indécent de leur demander des nouvelles des femmes de leur maiſon. Il faut être avancé dans leur familiarité pour traiter avec eux de cette matiere; & alors ce qu'ils entendent de nos uſages les confond d'étonnement. Ils ne peuvent concevoir comment chez nous les femmes vont le viſage découvert, eux pour qui un voile levé eſt l'enſeigne d'une proſtituée, ou le ſignal d'une bonne fortune; ils n'imaginent pas comment on peut les voir, leur parler, les toucher ſans émotion, & être en tête-à tête ſans ſe porter aux dernieres extrémités. Cet étonnement nous indique l'opinion qu'ils ont des leurs, & l'on en peut conclure qu'ils ignorent abſolument l'*amour*, tel que nous l'entendons: le beſoin qui en fait la baſe, eſt chez eux dépouillé des acceſſoires qui en font le charme; la privation y eſt ſans ſacrifice, la victoire ſans combat, la jouiſſance ſans délicateſſe; ils paſſent ſans intervalle, du tourment à la ſatiété. Les amans y ſont des priſonniers toujours d'accord pour tromper leurs gardes; toujours prompts à ſaiſir l'occaſion, parce qu'elle eſt rapide & rare: diſcrets comme des conjurés, ils cachent leur bonheur comme un crime, parce qu'il en a les conſéquences. Le poignard, le poiſon, le piſtolet ſont toujours à côté de l'indiſcrétion; ſon extrême importance pour les femmes les rend elles-mêmes ardentes à la punir; & ſouvent pour ſe venger elles deviennent plus cruelles que leurs maris & leurs freres. Cette ſévérité entretient des mœurs aſſez chaſtes dans les campagnes; mais dans les grandes villes, où l'intrigue a plus de reſſources, il ne regne pas moins de débauche que parmi nous, avec cette différence qu'elle eſt plus obſcure. Alep, Damas & ſur-tout le Kaire, ne le cedent point en ce genre à nos capitales de province. Les jeunes filles y ſont re-

tenues comme par-tout, parce qu'un accident découvert leur couteroit la vie; mais les femmes mariées y prennent d'autant plus de liberté, qu'elles ont été plus longtems contraintes, & qu'elles ont ſouvent de juſtes raiſons de ſe venger de leurs maîtres. En effet, à raiſon de la polygamie, permiſe par le Qôran, la plupart des Turks s'énervent de bonne heure, & rien n'eſt plus commun que d'entendre des hommes de trente ans ſe plaindre d'impuiſſance; c'eſt la maladie pour laquelle ils conſultent davantage les Européens, en leur demandant du *màdjoun*, c'eſt-à-dire, des pilules aphrodiſiaques. Le chagrin qu'elle leur cauſe eſt d'autant plus amer, que la ſtérilité eſt un opprobre chez les Orientaux: ils ont encore, pour la fécondité, toute l'eſtime des tems anciens, & le plus heureux ſouhait que l'on puiſſe faire à une jeune fille, c'eſt qu'elle ait promptement un époux, & qu'elle lui donne beaucoup d'enfans. Ce préjugé leur fait prématurer les mariages, au point qu'il n'eſt pas rare de voir unir des filles de neuf ou dix ans à des garçons de douze ou treize; il eſt vrai que la crainte du libertinage & des ſuites fâcheuſes qu'il attire de la part de la police turke y contribue auſſi. Cette prématurité doit encore être comptée parmi les cauſes de l'impuiſſance. L'ignorance des Turks ſe refuſe à le croire; & ils ſont ſi déraiſonnables ſur cet article, qu'ils méconnoiſſent les bornes de la nature, dans les tems même où leur ſanté eſt dérangée. C'eſt encore un des effets du Qôran, où le Prophete a pris la peine d'inférer un précepte ſur ce genre de devoir. D'après ce fait Monteſquieu a eu raiſon de dire, que la polygamie étoit une cauſe de dépopulation en Turkie; mais elle n'eſt qu'une des moindres, attendu qu'il n'y a gueres que les riches qui ſe permettent pluſieurs femmes: le peuple, & ſur-tout celui des campagnes, ſe contente d'une ſeule; & l'on trouve quelquefois dans

les hautes claſſes, des gens aſſez ſages pour imiter ſon exemple, & convenir que c'eſt aſſez.

Ce que ces perſonnes racontent de la vie domeſtique des maris à pluſieurs femmes, n'eſt pas propre à faire envier leur ſort, ni à donner une haute idée de cette partie de la législation de Mahomet. Leur maiſon eſt le théâtre d'une guerre civile continue. Sans ceſſe ce ſont des querelles de femme à femme, des plaintes des femmes au mari. Les quatre épouſes en titre ſe plaignent qu'on leur préfere les eſclaves, & les eſclaves qu'on les livre à la jalouſie de leurs maîtreſſes. Si une femme obtient un bijou, une complaiſance, une permiſſion d'aller au bain, toutes en veulent autant, & font ligue pour la cauſe commune. Pour établir la paix, le polygame eſt obligé de commander en deſpote, & de ce moment il ne trouve plus que les ſentimens des eſclaves, l'apparence de l'attachement & la réalité de la haine. En vain chacune de ces femmes lui proteſte qu'elle l'aime plus que les autres; en vain elles s'empreſſent, lorſqu'il rentre, de lui préſenter ſa pipe, ſes pantoufles, de lui préparer ſon dîné, de lui ſervir ſon café; en vain, pendant qu'il repoſe mollement étendu ſur ſon tapis, elles chaſſent les mouches qui l'importunent; tous ces ſoins, toutes ces careſſes n'ont pour but que de faire ajouter à la ſomme de leurs bijoux & de leurs meubles, afin que s'il les répudie, elles puiſſent tenter un autre époux, ou trouver une reſſource dans ces objets qui ſont leur ſeule propriété: ce ſont de vraies courtiſanes, qui ne ſongent qu'à dépouiller leur amant avant qu'il les quitte, & cet amant dès longtems privé de deſirs, obſédé de complaiſance, accablé de tout l'ennui de la ſatiété, ne jouit pas, comme l'on pourroit croire, d'un ſort digne d'envie. C'eſt de ce concours de circonſtances que naît le mépris des Turks pour les femmes, & l'on voit qu'il eſt leur propre

ouvrage. Comment en effet auroient-elles cette pudeur qui fait leur vertu, quand elles voyent chaque jour des ſcenes outrageantes de débauches? Comment, en un mot, auroient-elles un moral eſtimable, quand on ne prend aucun ſoin de leur éducation? Les Grecs ont du moins retiré cet avantage de la religion, que ne pouvant avoir qu'une femme à la fois, ils ſont moins éloignés de la paix domeſtique, ſans peut-être en jouir davantage.

Il eſt remarquable qu'à raiſon de cette différence dans le culte, il exiſte entre les Chrétiens & les Muſulmans de la Syrie, & même de toute la Turkie, une différence de caractere auſſi grande que s'ils étoient deux peuples vivans ſous deux climats. Les voyageurs, & mieux encore nos négocians, qui pratiquent habituellement les uns & les autres, s'accordent à témoigner que les Chrétiens Grecs ſont en général fourbes, méchans, menteurs, vils dans l'abaiſſement, inſolens dans la fortune, enfin d'un caractere léger & très-mobile : les Muſulmans, au contraire, quoique fiers juſqu'à la morgue, ont cependant une ſorte de bonté, d'humanité, de juſtice, & ſur-tout une grande fermeté dans les revers, & un caractere décidé, ſur lequel on peut compter. Ce contraſte a droit d'étonner dans des hommes qui vivent ſous un même ciel; mais la différence des préjugés de leur éducation & de l'action du Gouvernement ſous lequel ils vivent, en rend une raiſon ſatisfaiſante. En effet, les Grecs, traités par les Turks avec la hauteur & le mépris que l'on a pour des eſclaves, ont dû finir par prendre le caractere de leur poſition; ils ont dû devenir fourbes, pour échapper par la ruſe à la violence; menteurs & vils adulateurs, parce que l'homme foible eſt obligé de careſſer l'homme fort; diſſimulés & méchans, parce que celui qui ne peut ſe venger ouvertement, concentre ſa haine; lâches & traîtres, parce que celui

qui ne peut attaquer de front, frappe par derriere; enfin, insolens dans la fortune, parce que ceux qui parviennent par des bassesses, ont à rendre tout les mépris qu'ils ont reçus. Je faisois un jour à un religieux sensé l'observation, que de tous les chrétiens qui dans ces derniers tems, se sont trouvés aux postes élevés, pas un seul ne s'est montré digne de sa fortune. *Ybrahim* étoit bassement avare; *Sad-el-Kouri*, irrésolu & pusillanime; son fils *Randour*, insolent & borné; *Rezq*, lâche & fripon: *Nos chrétiens*, me répondit-il mot pour mot, *n'ont pas la main propre au gouvernement, parce qu'elle n'est exercée dans leur jeunesse qu'à battre du coton. Ils ressemblent à ceux qui marchent pour la premiere fois sur les terrasses, leur élévation leur donne l'étourdissement: comme ils craignent de retourner aux olives & au fromage, ils se hâtent de faire leurs provisions. Les Turks, au contraire, sont accoutumés à régner; ce sont des maîtres habitués à leur fortune, & ils en usent comme n'en devant jamais changer.* L'on ne doit pas d'ailleurs perdre de vue que les Musulmans sont élevés dans le préjugé du fatalisme, & qu'ils sont fermement persuadés que tout est prédestiné. De là, une sécurité qui tempere & le desir & la crainte; de-là une résignation armée contre le bien & contre le mal, une apathie qui ferme également accès aux regrets & à la prévoyance. Que le Musulman essuye une grande perte; qu'il soit dépouillé, ruiné, il dit tranquillement: *C'étoit écrit*, & avec ce mot il passe sans murmure de l'opulence à la misere: qu'il soit au lit de la mort, rien n'altere sa sécurité; il fait son ablution, sa priere; il a confiance en Dieu & au Prophete; il dit avec calme à son fils: *Tourne moi la tête vers la Mekke*, & il meurt en paix. Les Grecs, au contraire, persuadés que Dieu est exorable, que l'on change ses décrets par des vœux, des jeûnes, des pélerinages, vivent sans cesse dans le desir d'obtenir, dans

la crainte de perdre, dans le remords d'avoir omis. Leur cœur eſt ouvert à toutes les paſſions, & ils n'en évitent l'effet qu'autant que les circonſtances où ils vivent, & l'exemple des Muſulmans affoibliſſent les préjugés de leur enfance. Ajoutons, par une remarque commune aux deux religions, que les habitans de l'intérieur des terres ont plus de droiture, plus de ſimplicité, plus de générosité, en un mot un meilleur moral que ceux des villes de la côte, ſans doute parce que ces derniers, ſe livrant au commerce, contractent par leur genre de vie, un eſprit mercantile, naturellement ennemi des vertus, qui ont pour baſe la modération & le déſintéreſſement.

D'après ce que j'ai expoſé des habitudes des Orientaux, l'on ne ſera plus étonné que leur caractere ſe reſſente de la monotonie de leur vie privée, & de leur état civil. Dans les villes même les plus actives, telles qu'Alep, Damas & le Kaire, tous les amuſemens ſe réduiſent à aller au bain ou à ſe raſſembler dans des cafés qui n'ont que le nom des nôtres : là, dans une grande piece enfumée, aſſis ſur des nattes en lambeaux, les gens aiſés paſſent des journées entieres à fumer la pipe, cauſant d'affaires par phraſes rares & courtes, & ſouvent ne diſant rien. Quelquefois, pour ranimer cette aſſemblée ſilencieuſe, il ſe préſente un chanteur ou des danſeuſes, ou un de ces conteurs d'hiſtoires, que l'on appelle *Nachid*, qui, pour obtenir quelques paras, récite un conte ou déclame des vers de quelque ancien poëte. Rien n'égale l'attention avec laquelle on écoute cet orateur; grands & petits, tous ont une paſſion extrême pour les narrations; le peuple même s'y livre dans ſon loiſir : un voyageur qui arrive d'Europe, n'eſt pas médiocrement ſurpris de voir les matelots ſe raſſembler pendant le calme ſur le tillac, & paſſer deux ou trois heures à entendre l'un d'eux déclamer un récit que l'o-

reille la moins exercée reconnoît pour de la poëſie au mètre très-marqué, à la rime ſuivie ou mêlée des diſtiques. Ce n'eſt pas le ſeul article ſur lequel le peuple d'Orient l'emporte en délicateſſe ſur le nôtre. La populace même des villes, quoique criailleuſe, n'eſt jamais auſſi brutale que chez nous, & elle a le plus grand mérite d'être abſolument exempte de cette crapule d'ivrognerie qui infeſte juſqu'à nos campagnes; c'eſt peut-être le ſeul avantage réel qu'ait produit la légiſlation de Mahomet; joignons-y néanmoins la prohibition des jeux de haſard pour leſquels les Orientaux, par cette raiſon, n'ont aucun goût; celui des échecs eſt le ſeul dont ils faſſent cas, & il n'eſt pas rare d'y trouver des joueurs habiles.

De tous les genres de ſpectacles, le ſeul qu'ils connoiſſent, mais qui n'eſt familier qu'au Kaire, eſt celui des baladins qui font des tours de force, comme nos danſeurs de corde, & des tours d'adreſſe comme nos eſcamoteurs. L'on en voit qui mangent des cailloux, ſoufflent des flammes, ſe percent le bras ou le nez ſans ſe faire de mal, & qui dévorent des ſerpens. Le peuple à qui ils cachent ſoigneuſement leurs procédés ſecrets, a une ſorte de vénération pour eux, & il appelle d'un nom qui ſignifie tout ce qui étonne, comme *monſtre*, *prodige* & *miracle*, ces tours de gibeciere dont l'uſage paroit très-ancien dans ces contrées. Ce penchant à l'admiration, cette facilité de croire aux faits & aux récits les plus extraordinaires, eſt un attribut remarquable de l'eſprit des Orientaux. Ils admettent ſans répugner, ſans douter, tout ce que l'on veut leur conter de plus ſurprenant. A les entendre, il ſe paſſe encore aujourd'hui dans le monde autant de prodiges qu'au tems des *Génies* & des *Afrittes*; la raiſon en eſt que ne connoiſſant point le cours ordinaire des faits moraux & phyſiques, ils ne ſavent où aſſigner les bornes du probable & de l'impoſſible.

D'ailleurs leur jugement plié dès le bas âge à croire les contes extravagans du Qôran, ſe trouve dénué des balances de l'analogie pour peſer les vraiſemblances. Ainſi leur crédulité tient à leur ignorance, au vice de leur éducation, & ſe reporte encore au gouvernement. Ils ont pu devoir à cette crédulité une partie de l'imagination giganteſque que l'on vante dans leurs Romans; mais il ſeroit à deſirer que cette ſource fût tarie; il leur reſteroit encore aſſez de moyens de briller. En général, les Orientaux ont la conception facile, l'élocution aiſée, les paſſions ardentes & ſoutenues, le ſens droit dans les choſes qu'ils connoiſſent. Ils ont un goût particulier pour la morale, & leurs proverbes prouvent qu'ils ſavent réunir la fineſſe de l'obſervation & la profondeur de la penſée, au piquant de l'expreſſion. Leur commerce a quelque choſe de froid au premier abord; mais par l'habitude il devient doux & attachant : telle eſt l'idée qu'ils laiſſent d'eux, que la plupart des voyageurs & des négocians qui les ont fréquentés, s'accordent à trouver à leur peuple un caractere plus humain, plus généreux, une ſimplicité plus noble, plus polie, & quelque choſe de plus fin & de plus ouvert dans l'eſprit & les manieres, qu'au peuple même de notre pays; comme ſi ayant été policés longtems avant nous, les Aſiatiques conſervoient encore les traces de leur premiere éducation.

Mais il eſt tems de terminer ces réflexions; je n'en ajoute plus qu'une qui m'eſt perſonnelle. Après avoir vécu pendant près de trois ans dans l'Egypte & la Syrie, après m'être habitué au ſpectacle de la dévaſtation & de la barbarie, lorſque je ſuis rentré en France, la vue de mon pays a preſque produit ſur moi l'effet d'une terre étrangere; je n'ai pu me défendre d'un ſentiment de ſurpriſe, quand, traverſant nos provinces de la Méditerranée à l'Océan, au lieu de ces

campagnes ravagées & des vaſtes déſerts auxquels j'étois accoutumé, je me ſuis vu tranſporté comme dans un immenſe jardin, où les champs cultivés, les villes peuplées, les maiſons de plaiſance ne ceſſent de ſe ſuccéder pendant une route de vingt journées. En comparant nos conſtructions riches & ſolides aux maſures de briques & de terre que je quittois; l'aſpect opulent & ſoigné de nos villes, à l'aſpect de ruine & d'abandon des villes turkes; l'état d'abondance, de paix, & tout l'appareil de puiſſance de notre Empire, à l'état de trouble, de miſere & de foibleſſe de l'Empire Turk, je me ſuis ſenti conduit de l'admiration à l'attendriſſement, & de l'attendriſſement à la méditation. „ Pourquoi, me ſuis-je dit, entre des terrains ſem„ blables de ſi grands contraſtes? Pourquoi tant de „ vie & d'activité ici, & là tant d'inertie & d'aban„ don? Pourquoi tant de différence entre des hom„ mes de la même eſpece? „ Puis réfléchiſſant que les contrées que j'ai vues ſi dévaſtées, ſi barbares, ont été jadis floriſſantes & peuplées, j'ai paſſé, comme malgré moi, à une ſeconde comparaiſon. „ Si ja„ dis, me ſuis-je dit, les Etats de l'Aſie jouirent de „ cette ſplendeur, qui pourra garantir que ceux de „ l'Europe ne ſubiſſent un jour le même revers? „ Cette réflexion m'a paru affligeante, mais elle eſt peut-être encore plus utile. En effet, ſuppoſons qu'au tems où l'Egypte & la Syrie ſubſiſtoient dans leur gloire, l'on eût tracé aux peuples & aux gouvernemens le tableau de leur ſituation préſente : ſuppoſons qu'on leur eût dit : „ Voilà l'humiliation où les conſéquen„ ces de telles loix, de tel régime abaiſſeront vo„ tre fortune. „ N'eſt-il pas probable que ces gouvernemens euſſent pris ſoin d'éviter les routes qui devoient les conduire à une chute ſi funeſte? Ce qu'ils n'ont pas fait, nous le pouvons faire : leur exemple peut nous ſervir de leçon. Tel eſt le mérite de l'hiſtoire

toire, que par le ſouvenir des faits paſſés, elle anticipe aux tems préſens les fruits coûteux de l'expérience. Les voyages en ce ſens atteignent au but de l'hiſtoire, & ils y marchent avec plus d'avantage; car, traitant d'objets préſens, l'obſervateur peut bien mieux que l'écrivain poſthume ſaiſir l'enſemble des faits, démêler leurs rapports, ſe rendre compte des cauſes, en un mot, analyſer le jeu compliqué de toute la machine politique. En expoſant, avec l'état du pays, les circonſtances d'adminiſtration qui l'accompagnent, le récit du voyageur devient une indication des mobiles de grandeur ou de décadence, un moyen d'apprécier le terme actuel de tout Empire. Sous ce point de vue la Turkie eſt un pays très-inſtructif; ce que j'en ai expoſé démontre aſſez combien l'abus de l'autorité, en provoquant la miſere des particuliers, devient ruineux à la puiſſance d'un Etat; & ce que l'on en peut prévoir ne tardera pas de prouver que la ruine d'une Nation réjaillit tôt ou tard ſur ceux qui la cauſent, & que l'imprudence ou le crime de ceux qui gouvernent, tire ſon châtiment du malheur même de ceux qui ſont gouvernés.

Fin du ſecond & dernier Volume du Voyage.